

B-VI

27





5824
BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, Fran-
çois, ou traduits dans notre langue; avec
des Anecdotes & des Notices historiques &
critiques concernant les Auteurs ou leurs
Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages
du temps, les circonstances particulières
& relatives, & les Personnages connus,
déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE, 1778. PREMIER VOLUME.



A PARIS,

209693
4. 3. 27

AU BUREAU; rue Neuve Sainte Catherine, pour
Paris :

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-
Libraire de l'Académie Française, rue Saint
Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT


PHYSICS 309

LECTURE 10

THE HADRONIC COLLIDER

THE HADRONIC COLLIDER

THE HADRONIC COLLIDER




BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OCTOBRE, 1778. PREMIER VOLUME.



TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES, RELATIFS
A L'HISTOIRE DE FRANCE.

Nous devons, suivant le plan que nous nous sommes proposé, commencer ce Volume par un extrait de Roman de Chevalerie : cet Extrait est prêt ; mais celui des *Anecdotes du règne de Philippe-Auguste* doit occuper une si grande place dans ce Volume, qu'il n'en reste pas assez pour pouvoir y faire entrer ce Roman de Che,

valeric, qui est celui de *Guérin de Monglaive*, que nous sommes forcés, par conséquent, de réserver pour le seconde Volume de ce mois. Sans cet arrangement indispensable, nous aurions été obligés de couper en deux l'Extrait des *Anecdotes de Philippe-Auguste*, qui, par ce moyen, auroit perdu beaucoup de son agrément; au lieu que nous n'avons à nous reprocher que de retarder de quinze jours le plaisir que fera sûrement à nos Lecteurs l'Extrait de *Guérin de Monglaive*; car il est de M. L. C. D. T. dont l'imagination brillante & la plume ingénieuse ont enrichi ce Recueil de plusieurs morceaux précieux.

Les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, par Mademoiselle de Luffan, dont nous sommes enfin parvenus à pouvoir parler, & qui ont eu un si grand succès il y a une quarantaine d'années, contiennent les principaux faits du règne de ce Prince, mais brodés & altérés. Comme il est permis aux Auteurs des Romans historiques de prendre ces libertés, nous ne pouvons en faire un juste reproche à Mademoiselle de Luffan; mais nous nous sommes imposé la loi de faire précéder l'extrait des Romans dont les Héros jouent un grand rôle dans l'Histoire, par un exposé fidèle & exact de ce qui leur est vraiment arrivé, afin

de mettre nos Lecteurs, & sur-tout les Dames, à portée de distinguer le vrai du faux en matière historique. Voici donc en abrégé l'histoire de *Philippe-Auguste*, avec les dates précises & véritables qui constatent l'ordre des faits qui concernent ce Monarque.

Philippe II, qui fut depuis surnommé *Auguste*, parce qu'il augmenta considérablement le domaine de la couronne de France, naquit en 1165, & monta sur le trône en 1180. Il avoit déjà été sacré & couronné en 1170, du vivant de *Louis-le-Jeune* son père; ainsi il prenoit possession du Royaume de droit, & sans que personne pût prétendre à la régence. Mais comme il étoit encore fort jeune, le Roi son père, par un testament, lui avoit donné pour tuteur, conseil & gouverneur, *Philippe d'Alsace*, Comte de Flandres. *Adelaïde de Champagne*, mère du jeune Roi, fut fort mécontente de ce choix, & du mariage que *Louis*, peu de jours avant sa mort avoit fait contracter à son fils avec *Isabelle de Hainault*, nièce du Comte. Elle se retira d'abord en Champagne, ensuite en Normandie, auprès

des deux *Henri* père & fils, Rois d'Angleterre, & fit la guerre au Roi son propre fils : cependant peu de temps après, la paix se fit, & le jeune Roi la dut à sa fermeté & à sa prudence. Il se réconcilia avec sa mère, & celle-ci avec la jeune Reine. *Philippe*, pendant les premières années de son règne, eut successivement plusieurs Ministres & favoris ; *Enguerrand*, *Sire de Coucy*, *le Comte de Clermont*, les deux *Clément frères*, tous deux successivement Maréchaux de France, enfin le Cardinal de *Champagne*, frere de la Reine-mère, jouirent l'un après l'autre de la faveur du Roi. Sous le dernier les Juifs furent bannis de France : on les accusoit d'ufure & de beaucoup d'autres crimes ; mais au fond on n'en vouloit qu'à leurs richesses.

Philippe augmenta considérablement l'enceinte de Paris ; il fit rebâtir l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame, à la prière de *Maurice de Sully*, alors Evêque de Paris, enclore de murs le bois de Vincennes, & commença à y faire bâtir un château, ou du moins une maison de chasse.

Quatre ans après son avènement au

trône, il fit la guerre à ce même Comte de Flandre (qui avoit été son tuteur) au sujet du Vermandois, province qui avoit été donnée en apanage à un petit-fils de *Hugues-Capet*, dont la petite-fille avoit épousé le Comte de Flandres. Elle étoit morte sans enfans, & le Roi prétendoit, avec raison, que cette province, le Valois, & le Comté d'Amiens, qui en dépendoient, devoient lui revenir. Le Comte voulut soutenir ses prétentions les armes à la main, & fit la guerre à son ancien pupile. Ce fut pendant le cours de cette guerre, qui dura deux campagnes, que *Philippe* commença à signaler sa valeur au siège du château de *Boves*, près d'Amiens; enfin le Comte de Flandres lui demanda la paix, & consentit à abandonner les provinces qu'il ne pouvoit légitimement conserver. La Reine *Isabelle* oubliant les intérêts de son époux & ceux du pays où elle régnoit. en faveur de sa famille, avoit montré de la partialité pour son oncle; mais elle perdit ensuite toutes dispositions contraires aux intérêts de la France, & donna un héritier à la couronne; ce fut *Louis VIII*, père de *S. Louis*. Il y avoit déjà sept ans

que *Philippe-Auguste* étoit marié, lorsqu'il eut la satisfaction de voir la Reine enceinte, & ensuite mère de ce Prince, qui naquit en 1187. *Isabelle* n'eut que ce seul fils, qui lui survécut; elle mourut deux ans après en 1190, en couches de deux Princes, qui ne vécurent que deux jours. Les plus grands troubles agitoient, pendant ce temps, le Royaume d'Angleterre & les provinces possédées en France par la Maison des *Plantagenètes*, Comtes d'Anjou, qui, depuis quelques générations, occupoient le trône Britannique. *Eléonore de Guyenne*, qui avoit autrefois partagé le trône de France avec *Louis-le-Jeune*, & qui avoit été répudiée, avoit ensuite épousé *Henri II*, & en avoit eu un grand nombre d'enfans. Elle entretenoit la jalousie entr'eux, par une politique sans doute fautive & mal entendue, & étoit cause qu'ils faisoient la guerre à leur père, & se combattoient les uns les autres. L'aîné avoit épousé une sœur de *Philippe*, à laquelle on avoit donné en dot le Vexin; mais son mari étant mort sans enfans, la demande en restitution de la dot occasionna une guerre qui se termina par l'envoi d'une seconde

sœur de *Philippe* en Angleterre, où elle devoit épouser *Richard*, second fils d'*Henri II.* Cette Prince^{lle} étoit *Alix*, dont l'histoire a fait l'objet d'un de nos Extraits au mois de Juillet dernier. On a vu dans cette histoire qu'elle n'épousa point *Richard*, & qu'elle revint d'Angleterre peu d'années après.

Les nouvelles fâcheuses, venues de l'Orient, appellèrent les deux Rois de France & d'Angleterre dans l'Asie, pour délivrer Jérusalem des mains des Infidèles, & faire cesser les divisions des Princes Chrétiens qui étoient restés dans ce pays-là. L'Empereur *Frédéric Premier* se croisa aussi, & passa le premier en Orient avec une nombreuse armée. Il y mourut malheureusement d'une pleurésie, pour s'être baigné mal à propos dans le fleuve *Cydus*.

Quelques difficultés & brouilleries intérieures retardèrent le départ des deux Rois jusqu'à l'année 1195. La mort de la Reine *Isabelle* y mit un nouvel obstacle : elle étoit héritière du Comté d'Artois ; comme elle laissa un fils qui étoit en même-temps héritier du trône de France, l'Artois appartint à ce jeune

Prince qui en prit même le titre. Enfin le vieux Roi, *Henri II* d'Angleterre, étant mort, & son fils *Richard*, surnommé *Cœur-de-Lion*, lui ayant succédé, *Philippe* & *Richard* partirent en 1191 pour la Palestine, où ils furent peu de temps d'accord. Après avoir pris, de concert, la ville d'Acres, ils se brouillèrent fortement, & s'accusèrent réciproquement d'avoir attenté à la vie l'un de l'autre. Ce fut à cette occasion que *Philippe-Auguste* institua les Sergens d'armes, jusques auxquels il faut faire remonter toutes les troupes qui composent aujourd'hui la garde de nos Rois. Ces Sergens d'armes étoient tous Gentilshommes.

En 1192, *Philippe* retourna en Europe, sous prétexte de santé, ayant cependant laissé au Roi d'Angleterre dix mille hommes sous la conduite du Duc de Bourgogne. La Reine sa mère & le Cardinal de Champagne, avoient sagement gouverné en son absence. Le Royaume étoit en paix; mais *Philippe* recommença bientôt la guerre, en se joignant au Prince *Jean*, frère de *Richard* qui laissa le Roi de France prendre la plus grande partie de la Normandie, tandis que lui tâchoit

de s'emparer de l'Angleterre, avant que son frere fût sorti de la prison où il étoit détenu en Allemagne depuis son retour en Palestine.

En 1193, *Philippe-Auguste* épousa *Issemburge*. sœur de *Canut*, Roi de Danemarck; elle étoit jeune, vertueuse, & même, dit-on, très-belle; cependant, dès le lendemain de son mariage, le Roi la prit dans une si grande aversion, qu'il ne s'occupa plus que des moyens de se séparer d'elle. Il alléqua aux Evêques de France des raisons de parenté très-éloignée. Elles parurent bonnes à ces Prélats complaisans; mais ils n'étoient pas tout-à-fait les maîtres de déclarer le mariage nul! Cependant *Philippe* se crut suffisamment autorisé par eux à reléguer *Issemburge* dans un château, & à demander en mariage *Agnes de Meranie*, Princesse Allemande, que l'on disoit descendante de *Charlemagne*: elle étoit charmante, & possédoit des qualités qui pouvoient rendre un jeune Monarque amoureux. Le Roi l'obtint facilement en 1196; il en fut très-épris, & en eut deux enfans, tandis que son procès en séparation se discutoit à Rome, & y souffroit plus de difficultés.

que l'on n'avoit cru d'abord, puisqu'en 1196, les Légats du Pape en France prononcèrent que le mariage d'*Issemburge* étoit bon, & par conséquent celui d'*Agnès de Méranie* nul & abusif. Ce jugement fut un coup de foudre pour *Philippe* & pour *Agnès*; d'abord, il ne voulut pas s'y soumettre, & attira sur sa tête & sur son Royaume, non-seulement l'excommunication majeure, mais l'interdit: le Clergé de France même parut prêt à se déclarer contre lui, & un Concile assemblé à Soissons alloit mettre le comble aux malheurs que de pareils actes pouvoient attirer dans ce temps là, lorsque le Roi, qui en sentit toutes les conséquences, se détermina en 1200, à déclarer qu'il consentoit à reprendre *Issemburge* & à abandonner *Agnès*. Une pareille déclaration lui coûta sans doute beaucoup; mais il la jugea, avec raison, nécessaire au repos de son Royaume, & à sa propre sûreté. La preuve que ce ne fut qu'un trait de politique, c'est qu'il ne rendit à la Princesse de Danemarck, que les vains honneurs de la royauté, & que de ce moment jusques à sa mort, il la traita plutôt comme son ennemie que comme son épouse. Peu

après cette prétendue réconciliation , elle se retira dans le château d'*Etampes* , & ne reparut plus à la Cour , quoiqu'elle survécut de 2 ou 13 ans à son époux. Le sort d'*Agnès de Méranie* fut encore plus triste. Désespérée de se voir , malgré la noblesse de sa naissance & l'amour de *Philippe* , réduite à l'état de maîtresse & de concubine , elle tomba malade. Ce fut inutilement que , pour la consoler un peu , & se consoler lui-même , *Philippe* fit déclarer par le Pape les deux enfans qu'il avoit eus d'elle légitimes & capables de succéder à la Couronne. Le Clergé de France & la Nation disputèrent au Souverain Pontife le droit de faire une pareille légitimation , & *Agnès* voyant agiter tant de questions désagréables pour elle , expira l'an 1201. Son fils fut Comte de *Boulogne* , mais n'eut point de postérité ; sa fille mourut Duchesse de *Brabant*.

Richard étant sorti de prison , continuoit pendant ce temps à se défendre contre *Philippe-Auguste* & contre son indigne frère *Jean* , qui fut depuis surnommé *Sans-Terre* : les succès furent divers

jusqu'en 1199, que *Richard Cœur-de-Lion* fut tué en assiégeant le château de *Chalus*, près de *Limoges*. Son successeur, qui ne s'étoit lié avec *Philippe* que parce que celui-ci étoit l'ennemi de son frère, fut bientôt plus acharné contre lui que ne l'avoit été *Richard*; mais il commença par faire la guerre à son neveu *Arius*, *Duc de Bretagne*, auquel la Couronne d'Angleterre appartenoit, comme fils de *Geoffroy*, son frère aîné. Il lui ôta la liberté, & ensuite la vie, à ce qu'on dit, de sa propre main. Ce fut ainsi qu'il s'assura un trône qui n'étoit dû ni à l'ordre de sa naissance ni à ses vertus. Il répudia sans raison une fille du Comte de *Glocester*, qu'il avoit épousée, & enleva *Isabelle d'Angoulême* au Comte de *la Marche*, son mari. *Philippe-Auguste* étoit destiné à venger tous ces crimes. *Jean* fut cité à la Cour des Pairs de France, comme coupable de l'assassinat de son neveu Le Roi & son Parlement le déclarèrent privé de tous les fiefs qu'il possédoit dans le Royaume. *Philippe*, après plusieurs campagnes & quelques victoires, conquit & réunit à sa Couronne toute la Normandie,

l'Anjou, la Touraine, le Maine & le Poitou ; de sorte qu'il ne resta aux Anglois que la seule Province de Guyenne.

Louis, fils unique de *Philippe*, qu'on nommoit alors *Comte d'Artois*, avoit épousé, dès 1200, *Blanche*, fille d'*Alphonse IX*, Roi de Castille. Ce fut cette Reine qui gouverna depuis si glorieusement la France pendant la minorité de *S. Louis*, qui naquit en 1215.

La guerre avec l'Angleterre se terminoit au grand avantage de *Philippe-Auguste*. Les Princes les plus considérables de son Royaume, & quelques autres du reste de l'Europe, s'occupèrent d'une quatrième croisade à laquelle ce Prince ne prit point de part en personne. Ce fut alors que *Paudouin*, Comte de Flandre, se fit déclarer Empereur de Constantinople, & que cet Empire passa entre les mains des Latins, sous la domination desquels il fut pendant quelque temps. Une autre croisade dont le Roi s'occupa davantage, fut contre les Albigeois hérétiques & fanatiques, accusés peut-être de plus d'erreurs & de crimes qu'ils n'en étoient coupables. Le Pape *Innocent III*, comme dit le Président *Henault*,

fut l'ame de cette guerre, *S. Dominique* en fut l'Apôtre, le Comte de *Toulouse* la victime, & *Simon* Comte de *Montfort*, le Général. Elle dura environ six ans, jusqu'à la défaite entière du Comte de *Toulouse*. Enfin, *Philippe* s'aperçut qu'on ruinoit absolument une belle Province (le *Languedoc*), qui contenoit plusieurs grands fiefs relevant de sa couronne, & qu'on traitoit avec la plus grande rigueur & la plus grande injustice son cousin-germain, le Comte *Raymond IV*; il rappella alors son fils *Louis*, qu'il avoit assez mal-à-propos envoyé à cette guerre.

Une dispute concernant la nomination à l'Archevêché de *Cantorbéry*, irrita tellement le Pape contre *Jean-Sans-Terre*, qu'il voulut lui ôter la couronne, & l'offrir à *Louis*, fils de *Philippe Auguste*, qui y avoit des droits, par sa femme *Blanche de Castille*. Celui-ci l'accepta d'abord, & ayant passé en Angleterre, fut couronné à *Londres* en 1216, & se maintint dans ce pays malgré le Pontife, qui avoit révoqué l'espèce de donation qu'il lui en avoit faite, parce que *Jean* s'étoit déclaré son vassal & son tributaire. Cependant

Louis renonça à cette conquête après la mort de *Jean - Sans-Terre*, & revint en France en 1217. Le Comte de Flandres ayant fait une diversion en faveur du Roi *Jean*, & la flotte Françoisise ayant été vaincue, *Philippe* fut obligé de tourner ses armes contre le Comte. La bataille de Bouvines se donna alors (en 1215). L'Empereur *Othon* y combattit en personne en faveur du Comte & du Roi d'Angleterre. Le Monarque François, quoiqu'il n'eût que cinquante mille hommes à opposer à cent cinquante mille, gagna cependant la victoire. Le retour de *Philippe* dans ses États, fut un véritable triomphe.

Philippe tomba malade en 1222; & après avoir languï un an, mourut en 1223. Il mérita bien le nom d'*Auguste*, ayant considérablement augmenté son domaine, & reculé au loin les limites de son Empire. Il eut, d'ailleurs, l'honneur d'avoir fait cesser le premier la servitude en France. Il favorisa les Lettres & les Universités, autant que l'ignorance de son siècle put le permettre; il respecta la Religion, & fit du bien au Clergé: mais il fut, dans l'occasion, mépriser les foudres

de l'Eglise, quand il les crut lancées mal-à-propos. Il étoit sage, prudent & grand politique : naturellement sévère & vindicatif, il faisoit cependant céder sa colère & sa vengeance aux raisons d'Etat. Sa figure étoit belle, noble & agréable, à l'exception de quelques petits défauts dans les yeux. Il aimoit naturellement les Dames, & étoit très-susceptible de passion pour elles. Nous en avons la preuve dans sa conduite avec *Isemburge* & *Agnès de Méranie* ; mais on ignore absolument quelle est la mère d'un fils naturel qu'il laissa, & qu'on appelloit *Pierre-Charlot*, qui fut Evêque de Noyon, & mourut en 1249. *Guillaume le Breton* fut son Précepteur, & lui dédia le poëme latin de *la Philippide*, qui nous est parvenu, & qui contient une partie de l'histoire du Roi son père. Il y a apparence que *Philippe* étant encore jeune lorsqu'*Agnès de Méranie* mourut, & *Isemburge* lui étant odieuse, il chercha à s'en consoler avec quelque maîtresse, dont nous ignorons le nom.

Telle est l'histoire exacte, mais abrégée, de *Philippe-Auguste*. Nous allons voir comment

Mademoiselle de Luffan l'a altérée dans ses Anecdotes. Quelques notes que nous nous réservons pour la fin de l'Extrait , acheveront d'éclaircir tous les faits de ce Roman historique.

EXTRAIT des Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste , par Mademoiselle de Luffan , 6 vol. in-12. Paris 1733 pour les trois premiers volumes , 1738 pour les trois derniers.

Tome premier.

Philippe , nommé d'abord *Dieu-Donné* , & qui fut depuis surnommé *Auguste* , régnoit sur la France depuis peu d'années , & laissoit déjà espérer que ce seroit avec gloire & sagesse qu'il la gouverneroit. Il avoit été , pour ainsi dire , sous la tutèle du Comte de Flandres (*a*) , dont il avoit épousé la nièce , *Isabelle de Hainault* ; brouillé avec *Adélaïde de Champagne* , sa mère , raccommodé ensuite avec elle , il suivoit ses conseils & ceux du *Cardinal de Champagne* , son oncle maternel ; il avoit même été obligé de faire la guerre au Comte de Flandres , pour retirer de

ses mains le Vermandois : la Reine *Isabelle* en avoit d'abord été au désespoir, & avoit pris parti pour son oncle; mais enfin, elle avoit senti que ses véritables intérêts étoient ceux de son époux. Ce retour de tendresse conjugale avoit procuré à *Philippe* un héritier dans la personne du jeune Prince *Louis*. Cet événement avoit tout-à-fait réuni les deux Reines; le Comte de Flandres s'étoit lui-même soumis, & avoit restitué le Vermandois. La Cour d'Angleterre, ennemie & rivale naturelle de la France, étoit divisée par des factions qui la rendoient moins redoutable. *Henri II*, mari d'*Eléonore de Guyenne*, étoit brouillé avec sa femme & ses enfans; ceux-ci lui faisoient la guerre, & se la faisoient entr'eux dans les belles Provinces qu'ils possédoient en France; & ces animosités habilement soutenues par la politique françoise, mettoient la Maison d'Anjou, régnante en Angleterre, hors d'état de troubler le repos de la France. *Hugues*, Duc de Bourgogne (b), paroissoit aussi respecter, en la personne de *Philippe*, l'aîné de sa Maison; mais en se tenant dans les belles Provinces que son grand-père, petit-fils de *Hugues-*

Capet, avoit eues pour son apanage, il s'informoit avec soin de ce qui se passoit à la Cour de Paris, & étoit curieux de savoir à quel point le jeune Monarque seroit un jour à craindre & à ménager. Dans ces dispositions, le Duc fit annoncer qu'il devoit donner une superbe fête dans sa ville de Dijon, & invita toute la Noblesse du reste de la France à venir disputer des prix à celle de ses provinces. Aussi-tôt grand nombre de Gentilshommes François s'empresèrent à se rendre en Bourgogne; mais le jeune Roi savoit bien que tous n'étoient pas également en état de soutenir la gloire de sa Cour contre les preux de celle de Bourgogne; ainsi il choisit, mais en secret, quatre jeunes & braves Seigneurs, qu'il autorisa à lui demander publiquement, comme d'eux mêmes, la permission d'aller se signaler aux joutes du Duc. Ils étoient sûrs d'obtenir cette grace, & ils partirent avec le train le plus lesté & le plus magnifique. Ces quatre Chevaliers (c) étoient Roger, Comte de *Réthel*, de la Maison de *Champagne*, dont étoit *Adélaïde*, mère de *Philippe*; *Raoul*, Sire de *Coucy*, également allié au Roi, & pres-

que à toutes les Têtes couronnées de l'Europe; *Guillaume*, Comte des Barres, de l'illustre Maison de *Garlande*, qui, sous les règnes de *Louis le-Gros* & *Louis-le-Jeune*, avoit donné trois grands Sénéchaux à la France; & *Albéric Clément du Metz*, dont le père & l'oncle avoient joui du plus grand crédit sous le règne précédent & sous celui qui commençoit, & avoient donné le plus grand lustre à la charge de Maréchal de France, qu'ils avoient fait regarder comme une grande dignité militaire, tandis qu'avant eux elle n'étoit considérée que comme un office domestique de la Maison du Roi.

Ils furent reçus à la Cour de Bourgogne avec d'autant plus de considération, qu'ils joignoient à la naissance, à la dignité & à la faveur, toutes les graces de la jeunesse, de la figure & de la meilleure éducation. Le Duc consentir volontiers qu'ils fussent les assaillans du tournoi; & pour leur donner des tenans dignes d'eux, il nomma les Seigneurs (*d*) *de Beaufremont*, *de Vienne*, *de Fayel* & *de Vergy*. Le spectacle de leur combat fut fort agréable pour les Dames & pour toute la Cour de Bourgogne; car se pré-

sentant tous de la meilleure grace du monde, il n'y eut pas un seul des huit qui ne rompît plusieurs lances contre les autres, sans pouvoir cependant les désarçonner ni les renverser. Dans ces combats pacifiques il n'étoit pas permis de tirer l'épée & de se battre à fer émoulu, à moins qu'on n'en eût obtenu une permission particulière de la part du Souverain & des Dames en présence de qu'on combattoit. Les jeunes Chevaliers irrités de l'inutilité de leurs efforts, demandèrent tout d'une voix cette permission, & voulurent tirer leurs glaives, ce qui leur fut sévèrement défendu, & le Duc publia que leur valeur & leur adresse les rendoient tous dignes du prix. En conséquence les Princesses & les Dames les plus distinguées leur distribuèrent des présens magnifiques & convenables au rang du Souverain qui les avoit ordonnés, de celles qui en étoient les dispensatrices, & de ceux qui les recevoient. Le lendemain il y eut des courses de bagues, des jeux de cannes & de javelots, dans lesquels chacun se signala; mais le *Sire de Coucy* & le *Comte de Réthel* se distinguèrent par-dessus tous les autres.

Aux exercices militaires succédèrent, pendant plusieurs semaines, les festins, les bals, les spectacles; par-tout les Chevaliers François se firent admirer pendant un mois qu'il leur étoit prescrit de demeurer à la Cour de Bourgogne; ils en firent véritablement les délices. *Coucy* & *Réthel* avoient, l'un & l'autre, beaucoup d'esprit; mais le premier s'exerçoit dans un genre qui ne paroissoit point convenir aux dispositions dans lesquelles étoit l'autre. *Coucy* faisoit des vers charmans, & des chansons dont les airs & les paroles étoient également de sa composition; il s'accompagnoit en jouant de plusieurs instrumens, & sa gaieté & les saillies de son esprit égaloient ses talens pour la musique. Bientôt il devint l'ame de la bonne compagnie; *Réthel* paroissoit sombre & rêveur; cependant on appercevoit, à travers son chagrin, qu'il étoit aimable, & que si son esprit & son cœur eussent été dans une assiette plus tranquille, il auroit eu tous les agrémens, & montré les mêmes talens qui faisoient aimer & admirer *Coucy*. Les Dames de la Cour de Bourgogne en furent étonnées, & lui firent à lui-même quelques reproches, auxquels il

il répondit avec galanterie & esprit, mais sans s'expliquer; elles en parlèrent à son ami, & le Duc de Bourgogne le questionna lui-même sur ce sujet avec intérêt. *Coucy* avoua que *Réthel* paroissoit dans un état d'agitation & d'inquiétude qui arrêtoit l'essor de ses qualités aimables; mais qu'il ne pouvoit former que des soupçons & des conjectures sur la cause de son chagrin. Effectivement il n'étoit pas sur cela suffisamment informé: des voyages instructifs qui l'avoient éloigné de la Cour depuis deux ans, lui avoient dérobé la parfaite connoissance de la passion que *Roger* ressentoit, & qui le rendoit si malheureux; mais il voulut s'éclaircir, & obtint les explications qu'il désiroit, après avoir promis à son ami de n'en déclarer que les circonstances sur lesquelles il ne lui imposeroit pas silence.

Un jour donc les deux jeunes Chevaliers allèrent de bon matin faire ensemble une promenade à cheval; s'étant arrêté dans un lieu agréable & écarté, & ayant mis pied à terre, *Réthel* commença l'histoire de ses amours avec Mademoiselle de *Rosoy*.

Nous allons nous bonner à en tracer

légèrement la marche , & nous renvoyons , pour les détails , à l'ouvrage même ; mais nous conseillons à nos Lecteurs de ne les pas négliger , car ils sont très-intéressans. Dans le nombre des Romans que nous avons entrepris de faire connoître , il y en a beaucoup que l'on peut se dispenser de lire , d'après ce que nous en disons ; mais les *Anecdotes de Philippe-Auguste* ne sont pas de ce nombre , sur tout quant aux premiers volumes. L'histoire du Comte de *Réthel* remplit presque tout le premier , & s'étend encore plus loin.

Roger avoit été élevé à la Cour de France par *Henri de Réthel* son oncle , Ministre & Favori digne de la confiance de *Louis-le-Jeune* , son Souverain , qu'il avoit suivi de près au tombeau. Après la mort de cet oncle chéri , *Roger* étoit retourné à *Réthel* , auprès de son père , qui y vivoit avec une noble simplicité. Il parut très-satisfait de l'éducation que son fils avoit reçue à la Cour , & plus encore des bons principes que lui avoit inspirés son oncle ; & il les lui confirma , en les appuyant d'exemples tirés de sa propre expérience. Après avoir passé quelques jours à se donner des preuves de tendresse &

de satisfaction mutuelles, le vieux Comte de *Réthel* entreprit, avec son fils, un cours de visites dans les habitations de la noblesse la plus distinguée de sa province. Ils arrivèrent bientôt au château de *Rosoy*, dont le Seigneur (*e*), sa femme & sa fille étoient aimés & respectés dans toute la France : quoique *Rosoy* l'eût quittée depuis bien des années, on s'y souvenoit encore de la façon dont il s'y étoit conduit. Madame de *Rosoy* étoit fille & sœur du Vicomte de *Melun* (*f*). Elle n'avoit pas plus de trente-deux ans, lorsque le Comte de *Réthel* & son fils arrivèrent dans son château ; on ne lui en eût pas donné vingt cinq, si on n'eût pas remarqué auprès d'elle sa fille qui en avoit seize, & étoit d'une beauté accomplie ; c'étoit le fruit unique du mariage du Seigneur de *Rosoy*, qui avoit épousé, à près de soixante ans, Mademoiselle de *Melun* ; elle s'étoit résolue, sans répugnance, à lui donner sa main, parce que, quoiqu'elle eût été très-recherchée à la Cour pour ses graces & sa grande beauté, & qu'elle eût même une fortune honnête, son cœur n'avoit encore été sensible à aucun hommage. Le jeune Roger admira l'éclat de cette Dame,

mais son cœur se soumit sur-le-champ , & pour toujours, aux charmes de Mademoiselle *de Rosoy*. Son père qui n'avoit point encore oublié à quelle marque on reconnoît une grande passion naissante , s'en apperçut , & dès le soir même il le lui dit ; il ajouta que c'étoit avec plaisir qu'il voyoit se former une inclination qui pouvoit faire le bonheur de deux nobles familles ; que Mademoiselle *de Rosoy* étoit un parti digne de lui ; qu'il n'étoit point non plus dans le cas d'être refusé , & qu'il espéroit , par conséquent , que cette affaire pourroit s'arranger à leur satisfaction. Pour se donner le temps d'éclaircir les dispositions de la Demoiselle & de ses parens , il se rendit aux instances qu'on lui fit de passer une quinzaine de jours à *Rosoy*. L'on juge bien que pendant ce temps l'amour de *Roger* augmenta , & que la Demoiselle en parut d'autant moins offensée , qu'elle ne lut rien dans ses regards de ses parens qui lui donnât lieu de croire qu'un pareil amour leur fût désagréable. Au bout de quelques jours même , le vieux Seigneur de *Rosoy* en parut enchanté , & il s'en expliqua avec le père de *Roger* d'une façon à lui faire

concevoir de grandes espérances. La Demoiselle, de son côté, sourioit avec modestie à des déclarations respectueuses, un peu indirectes, mais sur lesquelles elle ne pouvoit se tromper. Madame de Rosoy seule paroissoit un peu troublée en remarquant l'attachement de Roger pour sa fille. Cependant elle avoit elle même des attentions infinies pour le jeune Comte, & elle convint avec son père qu'il étoit fait pour rendre parfaitement heureuse toute femme dont il obtiendrait la main. Il s'en fallut de peu que tout ne fût arrangé pour l'union de Roger avec Mademoiselle de Rosoy, avant qu'ils ne fussent de retour à Réthel; mais la mère exigea quelques éclaircissemens, qui, sans être fort difficiles à donner, devoient produire un retard d'environ deux mois. Il fut du moins convenu que dans six semaines la famille du Comte de Rosoy se rendroit à Réthel; elle y arriva après y avoir été attendue avec impatience; le vieux Seigneur paroissoit enchanté, & partageoit de tout son cœur la satisfaction du père & du fils. Celle de la Dame ne paroissoit pas si franche; mais un cruel accident déranger bientôt ces flatteuses espérances,

M. de Rosoy fut frappé d'une apoplexie, à laquelle tous les secours qu'il reçut ne purent apporter aucun soulagement : il expira. Le Comte de Réthel prit tous les soins possibles de la famille désolée ; on rendit les plus grands honneurs aux tristes restes de M. de Rosoy ; l'on reconduisit sa veuve & sa fille chez elles ; & l'on fut quelque temps sans oser leur parler d'autre chose que de leur juste douleur. Enfin on se hasarda à remettre sur le tapis l'affaire du mariage ; Madame de Rosoy demanda un nouveau répit de trois mois ; il fut accordé ; mais ce qu'il y eut de cruel pour le jeune Comte, ce fut que, sous prétexte de décence, la mère de Mademoiselle de Rosoy lui défendit, pendant tout ce temps, d'écrire à son amant, & d'en recevoir des lettres : heureusement que celui-ci se ménagea une correspondance indirecte, en écrivant à une Mademoiselle de Rocheville, fille d'une naissance noble, & d'un caractère aimable & sensé, qui faisoit, vu son peu de fortune, le personnage de Demoiselle de compagnie dans le château de Rosoy. Elle rendoit à Roger un fidèle compte des dispositions de sa maîtresse, & l'assu-

roit qu'elles lui étoient toujours favorables, & Mademoiselle *de Rosoy* confirmoit souvent ces assurances par quelques lignes de sa main. Quel fut donc l'étonnement de *Réthel*, lorsque les trois mois étant expirés, il accourut au château de sa maîtresse; & l'ayant rencontrée la première avec Mademoiselle *de Rocheville*, il remarqua dans l'accueil qu'elles lui firent, plus d'embarras que de satisfaction ! Il n'eut pas le temps de s'expliquer avec elles, parce que Madame *de Rosoy* s'approcha : son abord fut plus gracieux ; mais s'étant éloignée un moment de sa fille, elle dit au Comte, que depuis la mort de son père, Mademoiselle *de Rosoy* ne vouloit plus entendre parler de mariage ; qu'ainsi elle le prioit fortement de paroître l'oublier, du moins pour quelque temps, & qu'elle verroit si, par la suite, les choses pourroient changer.

Le jeune Amant savoit bien que Mademoiselle *de Rosoy* étoit dans des dispositions très-différentes ; il en avoit la preuve dans des lettres de Mademoiselle *de Rocheville* ; mais craignant de les compromettre, il n'osa rien répliquer : ce qui se passa alors dans son ame & dans celle

de Mademoiselle *de Rosoy*, forcée au silence, ces soupçons qu'ils commencèrent à concevoir chacun de leur côté, & qui leur annoncèrent une longue suite de chagrins, la confirmation de ces soupçons, donnée par Mademoiselle *de Rocheville*, mais avec mystère, & secret; tout cela est détaillé & filé dans le Roman de Mademoiselle *de Luffan*, de la manière la plus intéressante, & nous y renvoyons nos Lecteurs. Dès le lendemain, le vieux Comte *de Réthel* arriva; son fils ne l'avoit devancé que de moins d'un jour, par l'effet d'une juste impatience: la déclaration funeste & mensongère fut répétée au père; il la reçut avec plus de sang-froid & plus de hauteur que son fils; mais il lui conseilla, en particulier, de faire ensorte de savoir les dispositions de la Demoiselle même. Mademoiselle *de Rocheville* procura une entrevue, dans laquelle tout fut éclairci. On proposa un enlèvement; la jeune & sage personne rejetta ce parti. Le père prit celui de témoigner à Madame *de Rosoy* du ressentiment, & de partir avec Roger. Alors la malheureuse mère fut au désespoir. Le vieux Comte se doutoit bien que leur départ produiroit cet

effet; il fit sentir à son fils que c'étoit pour cela même qu'il étoit nécessaire de feindre d'oublier, pour quelque temps, & la mère, & la fille, & d'attendre quelques circonstances plus favorables. Après avoir fait part de ses raisons à Mademoiselle de Rocheville, ils s'éloignèrent donc: Roger fut d'ailleurs forcé de se rendre à la Cour. Le jeune Roi l'y revit avec grand plaisir; & l'occasion de se signaler aux tournois du Duc de Bourgogne s'étant présentée, Réthel y fut envoyé avec son cousin l'aimable Coucy. Ils renouvelèrent alors l'ancienne amitié qui les avoit liés dans leur enfance; mais Roger n'avoit encore pu prendre sur lui de confier à Coucy la cause des chagrins dont il étoit accablé; c'étoit l'éloignement de Mademoiselle de Rosoy, & la crainte de ne la jamais posséder, après s'être cru si assuré de ce bonheur.

Raoul, en remerciant Roger de sa confiance, lui fit quelques reproches sur ce qu'il lui avoit si long-temps gardé ce secret; cependant ils passèrent encore quelques jours au milieu des fêtes & des bals que le Duc de Bourgogne prodiguoit à sa noblesse, aux Dames, & sur-tout à la

belle Madame de Champlitte , dont il étoit éperduement amoureux. Coucy vit , pour la première fois , (dans ces occasions si propres à former de tendres liaisons ,) l'aimable Gabrielle de Vergy ; mais il n'en fut alors que légèrement touché : le Sire de Fayel , au contraire , en étoit vivement occupé.

Les quatre Chevaliers retournèrent enfin à la Cour de France , où ils furent comblés d'éloges & d'honneurs. Ce fut avec étonnement que le Comte de Réthel y trouva Madame de Rosoy & Mademoiselle de Rocheville ; Mademoiselle de Rosoy n'y paroissoit pas : mais elle étoit à Paris. Roger en étant bien averti , eut une conversation avec elle ; & la mère l'ayant soupçonnée , conduisit sa fille à l'Abbaye de Chelles , où elle la laissa avec Mademoiselle de Rocheville. L'amoureux Comte trouva moyen de s'y introduire , déguisé en jardinier , & y eut encore une conversation avec sa belle maîtresse , accompagnée de sa confidente. Nouvelles assurances d'un amour mutuel , nouvelles propositions d'enlèvement , toujours sagement rejetées. Madame de Rosoy découvre , par un trait de vivacité de Roger

même, qu'il a été à Chelles; elle va rechercher sa fille, & elle a recours à la ruse pour tromper plus sûrement ces deux jeunes Amans: elle feint d'être touchée de leur tendresse, & de vouloir enfin la couronner. Après avoir obtenu l'agrément du Roi & des Reines, elle n'attend plus, dit-elle, que l'expiration du temps de son deuil, déjà très-avancé. Mademoiselle de Rosoy se jette aux genoux de sa mère, & lui témoigne sa reconnoissance, & le Comte part pour Réthel, dans le dessein de ramener son père à la Cour, où doit se célébrer leur mariage.

Pendant ce temps là, *Coucy* reçoit ordre d'entreprendre un plus long voyage; il en revient heureusement, & compte bien trouver son cousin marié; mais hélas! *Roger* a éprouvé de nouveaux malheurs, dont le récit fait le sujet d'une nouvelle conversation entre lui & *Aoul*.

Dans le temps que le jeune Comte s'occupoit du soin de déterminer son père à reparoître à la Cour de Paris, dont il s'étoit absenté depuis si long temps, au moment qu'ils alloient ensemble prévenir le Comte de Champagne, chef de leur maison, sur leur alliance avec celle

de *Rosoy*, Madame de *Rosoy* cherchoit tous les moyens de ravir sa fille à *Roger*. Elle vit avec plaisir *Robert*, Comte de *Dammartin* (g), en devenir amoureux : il demanda au Roi, l'agrément de l'épouser ; mais le jeune Monarque qui étoit prévenu en faveur du Comte de *Réthel*, le lui refusa. En vain *Robert* y employa-t-il son frère *Renaud*, favori de *Philippe* ; il fut rebuté, & prit un parti violent & coupable, ce fut celui d'enlever Mademoiselle de *Rosoy*, & de la conduire en Bretagne, ayant des protections considérables auprès de *Geffroy*, Prince d'Angleterre, & de *Constance*, Duchesse de cette belle Province, son épouse. Ces Souverains prirent en effet Mademoiselle de *Rosoy* sous leur protection ; mais ce fut pour ménager un accommodement, dont on sentoit bien que la première condition devoit être son mariage avec le Comte de *Dammartin*.

Roger, arrivé à Paris, ne respiroit que vengeance contre le rival qui lui avoit ravi l'objet de sa passion, & même contre toute la maison de *Dammartin* ; mais le Roi, en convenant de la justice de son ressentiment, lui défendit les voies de

fait. Malgré cette défense, le Comte courut à Nantes pour y chercher *Robert*; mais avant d'y arriver, il fut reconnu & arrêté par les ordres du Duc de Bretagne, reconduit en France, & enfermé dans la grosse tour du Louvre par ordre de *Philippe*; ce Monarque, quoiqu'il l'aimât, voulant empêcher les suites funestes de sa jalouse fureur. Les détails de la prison de *Roger*, & de ce que souffroit sa maîtresse en Bretagne pendant ce temps-là, sont très-touchans dans le Roman que nous extrayons. Enfin *Alix de Rosoy* se crut contrainte, & par honneur, & par les ordres de sa mère & de deux Souverains, d'épouser le Comte de *Dammarsin*: ce fut par le Sire de *Rieux* (h), illustre Breton, son ami, & par une lettre très-touchante de sa maîtresse même, que le Comte de *Réthel* apprit cette désespérante nouvelle. Alors il éclata en reproches, auxquels se joignirent ceux de son père & de ses parens. Madame de *Rosoy*, sur qui ils tomboient avec raison, parut, à son propre frère, complice de l'enlèvement de sa fille, & des suites qu'il avoit eues: accablée de honte & de remords, elle se retira dans sa terre, après avoir

écrit à Mademoiselle *de Rocheville* une lettre longue & touchante , où cette femme coupable & malheureuse peignoit son désespoir. Les suites lui en furent bientôt funestes. Tandis que le vieux Comte *de Réhel* s'efforçoit de persuader à son fils qu'il devoit oublier Mademoiselle *de Rosoy* , qui ne pouvoit plus être à lui , on apprit que sa mere venoit de mourir d'une maladie violente , occasionnée par les regrets les plus accablans.

Le Roi n'avoit accordé à *Roger* la liberté de sortir de la tour du Louvre , qu'à condition qu'après avoir passé peu de temps à Paris , avec son père , il partiroit pour faire un voyage d'un an au moins en Italie : on vouloit éviter qu'il ne rencontrât *Robert de Dammartin* , qui étoit toujours en Bretagne avec son épouse. *Roger* obéit. Il visita les belles villes de Milan , de Rome & de Venise , & y fut quelquefois consolé par les lettres de Mademoiselle *de Rocheville* & de son ami le Sire *de Rieux*. Ils lui marquoient que Madame *de Dammartin* menoit une vie languissante ; *Roger* étoit lui-même toujours dans l'agitation & dans le trouble , toujours occupé de l'idée de sa chère *Alix*.

de Rosoy ; lorsqu'enfin il reçut à la fois deux billets de deux mots chacun , dans lesquels on lui apprenoit qu'il pouvoit revenir avec sûreté , puisque Madame de Dammartin étoit veuve. L'on juge bien de la diligence avec laquelle le Comte de Rethel pressa son retour. L'avis qu'on lui avoit donné étoit très-fondé ; son père & Coucy le lui confirmèrent ; la jeune veuve étoit restée en Bretagne auprès de la Duchesse Constance , qui l'avoit prise en grande amitié : Dammartin avoit été tué par Guébriant (i) , favori du Duc de Bretagne , qui , à la recommandation de Madame de Rosoy même , lui avoit procuré un asyle à Nantes , & avoit favorisé son mariage ; mais loin que Madame de Rosoy en eût témoigné ensuite quelque reconnaissance à Guébriant , elle l'avoit (avant de mourir) accablé de reproches : Guébriant , outré , s'en étoit pris au Comte de Dammartin , & s'étoit battu avec lui. La Comtesse Douairière , comme de raison , exigea que l'on laissât passer le temps de son deuil avant de lui reparler de mariage ; mais elle permit , au bout de quelque temps , à Roger , de se rendre auprès

d'elle en Bretagne : avec quelle ardeur se prépara-t-il à ce voyage , qui devoit être l'époque de son bonheur !

Tome Second.

Le Comte de *Réthel* fut reçu du Duc & de la Duchesse de Bretagne avec distinction & bonté. La Comtesse de *Dammartin* le revit avec la satisfaction d'une Amante qui retrouve un Amant chéri ; à qui elle a été cruellement enlevée. Mais la décence lui parut exiger d'elle de différer encore de deux mois les secondes noces. Les Souverains de Bretagne la pressèrent en vain de ne pas pousser si loin ses scrupules ; ils furent obligés de céder à ses raisons. Cependant , elle se permit d'aller passer quelques jours à la campagne chez la Dame de *Rédon*, dont elle avoit fait son amie intime , & qui avoit une fille charmante , nouvellement mariée au Seigneur de *Fougères* (k). On soupçonnoit le Duc de Bretagne d'être amoureux de cette jeune personne ; mais ce soupçon n'étoit fondé que sur ce qu'il cherchoit toutes les occasions de la voir. Ce Prince se

rendit à *Rédon* pendant que *Madame de Dammartin* y étoit ; il y mena avec lui le jeune Comte de *Réthel*, & le vieux Comte son père, qui étoit venu en Bretagne dans l'espérance d'assister au mariage de son fils. *Roger* écrivoit régulièrement à son ami *Coucy* ; il lui manda encore son arrivée à *Rédon*, & que l'on y préparoit une grande partie de chasse, à laquelle la Comtesse de *Dammartin* avoit promis de se trouver à cheval, quoiqu'elle eût négligé depuis long-temps cet exercice. Après cette Lettre, *Coucy* fut un mois entier sans recevoir aucune nouvelle de Bretagne. Il en conçut tant d'inquiétude, qu'il étoit prêt à partir pour s'y rendre, lorsqu'on vint lui dire que les Comtes de *Réthel* père & fils venoient d'arriver à Paris. Il courut aussi-tôt chez eux, & les trouva l'un & l'autre dans l'état le plus déplorable. *Alix de Rosoy* est morte, s'écria, dès qu'il le vit, l'infortuné *Roger de Réthel* ! ce furent les seuls mots que *Coucy* put tirer de lui, & ce ne fut qu'assez long-temps après que le vieux Comte eut la force de lui raconter quel accident les avoit privés de la Comtesse de *Dammartin*. Elle avoit péri dans cette malheureuse chasse, où les Dames

de Rédon & de Fougères l'avoient engagée. Le Sire *de Rieux*, le Vicomte *de Melun* son oncle, *Roger*, & le Duc *de Bretagne* même, la suivoient. Un sanglier débouchant tout-à-coup du bois, blessa le cheval de la Comtesse ; cet animal furieux l'entraîna à travers des broussailles & des rochers jusques sur le bord d'un précipice, dans lequel il se jetta avec elle : elle fut blessée si dangereusement, que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on la rapporta d'abord à Rédon, ensuite à Nantes, où elle mourut.

Nous renvoyons au Livre même pour les détails touchans de tout ce qui précéda & suivit la mort de la Comtesse *de Dammartin*. Enfin, le père & le fils revinrent à Paris. *Roger*, toujours désolé de la perte qu'il avoit faite, après avoir reçu pendant quelque temps les soins de son ami, & lui avoir bien recommandé son père, partit sans qu'on pût savoir précisément de quel côté il avoit tourné les pas : on soupçonna que c'étoit vers la Terre-Sainte, but ordinaire des voyages & des pèlerinages au temps où il vivoit.

Mais la personne qui prit le plus d'intérêt à la fuite *de Roger*, fut une Demoiselle

aimable, dont nous n'avons point encore eu occasion de parler : elle étoit sœur du Maréchal *Alberic - Clément du Metz*, & aimée du Sénéchal *Garlande*, Comte *des Barres*. Celui-ci étoit très-malheureux dans ses amours, puisque Mademoiselle *du Metz*, rendant justice à ses bonnes qualités, n'avoit cependant pour lui aucune inclination. Hélas ! elle n'aimoit que le Comte *de Réthel*, qui, de son côté, n'étoit occupé que de Mademoiselle *de Rosoy*. Jamais Mademoiselle *du Metz* n'avoit laissé éclater cette passion qui la dévoroit au fond du cœur ; mais *des Barres* s'en étoit apperçu, sans cependant que son amour en fût diminué. Il ne se consolait un peu, que par l'espérance que *Roger*, brûlant pour une autre, Mademoiselle *du Metz* ne pouvoit avoir aucune espérance fondée de le toucher : elle en étoit convaincue elle-même ; la mort de la Comtesse *de Dammartin* lui rendit quelque espoir : mais la fuite *de Roger* la plongea bientôt dans la plus vive affliction. Le Sénéchal en fut traité avec plus de sévérité ; enfin il prit le parti de fuir cette ingrate beauté. Le Vicomte *de Melun* ayant été chargé par le Roi d'une commission

importante auprès de *Frédéric* (1), Empereur d'Allemagne, il demanda la permission de l'accompagner : elle lui fut accordée. Ces deux Seigneurs furent reçus de *Frédéric*, non-seulement avec la distinction dûe à des Ambassadeurs de France, mais avec celle que méritoient, de la part d'un Prince belliqueux, deux militaires François du premier ordre. L'Empereur mettoit souvent la conversation sur le grand art de la guerre, & leur communiquoit ses projets de campagne, & les relations qu'il recevoit d'*Ernest de Souabe*, son parent, Général de ses Armées, qui commandoit un corps avancé près de l'ennemi. Dans le récit des opérations de ce corps, le plus exposé de tous, ils remarquèrent qu'il étoit souvent question d'un Officier nommé *Glanieres*, qui donnoit des preuves étonnantes de bravoure & d'intelligence. Comme ce nom étoit François, les Ambassadeurs de *Philippe-Auguste* demandèrent quelques détails sur celui qui le portoit : c'est, leur répondit-on, un Officier de votre Nation, encore assez jeune, mais d'un mérite surprenant. Vous serez bientôt à portée de le voir ; car le Prince *Ernest* doit l'envoyer pour concer-

ter avec l'Empereur un projet important. Effectivement, peu de jours après *Glanieres* parut dans la tente de *Frédéric* : quel fut l'étonnement & la satisfaction du Vicomte & du Sénéchal, quand ils virent *Roger de Réthel* ! Ils ne purent s'empêcher de le faire connoître à l'Empereur, qui le combla d'honneurs & d'assurances de reconnoissance pour les services qu'il lui avoit rendus. *Roger* ne pouvant douter que les Ambassadeurs ne rendissent compte de leur découverte au Roi, qui le faisoit chercher par-tout, même en Palestine, déclara que, si son Souverain le rappelloit auprès de lui, il se rendroit à ses ordres, mais seulement après la fin de la campagne qu'il avoit commencée au service de l'Empereur. Le Vicomte & le Sénéchal attendirent ce moment pour le ramener en France, en y retournant eux-mêmes. Cependant, la satisfaction que ces deux Chevaliers avoient eue en retrouvant le Comte de *Réthel*, étoit assez différente ; celle du Vicomte étoit pure : il étoit enchanté de revoir celui qui, sans le plus rude accident, eût fait le bonheur de sa nièce chérie ; *des Barres*, au contraire, voyoit pour ainsi dire ressusciter

un rival dangereux pour lui, puisque Mademoiselle *du Metz*, qu'il aimoit, en étoit toujours éperduement éprise.

Enfin, après avoir terminé cette campagne par de nouveaux exploits, & pris congé de l'Empereur, les trois Chevaliers repartirent pour la Cour de France, & la trouvèrent livrée à la plus grande joie, causée par la naissance d'un Prince, qui régna sous le nom de *Louis VIII*. Le Duc & la Duchesse *de Bretagne* étoient à Paris; ils avoient fait ce voyage sous prétexte de venir féliciter le Monarque François; mais le Duc *Geoffroy* avoit deux autres motifs secrets; le premier, entièrement politique, étoit d'obtenir la protection du Roi contre ses frères, fils, comme lui, du Roi d'Angleterre, *Henri II*, qui se faisoient la guerre entr'eux, & la faisoient à leur père; mais celui qui avoit fait desirer le plus vivement au Duc des prétextes pour venir à Paris, c'est que la Dame *de Fougères* y étoit. Son mari s'appercevant des assiduités du Duc auprès d'elle, avoit quitté la Bretagne, & étoit venu s'établir dans la capitale de la France; *Geoffroy* fut charmé de revoir *Roger*; il le pria de ne le point quitter pen-

dant le reste du séjour qu'il feroit en France , & *Réthel* le lui promit avec plaisir ; mais le séjour du Duc fut bientôt cruellement abrégé. Un soir il se trouva très-mal , & la maladie ayant fait de nouveaux progrès , on eut bientôt lieu de craindre pour sa vie. La Duchesse étoit auprès de lui , ainsi que le Sire de *Rieux* & le Comte de *Réthel*. Le Duc se sentant affoibli , engagea *de Rieux* à emmener , sous quelques prétextes , la Duchesse dans son appartement , & à l'y retenir , afin qu'elle ne fût point témoin de sa mort. Etant resté seul avec *Roger* : « Comte , lui dit-il , je » vais mourir , & je veux vous donner , » en expirant , la preuve la plus forte de » ma confiance ; je meurs en adorant Ma- » dame de *Fougères*. Son époux , après » avoir cherché à la soustraire à mes em- » pressemens , ayant vu que je l'avois suivie » jusqu'en France , a fait couler dans mes » veines le poison qui me tue ; mais je » mourrai satisfait , si je peux espérer » qu'elle donnera des larmes à ma perte , » & que le don que je lui ai fait de mon » cœur , ne lui a pas été désagréable. Il » vous est permis de lui parler à toute » heure , à cause de l'amitié qui régnoit

» entre Madame *de Rédon* & la malheu-
» reuse Comtesse *de Dammartin* ; ne per-
» dez donc pas un moment pour aller
» trouver Madame *de Fougères* de ma-
» part ; dites -lui mon secret , & appor-
» tez - moi sa réponse ». *Réthel* obéit en
pleurant , & fit verser bien des larmes à
Madame de Fougères , en s'acquittant de
sa commission. Enfin elle n'hésita pas à lui
avouer que son cœur avoit été touché de
l'hommage & des grandes qualités du Duc
de Bretagne , & que si elle le perdoit , elle
ne cesseroit jamais de le regretter. Le Comte
se hâta de reporter au Duc cette dernière
consolation ; mais il arriva trop tard ; &
ne fit confidence qu'au Sire *de Rieux* de
la conversation qu'il venoit d'avoir avec
Madame de Fougères. *Philippe - Auguste*
donna des ordres pour que les obsèques
du Duc de Bretagne se fissent avec tout
l'appareil & toute la magnificence conve-
nables à sa naissance & à son rang. Tout
fut également disposé pour le retour de
Constance dans la Bretagne , qui étoit son
héritage ; & il fut résolu que *de Rieux*
iroit porter en Angleterre la nouvelle de
la mort du Prince ; mais avant que de
partir , il fit un usage bien funeste au
Seigneur

Seigneur de *Fougères*, de la confiance que lui avoit faite la Comtesse de *Réthel*. L'ayant rencontré auprès du Palais de *Champeaux* (*m*), dans lequel le Duc étoit mort, le souvenir de la perte de son Prince excitant sa fureur, il proposa à celui qu'il en regardoit comme coupable, de mettre l'épée à la main; ils se battirent vigoureusement, & *Fougères* y perdit la vie.

La mort du Duc *Geoffroy*, & toutes ses circonstances, occupèrent pendant quelque temps la Cour de *Philippe-Auguste*; mais de nouveaux objets d'attention firent bientôt oublier celui-là.

Le reste du second volume des *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, est encore rempli par l'histoire des amours des quatre jeunes & aimables Seigneurs que nous avons vus, dès le commencement de ce Roman, figurer au tournoi du Duc de Bourgogne, c'est-à-dire, le Comte *des Barres*, *Garlande*, Sénéchal de France, *Albéric Clément du Metz*, Maréchal de France, *Roger de Champagne*, Comte de *Réthel*, & *Raoul*, Sire de *Cucy*.

Nous avons déjà dit que le Comte *des*
1778. Octobre 1^{er} Vol. C

Barres aimoit, mais sans succès, *Mademoiselle du Metz*, sœur du Maréchal; que cette aimable personne adoroit en secret le Comte de *Réthel*, qui, tant qu'*Alix de Rosoy*, Comtesse de *Dammartin*, avoit vécu, n'avoit brûlé que pour elle, & qui après la mort de celle-ci, étoit encore destiné à s'enflammer pour une autre, sans jamais se laisser toucher par la tendresse & les charmes de *Mademoiselle du Metz*.

Le Maréchal étoit depuis plus d'un an épris des charmes d'*Adélaïde de Coucy*, sœur de *Raoul*; il avoit fait connoître à l'illustre *Enguerrand de Coucy*, son père, ses sentimens pour elle; & ses propositions avoient été d'autant mieux reçues, qu'elles avoient été appuyées auprès du vieux Seigneur de *Coucy*, de la protection & de la recommandation du Roi *Philippe-Auguste*, qui aimoit véritablement le Maréchal. *Adélaïde* paroissoit se rendre aux volontés de son père, plus cependant par obéissance, que par aucune inclination particulière pour le Maréchal, n'ayant même aucune disposition à l'aimer.

Le Comte de *Réthel* étoit revenu d'Allemagne, l'ame & l'esprit toujours si rem-

pris du souvenir d'*Alix*, qu'il ne s'imagineroit pas lui-même qu'il pût jamais concevoir une nouvelle passion. Il croyoit son cœur, pour ainsi dire, consumé par les feux qu'y avoit allumés la Comtesse de *Dammartin*, lorsqu'il vit pour la première fois Mademoiselle de *Coucy*. C'étoit une beauté parfaite, & dont tout le monde pouvoit & devoit même être épris : elle avoit pour *Roger* un avantage bien particulier ; c'est qu'elle ressembloit parfaitement à la Comtesse de *Dammartin*. C'étoit sa taille, ses traits, sa physionomie, & même son caractère : avec tous ces avantages, elle ne pouvoit manquer de faire former à *Roger* un nouvel engagement ; & ce jeune Seigneur étoit si aimable, que, de son côté, il devoit être assuré de lui plaire. Mais que cette tendresse mutuelle les rendit malheureux ! Si les premières amours du Comte lui avoient été funestes, celles ci, des leur naissance, ne promirent pas d'avoir un meilleur succès. *Raoul* fut le premier à qui *Roger* découvrit ses nouveaux sentimens, & celui ci lui représenta que sa sœur étoit promise en mariage à *Albéric*, & que cette alliance étoit, pour ainsi dire,

le signal & le gage de la réunion des deux familles des *Cléments* & des *Coucy*. *Enguerrand*, qui vivoit encore, avoit été le mortel ennemi de *Robert Clément*, Seigneur du Metz, qui avoit eu l'honneur d'être Gouverneur du Roi *Philippe*, quand il n'étoit encore que Prince. *Robert Clément* avoit obtenu la dignité de Maréchal de France, au préjudice d'*Enguerrand*. Le caractère haut, impérieux & dur de celui-ci, lui avoit fait supporter avec peine cette prétendue injustice. Il avoit quitté la Cour, & s'étoit retiré dans ses terres. Quelques années après son rival étoit mort ; mais *Gilles*, son frère lui avoit succédé, & enfin *Albéric* avoit obtenu cette charge, qui étoit devenue presque héréditaire dans sa famille. Les propositions de mariage sembloient devoir concilier tous ces différends ; *Albéric* avoit mérité, par ses égards pour l'ancien ennemi de son père, que celui-ci achevât de réunir ces deux Maisons. Mais *Enguerrand*, qui s'étoit fait prier par le Roi même pour consentir à cette alliance, en soutint ensuite le projet avec l'opiniâtreté d'un ancien Favori, qui ne veut point essuyer de contradiction ni de résistance dans ce qu'il a ré-

folu, sur-tout pour ce qui regarde la famille. Cette disposition du père d'*Adélaïde* causa bien des tourmens à cette aimable fille : elle essuya des persécutions, qu'elle soutint avec un héroïsme, qui prouva qu'elle tenoit du caractère de son père. Elle cacha long-temps son inclination pour le Comte de *Réthel*, & se garda même toujours de lui en faire l'aveu ; ce ne fut que par surprise qu'il l'apprit. Il l'entendit en faire confidence à son amie la *Châtelaine de Fayel* ; mais elle témoigna hautement sa répugnance pour épouser le Maréchal, malgré ses dignités, sa naissance, & ses belles qualités. Différentes circonstances la favorisèrent en reculant l'époque de ce mariage ; la maladie de la Maréchale, mère d'*Albéric*, un voyage en Angleterre, que le Roi fit faire au Maréchal : mais le moment arriva où *Adélaïde* ne pouvoit plus sans éclat se dispenser d'obéir ; elle le fit, cet éclat, après avoir inutilement employé le crédit de son frère & de sa mère sur l'esprit de son père. *Enguerrand* s'obstina, & traita même avec hauteur & dureté les personnes qui lui étoient les plus chères, & qui voulurent lui faire quelques représenta-

tions. Enfin Mademoiselle de *Coucy* se retira dans l'Abbaye de *Chelles*, comme dans un asyle sacré, & à l'abri de la violence que vouloit lui faire son père. Le vieux Seigneur y courut furieux, & ne laissa à sa fille que le choix ou de prendre le voile, ou d'accepter la main du Maréchal : on ne lui donna que deux mois pour se décider : pendant ce temps on juge bien que l'agitation de *Roger* fut extrême. Par bonheur il avoit dans l'Abbaye de *Chelles* une ancienne amie, c'étoit cette Mademoiselle de *Rocheville*, qui avoit été la confidente de ses amours avec Mademoiselle de *Rosoy*; elle approuva sa passion pour Mademoiselle de *Coucy*. Frappée, aussi-bien que *Roger*, de la ressemblance de cette Demoiselle avec la Comtesse de *Dammartin*, elle se lia avec elle, & rendit encore le service au Comte de *Réthel*, d'entretenir une correspondance entre lui & sa maîtresse.

Les deux mois étant expirés, *Enguerand* recommença ses persécutions, & même ses menaces. *Adélaïde* n'obtint plus que deux jours, &, par le conseil de Mademoiselle de *Rocheville* & de *Roger*, elle les employa à écrire au Roi *Philippe*.

Auguste. Sa lettre , qui est très belle & très-touchante dans le Roman de Mademoiselle de *Luffan* , fut remise au Monarque par Madame de *Fayel* , qui voulut bien s'en charger , & se joindre à Madame de *Coucy* , qui enfin , touchée du désespoir de sa fille , implora pour elle les bontés du Roi , & celles des deux Reines. Mais tout ce qu'elles obtinrent fut un délai , pendant lequel le Roi voulut persuader lui-même *Adélaïde* d'obéir à son père ; car le Maréchal étoit son favori : d'ailleurs on ignoroit encore que toute cette résistance de Mademoiselle de *Coucy* étoit en faveur de *Roger* , & ses amours avoient encore le mérite du mystère , outre celui de la difficulté.

Le second volume des anecdotes de la Cour de *Philippe Auguste* , par Mademoiselle de *Luffan* , en reste à ce point des amours de *Roger* & de Mademoiselle de *Coucy* ; mais nous avons à parler de ceux de *Raoul de Coucy*. On a vu au commencement de cet extrait , qu'étant au camp de Bourgogne , il y avoit vu la belle *Gabrielle de Vergy* , & qu'elle ne lui avoit inspiré qu'un sentiment d'admiration stérile ; il s'étoit contenté de penser que le

Châtelain de *Fayel*, qui lui faisoit la cour, seroit heureux de la posséder; mais son cœur étoit resté libre: on a vu aussi qu'il n'avoit fait que le rôle de confident dans la suite des amours de son cousin Roger avec *Alix de Rosoy*. Mais il pensa différemment, quand il vit revenir à la Cour de France *Gabrielle de Vergy*, mariée au Seigneur de *Fayel*. Celui-ci, qui étoit d'un caractère sévère, dur, sombre, & sur-tout très jaloux, avoit eu le malheur de déplaire au Duc de Bourgogne, dont il étoit vassal: d'ailleurs il avoit cru remarquer que le Duc avoit pour sa jeune épouse des attentions particulières; *Fayel* avoit abandonné sa Province pour venir s'établir à Paris, où étoit déjà le Seigneur de *Vergy* son beau-père, qui avoit aussi eu des différends avec le Duc de Bourgogne, & lui avoit même fait la guerre. *Concy* s'apperçut alors que Mad. de *Fayel* étoit ce que la France possédoit de plus beau & de plus aimable; il en devint éperduement amoureux; mais il étoit difficile de se faire aimer, & même de se faire entendre de cette adorable personne. Par bonheur elle se lia avec *Adélaïde de Coucy*, qui étoit de son âge, dont elle ne fut

point jalouse, quoiqu'elle seule pût lui disputer le prix de la beauté. Raoul eut donc occasion de la voir chez sa mère & chez sa sœur, où son mari la laissoit aller assez souvent, la croyant à l'abri des séductions, dans une maison où très-peu d'hommes avoient accès; mais il ne fit pas réflexion que de ce petit nombre étoient, à titre de parenté & d'amitié, *Coucy* & *Roger*. Le premier fit parler ses regards, & vit qu'ils n'excitoient que du trouble sans colere; il osa parler lui-même d'abord obscurément; on feignit de ne pas l'entendre: il s'expliqua plus clairement; alors on lui répondit avec tant de hauteur, qu'il se crut perdu; mais sa sœur le rassura, en lui confiant que Madame de *Fayel* lui avoit avoué qu'il avoit fait, dès le camp de Bourgogne, la plus vive impression sur elle, & qu'elle ne pouvoit souffrir son mari. *Coucy* comprit alors qu'il n'y avoit que, dans la suite, beaucoup de réserve & de discrétion à mettre dans cette intrigue, & qu'elle pourroit réussir: il ne se trompoit pas; mais combien d'obstacles avoit-il à vaincre! Nous invitons nos Lecteurs à lire dans le Roman même les conversations & les réflexions que cette

situation occasionne. Le cruel & pénétrant Châtelain de *Fayel* commençoit à former quelques soupçons, qui devoient avoir de terribles suites. C'est à ce point que le second volume des *Anecdotes de Philippe-Auguste* est resté de leurs aventures.

Tome Troisième.

Philippe-Auguste ne dédaigna pas d'aller lui-même à Chelles voir *Adélaïde*, & lui demander avec bonté quelle raison elle pourroit avoir de refuser si obstinément la main de son favori. Le Monarque vouloit découvrir si ce n'étoit pas l'effet d'une autre inclination; mais Mademoiselle de *Coucy* le lui cacha avec soin, par des réponses pleines d'une modestie & d'une noblesse extrêmes, convenant des sentimens qu'elle pouvoit découvrir, & se taisant sur ceux qu'elle vouloit dissimuler. Elle toucha cependant le Monarque au point qu'il la ramena avec lui à Paris, la mit sous la protection de la Reine sa mère, pour vivre auprès de cette Princesse, jusqu'à ce que la tendresse & les soins d'*Albéric* la fissent enfin consentir à l'épouser. *Adélaïde* parut très-contente des bontés du Mo-

narque ; & pour mieux cacher ce qui devoit rester ignoré, le Comte de Réthel s'absenta pour quelque temps de la Cour, & se rendit dans le château de son père ; mais il avoit des amis qui veilloient à ses intérêts auprès de Mademoiselle de Coucy. Raoul & Madame de Fayel, qui avoient la liberté de la voir, en donnoient des nouvelles à Mademoiselle de Rocheville, qui les faisoit passer à Roger. Cette fille, toujours obligeante, avoit souvent occasion de l'assurer de la constance des sentimens de Mademoiselle de Coucy. *Albéric* s'efforça en vain de la persuader ; il fut même obligé de diminuer le nombre de ses visites, qu'il voyoit clairement n'être reçues que comme des importunités.

Cependant les préparatifs d'une grande & importante expédition, & une guerre courte, mais vive, qui la précéda, suspendirent le dénouement des intrigues amoureuses dont nous venons de parler. Les nouvelles de la prise de Jérusalem par *Saladin* engagèrent les plus puissans Souverains de l'Europe, & entr'autres, *Philippe-Auguste* ; à se croiser ; les plus grands Seigneurs & les plus fameux guer-

riers de son Royaume se décidèrent à le suivre en Asie. Le Sénéchal, Comte des Barres, le Maréchal Albéric, Roger de Réthel & Raoul de Coucy, se virent donc près à quitter leurs maîtresses, & craignirent même de n'avoir pas le temps de prendre des mesures pour assurer leur bonheur; car il leur fut ordonné de courir précipitamment à la suite du Monarque au secours d'une Province de France qui étoit attaquée, (c'étoit le Berry.) Le vieux Roi Henri II d'Angleterre venoit de mourir, & Richard Cœur-de-Lion, son fils aîné, lui avoit succédé. Le caractère de ce nouveau Monarque étoit inquiet & audacieux. Dans les brouilleries qu'il avoit eues avec son père, Philippe avoit pris parti contre lui: il vouloit s'en venger; mais le Roi de France étoit servi avec trop de zèle pour craindre ses surprises & ses attaques. Il parut bien accompagné sur ses frontières avant que Richard, quelque diligence qu'il fit, pût y arriver. Roger partit de Réthel pour joindre le Roi en Berry, sans passer par Paris. Les trois autres arrivèrent à Bourges en même temps que Sa Majesté; Coucy avoit eu à peine le temps de dire chez la Reine-mère,

à Madame de *Fayel*, quelques mots mystérieux, qui exprimoient ses regrets en s'éloignant d'elle. La charmante *Gabrielle* y avoit répondu avec le même sentiment & le même mystère.

La campagne fut heureuse, & les Héros de ce Roman y prouvèrent qu'ils ne méritoient pas moins ce titre en guerre qu'en amour. L'hiver qui suivit leur retour, fut marqué par deux événemens; l'un relatif aux amours de *Raoul de Coucy* & de Madame de *Fayel*, l'autre à ceux de *Roger* & d'*Adélaïde de Coucy*. *Raoul* ayant hasardé de faire quelques déclarations plus claires & plus pressantes à la Châtelaine, dont, après tout, il étoit sûr d'être aimé, celle-ci sentit que son cœur, qui la trahissoit, l'entraîneroit peut-être au-delà des bornes prescrites par son devoir. Après avoir répondu nettement au Sire de *Coucy*, que ce que Mademoiselle de *Vergy* auroit pu entendre de sa part au camp de Bourgogne, Madame de *Fayel* ne pouvoit l'écouter à Paris, elle se retira, & prit la généreuse résolution de ne plus s'exposer à des épreuves auxquelles elle craignoit enfin de succomber. Nous avons dit que le Seigneur de *Vergy*

son père, étoit à Paris, ainsi que son mari, parce qu'ils étoient brouillés avec le Duc de Bourgogne. Ce Prince étant parti pour la Croisade, Madame de *Fayel* les pressa de retourner dans leurs terres, & l'y ramener. Le bon Seigneur de *Vergy* approuva fort cette idée. Le jaloux *Fayel* en fut tout étonné, mais ne put assésoir aucun soupçon sur une démarche en elle-même aussi raisonnable. On juge bien que *Raoul* fut au désespoir, quand il apprit cette résolution & son exécution.

Dans ce temps, arriva à la Cour une beauté, jusqu'alors inconnue; c'étoit *Constance de Montmorency*. On la trouva généralement digne de consoler le Maréchal *Albéric* des rigueurs d'*Adélaïde*, & le projet de la lui faire épouser fut aussitôt adopté, non-seulement par *Raoul de Coucy* & par plusieurs autres, mais par le Roi lui-même. Le Maréchal, persuadé qu'*Adélaïde* ne l'aimoit pas, mais qu'elle n'aimoit rien, étoit prêt lui-même à y renoncer, lorsque Mademoiselle *du Metz* sa sœur, à qui il importoit qu'il épousât Mademoiselle de *Coucy* plutôt qu'une autre Demoiselle, lui découvrit que si sa maîtresse lui témoignoit tant d'indiffé-

rence & d'éloignement, c'est qu'elle aimoit Roger. Cette découverte ranima les feux d'Albéric pour Adélaïde, en excitant sa jalousie : elle auroit pu avoir des suites fâcheuses, en compromettant ensemble deux jeunes Seigneurs de la distinction d'Albéric & de Raoul ; mais on crut que le plus sage parti à prendre, étoit d'en avertir le Roi Philippe. Le prudent Monarque questionna encore Adélaïde, & tira enfin d'elle le secret de sa tendresse pour Roger. Ne pouvant qu'approuver ce choix, il promit sa protection à Mademoiselle de Coucy, & travailla effectivement auprès de son favori, pour le déterminer à changer d'objet, & à s'attacher plutôt à Mademoiselle de Montmorency ; & ayant retrouvé Roger au commencement de la seconde campagne, il lui donna les mêmes espérances qu'à sa maîtresse.

Coucy étoit au désespoir de l'absence de Madame de Fayel ; mais il ignoroit que ce fût elle-même qui en eût eu l'idée ; & il l'attribuoit à la jalousie du Châtelain.

La seconde campagne contre les Anglois fut encore plus brillante que la première, & termina cette petite guerre qui retardoit l'expédition de la Croisade. Le

Sénéchal y fit des exploits si merveilleux, qu'il mérita le surnom de l'*Achille de la France*; il sauva le Roi de l'attaque imprévue d'un Corps de Gentilshommes Anglois, dans laquelle le Maréchal fut renversé de cheval. *Coucy* & *Roger*, d'un autre côté, faisoient des merveilles contre les Anglois, & ce dernier fut dangereusement blessé. La paix ramena enfin la Cour dans la Capitale, toujours avec le projet de passer dans le Levant, de concert avec le Roi d'Angleterre, qui venoit de se réconcilier avec *Philippe*.

Les services importans que le Sénéchal venoit de rendre au Roi, & la gloire dont il s'étoit couvert, déterminèrent enfin *Mademoiselle du Metz* à couronner la tendresse de ce Seigneur, & à oublier l'ingrat *Roger*, qui n'étoit occupé que de *Mademoiselle de Coucy*, & qui, après avoir été forcé de sacrifier quelques mois au soin de sa santé, & à la guérison de ses blessures; revint enfin à Paris, où il trouva sa Maîtresse beaucoup plus satisfaite que lorsqu'ils furent obligés de se séparer environ un an auparavant. Elle avoit le Roi pour elle; & le Maréchal étoit prêt à renoncer enfin à la poursuite

inutile qu'il faisoit d'*Adélaïde*, pour s'attacher à *Mademoiselle de Montmorency*. Il n'y avoit presque plus à gagner que le vieux *Enguerrand de Coucy*, qui se croyoit obligé de ne jamais accorder ce qu'il avoit refusé une fois. On concerta avec le Roi même la manière de persuader ce père austère & difficile : on résolut d'employer le vieux Comte de *Réthel*, son ami & son contemporain ; & ce fut dans cette vue que le Roi l'engagea à se rendre à Paris : il obéit.

Tout se préparoit ainsi heureusement pour la satisfaction du Maréchal, & le bonheur de *Roger* ; mais pendant ce tems il se passoit une scène bien désagréable dans le château de *Fayel*. C'étoit en faisant un grand effort sur elle-même, que la Châtelaine avoit engagé son père & son mari à l'y ramener, & elle y étoit plongée dans la tristesse & dans la langueur, pensant sans cesse au sacrifice qu'elle avoit fait à son devoir ; elle traitoit son mari froidement, ne pouvant prendre sur elle de témoigner de la tendresse à un homme qui avoit des droits sur sa personne, mais qui n'en avoit jamais pu obtenir sur son cœur. Le Châtelain se douta que quelque passion

secrète étoit la cause de cette tristesse ; il chercha à s'en éclaircir , & bientôt il n'y réussit que trop. Il surprit sa femme assise au pied d'une charmille , dans une allée écartée , lisant une lettre de Mademoiselle de Coucy , qui ne lui parloit que de son amitié , mais d'une manière si touchante , que Madame de Fayel ne pouvoit manquer de se ressouvenir de la tendresse du frère , en recevant les assurances de celle de la sœur. Après avoir lu & relu plusieurs fois cette lettre , elle la mit auprès d'elle , & tira ses tablettes sur lesquelles étoient écrits , encore de la main d'Adélaïde , des Vers dont Coucy étoit l'auteur , & qui , sans nommer ni désigner personne , contenoient des preuves & des assurances de son amour. Le jaloux , caché derrière la charmille , n'eut pas plutôt vu sa femme verser des larmes en lisant ces Vers , qu'il se montra furieux , se saisit de la lettre & des tablettes , & traita Gabrielle en vraie coupable. Elle avoua , avec une noble fermeté , que cette écriture étoit de la main de Mademoiselle de Coucy ; mais le mari furieux vit les sentimens du frère percer à travers les caractères tracés par la main de la

sœur. Il osa appeller son épouse, perfide, & lui fit une scène qui est très bien décrite dans le Roman de Mademoiselle de *Luffan*. *Gabrielle* répondit avec autant de noblesse que d'innocence. Le Seigneur de *Vergy*, qui fut informé de cette dissension domestique, s'employa pour la pacifier, ou du moins en adoucir l'éclat, & réussit à ce dernier point. La Châtelaine en écrivit, en versant bien des larmes, les détails à son amie *Adelaïde de Coucy*, & *Raoul* en conçut un chagrin mortel.

Le jour étoit pris pour le mariage du Maréchal avec Mademoiselle de *Montmorency*. *Roger*, de retour à la Cour, attendoit ce jour avec impatience, pour déclarer ensuite son amour, dans l'espérance de le voir couronné lorsqu'une autre alliance, contractée par le Maréchal, auroit levé tous les obstacles. *Albéric* ne pouvoit oublier Mademoiselle de *Coucy*, sur tout depuis qu'il savoit que les refus qu'il avoit essuyés de sa part, n'étoient pas l'effet de sa seule indifférence. Il y rêvoit, en se promenant dans les jardins du Louvre, lorsqu'il se trouva n'être séparé que par une charmille assez claire, du Comte de *Réthel*, qui se promenoit aussi, rêvant égale-

ment à *Adélaïde*. Il faisoit plus, il regardoit & baisoit le portrait qu'il avoit de la Comtesse de *Dammartin*, qui, comme nous l'avons dit, ressembloit si fort à Mademoiselle de *Coucy*, que le portrait de l'une pouvoit passer pour celui de l'autre. *Albéric* le reconnoissant, entre en fureur : » J'ai donc trouvé, dit-il, ce rival heureux. Perfide *Adélaïde* ! je vais vous punir & me venger. En même temps il met l'épée à la main. *Roger* étonné veut en vain se justifier ; il n'est point écouté ; mais, forcé à se mettre en défense, ils se battent : le Maréchal troublé s'enferme de lui-même, & tombe grièvement blessé. *Roger* au désespoir d'avoir percé son ami, donne les ordres les plus utiles pour son secours, & court ensuite s'accuser lui-même du malheur qui vient de lui arriver, en se justifiant cependant sur ce que le portrait qu'il regardoit étoit celui de la Comtesse de *Dammartin*, qu'on savoit qu'il avoit tant aimée.

Nous renvoyons encore au Roman pour les détails de toutes les suites de cette malheureuse affaire. Le Maréchal ne mourut point de sa blessure ; mais son mariage avec Mademoiselle de *Montmorency* ne

s'accomplit pas. La Demoiselle & sa Maison refusèrent avec raison de terminer avec un homme qui venoit de se battre pour une autre, & l'affaire fut renvoyée après le retour de l'expédition en Palestine. Le bonheur de Roger fut également différé : le Roi lui avoit pardonné de s'être battu dans son palais même, & l'avoit réconcilié avec *Albéric* ; mais Mademoiselle de *Coucy* exigea de lui qu'il retournât à *Réthel*, & n'en revînt que pour suivre le Roi à la Croisade. Ce fut avec bien du regret que *Robert* obéit ; mais un sentiment secret donnoit à ces deux amans l'espérance de se revoir, & d'être enfin unis. Il n'en étoit pas de même de *Raoul de Coucy* ; une voix intérieure crioit au fond de son cœur qu'il ne reverroit jamais la Dame de *Fayel*. Il s'occupa jusqu'au dernier moment des moyens de pouvoir lui faire des adieux, qui seroient peut-être éternels ; mais la crainte d'irriter les soupçons de *Fayel*, les fit juger à Mademoiselle de *Coucy*, impraticables & même très-dangereux.

Philippe-Auguste partit enfin pour la Croisade, après avoir mis ordre aux affaires de son Royaume, & confié la Ré-

gence à la Reine sa mère, & au Cardinal de *Champagne*, Archevêque de Reims, frère de cette Princesse. Il y avoit peu de mois que *Philippe* avoit perdu la Reine *Elisabeth de Hainault*, sa femme. Elle avoit mérité sa tendresse pendant sa vie, & ses regrets à sa mort, par sa douceur, ses vertus & sa piété; elle n'avoit que vingt-deux ans quand elle mourut, ayant été mariée à quinze.

Ce fut au mois de Juin 1180 que *Philippe* partit de Paris. Il joignit au milieu de la France le Roi *Richard d'Angleterre*, & ils voyagèrent quelques journées ensemble; enfin l'un alla s'embarquer à Marseille, & l'autre à Gênes. Tous deux arrivèrent en Sicile, où ils furent retenus quelque temps par les intrigues des Princes qui y régnoient, & qui étoient originaires François, descendans de *Tancrede de Hauteville*, Gentilhomme Normand. On s'aperçut pendant ce temps que ce n'étoit pas sincèrement que ces Monarques étoient réconciliés : leurs jalousies se renouvelèrent avec assez d'éclat; cependant ayant passé la mer, ils se réunirent pour la première entreprise qui parut utile à la cause commune; ce fut pour la prise d'*Acre*

ou *Ptolemaïde*. Ils convinrent de l'attaquer chacun de leur côté, & leurs efforts furent à peine pour en venir à bout ; car la place étoit naturellement forte, & la garnison étoit nombreuse. Les guerriers François & Anglois, animés par la présence de leurs Souverains, s'y portèrent avec une ardeur incroyable ; ils réussirent enfin, mais il leur en coûta cher. Dans une première attaque, le Maréchal *Albéric* ayant renversé par terre, & percé d'un coup mortel, un Général Sarrasin, s'en approcha imprudemment ; le Mahométan expirant, tenoit encore son épée, & lui en perça le cœur. Le Roi fut sensible à la perte d'un Seigneur qui lui étoit cher, & dont la famille avoit rendu de grands services à sa couronne & à sa personne. *Roger* étoit trop généreux pour ne pas pleurer dans cette perte un bon citoyen, sans penser qu'elle le débarrassoit d'un rival.

L'assaut général fut, comme de raison, le plus meurtrier de tous ; *Philippe* s'y exposa, monta le premier sur la brèche, & courut sur les ennemis avec tant de courage, ou pour mieux dire d'imprudence, qu'aucun de ses Officiers ne put le suivre ; *Coucy* seul ne le quitta pas. Le

Monarque étoit près à succomber sous le nombre, lorsque *Coucy*, se mettant devant lui pour le garantir de leurs traits, en reçut plusieurs, entr'autres un qui lui perça la poitrine, & le fit tomber sur son Maître, qu'il couvrit de son corps: le grand Sénéchal & *Roger* arrivant dans cet instant, achevèrent de dégager le Roi; dissipèrent les ennemis, & la ville fut prise.

On transporta *Coucy* expirant dans une maison voisine, à laquelle il servit de sauve-garde, & on employa tous les moyens possibles pour le rendre à la vie; mais ce fut en vain: les Chirurgiens déclarèrent qu'il n'avoit plus que vingt-quatre heures à vivre. Obligé de recevoir, pendant une partie de ce temps, la visite du Roi même, & quelques autres secours qui lui étoient moins chers que la consolation qu'il pouvoit éprouver en s'entretenant avec son ami *Roger*, il pria qu'on le laissât quelque temps seul avec celui-ci. Il lui déclara qu'il mouroit principalement occupé de son père, de sa sœur, & de *Madame de Fayel*. Il écrivit d'une main tremblante quelques mots au premier & à la dernière, & en ayant chargé

Roger

Roger, il donna en sa présence à *Montlac*, son Ecuyer, un ordre, (preuve singulière de l'amour le plus vif, & qui fut le dernier sentiment dont le cœur de *Coucy* fût animé) il pria le Comte de veiller à l'exécution de cet ordre; & en étant assuré, il expira. Le lendemain *Montlac* obéit ponctuellement à son maître, & s'empara de son cœur pour le remettre entre les mains de celle à qui il étoit destiné: on conçoit bien que c'étoit *Madame de Fayel*. *Montlac* ne pouvoit retourner en France que par le secours de *Roger*, ou avec lui-même; mais il fut bientôt aisé à celui-ci de l'y ramener.

Philippe-Auguste, après avoir pris la ville d'Acre, se sentit attaqué d'une maladie dangereuse, à laquelle les Médecins jugèrent que l'air de la Palestine étoit contraire. Soit donc que ce fût là la véritable & unique raison de son retour, ou que ce n'en fût que le prétexte, il prit la résolution de retourner en France, après avoir laissé cependant des troupes aux ordres du Roi d'Angleterre, dont il n'étoit pas fâché de se séparer. Bientôt *Philippe-Auguste* revit l'Europe, traversa l'Italie,

& rentra en France par Lyon. *Roger* l'avoit suivi, & *Montlac* étoit à la suite de *Roger*. Pendant le peu de séjour que le Roi fit à Lyon, l'Ecuyer de *Coucy* chercha les moyens de s'acquitter de la triste commission qu'il avoit reçue de son maître mourant. L'exécution étoit délicate & difficile, *Montlac* étant informé de l'extrême jalousie du Seigneur de *Fayel*, & craignant lui-même d'être reconnu pour avoir été attaché à *Raoul*. L'Ecuyer y mit donc tout le mystère dont il étoit capable ; il s'approcha du château, en observa les avenues, les parcourut pendant deux jours, dans l'espérance de saisir le moment où *Fayel* en sortiroit, pour s'y introduire ; mais ce furent ces précautions mêmes qui le perdirent. Le Châtelain s'aperçut que quelqu'un rodoit autour de son château, & il lui parut suspect : il sortit, sous prétexte d'aller à la chasse, & étant bien armé, il tomba sur le malheureux Ecuyer, le força, l'épée sous la gorge, de lui découvrir son secret, & étant maître de la lettre & du cœur de son rival, il assassina *Montlac*, & fit de ce cœur l'usage terrible que tout le monde fait. Passons vite sur cette scène d'horreur, qui est

très-bien décrite dans le Roman que nous extrayons. L'infortunée *Gabrielle* ayant mangé le cœur de son amant, essuya encore les reproches de son époux, qui eut la barbarie de lui apprendre quel étoit le mets dont étoit composé ce festin affreux. Pour comble de cruauté, il lui remit la lettre de *Coucy*. *Gabrielle* fut plusieurs heures plongée dans l'abattement, & dans cette espèce d'anéantissement que produisent les impressions profondes & terribles. Son mari ne pouvant lui arracher un seul mot, la quitta; mais bientôt en proie au repentir le plus vif, il éprouva un trouble extrême, au milieu duquel il envoya en diligence avertir le Seigneur de *Vergy*, qui, dans le premier moment de cette catastrophe, n'étoit point au château de Fayel, mais qui n'en étant pas éloigné, y arriva dès le lendemain. *Gabrielle* qui, jusqu'à l'instant, avoit refusé de prendre aucune nourriture, & de proférer aucune parole, s'expliqua enfin quand elle se vit entre les bras de son malheureux père. Elle convint de l'amour qu'elle avoit ressenti pour *Raoul de Coucy*; mais donna les plus fortes assurances & les plus grandes preuves que rien dans le monde n'a-

voit été capable de la faire manquer à son devoir. Après avoir ainsi justifié son honneur offensé, il ne lui restoit plus qu'à renoncer à la vie, & elle expira. *Fayel* accablé de reproches, dévoré de remords, alla finir ses jours dans les austérités d'un Cloître.

Roger ignoroit encore ces lugubres & épouvantables circonstances, lorsqu'il arriva à Paris avec le Roi. Ils y trouvèrent le respectable *Enguerrand de Coucy* profondément affligé, mais non accablé de la perte de son fils. Le Roi lui-même se chargea du soin de lui ménager des consolations; il le prépara à recevoir de la main de *Roger* la lettre de *Raoul*, qui prioit son père d'adopter son ami, & de lui accorder le titre de son fils, avec la main d'*Adélaïde*. *Enguerrand* consentit, en mêlant des larmes de tendresse aux larmes amères que lui faisoit répandre le souvenir de *Raoul*. Enfin *Roger de Champagne*, Comte de *Réthel*, & *Adélaïde de Coucy*, furent unis; & c'est ainsi que finit le troisième volume des *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, par Mademoiselle de *Lusfan*.

Avant de passer aux trois derniers volumes des *Anecdotes de Philippe - Auguste*, qui n'ont été publiées que cinq ans après les premiers, nous croyons devoir nous arrêter un instant sur l'histoire de *Gabrielle de Vergy*, qui fait partie du troisième volume que nous venons d'extraire, & mettre nos Lecteurs au fait des différentes manières dont ce sujet a été traité depuis que M. le Chevalier de *Vignacourt* a composé un petit Roman sous le titre de la *Comtesse de Vergy*, jusqu'au moment où feu M. de *Belloy*, de l'Académie Française, mort en 1775, en a fait une Tragédie, qui n'a été jouée que depuis sa mort. Il ne s'agit que de voir en quoi diffèrent les récits de tous ces Auteurs. Ce n'est ici proprement qu'une grande note que nous allons abrégér autant qu'il nous sera possible.

Le Roman de M. le Chevalier de *Vignacourt*, qui parut en 1722, dix ans avant celui de *Mademoiselle de Luffan*, n'a absolument rien de commun avec l'aventure de *Gabrielle*, que le nom de *Vergy*, & nous n'en parlons ici que pour avertir qu'il ne faut pas s'y tromper; mais nous sommes charmés d'avoir occasion de rendre justice à la *Comtesse de Vergy*, qui est un morceau charmant. Le fond est tiré d'une des Nouvelles de la

Reine de Navarre , *Marguerite de Valois*. C'est la soixante-dixième de l'*Heptameron* ; mais dans les Contes elle n'est que tragique , horrible , mal-honnête , enfin de tout point révoltante ; au lieu que dans l'Ouvrage du Chevalier , les détails en sont ingénieux , galans & intéressans , & la catastrophe est adoucie sans être moins touchante. Nous n'entreprendrons point d'en donner ici l'extrait ; mais nous conseillons à nos Lecteurs de lire le Roman , en les avertissant de chercher l'édition originale de 1722 , ou les éditions postérieures comprises dans les Recueils de petits Romans , tels que *Bibliothèque de Campagne* , les *Amusemens des Dames* , &c. plutôt que la dernière édition , imprimée en 1766 à Paris , & qu'on trouve chez *Dufour* , Libraire , quai de Gêvres ; dans celle-ci on a changé le nom de l'amant , qui étoit nommé *Vaudrey* & qu'on a appelé *Coucy* , à notre avis très-mal à propos , car cela ne sert qu'à induire en erreur les Acheteurs , en leur faisant croire qu'ils vont lire l'aventure de *Gabrielle de Vergy*.

On a fait encore , dans cette dernière édition , plusieurs autres changemens qui ne sont pas plus heureux. Le Chevalier s'étoit plu à faire entrer dans sa Nouvelle les noms de plusieurs Maisons

illustres & anciennes des deux Bourgognes ; le nouvel Editeur en a retranché & échangé plusieurs ; entr'autres , il a mis *Damas* , par-tout où il y avoit *Damas* (π) , faute énorme , qui substitue un nom qui a l'air très-bourgeois , à un qui est reconnu pour très-illustre. Le nom de *Vaudrey* (o) l'est aussi en Franche - Comté , & celui de *Coucy* va très-mal à un Gentilhomme qu'on suppose être vassal d'un Duc & Comte de Bourgogne , & d'une famille établie dans ses Etats. Nous ne concevons pas comment on a osé altérer cet agréable Ouvrage du vivant même de son Auteur , qui n'est mort (comme nous l'avons déjà dit) que depuis peu d'années, Grand-Prieur de Champagne.

Mademoiselle de *Luffan* & M. de *Vignacourt* n'ont donc point puisé dans la même source pour composer leurs Romans. Mais la Demoiselle a trouvé le fond du sien dans une ancienne histoire chronique , ou Roman cité par *Fauchet* dans ses *Antiquités Françaises*. On voit dans ce Livre que le Châtelain de *Coucy* fut très-amoureux de la Dame de *Fayel* ; que cette Dame lui avoit donné un bracelet de ses cheveux , & des bijoux , qu'il portoit toujours avec lui ; mais qu'ayant été blessé mortellement dans la Terre-Sainte, il char-

gea son Ecuyer de rapporter à la Dame , non-seulement ces dons , mais même son cœur & une lettre très-belle & très-touchante ; que l'Ecuyer ayant été reconnu par le Seigneur de *Fayel* , fut assassiné ; que le mari jaloux fit manger à sa femme le cœur de son amant , & que la Dame en mourut de douleur.

Fauchet , ayant examiné quel pouvoit être le Châtelain de *Coucy* qui fut le premier Héros de cette horrible histoire , décide que c'est *Raoul Premier* , qui fut tué à *Ascalon* en *Palestine* en 1191. On voit qu'il étoit très-galant & très-amoureux , & l'on croit qu'il étoit aussi Poète ; mais il est plus probable que les Vers & les Chansons attribués à un Sire de *Coucy* , & qui sont imprimés à la suite des Chansons du Roi de *Navarre* sont de *Raoul Second* , petit fils de *Raoul Premier*. Ce *Raoul Second* fut tué en 1149 à la bataille de la *Massoure* en *Egypte* , servant dans l'armée du Roi de France , *S. Louis*.

Plusieurs Auteurs d'histoires tragiques ont attribué à d'autres personnages le crime que la jalousie fit commettre au Seigneur de *Fayel*. *Jean de Notre-Dame* , qui a écrit l'histoire des Poètes *Provençaux* , fait un conte à peu près pareil , dont le Héros est *Guillaume Cabestan* , Poète *Proven-*

çal. *Boccace* en a fait la neuvième Nouvelle de la quatrième Journée de son *Décameron* ; il dit que le mari jaloux étoit un Comte de *Rouffillon*. Ce sont certainement les graces avec lesquelles *Mademoiselle de Luffan* a traité cette histoire dans ses *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, qui l'ont mise, pour ainsi dire, à la mode.

En 1752, il parut une Romance des amours de *Raoul de Coucy* & de *Gabrielle de Vergy*, qui eut le plus grand succès, & qui le méritoit ; car c'est un des plus touchans & des plus agréables morceaux de Poësie que nous ayons en ce genre.

Quelques années après, le genre des Héroïdes ayant pris faveur, on publia des Epîtres de *Raoul de Coucy* à *Gabrielle de Vergy*, & de celle-ci à son amant & à sa sœur.

En 1770, *M. d'Arnaud* fit imprimer sa Tragédie de *Fajel*, avec une longue Préface, dans laquelle il se félicitoit d'avoir mis sur le théâtre un sujet aussi terrible, mais d'en avoir cependant adouci les horreurs, en déroband aux yeux des spectateurs la vue de quelques-uns des assassinats dont la Pièce est remplie. Il en restoit assez pour que cette Pièce n'ait pas paru susceptible d'être mise au théâtre ; car *M. d'Arnaud* a beaucoup enchéri sur le tableau qu'a présenté *Mademoiselle*

de *Luffan* de la catastrophe de *Madame de Fayel*. Il fait venir *Colcy* en personne au château de *Fayel*; il le fait assassiner par le mari de *Gabrielle*; & c'est après avoir commis ce crime, que *Fayel* fait manger à sa femme le cœur de son amant. Il nous semble que si cette catastrophe est plus horrible que celle adoptée par *Fauchet*, par *Mademoiselle de Luffan* & par les autres, du moins ce changement n'ajoute rien à l'intérêt de la situation cruelle où se trouve *Madame de Fayel*. Ainsi nous croyons pouvoir dire que cette variante n'est point heureuse. Il y a quelques belles scènes dans cette Tragédie non jouée; mais elle n'a pas eu le même succès que celle du *Comte de Comminges* & d'*Euphémie*, du même Auteur.

A la fin de la même année, feu *M. de Belloy* fit imprimer sa Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, avec des Dissertations historiques & généalogiques sur les Maisons de *Coucy* & de *Vergy*, & sur l'intérêt & l'atrocité de son sujet; il a adopté presque toutes les mêmes altérations qui avoient plu à *M. d'Arnaud*. On crut d'abord que ces deux Pièces étoient trop sombres pour être représentées à Paris; mais celle de *M. de Belloy* l'a été en 1777, deux ans après la mort de l'Auteur. La

catastrophe fit des impressions vives , & peut-être trop fortes , sur la plupart des spectateurs. Elle en attira d'abord beaucoup , & en écarta ensuite , d'autant plus que le rôle de *Gabrielle* & celui de *Fayel* furent très-bien rendus par *Madame Vestris* & par *M. Larive*. *M. Molé* joua aussi très-bien le rôle de *Coucy* ; mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que ce beau & terrible sujet n'en paroîtroit au théâtre que plus intéressant , s'il étoit présenté précisément comme dans *Faucher* , dans les *Anecdotes de Philippe-Auguste* , & dans la *Romance*. Il nous semble qu'on s'intéressoit plus à *Coucy* , mort en *Palestine* , qu'à ce Héros paroissant en personne , & revenu , comme par miracle , d'une bataille où l'on avoit cru qu'il avoit péri. Quand une histoire a en même-temps l'avantage d'être intéressante & fort simple , faut-il donc multiplier les circonstances romanesques , pour en faire une Tragédie ? & si l'usage semble exiger que les Pièces de ce genre soient divisées en cinq actes , nous concevons encore très-bien qu'on pourroit faire une Tragédie de *Gabrielle de Vergy* , qui eût cette longueur , sans être obligé , pour cela , de ressusciter *Coucy* , & de le faire tuer , pour ainsi dire , une seconde fois dans le château de *Fayel*.

Tome Quatrième.

Peu de temps après que *Philippe-Auguste* fut de retour de la Palestine, la Reine *Adélaïde*, sa mère, lui proposa d'approuver & de favoriser le projet qu'elle avoit conçu de procurer une illustre alliance à une jeune Demoiselle, qui depuis l'âge de huit à neuf ans étoit élevée sous ses yeux, & méritoit ses bontés par les graces de sa figure & le charme de son caractère. C'étoit *Eugénie de Méry* (p), dont la mère avoit été élevée avec la Reine *Adélaïde*, & que cette Princesse avoit vu mourir entre ses bras, dans le tems où des tracasseries de Cour l'avoient obligée de se retirer à Troyes en Champagne. Elle s'étoit chargée de sa fille unique, & c'étoit à *Matthieu*, Baron de Montmorency (q), qu'elle vouloit la marier : on ne pouvoit faire contracter à Mademoiselle de *Méry* une plus belle alliance ; mais on ne pouvoit aussi donner au Baron une femme plus aimable ; il le sentoit si bien, qu'il formoit des vœux pour la prompte exécution de ce projet. Le Roi l'agréa volontiers, & la Reine-mère l'annonça à sa

protégée, se croyant bien assurée de sa reconnaissance; mais à son grand étonnement, *Eugénie* se refusa à l'hymen qui lui étoit proposé. La Reine aussi surprise qu'irritée, en avertit le Roi son fils. Le Monarque envoya chercher la Demoiselle, & lui parla avec bonté & douceur; mais il lui reprocha de manquer de reconnaissance, en refusant un parti aussi avantageux. Mademoiselle *de Méry* persista, quoique avec respect, embarras, & même attendrissement; enfin elle demanda la permission de passer quelque temps dans un cloître, & ce fut l'Abbaye de Montmartre qu'elle choisit pour sa retraite. *Philippe* & sa mère aimoient ce Monastère, & y alloient souvent. On y laissa Mademoiselle *de Méry* tranquille pendant quelque temps; mais le Baron désespéré, & la Reine piquée de sa conduite, engagèrent *Philippe* à avoir avec elle une nouvelle conversation, dans laquelle *Eugénie* assura le Roi que, satisfaite d'être à la Cour, d'y témoigner sa reconnaissance à la Reine, & de voir quelquefois le Monarque, elle ne vouloit point avoir d'autres occupations, & que tout établissement lui seroit insupportable. *Philippe* & le Baron soupçonnèrent que

quelque inclination secrète la faisoit parler ainsi ; mais elle leur assura si positivement le contraire, qu'ils en furent convaincus , que Montmorency renonça à ses poursuites , quoiqu'il fût devenu véritablement amoureux d'*Eugénie* , & que le Roi la laissa retourner auprès de la Reine sa mère , sur le même pied qu'auparavant. Les conversations du Roi & du Baron avec Mademoiselle *de Méry* sont très-bien écrites & très-bien filées dans le Roman de Mademoiselle *de Luffan* , & préparent très-adroitement à ce qui doit suivre.

Philippe ne pouvoit que savoir gré à cette Demoiselle des sentimens d'attachement pour sa mère & pour lui-même , qui lui faisoient négliger un grand établissement pour rester à leur Cour. La Comtesse *de Roye* (*r*) , Gouvernante du Prince *Louis* , héritier de la Couronne , étant morte , l'honneur d'élever cet unique rejetton de la branche régnante , fut (comme on le juge bien) très-brigué ; mais *Philippe* témoigna à la Reine sa mère , qu'il vouloit confier ce soin à Mademoiselle *de Méry*. *Adélaïde* en fut étonnée ; mais elle applaudit au choix d'une personne qu'elle aimoit , & qu'elle avoit élevée elle-même.

La Demoiselle prit possession de son nouveau poste , & peu après on jugea que la santé du jeune Prince exigeoit qu'il vécût à la campagne. Le Roi choisit le palais de plaisance de Saint-Ouen , situé à moins de deux lieues de Paris ; le petit Prince y fut conduit , & y resta seulement avec les personnes nécessaires à son éducation & à son service. La Gouvernante avoit par conséquent dans ce lieu toute l'autorité attachée à sa place ; le Monarque & sa mère y venoient souvent , & lui témoignoient toute la satisfaction & la reconnoissance imaginable du bon ordre qu'elle y avoit établi. La considération & l'opinion du crédit de Mademoiselle *de Méry* en augmentèrent de beaucoup , & les courtisans adroits & expérimentés , entrevoyant dans le choix de la Gouvernante des preuves d'une faveur peu commune , s'empresèrent de fréquenter S. Ouen ; mais *Philippe* témoigna qu'il étoit bien - aise qu'on ne vînt point l'y importuner ; & Mademoiselle *de Méry* ayant aussi déclaré , qu'unique- ment occupée des soins dont elle étoit chargée , elle ne se mêleroit d'aucune sollicitation , on respecta les mystères que pouvoit cacher cette espèce de retraite , &

le Roi fut libre d'y passer le temps qu'il pouvoit prendre sur ses affaires. Comme le Souverain étoit craint & aimé, personne n'osa en murmurer, ni presque en parler; & trois ans se passèrent, pendant lesquels la santé du jeune Prince se fortifia. Il reçut les commencemens d'éducation les plus heureux; la Reine-mère n'eut qu'à s'applaudir du choix auquel elle avoit contribué; & l'on pourroit croire, d'après le tableau que nous fait Mademoiselle *de Luffan* de la conduite & des sentimens de *Philippe-Auguste* & de Mademoiselle *de Méry*, qu'ils auroient été des modèles de délicatesse & de circonspection, si dans une note historique, ajoutée en lettres italiques au bas d'une page, nous ne lisions que la tendre Gouvernante eut du Roi, père de son élève, un fils, que l'on nomma *Pierre Charlot*, & qui mourut Evêque de Noyon & Pair de France sous le règne de Saint Louis.

Il y avoit trois ans que cette intimité duroit, lorsque le Prince *Louis* approchant de sa septième année, la Reine *Adélaïde* pensa la première qu'il falloit songer à lui nommer un Gouverneur: elle en parla à Mademoiselle *de Méry* & au Roi;

ils convinrent que personne n'étoit plus propre à remplir ce poste important, que le Vicomte *de Melun*; il fut choisi, & le précieux élève fut remis entre ses mains. La Reine reprit auprès d'elle l'ancienne Gouvernante qui avoit toujours mérité ses bontés. *Adélaïde* ne lui faisoit point un crime de sa foiblesse pour son fils; mais il ne se passa pas long-temps qu'elle n'eût occasion de mettre la délicatesse des sentimens d'*Eugénie* pour *Philippe - Auguste*, à la plus forte épreuve. Le Prince *Louis* étoit, à force de soins & de ménagemens, en assez bonne santé, mais naturellement délicat: il étoit l'unique espérance des François; la Nation paroïssoit desirer que le Roi se remariât. Cette disposition des esprits parvint jusques à la Reine-mère, & elle estimoit trop la favorite pour ne pas lui en faire part. Mademoiselle *de Méry* n'hésita pas à sentir ce qu'elle devoit faire dans cette occasion pour seconder les vœux de la patrie. Elle pressa le Roi de faire choix d'une nouvelle épouse, & elle éprouva toute la résistance qu'un Amant passionné peut apporter à une proposition contraire à la durée de son bonheur; mais elle persista, elle insista; enfin,

aidée par la Reine *Adélaïde*, elle obtint de *Philippe* qu'il feroit faire la demande de la Princesse *Ifemburge*, sœur de *Canut* (*f*), Roi de Danemarck; &, en contribuant à faire prendre au Roi ce généreux parti, elle se combla de gloire aux yeux de toute la Cour & de la Nation.

Tandis que la future Reine s'approchoit de la frontière de France, & que *Philippe* s'apprétoit à aller au-devant d'elle, Mademoiselle *de Méry* ayant obtenu la permission de la Reine-mère & du Roi, d'aller souvent à l'Abbaye de Montmartre, y faisoit de fréquens voyages, pendant lesquels elle eut occasion de connoître l'aimable *Sophie*, Princesse de Chypre, à qui *Philippe* avoit accordé un asyle dans cette Abbaye. La Comtesse *de Rethel* alloit la voir souvent; & un jour cette aimable & respectable Comtesse (que nos Lecteurs se rappelleront être la même qu'*Adélaïde de Coucy*) & Mademoiselle *de Méry* ayant prié la Princesse *Sophie* de leur conter ses aventures, elle se fit un plaisir de ne leur rien cacher de toutes les circonstances de ses amours & de ses malheurs, qui forment un épisode très-intéressant dans les Anecdotes de la Cour de *Philippe-Au-*

guste ; il remplit la plus grande partie du quatrième volume , & ne finit qu'au cinquième.

La Princesse *de Chypre* étoit de l'illustre sang des Comnènes (1), qui , pendant plusieurs générations , avoient occupé le Trône Impérial de Constantinople , & qui le remplirent encore assez long - temps après le règne de *Philippe-Auguste*. *Isaac Comnène* eut pour partage l'Isle de Chypre : il en fut couronné Roi. Une belle Princesse qu'il avoit épousée , fut long - temps sans lui donner de postérité. Pendant le cours de cette stérilité , il maria un neveu qu'il avoit amené de Constantinople avec lui ; on le nommoit *Bazile* , & il le regardoit comme son héritier presque nécessaire. Au bout de peu d'années la femme de *Bazile* mourut , ne laissant qu'un fils , qui eut pour nom *Théophile* Dans l'intervalle de la naissance de celui-ci à la mort de sa mère , la Princesse *Sophie* vint au monde ; mais le Roi , après avoir vu naître une héritière de sa Couronne , eut le chagrin de perdre la Reine son épouse. *Isaac* & *Bazile* ne se remarièrent point ; le premier se nourrissant de l'espérance de faire épouser quel-

que jour sa fille à son neveu. En attendant que *Sophie* fût en âge d'être mariée, *Bazile* alla faire la guerre en Grèce sous les Drapeaux de l'Empereur de Constantinople, & *Théophile* fut élevé à la Cour de Chypre. La jeune Princesse & son cousin concurent l'un pour l'autre, dès leurs premières années, les sentimens les plus tendres ; mais ils firent leur malheur. *Bazile* revint de son voyage au moment où la Princesse devint nubile, & l'on commença par s'occuper des préparatifs de son mariage ; mais les Cypriots en parurent très-mécontents. *Bazile* étoit haï, & connu pour méchant & féroce. On rejettoit même sur ses mauvais conseils les fautes que faisoit journellement le Roi *Isaac*, qui ne rendoit point ses sujets heureux. La Princesse qui étoit déjà dans l'âge de l'amour, n'étoit pas encore dans celui de la prudence. Elle témoigna trop vivement & trop ouvertement qu'elle aimeroit mieux être unie au fils qu'au père, & elle reçut les hommages de celui-ci avec froideur, & même avec répugnance. Les deux pères furent très-irrités contre leurs enfans, & pendant trois ou quatre ans on leur fit éprouver de cruelles persécutions. *Théo-*

phile fut enfermé une année entière dans un château, & la Princesse n'obtint sa liberté qu'en promettant, après une autre année de délai, d'épouser *Bazile*. Ce terme expiré, nouveaux embarras. Enfin le peuple prit si vivement le parti des deux jeunes amans, que l'oncle & le neveu se crurent obligés de dissimuler, & d'annoncer que *Bazile* renonçant à son projet, alloit unir son fils avec *Sophie*; mais le père de *Théophile* forma le plan le plus barbare & le plus abominable. Il attira, sous un faux prétexte, son fils sur un vaisseau, dont le Capitaine étoit chargé de l'assassiner dès qu'il seroit en pleine mer, & de ne revenir que quelque temps après, disant qu'il avoit fait naufrage, & que le jeune Prince étoit noyé. Heureusement le coup ne fut point porté, & *Théophile* fut seulement transporté à Venise. On donna à la Princesse des preuves du projet de l'assassinat formé par le père contre le fils; on les fit passer entre les mains des chefs du peuple, & les Cypriots indignés prirent les armes, en criant: *meure le tyran de la patrie, meure le parricide Bazile*. Celui-ci voulut se mettre à la tête de quelques

troupes pour punir les rebelles, mais il fut vaincu & tué. Le peuple appaisé par sa mort, se soumet, & on convient généralement d'envoyer chercher *Théophile* à Venise, de le ramener dans Limisso, capitale du Royaume, où la couronne devoit lui être cédée, avec le Princesse *Sophie*; mais il n'étoit pas encore arrivé, lorsqu'une révolution imprévue fit perdre cette même couronne à toute la famille des *Comnènes*.

Isaac, par les mauvais conseils de *Bazile*, s'étoit emparé de quelques Bâtimens Anglois qui précédoient la flotte redoutable sur laquelle *Richard*, Roi d'Angleterre, passoit dans la Palestine. Le Monarque, en approchant de l'isle, apprit l'insulte qui avoit été faite à son pavillon, & résolut de s'en venger. Il y fit une descente, dont le succès ne lui fut que trop favorable. *Isaac* n'étoit ni craint, ni estimé de ses sujets. Ses troupes ne lui obéissoient qu'à regret, & *Théophile* n'étoit point encore arrivé pour le défendre. Le Roi & sa fille furent obligés de se réfugier de place en place; enfin l'armée victorieuse de *Richard* les força dans la dernière. Chypre fut la conquête de ce

Monarque Anglois, surnommé *Cœur de-Lion*, & qui méritoit cette épithète dans toute son étendue. Il disposa en faveur des *Guy de Lusignan V*, du trône qu'il déclara vacant, & enferma d'abord *Isaac* & sa fille dans le château de Sextris. Peu de jours après, *Sophie* eut la consolation de voir entrer, quoique aussi dans les fers, le Prince *Théophile*, qui étoit arrivé trop tard & trop peu accompagné pour sauver ses États; mais elle ne jouit pas long-tems de la satisfaction de lui voir partager, & par conséquent adoucir sa captivité. *Richard* continuant sa route vers la Palestine, conduisit avec lui les trois prisonniers, mais en les séparant. S'étant aperçu de la tendresse de *Sophie* pour *Théophile*, il projeta d'envoyer celui-ci en Angleterre, & conduisit *Isaac* à Tripoli en Syrie, où joignant la dérision à la barbarie, il le fit enchaîner avec des chaînes d'argent. Quant à la Princesse *Sophie*, il la remit entre les mains de la Reine *Eléonore de Guyenne*, sa mère, qui le suivoit dans son expédition; mais cette jeune personne s'aperçut bientôt des intentions du Monarque Anglois, & vit, avec douleur, qu'elle auroit à essuyer la déclara-

tion d'un amour qui ne pouvoit que lui déplaire.

Sophie & sa famille gémirent dans cette pénible situation, tout le tems que *Philippe-Auguste* & *Richard* passèrent dans la Palestine, & y firent de concert la guerre aux Infidèles; mais le Roi de France étant revenu dans ses Etats, *Eléonore de Guyenne* étant également retournée en Angleterre, *Richard* voulut conserver auprès de lui sa prisonnière, & confia sa garde au Seigneur de *Brezé*, d'une illustre famille d'Anjou, attachée depuis long-temps à la maison des Plantagenets. Il voulut le charger de disposer cette Princesse en sa faveur; mais celui-ci, peu fait pour remplir de pareilles commissions, se laissa au contraire attendrir par les larmes de la Princesse, & le récit de ses malheurs. Il lui promit même, en généreux Chevalier, de contribuer à la délivrer des mains du Monarque barbare qui avoit été cause de ses infortunes, & qui vouloit en abuser. *Richard* avoit chargé *Brezé* de faire entendre à *Sophie* que son père & son amant étoient morts. Ce Gentilhomme Angevin lui découvrit

au contraire qu'ils étoient encore en prison dans deux différentes villes de la Palestine. Les nouvelles que *Richard* reçut de ses Etats l'ayant déterminé à repasser en Europe *incognito* & par terre, en traversant l'Allemagne, il voulut renvoyer *Sophie* en Angleterre, comptant l'y retrouver bientôt, & venir de façon ou d'autre à bout de sa résistance : heureusement ce fut à *Brezé* qu'il confia encore le soin de la ramener en Europe sur le navire d'un Capitaine Anglois, nommé *Turnham*. *Sophie* fut d'abord au désespoir d'abandonner un pays où elle laissoit, quoique dans les fers, les deux seules personnes qui lui étoient chères, *Isaac* & *Théophile*; mais le généreux *Brezé* la rassura, en lui faisant entendre que s'ils pouvoient, au lieu d'aller directement en Angleterre, aborder en France, il se chargeroit, en traversant ce Royaume, de lui procurer la protection du Roi de France, dont il avoit l'honneur d'être connu; qu'il la soustrairait ainsi au joug de *Richard*; qu'ensuite il travailleroit à retirer son père & son amant de captivité. *Sophie* s'abandonna à des conseils aussi prudents, & à la conduite d'un homme

aussi sage. *Brezé* méritoit effectivement cette confiance de la part de *Sophie*, car il l'adoroit ; mais c'étoit un preux & honnête Chevalier, qui ne vouloit ni la tromper, ni la séduire. *Turnham*, Capitaine du vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent, conçut les mêmes sentimens pour la Princesse ; mais ce fut avec bien moins de délicatesse. *Sophie*, qui s'en apperçut, en fut très-effrayée ; *Brezé* lui conseilla d'en profiter. Sous prétexte d'abrèger la navigation, *Sophie* exigea donc que l'on débarquât en France, & ce fut au port de Cette, en Languedoc, qu'ils mirent pied à terre. Tandis qu'ils traversoient à petites journées le Royaume pour passer dans les Provinces que le Roi d'Angleterre possédoit en France, *Brezé* avoit envoyé un Courier à *Philippe-Auguste*, & la Princesse avoit écrit au Monarque François pour se mettre sous sa protection. *Philippe* donna ses ordres au Gouverneur de Bourges, ville par laquelle ils devoient passer, & les voyageurs furent arrêtés ; le Gouverneur traitant respectueusement la Princesse, lui déclara qu'il avoit ordre de la conduire à Paris, où elle seroit accueillie par *Philippe-*

Auguste avec tous les égards dus à son rang & à ses malheurs. Le sire de *Brezé* voyant *Sophie* en sûreté, prit congé d'elle pour repasser en Palestine, & s'y occuper de la délivrance de son père & de son amant.

La Princesse arriva heureusement à Paris, où, comme nous l'avons déjà dit, l'Abbaye de Montmartre lui fut assignée pour retraite. La Comtesse de *Réthel* fut chargée de lui tenir souvent compagnie; & dès que Mademoiselle de *Méry* eût connu *Sophie*, elle se fit un plaisir & un devoir de partager avec la Comtesse le soin de la consoler.

Tome cinquieme.

Revenons à ce qui se passoit à la Cour de *Philippe - Auguste*. Ce fut au mois d'Août 1193, que ce Monarque épousa la Princesse *Issemburge*, fille du Roi de Danemarck. Les fêtes qui furent données à l'occasion de ce mariage, furent magnifiques, & Mademoiselle de *Méry* se conduisit dans cette occasion avec la prudence & la noblesse qui formoient son caractère.

Elle ne refusa pas d'y paroître , pour n'avoir point l'air d'en être piquée ni humiliée ; mais elle ne s'y montra point avec trop d'éclat , étant bien éloignée de vouloir braver celle qui devoit seule partager la gloire du Trône. *Issemburge* , jeune & belle , avoit encore plus de vertus réelles que de graces apparentes ; mais elle n'eut point le bonheur de plaire au Roi son époux ; soit , comme il y a toute apparence , que le souvenir & la comparaison qu'il fit d'elle avec *Eugénie* , étant toute à l'avantage de celle-ci , nuisît à la Reine , soit que *Philippe* trouvant dans *Issemburge* quelques sujets d'en être mécontent , l'antipathie ne tarda pas à éclater. Bientôt la Cour , la Ville & le Royaume entier en furent instruits. La Reine *Adélaïde* en témoigna le plus grand chagrin , & en porta ses plaintes à Mademoiselle *de Méry* ; celle-ci qui avoit déjà fait tant de sacrifices généreux , prit encore sur elle de presser le Monarque de mieux répondre aux vœux de ses sujets ; mais le Roi , loin de se laisser persuader , ne répondit qu'en accablant *Eugénie* de tendres reproches sur ce qu'elle-même l'avoit engagé de répondre à ses vœux , tandis que son cœur lui en

faisoit former d'autres, & qu'il étoit toujours uniquement occupé d'elle. Cette amante délicate sentit alors que sa présence même nuisoit à la cause qu'elle vouloit plaider ; elle se tenferma de plus en plus dans sa retraite de Montmartre.

Philippe avoit appris la détention de *Richard*, que le Duc d'*Auriche* avoit fait arrêter lorsqu'il traversoit ses Etats ; étant déguisé ; il l'avoit ensuite livré à l'Empereur *Frédéric*, ennemi mortel du Monarque Anglois, qui le retenoit dans une étroite prison. *Philippe-Auguste* même, par une politique conforme à ses intérêts, avoit engagé l'Empereur à rendre sa captivité plus rigoureuse ; cependant le Roi de France, profitant de la révolte de *Jean-Sans-Terre*, frère de *Richard*, s'empara de la plupart des places de Normandie, & se rendit en personne à son armée, pour en faire la conquête. Pendant le cours de cette expédition, il continuoit de négliger la Reine *Issemburge*, & *Adélaïde*, sa belle-mère, la plaignoit, & ne pouvoit lui procurer que de très-foibles consolations ; mais la Comtesse de *Réthel*, entre les bras de qui cette Reine malheureuse s'étoit jet-

tée, lui en procura de plus réelles. Dans un moment où *Issemburge* se plaignoit de *Mademoiselle de Méry*, comme de l'auteur & de la cause de ses maux, la Comtesse l'éclaira sur la conduite & le véritable caractère de cette aimable fille, & parvint à lui persuader que se lier avec elle, & s'adresser à elle-même, étoit le plus sûr moyen pour gagner le cœur du Roi son époux. La Reine suivit son conseil & s'en trouva bien. Le Roi, à son arrivée, fut très-étonné de trouver sa favorite & la Reine dans la plus grande intelligence. Cette conduite pleine de douceur & de raison, le disposa à traiter son épouse avec beaucoup plus de considération, & même avec quelque apparence d'estime & d'amitié. La foule des courtisans retourna auprès de la Reine, le Roi y devint plus assidu, & ce changement fut universellement applaudi.

Le Roi *Richard* se croyoit abandonné dans les prisons de l'Empereur *Frédéric* son ennemi, lorsqu'il reçut un secours vraiment inespéré. *Mathilde* d'Angleterre, sa sœur, avoit épousé le Duc de Saxe (y); mais cette Princesse venoit de mourir; &

quoique son mari la regrettât, il ne paroïssoit s'occuper en rien des malheurs & de l'injustice qu'éprouvoit le Roi son beau-frère. Ce Duc avoit une sœur nommée *Christine*, Princesse d'un courage au-dessus de son sexe, d'un esprit hardi & supérieur; d'une figure noble & d'un cœur généreux: elle entendit parler de la captivité de *Richard*, & fit sentir à son frère qu'il étoit honteux pour les Princes de l'Empire, que leur Chef retînt ainsi dans les fers le possesseur d'un grand Royaume, avec qui il n'avoit aucune querelle à démêler. *Frédéric* ne put refuser aux instances des Etats de l'Empire, de renvoyer *Richard* devant la Diète qui s'assembloit à Haguenau en Alsace, & de la laisser maîtresse de juger de la légitimité ou de l'injustice de l'emprisonnement de ce Prince: il l'y fit donc conduire. *Christine*, accoutumée à parcourir l'Allemagne en simple & brave Amazone, se rendit au lieu de l'assemblée; elle rencontra *Richard* en chemin, & lui expliqua les intentions favorables où elle étoit à son égard. L'infortuné Monarque l'assura de sa reconnoissance; mais quoiqu'elle fût très-belle

son cœur n'eut point pour elle d'autres sentimens. Arrivée à Haguenau ; elle apprit que la Diète ne seroit point sitôt assemblée , & que des Ambassadeurs de *Philippe* devoient s'y trouver , & employer leur adresse & leur éloquence pour faire retenir *Richard* dans les fers. Elle apprit aussi que le Prince *Jean-Sans-Terre* étoit à Paris , où , d'intelligence avec le Roi de France ; il travailloit à dépouiller son aîné pendant sa prison. Elle résolut aussi-tôt de rompre cette intelligence , de faire changer de sentimens à *Philippe* , & de lui faire voir sur-tout qu'il agissoit contre ses propres intérêts. La démarche hardie qu'elle fit pour parvenir à ce but , & le succès qui la couronna , sont mis dans tout leur jour dans le Roman de Mademoiselle de *Luffan* , que nous extrayons. *Christine* , arrivée déguisée à Paris , vit dans un bal le Prince *Jean-Sans-Terre* , & , sans en être connue , lui reprocha vivement ses indignes procédés envers son frère ; mais elle ne parvint qu'à le troubler , sans pouvoir véritablement le toucher. Elle fut plus heureuse auprès de *Philippe* , auquel elle demanda une audience particulière sous son vérita.

ble nom. Elle fit entendre au Monarque François qu'il se déshonoroit, en paroissant uni avec l'indigne Prince *Jean*; qu'il tiendrait une conduite plus digne de lui, & même d'une politique mieux entendue, en ne s'opposant point à la délivrance de *Richard*, dût-il lui faire noblement la guerre, quand il seroit de retour en Angleterre. Le Roi sentant la force de ces raisons, promit à *Christinē* de se conformer à ses avis; & cette Princesse étant promptement retournée à la Diète, aidée de son frère, & n'éprouvant plus les mêmes oppositions de la part de *Philippe-Auguste*, obtint la liberté de *Richard*, moyennant une grosse rançon. Le Monarque Anglois, suivant l'avis de *Christine*, ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il partit, & traversa le Pays-bas, pour se rendre promptement dans son Royaume.

La Princesse de *Chypre* n'apprit point, sans inquiétude, le retour de *Richard* dans ses Etats. Il y avoit plus d'un an que *Brezé* l'avoit quitté à Bourges pour retourner en Palestine, & y travailler sérieusement à la délivrance de son père & de son amant. Elle lui avoit remis toutes ses pierreries, qui étoient considérables; *Richard* les lui

avoit laissées dans sa captivité, & elle les avoit emportées avec elle. C'étoit avec ce secours que *Brezé* devoit procurer au Roi & au Prince de Chypre leur liberté. *Sophie* étoit bien sûre que ce généreux Chevalier s'acquitteroit de sa commission avec zèle & fidélité; mais elle n'en recevoit aucune nouvelle; la fortune pouvoit le trahir, & il pouvoit devenir lui-même la victime de sa résolution. *Sophie* étoit déjà même assurée que le Roi son père étoit mort dans sa prison: la nouvelle en étoit parvenue à la Cour de France. La Princesse avoit encore une autre inquiétude; le Capitaine *Turnham* avoit d'abord été arrêté à Bourges avec elle & *Brezé*, & avoit été mis en liberté quelque temps après le départ de l'un & de l'autre. On lui avoit caché le chemin qu'ils avoient pris; mais il ne pouvoit manquer de chercher *Sophie*; & ce marin amoureux, brutal & même barbare, pouvoit commettre quelque crime, ou du moins faire quelque éclat fâcheux.

Ces inquiétudes bien fondées, firent tomber *Sophie* dans une langueur dont *Adélaïde de Coucy* & *Eugénie* eurent bien de la peine à la tirer; enfin ses allarmes.

cessèrent heureusement. *Théophile* arriva à Paris, conduit par le généreux *Brezé* ; ils se présentèrent d'abord au Roi, qui les reçut avec la bonté & la distinction qu'ils méritoient. Mademoiselle *de Méry* se chargea d'annoncer à la Princesse de Chypre leur heureuse arrivée ; elle la conduisit chez la Comtesse *de Réthel*, où ces amans réunis firent éclater les transports de leur joie. *Brezé* n'avoit point voulu être témoin d'une première entrevue, qui étoit la suite & l'effet d'un effort héroïque de générosité de sa part ; mais il vint, quelques heures après, recevoir les témoignages de la vive reconnoissance de ces deux amans. Les différentes scènes de cette journée sont si bien écrites, & rendues d'une façon si intéressante par Mademoiselle *de Luffan*, que nous ne pouvons que conseiller à nos Lecteurs de lire ce morceau des *Anecdotes de Philippe-Auguste* ; il fera sans doute sur la plupart d'entr'eux le même effet qu'il a fait sur nous : il nous a arraché des larmes.

Le lendemain, *Brezé* raconta au Roi & aux Reines auxquels le Prince fut présenté, comment il s'y étoit pris pour le délivrer

& le ramener en Europe. Ce récit est encore très-bien fait & très-intéressant dans le Roman. *Brezé*, muni des pierreries de la Princesse, s'étoit déguisé en marchand de bijoux, & étoit arrivé heureusement à Tripoli de Syrie. Il étoit parvenu à s'introduire dans le château & dans la prison où le Prince étoit renfermé, & lui avoit présenté pour lettre de créance un portrait de *Sophie*, qui étoit parmi ses bijoux. *Théophile* s'étant abandonné à lui, & les pierreries leur ayant encore servi pour corrompre des gardes, ils s'étoient sauvés, s'étoient embarqués, & étoient arrivés heureusement sur les côtes de France. En traversant le Royaume, ils avoient passé par Bourges, où *Brezé* avoit voulu s'arrêter pour demander au Gouverneur des nouvelles de la Princesse. Le plus singulier hasard avoit fait rencontrer dans cette ville, à *Brezé*, le Capitaine *Turnham*, qui, depuis un an, rodôit par-tout le Royaume pour retrouver la Princesse de Chypre. Il l'avoit cherchée inutilement à Paris, & l'*incognito* dans lequel elle vivoit à l'Abbaye de Montmartre, l'avoit empêché de la découvrir. *Brezé* le fit arrêter par le Gouverneur de Bourges; & le mal-

heureux, se voyant démasqué, termina lui-même ses jours; ainsi *Sophie* fut rassurée contre ses attentats.

Il sembloit que tous les obstacles qui s'étoient opposés à l'union du Prince & de la Princesse de Chypre, étoient enfin levés. *Philippe* les ayant fait connoître à toute sa Cour, les y traitoit avec la plus grande distinction. Chacun admiroit la beauté de *Sophie*, l'air noble de *Théophile*, l'esprit, les graces & la politesse de l'un & de l'autre; leur mariage se seroit célébré, si le Roi n'eût jugé convenable qu'ils en demandassent auparavant l'agrément à l'Empereur de Constantinople, chef de leur maison, & qui devoit leur servir de père après la mort d'*Isaac* & de *Bazile*. Ils firent céder leur impatience à ces raisons de convenance; & *Philippe-Auguste* s'étant trouvé alors dans le cas de faire la guerre à *Richard*, qui n'avoit pas plutôt été rentré dans ses Etats, qu'il avoit repassé la mer pour marcher contre lui, le Prince de Chypre demanda au Monarque François la permission de le suivre & d'aller combattre l'ennemi de sa famille. Le Roi n'eut garde de le refuser; il lui donna un emploi distingué dans ses trou-

pes, en le déclarant Lieutenant de l'illustre *Matthieu de Montmorency*, qu'il venoit de nommer Connétable de France. La rendre *Sophie* ne put voir qu'en versant bien des larmes, partir *Théophile* pour remplir de si belles fonctions. Un noir pressentiment l'agitoit ; cependant elle sentit que non-content d'avoir recouvré sa liberté, le Prince de Chypre devoit encore chercher la gloire au service de celui qui leur avoit accordé un asyle. Il partit donc ; *Brezé* voulut le suivre, & bientôt l'un & l'autre eurent joint le Connétable & le Roi, près de Verneuil au Perche. Ce fut à peu de distance de cette petite ville que *Richard & Philippe-Auguste* se rencontrèrent. Chacun de ces deux Monarques n'étoit suivi que d'une petite troupe de Chevaliers & de courtisans ; ils combattirent en personne l'un contre l'autre, & se donnèrent mutuellement des preuves non équivoques de leur valeur & de leur animosité. Bientôt l'un & l'autre furent joints par un corps de guerriers plus considérable ; le Comte de *Salisbury* commandoit celui des Anglois, & le Connétable de *Montmorency* celui des François. Le dernier attaqua celui-ci avec tant de

vigueur, qu'il l'enfonça. *Richard* fut repoussé, *Salisbury* emmené prisonnier, & *Philippe* entra glorieusement dans Verneuil. Son premier soin fut de témoigner sa reconnoissance au Connétable ; mais comme il ne vit point rentrer avec lui le Prince de Chypre, il en parut véritablement inquiet. On ne put lui cacher que, selon toute apparence, le Prince étoit blessé, & qu'il étoit resté sur le champ de bataille, s'il n'avoit été fait prisonnier par les Anglois. *Philippe*, allarmé de cette idée, n'hésita pas à renvoyer le Comte de *Salisbury* à *Richard*, en le chargeant de proposer sa propre échange contre le Prince de Chypre. Effectivement le Comte trouva le Prince blessé dans le camp du Roi d'Angleterre, qui l'ayant reconnu, le traitoit avec distinction, mais ne pouvoit concevoir comment il étoit échappé de ses fers en Syrie. Le premier soin du Prince fut de demander des nouvelles d'un Chevalier qui avoit combattu à ses côtés ; il désigna la couleur de sa cotte d'armes & les armoiries dont elle étoit ornée : on alla le chercher sur le champ de bataille ; & son corps ayant été retiré de la foule des morts, *Richard*, à qui on le présenta, le

reconnut pour *Brezé*. Nouvelle surprise de la part du Monarque Anglois : elle ne cessa que lorsque le Prince de Chypre lui eût raconté ses aventures & celles de *Sophie*; & ce ne fut qu'après que le Comte de *Salisbury* fut venu le réclamer de la part de *Philippe-Auguste Richard*. promit de renvoyer *Théophile* aussi-tôt que ses blessures permettroient de le transporter; en attendant on en prit tous les soins imaginables. On juge bien que *Sophie* fut dans les plus grandes allarmes sur son sort. La Comtesse de *Réthel* & Mademoiselle de *Méry* parvinrent à la rassurer, & bientôt elle n'eut à regretter que le généreux *Brezé*. Avant la fin de la campagne, *Théophile* la rejoignit; peu de temps après, le Roi étant revenu dans sa capitale, le mariage de ces deux amans fut enfin célébré, & cette union tant désirée assura leur bonheur.

Cependant une autre Princesse commençoit à éprouver les plus cruelles infortunes, c'étoit la Reine *Issemburge*. Le Roi, las des ménagemens qu'on l'avoit engagé à avoir pour elle, malgré la répugnance qu'elle lui inspiroit toujours, non-seulement recommençoit à la négli-

ger, mais même laissoit éclater son aversion; en vain *Madame de Réthel* & *Mademoiselle de Méry* lui avoient-elles donné des conseils qui étoient parvenus à la rendre intéressante & agréable au peuple; il ne leur fut plus possible de faire changer de conduite au Monarque; au contraire, leurs nouvelles instances ne firent plus que l'irriter & exciter son mécontentement. *Philippe* s'irrita, & chercha tous les moyens de se débarrasser de ses liens, qui lui devenoient insupportables. Il entendit parler d'un savant Canoniste, nommé *Humbert* (z), qui, profond dans la connoissance des loix, pouvoit lui indiquer la manière dont il devoit s'y prendre pour faire rompre son mariage; il le fit appeller, & le consulta secrettement. Soit que le Canoniste eût envie de faire fortune, ou qu'il fût véritablement persuadé que *Philippe* & *Issemburge* étoient parens au degré prohibé, il assura le Roi qu'il pouvoit entreprendre la demande en cassation de son mariage, & y réussir sans contrevénir aux règles canoniques. Il n'en fallut pas davantage à *Philippe* pour lui faire suivre avec ardeur ce hasardeux projet. Avant de le déclarer, il le laissa

entrevoir à la Reine sa mère, à l'Archevêque de Reims son oncle, qui ne l'approuvèrent pas, mais qui ne s'y opposèrent, l'une qu'en mère trop foible & trop tendre, l'autre qu'en Prélat courtisan. Mademoiselle *de Méry* & la Comtesse *de Réthel* furent plus hardies; elles osèrent blâmer une pareille résolution. L'effet que produisirent leurs représentations ne fut pas heureux; le Roi ordonna à Mademoiselle *de Méry* de se retirer dans l'Abbaye de Montmartre, & conseilla au Comte *de Réthel* d'emmener sa femme dans ses terres. Elles obéirent l'une & l'autre; la Comtesse avec assez de hauteur & de dépit; Mademoiselle *de Méry* au contraire avec un véritable attendrissement, se voyant maltraitée par le seul homme qu'elle avoit aimé, & à qui elle n'avoit jamais donné que de sages conseils.

Tome sixième.

Dans ce dernier volume des Anecdotes de *Philippe-Auguste*, Mademoiselle *de Luffan* conduit l'histoire de ce Prince jusqu'à sa mort, & traite en abrégé la grande affaire du divorce de *Philippe* &

d'*Isemburge*, du rétablissement de celle-ci sur le trône, & des malheurs d'*Agnès de Méranie*. Nous allons encore abréger, d'après elle.

Philippe ayant chargé l'Archevêque de Reims de convoquer un Concile national à Paris, ne voulut point quitter la capitale, afin d'être à portée de voir & de solliciter tous les Prélats qui devoient être les Juges d'une cause qui lui étoit plus chère qu'elle n'étoit juste. Il remit le commandement de son armée à *Matthieu de Montmorency*, qui suffit seul pour arrêter le Roi d'Angleterre en Normandie, & il retint avec lui le grand Sénéchal *des Barres*, qu'il réservoir pour une commission importante. Le Concile s'assembla, & les Juges, séduits par les sollicitations pressantes d'un Monarque auquel ils étoient redevables de leurs dignités, & entraînés par l'éloquence du Docteur *Humbert*, opinèrent pour le divorce. Le Cardinal Archevêque de Reims, en qualité de Légat-né du Saint-Siège, prononça la sentence, qu'il avoit d'ailleurs dictée comme premier Ministre, & il se chargea, quoiqu'avec quelque peine, de la notifier à

la malheureuse Reine. Celle-ci reçut ce coup avec noblesse, & avec le silence qui caractérise les grandes afflictions. Dès le lendemain le Roi fit dire à *Issemburge* qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que de retourner à la Cour de son frère, & qu'elle y seroit conduite avec le respect & les égards dûs à sa naissance. La Reine abandonnée de tous ceux qui pouvoient lui donner quelques conseils utiles dans la triste conjoncture où elle se trouvoit, se soumit encore à ce dernier ordre, & l'on fit les préparatifs nécessaires pour la conduire jusques sur les frontières de France, & même lui faire traverser l'Allemagne.

Pendant ce temps, *Philippe* avoit découvert au *Sénéchal, Comte des Barres*, quelle étoit la commission dont il vouloit le charger. C'étoit d'aller proposer à la Princesse *Christine de Saxe* de monter sur le trône, abandonné par *Issemburge*. Le *Sénéchal* se rendit à Aix-la-Chapelle, où le Duc de Saxe se trouvoit avec sa sœur; il en fit en secret la proposition à la Princesse: la réponse qu'il reçut fut digne d'une Amazone & d'une Héroïne telle qu'étoit

Christine. J'ai, dit-elle, reburé jusqu'à présent les hommages des petits Princes Allemands qui osoient prétendre à moi; mon cœur est si haut, qu'il ne peut être uni qu'à celui d'un grand Monarque; mais je veux pouvoir me flatter de régner en paix, & sur le cœur & sur les sujets de celui à qui j'accorderai ma main. On m'a offert le trône de *Richard*; mais j'ai appris que ce Prince, brave plus que confiant, après avoir refusé de s'unir à la Princesse *Alix de France*, à laquelle il a été promis si long-temps, s'est successivement enflammé pour plusieurs autres personnes de mon sexe, & j'ai jugé qu'il n'étoit pas digne de moi. *Philippe* a eu les mêmes foiblesses, & y met le comble, en renvoyant injurieusement l'aimable Princesse de Danemarck, à laquelle il n'a aucun reproche à faire; peut-être ne serois-je pas assurée de conserver ma place sur son trône; je le serois encore moins de son cœur. Remerciez-le de l'honneur qu'il me fait de penser à moi, & priez-le de ma part de n'y plus songer. Le Sénéchal se retira confus avec cette réponse, qu'il rendit au Roi, en l'adouciſſant le mieux qu'il lui fut possible.

Ifemburge étant partie , suivoit tristement le chemin d'Allemagne avec le cortège chargé de l'accompagner. Sa route la conduisit assez près de Réthel. La Comtesse y étoit seule ; le Comte , après l'y avoir conduite , étoit allé joindre l'armée commandée par *Matthieu de Montmorency*. *Adélaïde de Coucy* ayant appris que la Reine , injustement détrônée , approchoit de son château , crut devoir lui rendre les hommages dûs à ses vertus , plus encore qu'à son rang. *Ifemburge* la reçut avec attendrissement , & lui confia les détails de ses malheurs. Alors la Comtesse de Réthel ne crut pas pouvoir lui refuser des conseils conformes à ses véritables intérêts , mais plus fermes & plus hardis que ceux qu'une autre femme moins éprouvée par l'infortune , eût osé lui donner. Madame , lui dit-elle , restez en France , faites tête aux revers qui vous menacent , ils ne sont pas encore entièrement consommés : disputez la couronne que l'on veut vous enlever , si elle vous est chère. Non , répondit *Ifemburge* , ce n'est point la perte du trône qui me touche , c'est celle de *Philippe*. — Eh bien , Madame , occupez-vous du soin de le

conserver. — Mais si je lui suis odieuse ? — Ne craignez rien, une fermeté qui ne pourra être soupçonnée ni de haine, ni d'acharnement, est le seul moyen de ramener l'injuste Monarque à vos pieds. Demain, si vous me le permettez, je pars avec vous, je vous conduis au centre du Royaume, dans l'Abbaye de Soissons, comme dans un asyle sacré & inviolable, où vous pourrez défendre vos droits; l'Evêque de cette ville est mon parent, l'Abbesse de ce Monastère est ma tante, j'y ai des amis qui pourront me servir à entretenir avec vous une correspondance secrète qui vous sera utile. *Issemburge* se rendit aux raisons de son amie: ayant séjourné un jour dans le château de Réthel, elle écrivit au Roi *Canut* par un Gentilhomme Danois, dont la fidélité lui étoit connue; elle lui envoya la relation exacte de ses malheurs, & lui fit part de ses nouvelles résolutions; la Comtesse dépêcha de son côté un courier au Comte, & l'informa du parti qu'elle avoit fait prendre à la Reine. Le lendemain matin *Issemburge* & *Adélaïde* partirent en secret & en diligence, & arrivèrent à Soissons. La Princesse entra dans l'Abbaye où elle s'établit,

ayant été bien recommandée à l'Abbesse & à l'Evêque, & toutes les mesures ayant été prises pour qu'elle y fût en sûreté, & à portée de conduire ses affaires de concert avec la Comtesse de Rethel, celle-ci retourna chez elle.

On juge bien que *Philippe* n'apprit pas sans dépit la rentrée d'*Issemburge* en France, & le nouveau parti qu'elle avoit pris. Il accusa hautement la Comtesse d'ingratitude, s'en plaignit au Comte qui revint dans ce moment de l'armée, & en informa le Sénéchal qu'il avoit chargé d'une nouvelle commission.

Mademoiselle de *Méry* se conduisit avec plus de douceur & de délicatesse à l'égard de *Philippe*. Elle se contenta de le plaindre, & de refuser de le voir. La Reine-mère ayant été la visiter; hélas! lui dit-elle, Madame, il faut donc que la splendeur de la vie des plus grands Rois soit ternie par quelque tache qui porte atteinte à leur gloire & à l'opinion que la postérité doit avoir de leurs vertus! Je plains mon Roi, mais je n'ose le blâmer avec amertume; je me borne à n'être pas soupçonnée d'avoir approuvé sa conduite.

La nouvelle commission dont le Sénéchal étoit chargé, le conduisit dans la petite Cour de *Méranie* (aa), (Principauté qui forme aujourd'hui le Comté de *Tyrol*). Le Souverain de ce petit Etat n'avoit qu'une fille unique très-jeune, qui avoit la réputation de joindre à la plus grande beauté, le caractère le plus doux & le plus aimable. *Philippe* ne douta pas que le Duc de *Méranie* ne fût charmé de voir sa fille monter sur le trône de France. Il n'y avoit qu'un seul obstacle à lever, c'étoit la crainte que le Duc pouvoit avoir que le mariage avec *Issemburge* ne fût pas véritablement dissous. Pour le tranquilliser à cet égard, le Roi joignit au Sénéchal le Docteur *Humbert*, qui expliqua l'affaire de manière à rassurer l'ambition du Duc & de la Princesse. Elle fut accordée aux vœux de *Philippe*, & remise entre les mains du *Comte des Barres*. Le Prince *Léopold*, Cousin d'*Agnès*, fut chargé par le Duc son père de l'accompagner jusques en France. Ce jeune Prince, qui avoit les plus aimables qualités, aimoit sa cousine; & si la demande d'un des plus grands Souverains du monde n'eût combattu l'es-

1778. Octobre premier Vol.

pérance bien fondée qu'il avoit de l'épouser, il eût eu le bonheur de la posséder; mais il sentit qu'il étoit obligé de lui laisser suivre la brillante destinée à laquelle elle sembloit appelée, & se contenta de faire faire à son oncle quelques réflexions sur les inquiétudes bien fondées que l'on pouvoit concevoir au sujet de la rupture du mariage d'*Issemburge*. Ces craintes n'en inspirèrent aucunes au Duc; *Agnes* elle-même, charmée de l'espoir d'être Reine, ne les regarda que comme l'effet d'une inclination à laquelle *Léopold* seroit obligé de renoncer, & elle partit pour la France. Le Comte de *Roye* vint au devant d'elle jusques sur les frontières; la Comtesse *des Barres*, qui devoit remplir les fonctions de Dame d'honneur auprès de la nouvelle Reine, l'accompagnoit. *Philippe-Auguste* s'avança jusques à deux journées de Paris; ils y entrèrent avec pompe, & le lendemain ils reçurent la bénédiction nuptiale dans l'Eglise Cathédrale de Notre Dame. *Léopold* fut témoin de cette cérémonie, & remarqua que ce n'étoit pas avec une joie vive & franche que les Parisiens recevoient cette Reine. Elle étoit naturellement douce & aimable; mais

enivrée du nouveau rang qu'elle alloit tenir dans l'Europe, elle n'étoit soumise & respectueuse qu'à l'égard du Roi son époux, & haute, fière, ou du moins froide vis-à-vis du reste de sa Cour, & même des personnes de son sexe. *Léopold* prévint que son bonheur ne seroit pas durable, & que les dispositions des Parisiens & les siennes propres, finiroient par la rendre malheureuse. Il manifesta ses craintes à *Agnès*, en la quittant pour retourner en *Méranie*. *Agnès* l'écouta en versant des larmes; mais cependant oublia bientôt les malheurs dont elle étoit menacée. *Philippe* paroïssoit bien plus satisfait d'elle qu'il ne l'avoit jamais été de la malheureuse *Issemburge*; cependant il n'en étoit point vraiment amoureux; mais celle à laquelle elle avoit succédé s'imaginant qu'elle excitoit des sentimens bien plus tendres, se plaignoit d'avoir perdu pour jamais, non seulement le trône & la main, mais même l'espérance de posséder le cœur de *Philippe*. Ce qui acheva de l'en persuader, fut le bonheur qu'*Agnès* eut de mettre au monde un fils. *Mademoiselle de Mars*, s'imaginant que la Reine étoit jalouse de sa beauté, & de sa

à *Philippe-Auguste*, s'obstina à rester dans sa retraite. Bientôt une seconde grossesse fit concevoir à *Agnès de Méranie* de nouvelles espérances; mais pendant ce temps le Roi de Dannemarck agissoit fortement pour faire confirmer par le Pape le mariage de sa sœur *Issemburge*. *Célestin*, qui occupoit alors le trône de Rome, envoya deux Cardinaux pour prendre connoissance de cette affaire. *Innocent III*, qui lui succéda peu après, en joignit un troisième: ils assemblèrent un Concile à Lyon, y citèrent *Philippe*, qui ne parut point, & protesta. Alors les Légats du Pape le condamnèrent par défaut, & déclarèrent le mariage d'*Agnès de Méranie* nul, celui d'*Issemburge* subsistant. Ils allèrent plus loin, & prirent la voie de l'excommunication majeure, alors si redoutable. Le Royaume de France fut même menacé d'être mis en interdit. Les nouvelles en arrivèrent à *Philippe* dans le temps qu'il faisoit la plus rude guerre à *Richard*. Le Roi de France avoit reçu un échec près de Blois, dans un lieu nommé Freteval. Cette petite défaite avoit coûté beaucoup aux Anglois; mais *Philippe* y avoit perdu ses archives, qu'il étoit alors d'usage de

porter à la suite des Rois, même à la guerre. Cette perte, quoiqu'elle ne consistât qu'en papiers, parut si considérable, qu'elle fait encore époque dans notre histoire.

Quelque temps après, *Philippe* prit sa revanche, en forçant *Richard* à lever le siège de Vaudreuil en Normandie; mais dans une troisième affaire, le Monarque Anglois fit encore trembler la France. Ce combat se donna près de Gisors; le Sénéchal y fut blessé dès le commencement de l'action, & l'aîle qu'il commandoit mise en déroute. Ce fut le vaillant *Montmorency* qui fit la retraite, & qui eut bien de la peine à sauver le Roi. Le pont établi sur la rivière d'Epte, s'étant rompu au moment que *Philippe* passoit dessus, il se seroit noyé, comme firent plusieurs Seigneurs qui le passèrent avec lui, & qui vouloient combattre à ses côtés, entre autres *Mathieu de Mailly* (bb); mais *Théophile* fit des prodiges d'adresse & de valeur pour le tirer de l'eau, & le ramener sain & sauf sur le rivage. Le Roi en témoigna publiquement sa reconnoissance à ce Prince; & à son retour à Paris, il assura *Sophie* qu'il n'oublieroit jamais

le service que son époux lui avoit rendu. Le danger qu'avoit couru *Philippe-Auguste* ayant intéressé toute la France, la Comtesse de *Réthel* conçut une idée, dont le succès passa ses espérances : elle conseilla à la Reine *Issemburge* d'écrire à la Princesse *Sophie*, pour la féliciter sur la gloire que le Prince de Chypre s'étoit acquise, & pour lui témoigner en même temps qu'en sauvant les jours du Monarque qui l'avoit abandonnée, *Théophile* s'étoit acquis les droits les plus certains sur la reconnoissance d'*Issemburge*, puisque malgré les injustices de *Philippe*, elle ne respiroit que pour lui. La Reine ayant écrit cette lettre, spirituellement & délicatement tournée, la fit rendre à *Sophie*, qui sentit aisément quel étoit l'usage qu'elle devoit en faire. Elle la montra au Roi, en lui disant qu'entre toutes les félicitations qu'elle avoit reçues sur le service que *Théophile* avoit eu le bonheur de lui rendre, celle-ci étoit sans contredit la plus glorieuse : *d'ailleurs cette lettre*, ajouta-t-elle, *manifeste des sentimens qui ne peuvent déplaire à Votre Majesté.*

Philippe n'osa témoigner d'abord quel plaisir lui causoient les dispositions d'*Issem.*

burge annoncées dans cette lettre ; mais on put bientôt juger par l'événement , des réflexions qu'elle lui avoit fait faire. Les contradictions qu'il y avoit entre la décision du Concile national de Paris , & celle du Concile assemblé par les Légats du Pape à Lyon , exigèrent un troisième Concile , & les Légats voulurent qu'il se tint à Soissons. *Philippe* fut obligé de s'y rendre. *Agnès de Méranie* sentit que sa cause seroit mal défendue dans un lieu que sa rivale avoit choisi pour sa retraite ; elle-même demanda à se retirer à Poissy , où elle voulut se tenir jusqu'au nouveau jugement. Les craintes d'*Agnès* furent justifiées ; la plupart des Prélats parurent alors disposés à faire triompher *Issemburge*. Le Roi s'en apperçut , & voulant prévenir un coup qui eût été pour lui encore plus injurieux que fatal , comptant d'ailleurs , avec raison , sur les dispositions annoncées dans la lettre que lui avoit remise la Princesse de Chypre , il prit son parti , & s'étant rendu à l'Abbaye de Soissons , & ayant demandé *Issemburge* : venez , Madame , lui dit-il , reprendre votre place sur mon trône , & oubliez ce qui s'est passé depuis notre séparation. La Reine éton-

née , mais enchantée , suivit son époux , & rentra dans tous ses droits. Les Légats & les Prélats satisfaits de la soumission de *Philippe* , reconduisirent les deux époux à Paris , où ils furent reçus du peuple François avec satisfaction & même enthousiasme. Leur réunion donna occasion aux plus brillantes fêtes.

Ce fut au milieu de ces transports de joie que Mademoiselle de *Méry* consentit à reparoître à la Cour , & à revoir *Philippe* ; elle lui témoigna la satisfaction qu'elle ressentoit de le voir reprendre des liens qu'elle-même avoit formés. Ce n'étoit pas tout ; il falloit faire rentrer en grace auprès du Monarque la Comtesse de *Réthel* : la Reine & Mademoiselle de *Méry* y réussirent. La résolution hardie qu'*Adélaïde de Coucy* avoit fait prendre à *Issemburge* , étoit la seule cause de sa disgrâce , & le succès couronnoit cette résolution ; ainsi la Reine se trouva dans son Palais entourée de toutes les personnes qu'elle avoit aimées avant l'époque de son infortune , ou , pour mieux dire , lorsque ses malheurs commençoient. L'on juge bien qu'elle ne fit aucuns reproches à la Reine-mère , ni au Cardinal , oncle du

Roi; elle jouit de son bonheur, en oubliant les torts de ceux qui, par foiblesse ou par haine, avoient voulu contribuer à le troubler.

La scène étoit si bien changée, que c'étoit *Agnès de Méranie* qui faisoit à Poissy le même rôle qu'*Issemburge* faisoit peu auparavant à Soissons, mais avec bien moins d'espérance & de ressources. La seule consolation qu'elle eut dans sa disgrâce, lui vint de la part de son cousin *Léopold*; elle le vit arriver à Poissy avec plus d'empressement encore qu'il n'en avoit rémoigné pour la conduire en France, lorsqu'elle venoit s'y mettre en possession du premier trône de l'Europe. Il lui offrit de prendre avec elle des mesures certaines pour la ramener auprès du Duc son père, & lui fit même espérer la protection de l'Empereur pour faire valoir ses droits, ou du moins sa bonne foi. *Agnès* refusa avec douceur ces secours, & rejetta bien loin ces espérances; elle avoit eu deux enfans de *Philippe*, elle ne voulut ni les quitter, ni les faire sortir du pays où régnoit leur père. *Léopold* ne s'arracha qu'avec peine d'auprès de cette

infortunée Princesse , qui ne survécut pas long-temps aux malheurs dont elle étoit accablée ; elle mourut entre les bras de la Comtesse *des Barres* , qui lui ayant été donnée pour Dame d'honneur tandis qu'elle se croyoit Reine , n'avoit jamais voulu l'abandonner dans sa disgrâce. En mourant , elle traça ces mots , qu'elle remit à la Sénéchale , qui , en versant bien des larmes , les porta au Roi. Le Monarque ne put s'empêcher d'en verser lui-même en ouvrant le billet , qui ne contenoit que ces paroles : *Philippe , souviens-toi de nos enfans. Agnès.*

Lorsque le Roi ouvrit ce fatal billet , il étoit avec *Adélaïde* & *Issemburge* ; il leur montra cet écrit , dont ces deux Reines furent elles-mêmes sensiblement touchées. La générosité de la régnante parut alors dans tout son jour. Elle pressa le Roi , son époux , de déférer à la dernière volonté d'*Agnès de Méranie* , & de reconnoître ses enfans pour légitimes. *Philippe* se rendit à ses instances ; il s'appuya de l'autorité du Pape pour faire légitimer les enfans qu'il avoit eus d'*Agnès de Méranie* ; c'étoit un garçon & une fille ; le

premier épousa par la suite, l'héritière du Comté de Boulogne, & posséda, avec tous les droits de la souveraineté, ce grand fief de la couronne : l'autre fut mariée à un Comte de Namur, & ensuite à un Duc de Brabant. Ce trait de générosité assura à la Reine le cœur de son époux, qu'elle conserva jusqu'à la fin des jours de ce Monarque. Il ne nous reste plus qu'à tracer en peu de mots, les événemens du reste de la vie de ce grand Prince.

Philippe-Auguste fit la paix avec *Richard* avant la mort de ce Monarque, & le sceau de cette réconciliation fut le mariage de *Blanche de Castille* avec le jeune Prince *Louis*. La Reine, mère de *Blanche*, étoit sœur de *Richard*, & fille comme lui d'*Henri II*, Roi d'Angleterre, & d'*Eléonore de Guyenne*. Cette vieille Reine, qui par ses aventures avoit fait tant de bruit dans le monde, eut encore le courage & la force d'aller chercher sa petite-fille jusques en Espagne, & de la mener à Rouen, où ses noces se célébrèrent avec magnificence. Peu après son retour en Angleterre, *Eléonore* mourut. Le Roi *Richard* la suivit de près au tom-

beau. Il fut tué en voulant forcer des rebelles dans un petit château en Limousin. Son successeur devoit être le jeune *Artus de Bretagne*, fils du Duc *Geoffroy*, mort à Paris en 1187; mais *Jean, Comte de Mortain*, qui avoit d'abord été surnommé *Sans-Terre*, parce qu'il n'avoit reçu aucun appanage, mais dont l'ame étoit également audacieuse, cruelle & perfide, s'empara du trône, après avoir eu l'injustice d'attaquer son neveu dans son Duché de Bretagne, & de le retenir prisonnier dans la tour de Vannes. Maître de ce rival, dont les droits étoient préférables aux siens, il s'empara des Etats de son frère, & voulut entretenir la paix avec *Philippe*. Le Roi de France y étoit d'abord assez disposé; mais *Jean* ayant mis le comble à ses crimes, en assassinant son neveu de sa propre main, & l'Angleterre même s'étant révoltée pour punir un semblable forfait, *Philippe* jugea aussi à propos de s'élever contre ce monstre. Il fit assigner *Jean Sans-Terre* à la Cour des Pairs de France; on lui enjoignit de se justifier du meurtre de son neveu, sans quoi il seroit personnellement puni, & les fiefs qu'il tenoit de la Couronne, confisqués au pro-

fit du Monarque qui en étoit le fuzerain. *Jean* se laissa condamner par contumace, & la Normandie ayant été adjudgée à *Philippe*, il travailla sérieusement à s'en emparer. Il y réussit presque entièrement; mais ce ne fut qu'après une guerre de trois ans, pendant laquelle il perdit la Reine *Adélaïde de Champagne*, sa mère.

Cette grande Princesse assura à son fils qu'elle mourroit contente, le laissant au milieu d'une famille digne de toute sa tendresse, & avec des Favoris, des Ministres, & même des amies dignes de sa confiance. Effectivement *Issemburge* ayant, par sa douceur & ses vertus, entièrement gagné le cœur de son époux, qui avoit enfin rendu justice à sa beauté, le Roi & la Reine faisoient le bonheur & la gloire l'un de l'autre. Le Prince *Louis* & la Princesse *Blanche*, ajoutoient infiniment à leur satisfaction. Le premier avoit si bien profité des instructions de l'aimable Mademoiselle *de Méry*, & des sages leçons du vertueux Vicomte *de Melun*, qui avoit perfectionné son éducation, qu'il étoit déjà surnommé *Cœur-de-Lion*, à cause de sa valeur. Ses talens militaires ne nuisoient en rien à sa docilité & à sa

soumission pour les ordres de *Philippe-Auguste*. Il aimoit tendrement & uniquement *Blanche de Castille*, dont il étoit aussi parfaitement aimé. Leur piété étoit exemplaire, mais ne rendoit point leur cour plus triste. Les divertissemens honnêtes y étoient fréquens; la poésie & la musique faisoient partie de leurs amusemens, & l'on y voyoit sans scrupule des Jongleurs & des Troubadours. Tout annonçoit enfin dans *Louis* & dans *Blanche* le père & la mère de *S. Louis*. *Blanche* mérita, par sa sagesse & sa discrétion, que des l'âge de vingt ans *Philippe-Auguste* l'appellât dans ses Conseils. Ce fut là qu'elle se forma pour gouverner un jour la France & instruire son fils, qui fut le meilleur de tous nos Rois.

La Comtesse de *Réthel*, Mademoiselle de *Méry*, & le Vicomte de *Melun*, formoient la société ordinaire de *Philippe* & de son auguste famille. Le Cardinal de *Champagne* étoit mort peu avant la Reine *Adélaïde* sa sœur, & le Comte des *Barres* ne lui survécut pas long-temps. A sa mort on supprima l'importante charge de Sénéchal; dont le pouvoir s'étendoit également sur la maison domestique.

du Roi & sur le militaire. Les *Garlandes* ne la possédoient que comme en arrière-fief de la Maison d'*Anjou*, qui régnoit en Angleterre. *Philippe*, en reprenant cette Province sur *Jean Sans-Terre*, & la réunissant à la Couronne, réunit aussi cette dignité, & ne voulut plus avoir de Lieutenant qui portât le titre de Sénéchal: Le grand Maître de la Maison du Roi; est celui des grands Officiers de la Couronne qui remplit actuellement à la Cour la plupart des fonctions de Sénéchal; mais l'autorité militaire des grands Sénéchaux passa entièrement entre les mains des Connétables. Ce fut l'illustre *Mathieu de Montmorency* qui, le premier, profita de cette superbe dépouille. Il fut le plus grand guerrier de son temps, & ne mourut que très-âgé, sous le règne de *S. Louis*.

L'importante place de Chancelier étoit entre les mains de *Guérin*, Evêque de Senlis (cc), qui avoit été Moine de Cîteaux, Religieux édifiant, Prêlat sage & vigilant, Magistrat intègre & éclairé: il avoit aussi des talens pour la guerre; car les Historiens de *Philippe-Auguste* rapportent qu'il suivoit ce Roi dans ses campagnes, & dirigeoit les opérations de

l'armée. *Ce n'étoit*, dit un de ces anciens Ecrivains, *non mie pour combattre* (qu'il se trouvoit à la bataille) *mais pour admonester les Barons & autres Chevaliers à l'honneur de Dieu, du Royaume, & la défense de leur propre Seigneur.*

Les progrès de *Philippe* en Normandie, furent retardés & interrompus par la ligue que *Jean Sans-Terre* trouva moyen de former contre lui avec quelques autres Princes. Le plus considérable étoit l'Empereur *Othon* (*dd*), qui avoit déposé *Frédéric II*, ami & allié de *Philippe-Auguste*. L'Empereur s'étant joint à *Ferrant*, Comte de Flandres (*ee*), le Roi fut obligé de marcher contre eux, & les joignit près de Valenciennes; c'est-là que se donna la fameuse bataille de Bouvines. Nous n'en répéterons point le récit fait sans de fois. Il suffit de dire que le Monarque François y courut le plus grand danger: un Chevalier Allemand, couvert d'armes brillantes, mais singulières, s'obstina à le chercher dans la mêlée; parvint enfin à le reconnoître, & à lui porter de sa lance une si rude atteinte, qu'il le renversa de cheval. Heureusement que l'illustre *Montmorency* secourut à

temps son maître, & porta un coup mortel à l'ennemi. D'*Eslaing* (ff), Ecuyer du Roi, le releva & lui donna son cheval. Dès que l'armée Françoise revit son Souverain à sa tête, & l'étendard royal relevé, elle reprit courage, & fit les plus grands efforts, qui furent couronnés des plus brillans succès. L'Empereur *Othon* ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; le Comte de Flandres fut fait prisonnier; & comme il étoit très-coupable envers *Philippe*, il fut traité avec quelque rigueur, conduit enchaîné à Paris, & enfermé dans la tour du Louvre, où il resta pendant plusieurs années.

Les François étant restés maîtres du champ de bataille, on retrouva à l'endroit même où le Roi avoit été précipité de son cheval, le corps de ce Chevalier étranger, qui avoit été sur le point de priver la France de son Monarque. Un Ecuyer étoit auprès de ce cadavre, & s'écrioit en pleurant : *cher Prince, où vous a conduit l'aveugle desir de vous venger de Philippe!* On lui demanda l'explication de cette exclamation, & on apprit que cet Ecuyer étoit celui de *Léopold de Méranie*. Ce Prince ne pouvoit oublier le triste sort

d'*Agnès* sa cousine. Il avoit sacrifié son amour à la satisfaction de la voir couronnée, & il l'avoit vu expirer de douleur pour avoir perdu, non le trône, mais le cœur du Roi de France. C'est ce cœur que *Léopold* avoit voulu percer, & il avoit péri en cherchant à assouvir sa vengeance. *Philippe* fit rendre les plus grands honneurs au cadavre & à la mémoire de ce généreux rival.

Le Roi revenu triomphant dans sa Capitale, & débarrassé de tous les ennemis qu'il pouvoit avoir du côté de la Flandres & de l'Allemagne, continua de poursuivre le Roi *Jean*, & acheva de le dépouiller, non-seulement de la Normandie, mais de l'Anjou, de la Touraine & du Poitou. Le mépris & la haine que les peuples avoient conçus contre le cruel & barbare *Jean*, contribuèrent beaucoup à sa ruine. Non-seulement il essuya des revers dans les Provinces qu'il occupoit en France, mais l'Angleterre même acheva de se soulever contre lui; on n'avoit point oublié l'assassinat de son neveu, ni ses révoltes contre son frère, ni l'enlèvement qu'il avoit fait d'*Isabelle d'Angoulême* (gg) au Comte de la Marche; enfin, pour achever de se perdre, il avoit atta-

qué sans aucun ménagement le Clergé de son Royaume, & l'avoit privé de tous ses biens. Ce premier ordre de l'Etat s'unit contre lui aux deux autres; le Pape déclara le trône d'Angleterre vacant; & l'Archevêque de Cantorbéry, le Comte de *Winchesler*, & *Robert*, Général des troupes Angloises, vinrent offrir la couronne de leur Isle au Prince *Louis*, fils de *Philippe*, & à *Blanche* son épouse. En ne regardant pas comme légitime le fils que *Jean* avoit eu d'*Isabelle d'Angoulême*, pour laquelle il avoit répudié, sans formalité, *Harvoise de Glocester*, *Blanche* avoit le premier droit au trône d'Angleterre, sa mère étant fille aînée d'*Henri II* & d'*Eléonore de Guyenne*. Ce fut sans doute cette raison qui déterminâ *Philippe* à accepter l'offre des Anglois, & à faire passer son fils dans leur Isle. Tout s'y soumit d'abord à lui; il fut reçu à Londres avec le plus grand empressement, & couronné dans cette Capitale par les Archevêques de Cantorbéry & d'Yorck. Le Roi d'Ecosse s'étant joint à lui, il ne resta bientôt plus au Roi *Jean* que la seule ville de *Douves*. En vain le Pape abandonna-t-il la cause de *Louis*; *Jean* lui ayant demandé

grace, & lui ayant même fait hommage de son Royaume; cette bassesse ne lui servit de rien. Les privilèges trop étendus qu'il eut la foiblesse d'accorder à ses peuples lui furent également inutiles; mais les Anglois s'en sont bien servis depuis pour borner l'autorité de leurs Souverains. Enfin, l'Angleterre eût peut-être été réduite en Province de France, si ce Roi, tout-à-fait indigne du trône, ne fût mort. Alors tout changea de face dans l'Isle Britannique. Les Anglois oubliant les torts de leur Souverain légitime dès qu'ils n'eurent plus rien à craindre de sa personne, se soumirent à son fils, qui prit le nom d'*Henri III*; le Roi d'Ecosse le reconnut ainsi que le Pape: *Philippe & Louis*, eux-mêmes, sachant mettre de justes bornes à leur ambition, renoncèrent à toute prétention sur l'Angleterre, contents de s'être assurés la possession de presque toutes les Provinces que les Anglois possédoient en France, à l'exception seulement de la Guyenne.

Peu de temps après, *Louis* ayant renoncé au titre de Roi d'Angleterre, & repris celui de Comte d'Artois, qu'il portoit auparavant, ne pensa plus qu'à pro-

fiter des leçons & des instructions de son auguste père, pour se rendre digne de régner après lui, & avec autant de gloire & de sagesse que lui. Il eut tout le temps d'étudier ses devoirs sous un si grand maître ; car il ne monta sur le trône qu'à l'âge de trente-six ans. Ce fut en 1133 que mourut *Philippe-Auguste*, également chéri & respecté de son fils, de sa famille, de ses sujets, & de ses ennemis mêmes. Après sa mort, la Reine *Isemburge* voulut absolument se retirer dans le Monastère de Saint-Jean en l'Isle (*hh*), près de Corbeil, qu'elle avoit fondé & peuplé de Saintes Filles, Mademoiselle *de Méry* ne voulut point la quitter ; le Roi *Louis* & la Reine *Blanche* alloient souvent la visiter, & le Roi *Saint-Louis* rendit les mêmes devoirs à la Reine, veuve de son grand-père, jusqu'à la mort de cette Princesse, arrivée en 1236.



Notes historiques & généalogiques sur les principaux personnages & les principales familles dont il est question dans les anecdotes de Philippe-Auguste.

(a) Le Comte de Flandres, dont il est ici question, s'appelloit *Philippe d'Alsace*; il possédoit le Comté de Flandres par succession de son père *Thierry d'Alsace*, & étoit Comte de *Vermandois* par sa femme, fille aînée de *Raoul*, premier du nom, descendant de *Hugues Capet*. *Isabelle de Haynault* étoit sa nièce, étant fille de *Marguerite d'Alsace* sa sœur aînée, & de *Baudouin*, Comte de *Haynault*, dont les enfans héritèrent du Comté de Flandres, *Philippe* n'en ayant point eu de ses deux femmes.

(b) Ce Duc de Bourgogne étoit *Hugues*, troisième du nom, descendant au cinquième degré du Roi *Robert*, fils de *Hugues Capet*. Ce fut lui qui fonda la Sainte-Chapelle de Dijon, au retour de son premier voyage de la Terre-Sainte en 1172. Il fit la guerre au Seigneur de *Leopold* en 1185, repassa en Asie avec l'Ar-

lippe Auguste en 1191, eut part à la prise d'Acre; & étant resté en Palestine après le Roi, il y mourut l'année suivante 1192, & son corps fut porté à l'Abbaye de Cîteaux, où il est enterré.

(c) Mademoiselle de *Luffan* n'a pas exactement suivi l'histoire en parlant de ces quatre Chevaliers. Il n'y a point eu de Comte de *Réthel* de la Maison de Champagne. Ce Comté-Pairie de Champagne passa d'une Maison de Gentilshommes dans celle des Ducs de Bourgogne de la dernière race, & d'une branche cadette de celle-ci dans les Maisons de *Clèves* & de *Gonzague*. Enfin, ayant été érigé en Duché, il forme aujourd'hui le chef-lieu du Duché de *Mazarin*.

Nous avons déjà eu occasion de parler dans un autre Volume (Avril de cette année) de l'illustre Maison de *Coucy*, & nous dirons plus bas, que *Raoul de Coucy* dont il s'agit ici, ne pouvoit être que *Raoul I*, fils d'*Enguerand*, second du nom. Ce qu'on raconte de ses amours avec la Dame de *Fayel*, quoique écrit dans de très-vieilles chroniques romaines, ne paroît avoir aucun fondement sérieux. *Raoul I*

Coucy, qui fut tué en 1191 au siège d'*Acre*, eut deux femmes; la première, fille d'un Comte de *Haynault*; la seconde, de la Maison de *Dreux*, par conséquent il appartenoit par l'une & par l'autre au Roi *Philippe-Auguste*; il n'eut point de sœur: ainsi *Adélaïde de Coucy* est un personnage de l'invention de Mademoiselle de *Luffan*.

Il est probable que les *Garlandes* ont été les derniers qui ayent possédé la charge de Sénéchal de France, & il est certain qu'ils en faisoient hommage au Comte d'Anjou. On voit bien qu'après eux un Comte de Vermandois & un Comte de Blois en prirent le titre; mais c'étoit en le disputant aux Princes de la Maison d'Anjou; & dès que l'Anjou fut réuni à la Couronne, ce qui arriva sous le règne de *Philippe-Auguste*, il n'y eut plus de grands Sénéchaux. Les *Garlandes* furent quelque temps très-puissans en France, sous le règne de *Louis-le-Gros* & de *Louis-le-Jeune*; mais la branche aînée s'éteignit sous *Philippe-Auguste*, & la dernière vers 1336: toute la Maison de *Montmorency* subsistante en descend par les femmes.

Il est constant que le premier Maréchal de France dont notre histoire fasse mention, s'appelloit *Albéric - Clément*; qu'il étoit fils de *Robert*, Seigneur du Metz, en Gatinois, qui fut Ministre & Favori de *Louis-le-Jeune*, & Gouverneur de *Philippe-Auguste* dans sa jeunesse; qu'à celui-ci succéda *Henri* son frère; à *Henri*, *Jean* son fils; & à *Jean*, *Henri Clément* son petit-fils. On croit que la famille des *Cléments* a fini dans la personne de celui-ci, vers 1270. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la dignité de Maréchal de France est sortie alors de cette famille, & que le commandement des armées ayant été communément déferé à ceux qui en ont été revêtus depuis les *Cléments*, les Maréchaux de France ont été considérés depuis, plutôt comme Militaires, que comme grands Officiers domestiques de la Maison du Roi. On en a multiplié le nombre à proportion du besoin que l'on en a eu pour le commandement des armées, ou à proportion du nombre de Militaires que l'on a cru devoir honorer & récompenser.

(d) Mademoiselle de *Luffan* ne pouvoit guères choisir de plus beaux noms pour les quatre Chevaliers de Bourgogne, qu'elle suppose avoir combattu au Camp de Dijon, que ceux qu'elle leur a donnés. Messieurs de *Beaufremont* tirent leur nom d'une ancienne Baronnie située près de S. Michel en Lorraine; mais ils sont depuis plusieurs siècles établis en Bourgogne & en Franche-Comté. Dès 1314, un Prince de la Maison de Bourgogne épousa *Marie de Beaufremont*, Dame de *Couches*, & fut auteur d'une branche qui prit le nom de *Couches*; depuis, cette Maison a toujours été illustrée par les plus belles alliances, & les plus grandes possessions. En 1757, elle a obtenu un diplôme de Prince de l'Empire.

Messieurs de *Vienne* descendent, suivant *Guichenon*, Auteur très-estimé, des anciens Comtes de Mâcon, qui descendoient eux-mêmes des Comtes de Bourgogne du dixième siècle. La généalogie de Messieurs de *Vienne* est bien établie depuis le treizième. Cette Maison subsiste dans la branche de *Comarin*. M. le Marquis de *Vienne* d'aujourd'hui, est le vingt-unième descendant de *Philippe*, Seigneur

d'Antigny, qui vivoit en 1180. Elle a eu un Amiral de France, qui fut tué à la bataille de Nicopolis, contre les Turcs, en 1396. Il ne paroît pas que l'illustration de la Maison de *Fayel* ait été aussi considérable que celle des trois autres auxquelles elle est associée dans le Roman de Mademoiselle de *Luffan*. L'histoire des Grands Officiers de la Couronne, parle de quelques Chevaliers du nom de *Fayel*, ou du *Fayel*; mais il paroît que les uns tiroient leur nom d'une terre situé en Normandie, & les autres d'une en Picardie, près de S. Quentin. On ne connoît point de Château de *Fayel* en Bourgogne; il existe une famille qui porte le nom de *du Fayel*, & qui est d'une noblesse bonne & ancienne; mais il ne paroît pas qu'elle remonte jusqu'au siècle de *Philippe-Auguste*, ni par conséquent qu'elle ait rien de commun avec l'événement tragique, véritable ou supposé, des amours de *Raoul de Coucy*.

Quant à la Maison de *Vergy*, l'on fait qu'elle tiroit son nom du Château de *Vergy*, situé dans le Diocèse d'Autun. Ce Château étoit regardé comme si important, qu'il donna lieu à plusieurs guer-

res entre les Ducs de Bourgogne & les Seigneurs de Vergy ; elles finirent de la façon la plus honorable pour ceux-ci ; car ils firent alliance avec les Ducs qui étoient , comme l'on fait , issus de la Maison Royale de France ; & en échange du Château de Vergy , ils reçurent la terre de Mirebeau , & la dignité héréditaire de Sénéchal de Bourgogne. Les Seigneurs de Vergy ont conservé ce titre jusqu'à l'extinction de leur Maison , arrivée au commencement du siècle dernier. Depuis l'institution de l'Ordre de la Toison d'Or , ils ont toujours eu des Chevaliers de cet Ordre. En 1421 , il y a eu un Maréchal de France de la Maison de *Vergy* , qui enfin est tombée dans celles de *Vienne* , de *Saux - Tavannes* & de *Beaufremont*. Quant à la personne de *Gabrielle de Vergy* , il paroît qu'elle n'a existé que dans l'imagination des Romanciers & des Poëtes , même modernes , car rien ne nous prouve que la Dame de *Fayel* , en admettant son existence , ait été de la Maison de *Vergy*.

(e) Il y avoit effectivement un Seigneur de *Rosoy* du temps de *Philippe-Auguste* ,

dont le frère étoit Evêque & Duc de Laon ; mais il ne paroît pas que cette famille ait subsisté long-temps.

(f) Il est très-vrai qu'il y avoit à la Cour de *Philippe - Auguste* un Vicomte de *Melun*, dont le nom de baptême étoit *Adam*. Il commandoit, en 1207, un corps de troupes Françoises en Poitou, & fit prisonnier le Vicomte de *Thouars*, Général du Roi d'Angleterre *Jean-Sans-Terre*. Il se signala à la bataille de *Bouvines*, & suivit le Prince *Louis*, depuis Roi sous le nom de *Louis VIII*, à la guerre contre les Albigeois ; & lorsque ce Prince passa en Angleterre en 1216, il assista à son couronnement à Londres, & mourut dans cette Isle l'année suivante 1217. Cette Maison de *Melun* est certainement une des plus anciennes du Royaume ; car on fait remonter sa filiation jusqu'en l'an 1030. On croit généralement que son origine est royale : au quatorzième siècle, la branche aînée hérita des biens de l'illustre Maison de *Tancarville*, & de la dignité de Connétable & Chambellan héréditaire de Normandie. Le dernier de cette branche étoit Grand Bouteillier

de France, & fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415. Une seconde branche ayant hérité de la Vicomté de Gand, des Seigneuries d'*Antoin* & d'*Epinoy*, & du titre de Connétable & Sénéchal héréditaire de Flandres, a subsisté jusqu'à nos jours, après avoir reçu plusieurs grandes illustrations, & fait les plus belles alliances. M. le Maréchal Prince de *Soubise* a hérité de la plus grande partie des biens de cette branche. Madame la Princesse de *Ghistelle* en est issue par un rameau.

(g) Les Comtes de *Dammartin*, qui vivoient sous *Philippe-Auguste*, s'appelloient *Renaud*, & *Simon*, fils d'*Alberic*. Mais rien ne nous indique que *Renaud* fût favori du Roi, comme le dit Mademoiselle de *Luffan*, & il n'avoit point de frère nommé *Robert*, & qui ait épousé Mademoiselle de *Rosoy*. La postérité masculine des premiers Comtes de *Dammartin* finit avec *Renaud*, dont la sœur épousa *Jean de Trie*. Son fils forma la seconde Maison des Comtes de *Dammartin*, à l'extinction de laquelle cette belle terre a été vendue, & a passé en plusieurs mains. M. le Prince de *Condé*

la possède aujourd'hui par héritage de la Maison de *Montmorency*.

(h) Le *Sire de Rieux* qui vivoit sous le règne de *Philippe-Auguste*, s'appelloit *Roland*; il fut un de ceux qui se liguèrent pour venger la mort du Prince *Artus*, son Souverain. Il mourut en 1205, & l'on peut bien croire qu'il vivoit avant 1187. M. le Marquis de *Rieux* vivant, descend de ce *Roland* au seizième degré. Cette Maison à laquelle le Roi accorde le titre de Cousin à cause de son alliance avec les Ducs de Bretagne, a eu deux Maréchaux de France.

(i) Le *Guébriant* dont il est question dans le Roman de Mademoiselle de *Luffan*, est purement de son imagination. Il n'y a point eu en Bretagne de famille de ce nom, mais une belle terre dans cette Province, qui a été possédée par le Maréchal de *Guébriant*, dont le nom étoit *Budes*. Ce Maréchal fut tué en 1643: sa famille subsiste encore.

(k) L'histoire des amours du Duc de Bretagne avec la Dame de *Fougères*, est

tout à-fait de l'imagination de Mademoiselle de *Luffan*. Il n'y a jamais eu en Bretagne de Maison du nom de *Rhédon* ; c'est celui d'une petite ville située dans le Diocèse de Vannes , qui fut bâtie autour d'une Abbaye fondée au neuvième siècle par un Solitaire nommé *S. Convoyon*. Il y avoit en Bretagne, du tems de *Philippe-Auguste*, une famille de *Fougères* qui possédoit la terre & petite ville de *Fougères* située dans le Diocèse de Rennes ; mais cette Maison s'est éteinte au quatorzième siècle , & l'héritière épousa un *Lusignan*.

(1) L'Empereur *Frédéric* dont il est parlé dans cet endroit des Anecdotes de *Philippe Auguste* , ne pourroit être que *Frédéric Barberousse* , qui mourut à la Croisade en 1190. Son fils, *Henri VI*, lui succéda & mourut en 1197. A celui-ci succéda *Philippe* son frère, qui fut vaincu & dépossédé par *Othon*, Duc de Saxe. Ce fut lui qui combattit à Bouvines contre *Philippe-Auguste* , & fut vaincu en 1214 : il mourut en 1218 ; & *Frédéric II* fut reconnu Empereur. Il étoit fils d'*Henri VI*, & petit-fils de *Frédéric Barberousse*. La Maison de *Souabe* remonta avec lui

sur le trône ; mais il mourut en 1250 , & sa Maison fut éteinte moins de vingt ans après , en la personne du jeune & malheureux *Conradin*.

(*m*) Il est très-vrai que le Prince *Geoffroy d'Anjou* ou d'Angleterre , qui avoit épousé *Constance* , héritière de Bretagne , & étoit ainsi devenu Duc , ou pour mieux dire Comte de cette Province , mourut à Paris en 1187 ; mais aucun Historien ne nous dit qu'il ait été empoisonné par la jalousie d'un mari. *Philippe-Auguste* l'avoit logé au Palais de Champeaux , qui étoit alors un village auprès de Paris , & qui fait aujourd'hui partie de cette ville , puisque le terrain en est rempli par les deux rues dites *rue neuve* & *rue de la Croix des petits Champs*. Les uns disent que *Geoffroy* mourut des suites d'une chute qu'il fit de cheval dans un tournoi , les autres que ce fut d'une fièvre maligne qui l'emporta en peu de jours. La Comtesse de Bretagne étoit déjà mère d'une fille nommée *Éléonore* (qui vécut jusqu'à l'âge de 57 ans , sans avoir jamais été mariée ,) mais elle étoit enceinte

lorsque son mari mourut, & elle accoucha à Paris, avant que de retourner en Bretagne, d'un Prince qui fut nommé *Artus*, nom chimérique & romanesque, mais cher aux Bretons. Ramené en Bretagne, il passa quelques années sous la tutelle de la Comtesse sa mère; enfin son oncle *Richard*, Roi d'Angleterre, étant mort, & *Jean Sans-Terre* lui ayant disputé la couronne, qui étoit pourtant due à *Artus*, comme fils de *Géoffroy*, aîné de *Jean*, ils se firent la guerre; *Artus* fut fait prisonnier & enfermé dans la grosse Tour de Rouen, où *Jean* eut la cruauté de l'assassiner de ses propres mains. *Constance* s'étoit remariée à *Guy*, Vicomte de *Thouars*: elle en eut deux filles; *Alix*, l'aînée, épousa *Pierre de Dreux*, de la Maison de France, & sa postérité posséda le Duché de Bretagne jusqu'à la Reine *Anne de Bretagne* successivement femme de *Charles VIII* & de *Louis XII*.

(n) La Maison de *Damas* est si ancienne, que *Samuel Guichenon*, qui a publié sa généalogie, en fait remonter la filiation jusqu'en l'an 1063. Celui qui

existoit sous *Philippe-Auguste*, s'appelloit *Hugues Damas*, Seigneur de Couzans. Messieurs de *Damas-Thianges Danlezy*, de *Crux*, de *Ruffey* & d'*Antigny*, en descendent tous également. Cette Maison a été illustrée dès le quatorzième siècle, par un grand Echançon, Grand-Maître & Grand Chambellan de France.

(o) M. *Dunod*, Auteur assez estimé ; qui a écrit l'histoire du Comté de Bourgogne, dit que la Maison de *Vaudrey* tire son nom d'un Château & grosse terre situés près d'*Arbois* en Franche-Comté. Il fait remonter la filiation de ceux de cette Maison, à *Charles de Vaudrey*, vivant l'an 1075, qui est le Héros même du Roman de la Comtesse de *Bergy*. Il conduit cette généalogie jusqu'à M. de *Vaudrey*, descendant de *Charles* au dix-neuf ou vingtième degré. Cette Maison s'est éteinte il y a une quarantaine d'années.

(p) Le personnage de Mademoiselle de *Méry*, & même son nom, sont encore de l'imagination de Mademoiselle de *Luffan* ; nous ne connoissons point de famille en France dont ce soit le nom pro-

propre : mais il y a des lieux assez considérables qui portent ce nom , & ont appartenu à différens Seigneurs. Tel est *Méry-Sur-Seine* , petite ville à quatre lieues de Troyes en Champagne.

(9) Le *Montmorency* dont il est ici question , ne peut être que *Mathieu II* du nom , & le second de sa maison qui fut revêtu de la belle & grande charge de Connétable. Ce fut lui qui porta cette dignité jusqu'au degré de grandeur & d'autorité où elle est parvenue , & qui , enfin , a été poussée au point que l'on a cru rendre un service à la Couronne en la supprimant. Il ne fut Connétable qu'en 1218 , & mourut sous le règne de *S. Louis* en 1230. Il fut marié deux fois ; d'abord à *Gertrude de Soissons* , dont il eut *Bouchard V* du nom , de qui descendent toutes les branches de la Maison de *Montmorency* qui subsistent , à l'exception de celle de Messieurs de *Laval* , qui ont pour auteur *Gui de Montmorency* , aussi fils de *Mathieu II* , & de sa seconde femme *Emme* , héritière de *Laval* , qu'il épousa vers 1221.

(r) Le Comte & la Comtesse de Roye dont il est question dans ces Anecdotes, ne peuvent être que *Barthelemy de Roye & Péronelle de Montfort* sa femme. *Barthelemy* fut favori de *Philippe-Auguste*, & grand Chambrier de France sous ce Monarque. Il assista comme témoin aux actes les plus importans qui se passèrent depuis 1186 jusqu'en 1214; & l'on y voit son sceau & une croix au lieu de son nom; car ce Seigneur, ainsi que presque tous ceux de son temps, ne savoit écrire ni signer. La Maison de *Roye*, illustrée par plusieurs belles alliances & grandes dignités, a fini en 1550 en la personne de *Charles*, sire de *Roye*, Comte de *Roucy*, qui ne laissa que deux filles, dont l'une fut mariée au Prince de *Condé*, oncle du Roi *Henri IV*, & l'autre fut la seconde femme de *François III* du nom, Comte de la *Roche-foucault*, dont le fils cadet a formé la branche encore subsistante de la *Roche-foucault-Roye & Roucy*, & dont l'aîné est M. le Duc de la *Roche-foucault* d'aujourd'hui.

(f) *Ifemburge* étoit fille de *Woldemard-le-Grand*, Roi de Danemarck, descendant du grand *Canut*, qui plus de cent cinquante ans auparavant avoit conquis l'Angleterre ; elle avoit pour frère *Canut VI^e* du nom, Prince vaillant & considéré dans l'Europe. La grand-mère d'*Ifemburge* s'appelloit comme elle, & étoit fille de *Woldemard*, Roi de Russie. La trisayeule paternelle de *Philippe II* étoit aussi fille d'un Roi de Russie, grand-père de *Woldemard*. C'est de cette descendance que le subtil Docteur *Humbert* partit pour prouver que *Philippe-Auguste* & la Reine *Ifemburge* étoient parens au degré prohibé ; mais il ne le pouvoit qu'en altérant leur généalogie ; car le mariage n'étoit défendu qu'entre les parens au quatrième degré, & le Roi & la Reine ne l'étoient qu'au cinquième. *Humbert* ne pouvant tromper personne sur la généalogie de *Philippe-Auguste*, qui étoit trop connue en France, se rejetta sur celle des Rois de Russie, qui l'étoit très-peu des Prélats François ; il confondit ensemble deux de ces Rois qui portoient le même nom, & fit ainsi accroire qu'*Ifemburge* &

Philippe étoient parens du quatrième au cinquième degré. Mais le Roi *Canut* ayant éclairci les faits , il fut démontré que le raisonnement du Docteur *Humbert* portoit à faux , & que *Philippe* ne pouvoit manquer de perdre son procès ; c'est ce qui le détermina à reprendre *Issemburge*.

(1 & 2) Le premier Empereur que produisit la famille des *Comnènes* , fut *Isaac* , qui regna en 1057. Cinq autres Princes de ce nom occupèrent encore le trône de Constantinople. Le dernier Empereur avoit épousé une sœur de *Philippe-Auguste*. Il est vrai qu'un cadet de cette Maison ayant été nommé Gouverneur, ou Vice-Roi en Chypre , se fit reconnoître Roi de cette Isle , lorsqu'une révolution chassoit du trône celui qui l'y avoit envoyé. Il l'est également que *Richard Cœur-de-Lion* , Roi d'Angleterre , en allant en Palestine , s'empara de cette Isle pour quelques sujets de mécontentement qu'il avoit eus de ce Roi. Les Historiens disent encore que le Prince détrôné mourut en prison ; & que *Richard* devint amoureux de sa fille. Le reste est de l'in-

vention de Mademoiselle de *Luffan*. Ce fut en 1190 que ces événemens se passèrent. *Gui de Lusignan* étoit alors Roi de Jérusalem. Malgré les efforts que firent en 1191 les Rois de France & d'Angleterre pour le maintenir dans son Royaume, il fut chassé en 1192, & obligé de se retirer en Chypre, que *Richard* & les *Templiers* lui abandonnèrent; il y mourut en 1192 sans enfans. Son frère *Amaury* lui succéda dans le titre de Roi de Jérusalem, & dans la possession du Royaume de Chypre. Cette branche des *Lusignan* a continué, pendant un assez grand nombre de générations, à posséder le Royaume de Chypre; & c'est en vertu des droits des filles de cette Maison, & même de quelques bâtards, que plusieurs Souverains de l'Europe prétendent encore au titre de Rois de Jérusalem & de Chypre. L'on fait que toute cette Maison de *Lusignan*, ou pour mieux dire *Lézignan*, tire son origine des anciens Comtes de la *Marche*. L'un d'entre eux passa à la Terre-Sainte avec *Godefroy de Bouillon*, & mourut à Jérusalem en 1102. C'étoit *Hugues VI*; c'est de *Hugues VII*, son fils, que des-

tendent les Seigneurs de *Lézay*, qui subsistent encore, & portent le beau & l'illustre nom de *Lusignan*.

(x) Nous n'avons aucune connoissance que le nom de *Brezé* subsistât du temps de *Philippe Auguste*; mais la Maison de ce nom, qui ne commence à être bien connue qu'au quatorzième siècle, a été depuis très-illustrée. *Jacques de Brezé*, Comte de *Maulevrier*, épousa vers 1460 *Charlotte*, fille naturelle du Roi *Charles VII* & d'*Agnès Sorel*. *Brezé* l'ayant surprise en adultère, la tua; il fut poursuivi criminellement, & condamné par contumace pour ce meurtre: ses biens furent confisqués en 1470: cependant en 1484 il fut réhabilité, & ses biens lui furent rendus. Son fils *Louis Brezé de Maulevrier* fut grand Veneur de France, & épousa la fameuse *Diane de Poitiers*, Duchesse de *Valentinois*, qui fut maîtresse de *François I* & d'*Henri II*. Son neveu, Evêque de *Meaux*, fut grand Aumônier de France; il eut deux frères, dont l'un fut grand Sénéchal de Normandie; mais eux ou leurs enfans étant morts sans postérité mâle, toute cette famille de *Brezé* s'est

éteinté avant la fin du seizième siècle. Elle tiroit son nom d'une belle terre située en Anjou, mais qui étoit sortie de leur Maison bien avant qu'elle s'éteignît; car elle étoit entrée par alliance dans celle de *Maillé* dès le milieu du quatorzième siècle. Elle a donné son nom à la branche principale de cette illustre Maison (de *Maillé*). Cette branche a fini en la personne de *Claire - Clémence de Maillé-Brezé*, qui épousa en 1641 le *Grand Condé*. Cette Princesse vendit la terre de *Brezé* à MM. *Dreux*, qui ont pris le nom de *Brezé*, & ont fait ériger la terre en Marquisat; mais la Maison de *Maillé* subsistant encore en plusieurs branches, l'une d'elles a jugé à propos de reprendre le nom de *Brezé*, porté si long-temps par ses Ancêtres.

(y) L'histoire & même le personnage de *Mathilde*, Princesse de Saxe, est absolument de l'invention de Mademoiselle de *Luffan*. Le Duc de Saxe, du tems de la prison de *Richard*, Roi d'Angleterre, étoit *Henri*, dit le *Lion*; il étoit en même-temps Duc de Baviere; il eut de grandes querelles avec l'Empereur *Frédéric Barbe-*

rousse, son cousin, qui le dépouilla de ces deux Duchés; il se retira auprès du Roi *Henri II* d'Angleterre, dont il avoit épousé la fille. De ce Prince descendent tous ceux de la Maison de *Brunswick* d'aujourd'hui, & entr'autres le Roi d'Angleterre.

(z) Ce fameux Docteur *Humbert* mourut, dit-on Evêque de Noyon, & ce fut à lui que succéda *Pierre Charlot*, fils naturel de *Philippe Auguste*. Cependant ni le *Gallia Christiana*, ni le *Dictionnaire des Grands Officiers de la Couronne*, ne font point mention de l'Evêque *Humbert*.

(aa) Ce qu'on appelloit du temps de *Philippe-Auguste* Duché de Méranie, est aujourd'hui la Province du Tyrol. Elle prenoit son nom d'une Ville actuellement détruite, qui s'appelloit *Meran*, & qui étoit située sur l'*Adige*, à treize lieues au-dessus de Trente.

(bb) Tous les Historiens du temps de *Philippe Auguste*, conviennent que *Matthieu de Mailly*, sixième fils de *Nicolas*,

Seigneur de *Mailly*, se distingua en suivant ce Monarque dans la guerre qu'il faisoit à *Richard*, Roi d'Angleterre ; que *Matthieu* courut risque de la vie & fut fait prisonnier en voulant sauver *Philippe* qui étoit en grand danger près de Gisors. Ce fut en 1198. Il y a des Auteurs qui disent que *Matthieu de Mailly* se noya dans cette occasion ; mais le contraire est prouvé , puisqu'il passa des actes postérieurement à cette date. *Nicolas* son père se croisa en 1199, avec plusieurs autres Seigneurs de Picardie & de Flandres. Il joua un grand rôle à la Cour de *Baudouin de Flandres* & de *Henri* son frère, Empereurs Latins de Constantinople. Toutes les branches de la Maison de *Mailly*, actuellement subsistantes, descendent de ce *Nicolas* au vingtième degré.

(cc) *Frère Guérin*, Evêque de *Senlis*, Chancelier de *Philippe - Auguste* & de *Louis VIII*, fut un des plus grands Ministres que la France ait eus. Il rendit autant de services au grand Office de la Couronne, qu'il exerça sous ces deux règnes, que le Connétable *Matthieu II de Montmorency*, qui vivoit dans le même

temps, en rendit à la dignité dont il étoit revêtu. *Guérin* fit décider que le Chancelier de France auroit séance parmi les Pairs du Royaume, & il se fit même nommer le premier de tous. Quelques Historiens disent qu'il étoit Chevalier de l'Ordre de *Saint-Jean de Jérusalem*; mais il est plus probable qu'il avoit été Moine, puisque s'étant démis de sa charge en 1228, il se retira dans l'Abbaye de *Chaalis*, où il vécut en simple Religieux. Il y mourut, à ce qu'on croit, en 1230, âgé de soixante-dix ans. Il est certain que lorsqu'il assista à la bataille de *Bouvines*, au gain de laquelle il contribua beaucoup par ses conseils, il étoit déjà Prêtre & Evêque. Sa famille est absolument ignorée.

(*dd*) L'Empereur *Othon* dont il est ici question, étoit *Othon IV*, qui, après la mort d'*Henri VI*, fils de *Frédéric Barberouffe*, disputa la Couronne à *Philippe*, frère d'*Henri*; l'emporta & se fit couronner à Rome en 1209. Mais ayant été excommunié par le Pape en 1210, & ayant perdu la bataille de *Bouvines*, en 1214, ses affaires allèrent en décadence.

Il mourut en 1218 à *Brunswick*. L'Empereur *Frédéric II*, fils d'*Henri VI*, lui succéda. *Othon IV* étoit fils de cet *Henri-le Lion*, Duc de *Saxe* & de *Bavière*, qui avoit épousé *Mathilde d'Angleterre*, sœur des Rois *Richard* & *Jean Sans-Terre*; aussi *Othon* fut-il toujours lié avec eux: il ne laissa point d'enfans, mais seulement un frère qui hérita du seul Duché de *Brunswick*, qu'il a transmis à sa postérité.

(cc) Ce Comte de Flandres, *Ferrant*, ou, pour mieux dire, *Ferdinand*, étoit Prince de *Portugal*. Il n'étoit Comte de Flandres que par sa femme *Jeanne*, fille de *Baudoin IX*, Comte de Flandres & de *Haynault*, Empereur de Constantinople, premier du nom, mort en 1206, prisonnier des Bulgares. Ce fut en 1211 qu'il l'épousa, & fit hommage de la Flandres à *Philippe-Auguste*; mais il se brouilla bientôt après avec ce Souverain, & fut fait prisonnier à la bataille de *Bouvines* en 1214: il resta enfermé dans la tour du Louvre jusqu'au commencement du règne de *Saint Louis* en 1226: il mourut en 1233. La Comtesse

sa femme lui survécut , & ne mourut qu'en 244, sans enfans. *Ferrant* ou *Ferdinand* , étoit fils de *Sanche I* , Roi de Portugal petit fils de *Henri de Bourgogne* , premier Roi de Portugal , & arrière-petit-fils de *Hugues-Capet*.

(ff) Une tradition adoptée depuis long-temps, fait effectivement remonter le droit qu'ont *MM. Destaing* de porter les armes de France en plein , surmontées d'un chef d'or, jusques à l'époque de la bataille de *Bouvines* , dans laquelle *Philippe-Auguste* ayant été renversé de cheval , fut défendu & remonté par *Deodat* ou *Dieu-Donné Destaing* , l'un deses Sergens-d'armes ou Ecuyers, qui (dit-on) releva & reprit aux ennemis l'écu de France qui étoit échappé des mains du brave Monarque. Le titre précis d'une si belle tradition n'existe pas ; mais il y a un monument du treizième siècle, dans lequel on voit un *Destaing* prenant le titre de *Miles* ou Chevalier , & portant un écu semé de fleurs de lys, qui est celui de France. D'ailleurs, cette Maison est aussi connue par ses illustrations que par son ancienneté. La branche de *Saillan* qu

subsiste, a hérité des biens du fameux Chevalier *Bayard du Terrail*.

(gg) *Isabeau d'Angoulême*, qui épousa *Jean Sans-Terre*, étoit héritière des anciens Comtes d'*Angoulême*, de la Maison de *Taillefer*. Elle étoit promise à *Hugues de Lusignan*, Comte de la *Marche*; & le Roi *Jean* ayant été invité à leurs noces, l'enleva la nuit qui devoit précéder la cérémonie du mariage, en l'an 1200. Elle vécut avec ce cruel époux pendant seize années, & fut mère du Roi *Henri III*, qui succéda à *Jean*. Mais étant veuve, elle retourna dans son Comté d'*Angoulême*, & en 1217 épousa enfin ce même *Hugues de Lusignan*, à qui *Jean Sans-Terre* l'avoit enlevée, & en eut des enfans dont la postérité a possédé les Comtés de la *Marche* & d'*Angoulême* jusques sous le règne de *Philippe le-Bel*, qui réunit ces grands fiefs à la Couronne.

(hh) Le Monastère de Saint-Jean-en-l'Isle à Corbeil, fondé par la Reine *Isemburge*, appartient actuellement à l'Ordre de Malte. L'Eglise est desservie
par

par quelques Prêtres & un Prieur - Commandeur - Ecclesiastique de cet Ordre. On y voit encore le tombeau de la Reine *Semburge* avec son épitaphe.

Etant obligés de remettre au Volume prochain l'Extrait d'un Roman de Chevalerie, & venant de donner celui d'un Roman Historique, nous devons employer le reste de ce Volume-ci à l'Extrait de quelques Romans François, tel que l'ordre alphabétique nous le présente. Nous en avons annoncé trois à la fin de notre Volume d'Août dernier, comme devant faire l'objet de notre premier travail en ce genre. Le dernier est *Mathilde d'Aguilar*, par Mademoiselle de Scudéry: Nous en allons parler d'abord, parce que les deux autres, qui sont des Romans historiques, ne jetteroient pas assez de variété dans ce Volume, si nous en parlions immédiatement après les *Anecdotes de Philippe-Auguste*.



Les Jeux de Mathilde d'Aguilar, histoire Espagnole & Françoisise, véritable & galante, par Mademoiselle de Scudéry. A Villefranche, chez François Fidel, à la Sincérité. 1704. Trois parties en un gros volume in-8°.

Mademoiselle de Scudéry a intitulé ce Roman (le dernier de tous ceux qu'elle a composés, & qui même n'a paru qu'après sa mort) *les Jeux*, parce qu'effectivement dans la première partie il est question de certains jeux d'esprit qui forment une espèce de prologue à l'Histoire de *Mathilde d'Aguilar*. La moderne Sapho suppose qu'une compagnie composée de cinq hommes & de quatre Dames, ayant fait une partie de plaisir dans un lieu agréable, situé sur le bord de la Seine, elle s'amusa à de petits jeux d'esprit, qui consistent à répondre à des questions galantes & spirituelles.

A faire des portraits en prose de certains personnages & de certains caractères.

Des descriptions pompeuses & agréables de différens lieux & de différentes fêtes.

Des comparaisons & des parallèles.

Des vers d'Elégie.

Des Madrigaux & des Chançons.

Des Enigmes & des Rébus.

Un Conte.

Une Histoire.

On fit neuf billets , dont chacun contenoit l'obligation de travailler dans quelqu'un de ces genres , & on les fit tirer au sort par chacune des personnes de la compagnie. La belle *Plotine* ayant ouvert son billet , trouva qu'elle étoit dans l'obligation de décider une question. Elle avoit trop d'esprit pour y être embarrassée ; mais il falloit bien lui en proposer au moins une : c'est ce que fit *Noromate* , en lui demandant *pourquoi un beau sot & une belle sotte sont plus sots que d'autres ?* *Plotine* n'hésita point à répondre , qu'au fond , quand quelqu'un étoit décidément sot , il ne l'étoit ni plus ni moins , soit qu'il fût beau ou qu'il fût laid ; mais que la beauté formant un contraste avec la sottise , faisoit remarquer davantage cette dernière ; que d'ailleurs on étoit toujours étonné de voir une belle personne ne pas joindre les charmes de l'esprit aux graces de la figure. Cette première réponse réussit si

bien, qu'on fit à *Plotine* une seconde question ; ſçavoir, *quelle différence il y a entre un flatteur & un complaisant ?* Elle répondit que le flatteur s'attachoit à dire des choses agréables, & le complaisant à faire toutes les actions qui pouvoient plaire ; que dans le fond l'un & l'autre avoient la même intention, qui étoit celle de séduire. Elle ajouta qu'après tout, quoique cette espèce de gens ne fût pas fort estimable, & fût souvent dangereuse, tous n'étoient pas coupables de fausseté & de trahison ; qu'il y avoit des gens flatteurs & complaisans par caractère ; mais que ceux-là étoient aisés à connoître. parce qu'ils flattoient presque également tout le monde. Enfin, qu'un des plus grands maux que produisît la flatterie, c'est qu'elle mettoit en garde contre toutes sortes de louanges, & faisoit désespérer d'en mériter de bien fondées.

Une troisième & dernière question qu'on fit à la belle répondante, fut de savoir *s'il falloit absolument avoir un confident en amour ?* *Plotine* répondit qu'il étoit difficile de s'en passer, qu'il étoit même absolument nécessaire lorsque l'amour étoit traversé & malheureux ; mais que lorsque deux amans étoient parfaitement contents

l'un de l'autre. ils n'avoient besoin que d'eux-mêmes. Cependant, ajouta-t-elle, comme on ne peut jamais répondre qu'il ne survienne une légère tracasserie ou un embarras quelconque, le plus sûr est d'avoir toujours un confident sous la main; comme les gens sages, même quand ils se portent bien, ont toujours des remèdes prêts pour s'en servir en cas de besoin.

Cléorite trouva dans son billet qu'il étoit chargé de faire un Madrigal: il se dépêcha de remplir sa tâche en décochant celui-ci:

On dit par-tout que je vous aime,

Belle *Iris*, jugez-en vous-même:

Au bal, au carouel, aux plaisirs les plus doux,

Je vous regrette, ou je ne vois que vous.

C'en étoit assez pour qu'on le tint quitte; & le tour de *Cléorite* étant ainsi passé, ce fut celui d'*Herminius*. Il se trouva qu'il étoit chargé de faire une Elégie; triste commission, dont il fallut pourtant bien qu'il s'acquittât. Après y avoir réfléchi quelque temps, il en fit une, que l'on ju-

gea suffisante , quoiqu'elle n'eût que vingt-cinq ou trente vers : en voici six qui nous ont paru les meilleurs de cette pièce :

Importune raison , allez faire des loix ,
Gouverner des États , concilier des Rois ;
Mais laissez-moi ces chagrins pleins de charmes ,
Ces plaisirs qu'on ne sent qu'en répandant des
 larmes ,
Et ne vous mêlez pas de régner sur un cœur
Qui veut avoir l'amour seul pour vainqueur.

Artimas fut chargé de faire une description brillante. Il s'en acquitta en dépeignant une maison de campagne délicieuse & superbe, digne du plus grand Prince & de la plus grande Princesse. Cette description est fort longue dans l'ouvrage de Mademoiselle de Scudéry ; & lorsqu'elle est enfin terminée, l'Auteur nous apprend lui-même que le palais qu'il vient de dépeindre est *Saint-Cloud*. & que les Maîtres dont il vante beaucoup les graces & les vertus, sont, *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, & *Madame Henriette d'Angleterre*, son épouse.

Enfin la spirituelle *Noromate* eut la

charge de conter une histoire, ou, pour mieux dire, de faire un Roman. Elle demanda qu'on lui permît de remettre au lendemain à s'acquitter de cette dette, qui devoit être un peu longue à payer. La compagnie y consentit, persuadée qu'elle en seroit bien dédommagée, & elle ne se trompa point. L'histoire qu'elle entreprit de conter est celle de *Mathilde d'Aguilar*, qui remplit seule les deux autres parties du Roman que nous avons sous les yeux.

Avant que d'en entamer l'extrait, il faut apprendre une Anecdote à nos Lecteurs. Cet ouvrage n'ayant jamais été imprimé qu'une fois, étoit devenu fort rare, lorsqu'en 1756, Madame de Villeneuve, veuve d'un Capitaine d'Infanterie, & amie du fameux Auteur tragique *Crébillon*, après avoir fait quelques autres Romans & Contes, dont le plus agréable est intitulé *les Contes Marins*, s'avisa de publier les Anecdotes d'*Alphonse*, onzième du nom, Roi de *Castille*, en quatre petites parties, formant deux volumes in-12. Cet ouvrage ne lui coûta pas grande peine: car ce n'est, à vrai dire, qu'une réimpression de l'histoire de *Mathilde d'Aguilar*. Elle convient

dans sa Préface qu'elle n'a fait que moderniser un ancien Roman, qu'elle traite de Bouquin, sans en indiquer le vrai titre, ni l'Auteur. Elle ajoute qu'elle en a retranché beaucoup de longueurs, de mauvaises expressions, & de mauvais tours de phrases, & supprimé des vers qui étoient pitoyables : cependant, dans la vérité du fait, ces changemens se réduisent à très-peu de chose ; & Madame *de Villeneuve* a bien fait de ne point nommer le Roman qu'elle prétendoit corriger, pour que personne ne s'apperçût du peu de corrections qu'elle y avoit faites. Cette Dame auroit peut-être rougi de ce plagiat, si elle eût vécu assez long-temps pour en essuyer le reproche ; mais à peine a-t-elle vu imprimer ces Anecdotes de la Cour d'*Alphonse* ; car elle est morte au mois de Décembre 1755, & l'Ouvrage porte la date de 1756. Il est vrai que c'est par une précaution usitée dans les Librairies de Paris, de dater de l'année suivante les ouvrages qui paroissent dans les derniers mois de l'année courante.

L'on fait que les Romans de Mademoiselle *de Scudéry*, & tous ceux de son temps, sont d'une intrigue assez compli-

quée. Celui-ci, sans être fort long, a ce défaut, & nous courrions risque d'ennuyer en faisant un extrait suivi : nous nous contenterons de nous arrêter sur quelques-unes des situations les plus singulières & les plus intéressantes ; il y en a de cette espèce dans *Mathilde d'Aguilar*.

L'Auteur suppose que, pendant la minorité d'*Alphonse XI*, Roi de Castille, il y eut dans ce Royaume des troubles, dont les principaux Auteurs furent deux Seigneurs nommés *Dom Juan & Dom Manuel*, *Alphonse* étant devenu majeur, jugea à propos de punir ces deux ambitieux, & vint d'abord aisément à bout du premier en le trompant, & le faisant massacrer ; mais le second, averti par la catastrophe de son rival, se tint sur ses gardes. Le Roi fit inutilement ce qu'il put pour l'attirer à sa Cour ; il alla même jusqu'à lui proposer d'épouser sa fille *Constance*. Mais *Dom Manuel* sentant que ce n'étoit qu'un piège qu'on lui tendoit, se hâta de marier *Constance* à *Dom Rodolphe d'Aguilar*, homme de grande Maison. Après avoir contracté cette alliance malgré le Monarque, il sentit qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre que de sortir d'Espagne, &

il se retira auprès du Roi d'Arragon. Les nouveaux époux ayant traversé les Pyrénées & une partie de la France, se rendirent à *Avignon*, où depuis quelques années les Papes chassés de Rome avoient établi leur Siège. Leur Cour y étoit brillante & spirituelle, & l'on y remarquoit, entr'autres, le savant & ingénieux *Pétrarque*. Quoique Ecclésiastique & Chanoine, * il étoit publiquement amoureux de la belle *Laure de Sade*; mais c'étoit d'un amour si pur & si platonique, qu'une Cour même plus régulière que celle des Papes de ce temps là, n'auroit pu s'en scandaliser. *Pétrarque* chantoit les attraits de sa maîtresse en vers Italiens charmans, & les premiers de quelque mérite que l'on eût entendus dans cette langue: il vantoit continuellement sa beauté, ses graces & son mérite; mais il avoit sur-tout grand soin de se plaindre de ses rigueurs: avec cette précaution, ces deux amans ne se quittoient pas, & ils étoient aimés & recherchés par la meilleure compagnie. Il n'arrivoit aucun Etranger à *Avignon* qui ne

* Mademoiselle de *Scudéry* dit que c'étoit de *Lombès* en Gascogne que *Pétrarque* étoit Chanoine.

briguât l'honneur d'être admis dans leur société ; *Constance* s'empressa à mériter leur amitié , & l'obtint ; sa fille unique *Mathilde d'Aguilar*, donna bientôt les plus grandes espérances de devenir une beauté accomplie , & une personne également aimable & spirituelle. *Laure* se fit un plaisir de partager avec sa mère le soin de son éducation , pendant quatorze à quinze ans ; *Mathilde* profita si bien de ses leçons , qu'on l'appelloit à Avignon la petite *Laure*. *Pétrarque* disoit qu'il faisoit tous ses efforts pour la rendre aimable & aimée de *Laure* , afin , ajoutoit-il d'accoutumer sa belle & cruelle maîtresse à aimer du moins quelqu'un ; il prioit souvent la petite *Mathilde* de présenter & de débiter ses sonnets , & de chanter les chansons qu'il faisoit pour *Laure*. Mademoiselle de *Scudéry* rapporte & traduit par extrait quelques - uns des sonnets & des chansons de *Pétrarque*. *Constance* & sa fille passoient une bonne partie de l'année dans la petite ville de l'Isle , sur la *Sorgue* , & alloient s'asseoir sur les bords de cette charmante fontaine de Vancluse , si bien célébrée par le Poëte Italien : le Roi de Sicile , Duc d'Anjou & Comte de

Provence , alloit y passer des journées , qu'il regardoit comme les plus agréables de sa vie. *Rodolphe & Constance* paroissoient avoir oublié l'Espagne , lorsque *Dom Fernand d'Albuquerque* arriva comme un Ambassadeur du Roi de Castille à la Cour d'Avignon ; il apprit qu'il s'y trouvoit deux Espagnoles , & fut bien-tôt qui elles étoient ; il les vit même chez *Laure* , & fut ébloui de l'éclat de la jeune *Mathilde*. Bientôt il ne s'occupa plus que du soin de procurer à cette famille les moyens de retourner dans sa patrie ; il leur proposa d'obtenir toute sûreté à cet effet. *Rodolphe* , qui ne pouvoit oublier son pays , y étoit assez disposé. Pour *Constance* , elle avoit une répugnance extrême à revoir la Castille , où elle croyoit que son père l'avoit empêché de régner. Mais peu de temps après le départ de l'Ambassadeur , la triste *Constance* mourut , & alors *Dom Fernand* obtint de *Dom Rodolphe* qu'il retourneroit & rameneroit sa fille en Espagne , ce qui fut exécuté. La séparation de *Mathilde* d'avec *Laure* lui coûta autant de larmes que la perte de sa mère.

Arrivés en Espagne & établis à Burgos ,

Mathilde, de l'aveu de son père, se lia avec deux Demoiselles également sages & honnêtes, l'une nommée *Dona Théodora*, l'autre *Dona Lucinde*. Elles lui firent le portrait de la Cour, dirent beaucoup de bien de la Reine, & même du Roi, qui étoit au fond assez juste & assez bon, quoiqu'il se crût obligé de faire quelques actes de rigueur; mais elles ne purent s'empêcher de lui peindre l'Infant *Dom Pedre* comme un Prince dont le caractère & les mauvaises inclinations devoient faire trembler l'Espagne, (effectivement ce Prince, qui régna après son père, fut, avec raison, surnommé *Pierre le-Cruel*.) En lui parlant des Dames de la Cour, elles lui firent l'éloge de *Jacinthe* & de *Doristée*; mais en même-temps elles lui apprirent que parmi ces Demoiselles, il y en avoit une dont la coquetterie ambitieuse étoit également adroite & dangereuse; c'étoit *Dona Marie de Padille*. Enfin, en parcourant la liste des jeunes Seigneurs Espagnols, *Lucinde* vanta le mérite de *Dom Alphonse de Benavidès* neveu de l'Amiral de *Castille*, & le fils de *Dom Albert*, favori du Roi.

Il se trouva justement que *Rodolphe* &

Albert étoient fort liés ensemble, celui-ci ayant, à la recommandation de *Dom Fernand*, beaucoup contribué au retour du premier. *Albert* pensa qu'il feroit une alliance digne de son fils, & capable de le rendre heureux, en lui faisant épouser *Dona Mathilde*; il le rappella donc de ses voyages, dont il savoit d'ailleurs qu'il avoit parfaitement profité. Il s'étoit plusieurs fois battu en duel en France, où cet exercice étoit alors permis par *Philippe de Valois*. Le jeune *Alphonse*, en approchant de Burgos, apprit en même tems que son père avoit formé le projet de le marier, & que son oncle, l'Amiral de *Castille*, étoit prêt à partir pour aller faire par mer une expédition contre les Maures. La première nouvelle l'affligea sensiblement; la seconde lui parut un prétexte pour gagner du temps; il ne s'arrêta donc que deux jours à Burgos, & les employa à prier, avec la plus grande instance, son père, de ne point penser à le marier: il l'assura que n'ayant de goût que pour la guerre, il concevoit qu'un établissement l'en détourneroit absolument, & déclara qu'il s'y refusoit entièrement. Il ne voulut point voir la personne qu'on

lui destinoit , & apprit seulement qu'elle n'avoit pas plus de goût pour le mariage que lui-même. Il trouva que cette circonstance étoit encore un moyen dont il devoit se servir pour se débarrasser de la proposition qui lui étoit faite ; ainsi en partant précipitamment pour aller joindre son oncle au port où se rassembloit la flotte , il pria un de ses parens , & de ses amis , nommé *Dom Felix* , de se charger d'une commission qui , à dire vrai , paroît extraordinaire ; c'étoit d'apprendre à cette *Dona Mathild* , qu'il ne connoissoit pas , que si elle ne vouloit pas s'unir à lui , il étoit encore plus éloigné de désirer de s'unir à elle. La lettre que Mademoiselle de *Scudery* lui fait écrire à cette occasion , & dont il chargea *Dom Felix* , est assez extraordinaire pour mériter que nous la transcrivions. La voici un peu abrégée.

» Ne pensez pas, Madame , que ce soit
» pour commencer à mériter vos bonnes
» graces , que j'ai l'honneur de vous écrire ;
» au contraire , j'en fais l'aveu , je suis tout-
» à fait indigne de vos bontés. Je sais que
» vous êtes une des plus belles personnes du
» monde ; & c'est justement à cause de cela

» que je veux vous fuir avec autant de soin
» que les autres vous cherchent, étant bien
» résolu de défendre mon cœur contre vos
» charmes. Oui, je suis un misérable am-
» b tieux, qui ne veux aimer que la gloire;
» je crois devoir vous donner cette preuve
» de respect, de vous découvrir le véri-
» table état de mon ame. Ne pensez pas,
» Madame, que je sois préoccupé d'une
» autre passion: non, j'ai un cœur ennemi
» de l'amour. Si je puis obtenir de vous
» que vous me refusiez, & que vous di-
» siez à l'illustre *Dom Rodolphe* que vous
» ne voulez pas absolument de moi, je
» vous en aurai toute ma vie la plus grande
» obligation. Je consens, si j'en aime & si
» j'en épouse jamais une autre, que vous
» me teniez pour un homme sans honneur
» & sans parole; mais si je peux vous ren-
» dre quelque service en suivant la carrière
» de la gloire, je fais vœu de m'y em-
» ployer volontiers, au péril même de ma
» vie. Je me trouve heureux de travailler
» à votre bonheur autant qu'à ma propre
» satisfaction, en ne pensant jamais à
» avoir l'honneur de vous épouser, ni de
» vous aimer, pas même de vous voir ».

Dom Félix eut de la peine à se charger de remettre une semblable Epître. Cependant il ne put refuser ce service à son ami ; & s'étant fait annoncer chez *Lucinde*, de qui il étoit parent, il lui dit qu'*Alphonse* l'avoit chargé d'une lettre pour *Mathilde* : le premier mouvement fut de la refuser ; mais il l'assura si bien qu'elle étoit favorable aux dispositions de la Demoiselle, qu'elle fut reçue. Dès que *Dom Félix* aperçut *Mathilde*, il sentit que si son ami l'avoit connue, il n'auroit sûrement rien négligé pour la posséder. Son premier mouvement fut de l'écrire à *Dom Alphonse*, & de lui faire entendre qu'il s'étoit bien pressé de faire une pareille déclaration ; mais toute réflexion faite, & par un retour sur son propre cœur, il n'en fit rien. Il retourna avec empressement chez *Dona Lucinde*, pour demander si l'on vouloit faire réponse à la lettre. Les trois amies avoient délibéré sur cela entre elles, & avoient décidé qu'il falloit simplement l'en faire remercier ; elles avoient conclu d'ailleurs qu'un homme qui paroissoit si amoureux de sa liberté, devoit nécessairement avoir de la grandeur d'ame. La réponse fut

donc verbale , mais honnête. *Dom Félix* la fit passer, & devenant lui-même de plus en plus amoureux de cette même personne qu'il étoit chargé de rebuter pour son ami, il prolongea autant qu'il put l'objet de sa commission, quoiqu'en apparence fort désagréable. Il avoit un rival qu'il connoissoit, c'étoit *Dom Fernand d'Albuquerque*. qui, le premier, avoit vu *Mathilde* à Avignon. Il s'y joignit bientôt un rival moins aimable que tous les autres, mais plus redoutable; ce fut l'Infant *Dom Pedre. Dona Marie de Padille*, qui étoit liée, presque malgré elle, avec *Théodora & Lucinde*, chercha à favoriser ces amours, voulant, par des voies également adroites & malhonnêtes, ramener à elle-même le fils du Souverain.

Peu de temps après, on apprit que l'Amiral ayant été faire le siège d'une place occupée par les Maures, *Alphonse* s'étoit distingué, & avoit été blessé; mais après avoir tué *Abomelic*, fils du Roi de Grenade. On exalta beaucoup sa valeur, & il se trouva heureusement que sa blessure n'étoit pas dangereuse; il fut en état d'assister aux fêtes que le Roi voulut donner pour

célébrer l'avantage que l'on venoit de remporter sur les Maures. Ce fut à ces fêtes qu'il se passa une révolution bien singulière dans le cœur de *Dom Alphonse*. Il y arriva déguisé, & dans le temps qu'on le croyoit encore malade des suites de sa blessure, il remporta tout l'honneur de cette espèce de tournoi. En recevant les prix qui lui furent adugés, il apperçut dans l'amphithéâtre, assez près de la Reine, une personne qui lui parut vraiment adorable. Son cœur s'ouvrit pour la première fois à des desirs & à des sentimens qu'il n'avoit jamais éprouvés ; il demanda le nom de cette belle Dame, & apprit que c'étoit *Dona Mathilde d'Aguilar* ; il sentit aussitôt la faute énorme qu'il avoit faite quelques mois auparavant ; il tomba dans le plus grand trouble, & bientôt dans le plus violent désespoir. On conçoit aisément quels sont les détails & les suites de cette terrible situation. *Alphonse* chercha, comme de raison, à se déclarer & à demander pardon de ses premières erreurs ; il en vint enfin à bout, mais l'on juge bien qu'il fut d'abord assez mal reçu, quoique au fond *Mathilde* partageât les sentimens qu'elle lui avoit inspirés ; mais elle ne

manqua pas de lui reprocher qu'elle étoit cette même *Mathilde* qu'il avoit rebutée, & à qui il avoit déclaré qu'il ne l'aimeroit jamais. *Alphonse* s'excusa de son mieux, & commença à entrevoir que sa maîtresse pourroit un jour lui être favorable; mais que d'obstacles & d'ennemis il avoit à combattre avant que de parvenir à quelque succès! *Dom Fernand* étoit redoutable par sa constance, & les services qu'il avoit rendus à *Albert* & à *Mathilde*. *Dom Félix* n'avoit garde de se découvrir; mais la facilité qu'il avoit de voir souvent *Lucinde*, faisoit qu'il pouvoit être à craindre; enfin *Dom Pedro* étoit le plus redoutable de tous, quoiqu'il fût bien décidé que *Mathilde* ne pouvoit avoir pour lui qu'une véritable aversion.

Dans ces circonstances, *Alphonse* fut obligé de repartir pour la guerre, après avoir assuré *Mathilde* qu'il n'y songeroit qu'à elle, aussi clairement & aussi précisément qu'il lui avoit fait savoir, quelques mois auparavant, qu'il ne vouloit ni l'épouser ni l'aimer. Avant que de se rendre au camp, il se battit contre *Dom Félix*, auquel il reprochoit de ne l'avoir pas averti à temps de la beauté & du mérite de *Ma-*

Mathilde. *Dom Pèdre* les sépara, & s'étant douté du sujet de la querelle, leur en fut, à l'un & à l'autre, le plus mauvais gré.

Alphonse fut encore blessé à la guerre, & même très-dangereusement : il étoit parvenu à mettre *Lucinde* dans ses intérêts, & cette véritable amie de *Mathilde* le prêtoit d'autant plus volontiers à le servir, qu'elle s'appercevoit très-bien que c'étoit obliger Mademoiselle d'*Aguilar* elle-même. *Lucinde* écrivoit donc à *Alphonse*, & lui rendoit compte des dispositions de son amante. Se croyant mortellement blessé, *Alphonse* lui adressa une lettre très-touchante pour elle & pour *Mathilde*; elle contenoit les plus tendres adieux : il reçut une réponse également tendre, dans laquelle on l'engageoit à vivre, & on lui manifestoit des sentimens qu'on ne lui auroit pas déclarés aussi clairement, si on ne l'avoit pas cru dans un si grand danger; mais il guérit de ses blessures, & fut de ce moment tout-à-fait assuré du cœur de sa maîtresse.

De retour à *Burgos*, il fut bientôt débarassé de deux de ses rivaux, mais non pas du plus dangereux. *Dom Fernand* & *Dom Félix* formèrent tous deux le projet d'enle-

ver *Don Mathilde*; mais ayant pénétré respectivement leurs desseins, *Dom Félix* découvrit ceux de son rival à *Mademoiselle d'Aguilar*. *Fernand* s'en étant apperçu, se battit avec *Dom Félix*, le blessa mortellement, & fut blessé à son tour. *Dom Alphonse* arriva par hasard, mais très-à-propos pour les séparer. *Fernand*, quoique blessé, s'enfuit en passant une rivière. *Félix* reçut de *Dom Alphonse* tous les secours que celui-ci put lui procurer; mais il mourut après avoir découvert à son ancien ami tout le secret de la conjuration faite pour l'enlèvement de *Mathilde*. *Fernand* craignant avec raison d'être recherché pour la mort de *Dom Félix*, passa chez les Maures de Grenade.

Il ne restoit donc plus de véritable rival à *Alphonse* que *Dom Pedre*; mais combien de chagrin celui-ci ne causa-t-il pas aux deux amans, & que de dangers ne leur fit-il pas courir, malgré le ménagement & la délicatesse avec lesquels ils se conduisoient? L'infant s'étoit apperçu de leur intelligence, & il ne négligea rien pour les traverser & les rendre malheureux. La seconde partie de ce Roman n'est remplie

que des suites & des effets de cette cruelle persécution.

Dom Juan, frère de *Dona Lucinde*, épousa *Dona Jacinthe*, fille d'honneur de la Reine; le mariage se fait dans une superbe maison de campagne, appartenante à *Lucinde* & à son frère; *Mathilde*, *Alphonse* & l'Infant *Dom Pèdre* même s'y rendent. Ce dernier forme un projet horrible; c'est de faire mettre le feu au milieu de la nuit à l'appartement où seroit *Dom Alphonse*, de l'y brûler, & d'enlever *Mathilde* au milieu du tumulte occasionné par l'incendie. Heureusement *Alphonse* s'échappe; il court à l'appartement de *Mathilde*, & la rencontre à l'instant qu'on l'enlevoit. Après avoir tué & dissipé les ravisseurs, qui étoient des gens des *Dom Pèdre*, il recouvre sa maîtresse, & la met en sûreté entre les mains de *Lucinde*. L'Infant fait semblant de n'avoir aucune part à cet attentat.

Le temps ne fait qu'accroître la haine de ce Prince cruel contre *Alphonse*; mais en cherchant à le faire périr, il ne fait que contribuer à sa gloire. La guerre continuant contre les Maures, l'Amiral de Castille

n'avoit pour toute armée qu'une flotte composée seulement de trente galères; les Mahométans, au contraire, avoient des gros vaisseaux & plus de galères que les Espagnols. Avec des forces si inégales, les Chrétiens ne devoient pas attaquer. *Alphonse* étoit auprès de l'Amiral son oncle, & *Dom Pèdre* vouloit le faire périr; en conséquence il fait envoyer un ordre absolu à la flotte de hasarder le combat: il se donne; l'Amiral est pris, & la flotte défaite; mais *Alphonse* y fait des actions de valeur si surprenantes, qu'elles lui acquierent un honneur infini. Il avoit écrit à *Mahilde* pour lui faire les adieux, croyant ne pas revenir de cette dangereuse expédition; il lui fit part du bonheur avec lequel il en étoit échappé; & l'on juge du plaisir qu'elle en ressentit. Elle fut témoin de la réception honorable qui lui fut faite à la Cour; mais ce nouvel *Alcide* n'étoit pas encore au bout de ses travaux.

On apprit que les Maures, avec 150 mille hommes, assiégeoient la ville de *Tariffé*; il fut question d'y jeter du secours, & sur tout d'y faire passer un Commandant brave & intrépide pour la défendre.

dre. *Dom Pèdre* engagea le Roi son père à jeter les yeux sur *Alphonse de Bennavidès* pour remplir encore cette belle, mais dangereuse commission. Notre Héros n'hésita pas à l'accepter, quoiqu'il en sentît tout le péril. Il prit encore congé de *Mahilde*, croyant aller à la mort. Ces amans ne se cachèrent plus alors quels étoient leurs sentimens mutuels, & s'expliquèrent sur les affreux projets de *Dom Pedre*, les trahisons de *Padille*, & la foiblesse du Roi de Castille, qui ignoroit les défauts de son fils, ou avoit trop d'indulgence pour ce Prince, qui devoit être un jour un tyran détestable.

Le lendemain, *Alphonse de Bennavidès* partit pour aller se jeter dans *Tariffe*; il rassembla environ cinq cens Cavaliers Espagnols, à la tête desquels il surprit, at-
taqua & força un quartier de l'armée des assiégeans; & ayant fait un grand carnage & emmené un prisonnier qui lui parut un Cavalier de distinction, quoiqu'il eût la visière de son casque baissée, il entra ainsi dans la place assiégée. Le lendemain il apprit que le prisonnier s'étoit échappé, & eut lieu de soupçonner que c'étoit en corrompant ses gardes, qui l'avoient fait

passer par-dessus la muraille , au moyen de quelques pierreries qu'il leur avoit distribuées. Ces soupçons étoient fondés ; il fit arrêter les coupables , & se fit apporter les pierreries. Quel fut son étonnement, quand il reconnut parmi elles le portrait de *Mathilde* ! Il se douta alors que celui qu'il avoit pris étoit *Dom Ferdinand* ; car il savoit que ce rival, pendant qu'il étoit à Avignon, avoit fait copier secrètement ce portrait, d'après un qui avoit été fait pour *Laure*. Il garda précieusement cette image de celle qu'il adoroit.

Cependant il falloit qu'*Alphonse* fût le plus grand Capitaine que l'Espagne eût jamais produit, pour défendre si longtemps la forteresse de *Tariffe*, assiégée par deux armées nombreuses, commandées par les Rois de Maroc & de Grenade en personnes. Il donna le temps au Roi de Castille de presser ceux de Portugal & d'Arragon de lui envoyer des secours pour opérer une diversion, d'autant plus nécessaire, que la perte de *Tariffe* eût été irréparable. Ces secours arrivèrent, l'un commandé par *Henri Denis* en personne, l'autre par *Dom Manuel*, grand-père de

Mathilde, qui, comme nous l'avons dit au commencement de cette histoire, étoit passé au service du Roi d'Arragon. Ce vieux Seigneur vit en passant par Séville, où la Cour s'étoit rassemblée, sa petite-fille en deuil de *Dom Rodolphe* son père, qui venoit de mourir. Ce fut une raison de plus pour qu'il la recommandât instamment au Roi de Castille, qui, de son côté, venoit de perdre la Reine son épouse. Ce Monarque promit d'avoir un soin particulier de cette jeune & aimable personne, qui d'ailleurs ne quittoit point la maison de *Théodora* & de *Lucinde*, ses premières connoissances, également dignes de son estime & de son amitié.

Les secours nécessaires à *Dom Alphonse* approchoient; mais les Maures en étoient mieux informés que lui, & ils sentirent qu'ils devoient faire les derniers efforts pour prendre la place avant qu'on vînt attaquer leur camp. Pour cet effet, ils préparèrent un assaut général, & voulurent faire entendre en même temps à *Alphonse* qu'il n'avoit aucun secours à espérer. Le Roi de Maroc décida que *Dom Fernand*, qui (comme nous l'avons dit) étoit dans le camp & dans le parti

des Maures, seroit chargé d'aller notifier au Commandant de la place assiégée, cette fausse & désagréable nouvelle. *Fernand*, qui sentit toute l'horreur de la commission, s'en excusa autant qu'il put : enfin, forcé de se présenter sous les murs de *Tarisse*, & annoncé comme ayant un avis important à donner à *Alphonse*, il fit ce que lui dicta le remords d'avoir abandonné sa patrie, & l'envie de mourir du moins en la servant. Arrivé au pied des murailles, & le Gouverneur s'y étant présenté; *Alphonse*, lui dit *Dom Fernand*, ne crains point l'assaut général qu'on prépare contre ta place; un secours formidable, envoyé par les trois Rois Chrétiens de l'Espagne, s'approche, & attaquera peut-être dès demain l'armée des Maures: fais de ton côté tes préparatifs pour une sortie. Je me dévoue à la mort pour rendre à ma patrie l'important service de te donner cet avis. Effectivement, dans l'instant même *Dom Fernand* fut massacré par les Maures. *Alphonse* profita de l'avis, sans craindre l'assaut que les Mahométans n'étoient pas en état de donner avant qu'il fût attaqué. Ayant apperçu le lendemain dans le camp des Maures un mou-

vement qui annonçoit l'attaque des Chrétiens, il fit une si vigoureuse sortie, que l'armée des Infidèles, prise entre deux feux, fut entièrement défaite. Ce ne fut pourtant pas sans peine; le corps des Aragonois souffrit beaucoup, & *Dom Manuel* étoit prêt à perdre la vie, si *Alphonse*, étant parvenu jusques à lui, ne la lui eût sauvée. Le Roi de Maroc fut tué dans cette affaire; & ses femmes & la Princesse *Fatime* sa fille furent emmenées prisonnières. *Alphonse* les envoya au Roi, & rentra dans *Tariffe*, jusqu'à ce que son Souverain, qui étoit à Séville, l'envoyât chercher pour le féliciter & le récompenser des importants services qu'il avoit rendus à l'Etat. *Dom Pèdre*, toujours furieux de ses succès, & moins amoureux de *Mathilde*, que piqué de ce que tout s'opposoit aux desseins criminels qu'il avoit formés sur elle, préparoit de nouvelles noirceurs.

Alphonse devoit trouver encore un obstacle plus grand à son bonheur. Depuis que *Dom Manuel* avoit recommandé sa petite-fille aux bontés du Roi, ce Monarque l'avoit vue souvent, & ayant fait plus d'attention à ses charmes, il avoit re-

connu en elle tous les traits de *Constance* sa mère, qu'il avoit autrefois désiré d'épouser. Il étoit veuf; & en Monarque, persuadé que la vieille ne pouvoit jamais lui être reprochée, il pensa à partager son trône avec la jeune *Mathilde*, dans l'espérance de rendre ses derniers jours heureux. Dès que *Dom Manuel* fut de retour de l'armée, le Roi lui fit quelques ouvertures à ce sujet, en lui demandant le secret, mais le priant d'y préparer tout doucement sa petite-fille. Le vieux Seigneur obéit avec ménagement; & *Mathilde* lui ayant fait confidence de tout ce qu'elle craignoit de *Dom Pèdre*: ce n'est point à ce Prince que vous êtes destinée, lui dit il, & vous n'aurez rien à craindre de sa part; mais vous ne devez point aussi donner votre ambition à donner votre main à *Dom Alphonse*. Ces mots dont on refusa de lui donner l'explication, jettèrent *Mathilde* dans la plus grande inquiétude, & ce qui arriva bientôt après, éclaircit ce mystère. *Alphonse* revenu victorieux, fut caressé de son Souverain, qui promit de lui accorder la grace qui pouvoit le toucher davantage. *Alphonse*, sans hésiter, se jeta aux pieds

de son Souverain , & lui demanda pour toute grace la main de *Malthide*. Alors le Monarque irrité , & ne pouvant se contenir , non-seulement le refusa , mais fit entendre au jeune Espagnol que lui-même étoit son rival. *Alphonse* se retira confus & pénétré de douleur ; il ne retourna auprès de *Mathilde* , que pour lui dire qu'il voyoit bien qu'il n'avoit plus qu'à mourir pour ne pas mettre obstacle à sa grandeur , & ne pas lui fermer le chemin du trône. Il restoit quelques Maures à détruire ; les débris de l'armée du Roi de Grenade s'étoient retranchés sous *Algésir* ; *Alphonse* demanda au Roi la permission d'aller l'attaquer , & il réussit encore à n'acquérir que de la gloire où il ne cherchoit que la mort. Il revenoit triomphant de cette expédition , lorsqu'il trouva l'Infant *Dom Pèdre* prêt à ravir encore une fois *Dona Mathilde* à son père même. Il ne reconnut point d'abord quel étoit l'auteur de cet enlèvement , & ayant fondu sur les indignes ravisseurs , *Dom Pèdre* fut blessé. Le Roi informé des circonstances de cet événement , plaignit peu son fils , qui d'ailleurs , par malheur pour l'Espagne , n'étoit pas dangereusement blessé. Al-

phonse n'osant cependant se présenter devant le Roi après avoir versé le sang de son fils, alla achever d'enlever aux Maures de Grenade le reste des places qu'ils possédoient encore en Castille; enfin ayant ainsi procuré à son Roi les moyens de faire la paix la plus glorieuse, il revint à ses pieds, mais tremblant de l'arrêt qui alloit être porté contre lui; il savoit d'ailleurs que le Roi persistoit toujours dans son amour pour *Mathilde*, quoique les refus constans de cette aimable fille fussent cause qu'il ne s'étoit pas encore déterminé à l'épouser. L'Infant *Dom Pèdre* ne paroissoit éloigné de la Cour que par rapport à l'amour qu'il avoit témoigné pour elle; cependant le Roi de Castille avoit pris un parti généreux, il s'étoit vaincu lui-même, & le jour qu'il donna audience à *Alphonse*, il manda *Dom Manuel*, & les ayant fait entrer tous les deux ensemble, il leur déclara que bien loin de vouloir faire le malheur de deux personnes, dont l'une avoit mérité sa tendresse & l'autre sa reconnoissance, il consentoit à unir *Alphonse* & *Mathilde*. L'on juge avec quels transports de joie & de satisfaction fut reçue une pareille nouvelle,

même par *Dom Manuel*, qui sentoit combien le repos & le bonheur de sa petite-fille en dépendoient. Après avoir baisé mille fois les mains de leur bienfaiteur, ils couroient en faire part à *Mathilde* lorsque le Roi les arrêtant, leur fit sentir qu'il falloit prendre quelques précautions contre la jalouse fureur de son fils. *Que je suis malheureux*, leur dit-il, *d'avoir mis au monde un pareil monstre, & d'être obligé de lui laisser ma Couronne ! mais enfin je veux vous soustraire à sa rage : choisissez, ô mon cher Bennavidès, l'emploi le plus honorable & le plus tranquille qui vous écarte de ma Cour ; après avoir assuré votre bonheur, partez pour vous y rendre ; je ne veux point voir Mathilde : mes bienfaits vous rendront heureux par tout. Pour vous, Dom Manuel, retournez en Arragon.*

Alphonse & Mathilde trouvèrent aisément quel étoit le poste qui leur convenoit pour remplir les intentions du Monarque ; ce fut celui d'Ambassadeur de Castille auprès du Pape résident à Avignon. *Clément VI.* venoit d'occuper le Trône Pontifical, & s'annonçoit comme devant relever l'éclat de la Tiare ; il étoit

François, & homme de qualité (de la Maison de *Beaufort* en Auvergne, de laquelle descendent Messieurs de *Montboissier Canillac*) ; les grands Emplois qu'il avoit remplis en France, lui avoient donné une profonde connoissance de la politique, & son caractère étoit ferme. Il se servoit des foudres de l'Eglise d'une manière qui le faisoit redouter. Ce fut auprès de lui qu'*Alphonse* demanda d'être envoyé. *Mathilde* étoit sûre d'y retrouver sa chère *Laure* & son ami *Pétrarque*. Tous leurs desirs furent accomplis ; ils partirent pour leur nouvelle résidence, & *Dom Manuel* retourna en Arragon.

Alphonse & *Mathilde* passèrent bien des années heureux & tranquilles dans cette douce société. Un nouveau personnage non moins aimable, & qui fut dans la suite aussi illustre que *Pétrarque*, s'y étoit joint ; c'étoit le jeune *Boccace*, moins Poëte que conteur aimable ; il faisoit passer des soirées délicieuses aux Habitans des bords de la *Sorgue* & de la retraite de *Vaucluse*.

Ce fut là qu'*Alphonse* & *Mathilde* apprirent les malheurs dont fut accablée la Castille, & s'en consolèrent. Le Roi

Alphonse étant mort, *Dom Pèdre* monta sur le trône, & rappella le souvenir des règnes de *Caligula* & de *Néron*. *Dona Marie de Padille* étoit enfin venue à bout de le subjuguier à force de complaisances criminelles. La politique engagea *Dom Pèdre* à épouser *Blanche de Bourbon*; mais il ne fit par-là que se préparer à de nouveaux crimes; il l'empoisonna. La France armée pour venger la mort de cette Reine innocente, envoya contre lui le brave *Bertrand du Guesclin*, & la terre fut purgée de ce monstre.

Nous avons dit au commencement de cet article, que *Mademoiselle de Scudéry* avoit cité dans son *Roman de Mathilde d'Aguilar*, quelques sonnets de *Pétrarque*; peut-être nos Lecteurs seront-ils bien-aisés de les retrouver ici d'une traduction plus moderne que la poésie de la *Sapho Française*.

*Imitation du Sonnet trente-huitième , dans
le quel Pétrarque se plaint des parures
qui rendent sa maîtresse plus belle , &
de son miroir qui la rend si fière , qu'elle
rebute son amour , & n'aime qu'elle-
même.*

Bijoux , diamans , perles fines ,
Ah ! pourquoi parez-vous la beauté que je sers ?
Fleurs , pourquoi l'ornez-vous ? C'est m'offrir des
épines.

Non , non , je ne veux plus vous chanter dans mes
vers.

Et toi , miroir de la divine *Laure* ,
Ne lui révèle plus que ses attraits vainqueurs
Doivent forcer un mortel qui l'adore
A souffrir toutes ses rigueurs.

Je te maudis , miroir funeste ;
Je vous maudis , cruels bijoux ;
Mes vœux seroient comblés sans vous.

Un seul soulagement me reste :
Quand *Laure* s'aime uniquement ,
Elle chérit l'objet le plus charmant.

Autre Imitation du Sonnet deux cent-unième dans certaines éditions, & environ le quarantième dans d'autres, commençant par Real natura, &c.

Le Roi de Sicile, Duc d'Anjou & Comte de Provence, ayant vu la belle *Laure* dans une fête qui se donnoit à Cavaillon, la distingua entre toutes les Dames Provençales qui s'y trouvoient en grand nombre, & la salua d'un baiser, comme la plus belle. *Laure* s'en fit honneur, & *Pétrarque* célébra cette distinction, & en félicita sa maîtresse, parce que l'admiration d'un Roi, étant sur-tout ainsi exprimée en public, ne peut exciter la jalousie d'un amant aussi délicat & aussi sûr de la vertu de sa belle, que l'étoit *Pétrarque*.

Distinguant d'un coup d'œil rapide ;
Entre deux cens beautés l'objet le plus charmant ;
Grand Roi, tu prends l'aigle pour guide ,
Le soleil est le but de ton discernement.

Laure à qui je rends mon hommage ,
En reçoit de ta part un plus noble & plus prompt ;
Ah ! de baiser sa main je n'ai pas l'avantage ,
Et tu lui fais honneur en lui baisant le front .

O grand Roi ! de toute ta gloire
Un seul rayon combleroit mes desirs ;
Garde tous tes trésors , garde tous tes plaisirs .

Sur tous tes ennemis remporte la victoire ;
Mais que j'obtienne enfin par mes soins assidus
Ces baisers qui te semblent dûs .



*Imitation du cent-quatre-vingt-neuvième
Sonnet, dans lequel Pétrarque parle d'une
fête qu'il donna sur la rivière de Sorgue à
Laure, & à douze autres Dames.*

Petit vaisseau sans cordages, sans voiles,
J'ai cru vous voir offrir à mes yeux enchantés
L'astre du jour & douze étoiles;
Vous avez porté *Laure* & douze autres beautés.

Ces Navires fameux que nous vantent les Fables,
Celui du beau *Pâris*, & celui que *Jason*
Arma pour enlever la célèbre toison,
A ton bateau léger ne sont pas comparables.

Pour mieux séduire encore nos sens,
Laure forma quelques accens;
De quels transports mon ame fut saisie!!

Quand je la vis monter sur son char radieux,
Que j'enviai le sort de ces courriers fougueux
Qui traînoient loin de moi cette beauté chérie!!

Autre Imitation du soixante sixième Sonnet Erano i capei d'oro, dans lequel Pétrarque fait le portrait de Laure, telle qu'elle étoit la première fois qu'il la vit. Il assure que rien ne peut le détacher de ses charmes, quoiqu'il y ait long-temps qu'il l'adore.

Il m'en souvient, *Laure*, tes blonds cheveux
Formoient, en longs anneaux, une chaîne dorée ;
Un feu brillant pétilloit dans tes yeux,
Ta bouche étoit de pourpre colorée.

Quand je te vis pour la première fois,
Dans ton regard je crus voir l'Amour même ;
Exerçant son pouvoir suprême,
Et me dictant d'impérieuses loix.

Depuis ce moment je soupire :
A chanter tes appas j'ai consacré mes jours ;
Et quand tu les perdrois, je les verrois toujours.
Sur un sincère amour le temps n'a point d'empire ;
Un cœur vraiment épris est toujours enflammé* :
Qui peut cesser d'aimer, n'a jamais bien aimé.

* Ces deux derniers vers sont de Mademoiselle de Scudéry, & les seuls dont nous ayons fait usage.

Réduction en un seul Sonnet de trois Sonnets de Pétrarque, dont le premier commence par O bella man, sur un gant de la belle Laure qu'il avoit dérobé, & qu'elle le força de rendre.

Un instant a vu naître & finir mon bonheur,
D'un joli gant tissu de fine soie,
Le hasard & l'amour m'avoient fait possesseur ;
Rien n'égalait les transports de ma joie.

Mais je n'ai pu le garder un seul jour,
Ce gant fait pour des doigts façonnés par l'Amour,
Pour une main plus blanche que l'ivoire ;
Que j'ai mal profité d'une grande victoire !

Aisément on me l'a repris :
Pour conserver un bijoux d'un tel prix,
Je devois fuir, combattre même :

Je le fais bien, & si j'eusse attaqué
Quelque fier ennemi, je m'en serois moqué ;
Mais puis-je résister à la beauté que j'aime ?



Imitation du cent quatre-vingt-sixième Sonnet Liete Pensole, sur une absence de Laure, que l'on croyoit être l'effet de la jalousie de son mari. Mademoiselle de Scudéry ignoroit apparemment cette circonstance de la vie de cette femme célèbre qui est attestée dans la vie de Pétrarque, donnée il y a quelques années, en 3 vol. in-4^o. par un M. de Sade, qui nous apprend que Laure avoit épousé un de ses ancêtres. Ce mari n'étoit point jaloux; mais l'hommage du Poète étoit si public, & faisoit tant de bruit, que sans être tourmenté de cette frénésie, cet époux pouvoit, comme on dit, en avoir de tems en tems la puce à l'oreille. C'est dans un de ces momens d'humeur qu'il empêcha Laure d'aller à la promenade avec ses compagnes. Voilà quel est le sujet de ce Sonnet, qui est en forme de Dialogue. Pétrarque parle le premier :

Des compagnes de Laure assemblage fidelle ;
 Pourquoi ne vois-je pas aujourd'hui parmi vous
 Cette beauté pour moi si douce & si cruelle ?
 Rép. Pétrarque, c'est l'effet d'un sentiment jaloux.

Ce sont-là de tes jeux , cruelle jalousie ;
C'est pour les plus tendres amans
Que tu réserves tes tourmens :
Qui de nous n'a souffert de cette frénésie ?

Pour se dérober à ses coups,
Il faut dissimuler ce qu'on dit , ce qu'on pense ?
Laure , cet art trompeur est-il donc fait pour
vous ?

Non : sur ce front où brille l'innocence ,
Dans ces yeux obscurcis d'une douce langueur ,
On lit tous les secrets de votre tendre cœur.



*Réduction de deux Sonnets de Pétrarque
sur le portrait de Laure, fait par Simon de
Sienne.*

Rival de *Zeuxis* & d'*Apelle* ,
Cher *Simon* , en offrant à nos yeux enchantés
De l'objet que je sers les visibles beautés ,
Tu rends & sa jeunesse & ta gloire immortelle.

Si tu pouvois t'élever jusqu'aux cieux ,
Et du feu créateur ravir une étincelle ,
Tu nous peindrois son ame aussi pure que belle ;
Tu peindrois son esprit plus charmant que ses
yeux.

Mais ton pinceau toujours sincère
Peindroit son cœur rebelle à mes tendres desirs ,
Ennemi de l'amour , ennemi des plaisirs.

Moi , de *Pygmalion* imitant la prière ,
Au ciel j'adresserois ces vœux :
» Grands Dieux, animez-la, mais pour me rendre
heureux ! »

*Réduction de quatre Sonnets de Pétrarque ,
sur l'affliction & les larmes de Laure.*

Laure étoit affligée ; hélas ! à sa langueur
Je pris l'intérêt le plus tendre ;
Ce que je vis alors est gravé dans mon cœur ;
Mais mon esprit peut-il le rendre ?

Ah ! quel charme est plus fort que celui de ses
pleurs !

La nature étoit attentive ;
Les oiseaux se taisoient, respectoient ses douleurs ;
L'onde de nos ruisseaux s'arrêtoit sur la rive.

Comme l'on voit les tendres fleurs ,
Brillantes de mille couleurs ,
Naître sur la terre arrosée ,

Ses larmes , en douce rosée ,
Baignant ton visage & son sein ,
D'amours nouveaux faisoient naître un essain ;



A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume d'Octobre de la *Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 30 Septembre 1778. AMEILHON.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST,
Place Cambrai.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

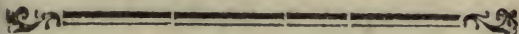
OCTOBRE 1778. SECOND VOLUME.



A P A R I S,

AU BUREAU, rue du Four S. Honoré, près
S. Eustache, pour Paris;

AU BUREAU & chez DEMONVILLE, Imprimeur-
Libraire de l'Académie Française, rue Saint-
Severin, pour la Province.



Avec Approbation & Privilège du Roi.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OCTOBRE 1778. *Second Volume.*

DEUXIÈME CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

*Extrait de la présente Histoire du très-
preux & vaillant Guerin de Monglave,
lequel fit en son temps plusieurs nobles &
illustres faits en armes, & aussi parle
des terribles & merveilleux faits de Ro-
bastre & Perdrigon, pour secourir ledit
Guerin & ses enfans.*

*Avec un bref Sommaire des nobles proues-
ses & vaillances de Gallien Restauré,*

A ij

filz du noble Olivier le Marquis, & de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, qui fut Empereur de Constantinople, par M. L. C. D. T.

Nota. Les bonnes Editions de ces deux Romans sont pour *Guerin de Monglave* un in-4^o. ou petit in-folio gothique, imprimé à Paris, sans date, & pour *Gallien Restauré*, une Edition petit in-folio gothique. Paris, 1500.

Dans toutes les Editions, & même les manuscrits de *Guerin de Monglave*, il commence ainsi :

» **A** l'issue de l'hyver, que le joli temps
 » de prime vert commence, & qu'on voit
 » arbres verdoyer, fleurs épanouir, &
 » qu'on oit oisillons chanter en toute joie
 » & douceur, tant que les verds bocca-
 » ges retentissent de leurs tons, & que
 » cœurs tristes, pensifs & dolens s'en
 » éjouissent, s'émeuvent à délaissier deuil
 » & tristesse, & se parforcent à valoir
 » mieux ». Le brave *Guerin*, filz de *Flo-*
rimond, Duc d'Aquitaine, jouissoit paisi-
 blement de la gloire qu'il avoit acquise
 dans la noble ville de *Monglave*. Cette
 superbe Cité, reconnue de nos jours pour

être la Métropole des Gaules, & qui semble dominer sur le Rhône & la Saone, ne portoit pas encore le nom de Lyon. Elle avoit été long-temps soumise au joug des Sarrafins, & c'étoit à la valeur de *Guerin* qu'elle devoit sa liberté. Il avoit vaincu *Gazier*, Sultan de la Haute Narbonnoise, & l'avoit fait son prisonnier, ainsi que toute sa famille, lorsque la beauté de la Princesse *Mabilette*, fille du Sultan, obligea le vainqueur lui-même à porter des chaînes. Il soupira, désira, demanda la main de la Princesse, & fut favorablement écouté. *Mabilette* & le Sultan, son père, consentirent à se faire *chrétiens* : l'*Apostole de Lyon* (qui dès ce temps-là étoit le premier Prélat de l'Eglise Gallicane, assisté de ses Chanoines, tous fils de Rois, de Ducs, ou au moins de Comtes, & partant grands Clercs) conféra le baptême au Sultan & à sa fille, & dès le lendemain célébra le mariage de *Guerin* & de *Mabilette*. Le brave *Gazier* ne tarda pas à aller en Paradis recevoir la récompense de sa conversion, & sa fille cueillit les fruits les plus doux de son mariage, car en moins de quatre années elle fut mere de quatre grands & beaux en-

fans , qu'elle éleva dans la crainte de Dieu , & à qui leur pere apprit qu'il ne falloit avoir peur d'aucun autre. Déjà ils se trouvoient tous quatre en état de porter les armes , lorsque le Seigneur de *Mon-glave* apprit que le Duc *Florimond* , son pere , étoit passé *de vie à trépas* , & presque en même-temps qu'*Hunaut* s'étoit emparé de la souveraineté d'Aquitaine. Cet *Hunaut* devoit le jour à *Guerin* lui-même ; il étoit le fruit des amours de notre héros avec une demoiselle , suivante de la Duchesse sa mere , qui lui avoit donné les premieres leçons de galanterie dans une Cour où l'honneur des Dames étoit en grande recommandation.

Guerin trouva , avec raison , que son fils naturel étoit très-dénaturé , puisqu'il vouloit disputer à son pere l'héritage de son aïeul : ainsi il s'occupa sérieusement des moyens de s'affurer d'un certain nombre de Chevaliers & de Troupes qui fissent repentir *Hunaut* de sa *déloyauté*. Dans ces circonstances, un jour de fête solennelle , *Mabilette* voyant à sa table ses quatre fils bien parés : Noble Duc , dit-elle à son époux, que de graces ne devons-nous pas au Ciel de nous avoir donné ces

quatre fils , tels que le moindre a déjà l'air noble , la force & l'adresse d'un Chevalier ? *Guerin* , pour la première fois de sa vie , laissa voir de l'impatience à sa chère *Mabilette*. « Oui , de par Dieu , » Dame , lui répondit - il , si grands & » forts sont-ils que n'ai plus de plaisir à » les tenir dans ma Cour , où je les vois » vivre en fénéantise entre bals , soulas » & festins ; telle vie ne leur acquérera » nul los (gloire) , ains (mais) bornera » leur chevance à n'être que très - petits » compagnons ».

En disant ces paroles , le Duc *Guerin* regardoit les quatre fils ; l'aîné se nommoit *Arnaud* , le second *Milon* , le troisième *Regnier* , & le plus jeune & le plus beau des quatre se nommoit *Girard*. « Enfans , » ajouta le bon Duc , je ne veux pas que » vous ignoriez comment j'ai acquis cette » souveraineté ; après le repas je vous en » ferai le conte (c'est-à-dire l'histoire) ». Effectivement , le soir même il leur dit : « Ores me souviens - je qu'étant de votre » âge , je laissai père & mère , amis , » jeux & bombance ; je me rendis à la » Cour de *Charlemagne* , qui m'accueillit » comme haut Baron que j'étois. Il étoit

» jeune aussi, & aimoit à gaber. *Guerin*,
» me dit-il un jour, je remarque en vous
» cette noble ambition qui ne vous laisse
» voir aucune conquête au-dessus de vo-
» tre courage; je parie que vous ne vou-
» driez pas jouer contre moi vos espéran-
» ces sur cet échiquier, à moins que je ne
» misse gros au jeu. Si fait, répondis-je,
» les joueraï-je, pourvu que gagiez con-
» tre moi seulement votre Royaume de
» France. Eh bien! voyons, dit *Charles*,
» qui se croyoit fort aux échecs. Nous
» jouons; je lui gagne son Royaume; il
» se met à rire: moi je lui jure par *Saint-*
» *Martin* & par bien d'autres Saints de
» mon pays d'Aquitaine, qu'il faut qu'il
» me paye par quelque accommodement.
» J'y consens, mon ami, me dit enfin le
» Roi; tu connois mes prétentions sur la
» belle Ville & le fort Château de *Mon-*
» *glave*, dont les Sarrasins se sont empa-
» rés; eh bien, je te les abandonne, & te
» prêterai six mille lances pour en faire la
» conquête. Content de cet arrangement,
» j'attendis l'effet de la promesse; mais il
» lui fut impossible de me la tenir: les
» Saxons s'étant révoltés, s'avancèrent
» jusqu'au bord du Rhin; *Charles* fut

» obligé de partir avec toutes les forces.
» pour aller les combattre. Je pris le parti
» de ne devoir qu'à moi seul la conquête
» qui m'étoit promise: vous voyez quels
» ont été mes succès; & vous autres qua-
» tre grands gaillards comme vous êtes,
» ne rougissez-vous point de perdre tems:
» & jeunesse à banqueter comme poussins
» mangeant grains sous une mue? Par S.
» *Martin* aimerois-je mieux n'avoir point
» lignée, que l'avoir comme folle vigne:
» qui ne porte point de raisins. Ses quatre
» fils s'écrierent aussi-tôt tout d'une voix:
» Noble pere, faites-nous délivrer armes,
» harnois, bagage, & tout ce qui est né-
» cessaire pour nous équiper, rien de plus:
» ne vous requérons que vos ordres &
» votre bénédiction. Enfans dignes de mon
» sang, leur dit le bon Duc *Guerin*, je
» vois qu'en vous résident franchise &
» courage: ores sus donc, *Arnaud*, irez-
» en Aquitaine vous emparer de cette hoi-
» rie qui nous revient légitimement. *Mi-*
» *lon*, irez trouver mon frere *Anseume*
» qui regne dans la ville de Pavie, & vous
» y gouvernerez suivant ses avis & l'occa-
» sion. Vous, *Regnier*, allez en France avec
» votre frere *Girard*; saluez le Roi *Char-*

» *lemagne* de ma part ; attachez-vous à son
 » service , ne le fâchez en rien , car ce
 » Prince est léger de colere ; foyez loyaux
 » à son égard , & je suis assuré que vous ,
 » *Regnier* , serez son Connétable ; & vous ,
 » *Girard* , son Grand-Chambellan. Les
 » quatre fils prêterent serment d'exécuter
 » les ordres de leur pere ».

Quand *Mabilette* les entendit , elle se
 mit à pleurer chaudement , & voulant ca-
 cher ses larmes , courut dans son oratoire.
 La plus fidelle & avisée de ses Demoisel-
 les l'y suivit en la réconfortant. « Doulce
 » Dame , lui disoit-elle , la gloire de vos
 » enfans ne vous est-elle pas encore plus
 » chere que le plaisir de les voir ? Bien sa-
 » vez qu'un chat dans une maison , qui ne
 » se repaît que de poulets & de perdrix ,
 » & qui ne prend point de souris , est re-
 » gardé comme charge inutile , & ne mé-
 » rite rien de celui qui le nourrit. Dame ,
 » laissez-les aller leurs terres (chemins) ,
 » & priez le doux Rédempteur & la
 » Benoïste Vierge , qu'ils les gardent d'en-
 » combres & mal fins ». *Mabilette* , après
 avoir long-temps larmoyé , se consola enfin ,
 en disant : « *Providence sur tout* , ils sont
 » grands & forts , & tels que quatre nobles

» éperviés qui ont trop long-temps gardé
» le nid , il faut qu'ils aillent chercher
» proie & pâture ». Pour *Guerin*, il vit
partir avec plaisir ses quatre enfans. « J'en-
» vie votre sort, leur dit-il, & bien que
» gouverner doucement mes vassaux &
» caresser *Mabilette* soit genre de vie qui
» me plaise, mieux aimerois-je aller en-
» core chercher les hautes aventures,
» comme le faisoit autrefois avec mes
» deux anciens amis le terrible géant *Ro-*
» *bastre* & l'enchanteur *Perdrigon*. Voyez-
» vous, mes enfans, âge & mariage
» amoindrissent souvent Chevalerie. Je
» suis à présent comme lion apprivoisé,
» & mes amis sont tombés en dévotion.
» *Robastre* s'est fait Hermite : *Perdrigon*
» a fait vœu de ne plus avoir affaire aux
» diables, qui cependant faisoient tout ce
» qu'il vouloit. Notre vie à tous trois n'est
» plus qu'une espece de sommeil; mais,
» par la vertu de Dieu, peu de bruit suffi-
» roit pour nous réveiller. Mon noncha-
» loir & leurs patenôtres ne tiendroient
» pas long-temps contre l'ardeur de vous
» secourir, si besoin aviez de l'épée de vo-
» tre pere, de la massue de *Robastre*, &
» même des forcelleries de *Perdrigon* ».

Cela dit, il les embrassa, & les quatre frères étant montés à cheval, baissèrent le fer de leurs lances aux pieds de leur père, reçurent sa bénédiction, & partirent. Au milieu de la Ville même ils se séparèrent. *Milon* prit le chemin de Pavie, *Girard* & *Regnier* celui de Paris, & *Arnaud* celui d'Aquitaine : il arriva au bout d'un mois dans la capitale de ce Duché; & sans se faire connoître, se logea dans la plus belle & la meilleure Hôtellerie de la Ville.

L'Hôte étoit un bon & gros homme, nommé *Othon*; & l'Hôtesse une petite femme grosse & toute ronde, bavarde & curieuse à l'excès, comme toutes celles de son état. Le train d'*Arnaud* n'en impositoit pas, car il n'étoit suivi que d'un simple Ecuyer, & ses armes n'étoient pas brillantes; mais sa jeunesse & sa bonne mine excitèrent la curiosité de la bonne femme, & elle alla dans l'écurie interroger l'Ecuyer qui pansoit le cheval de son Maître & le sien. Elle le pressa vivement de lui apprendre quel étoit ce jeune Seigneur, « Cap de bious, dit l'Ecuyer, (qui étoit un vieux Gascon que *Guerin* avoit mis au service de son fils, parce qu'il connoissoit le pays & le chemin d'Aquitaine) » cap de

» bious, je le crois, que c'est un Seigneur,
» car c'est celui de tout ce pays; mais je
» dis le véritable ». L'Hôtesse trouva ces
paroles assez importantes pour les rappor-
ter bien vite à son mari. Celui-ci voulant
absolument éclaircir ce fait, s'adressa à
Arnaud lui-même; Le jeune Chevalier
ayant l'ame trop noble pour dissimuler,
convint qu'il avoit droit au Duché d'A-
quitaine, puisqu'il étoit le fils aîné du Duc
Guerin, fils de *Florimond*. L'Hôte voulut
aussi-tôt se jeter à ses pieds, mais le jeune
Duc le pria de lui garder le secret du
moins pour quelques jours. Il le promit, &
eût peut-être tenu parole; mais déjà sa ba-
varde de femme avoit été conter ce qu'elle
avoit appris de l'Ecuyer à une douzaine de
ses voisines, si bien que le secret avoit cir-
culé dans le quartier, & étoit enfin par-
venu aux oreilles du Maire de la Ville.

Le bâtard *Hunaut* étoit haï, & méritoit
de l'être; le Maire, homme de tête, le
détestoit; ce Magistrat saisit avidement
l'occasion de lui nuire; il prit le parti d'o-
pérer une révolution qu'il préméditoit de-
puis quelque temps; il assembla les Jurats,
& se mettant à leur tête, ils se rendirent
à l'Hôtellerie tous revêtus de leurs chape-

rons. Le Maire qui avoit servi autrefois le Duc *Guerin*, ne vit pas plutôt son fils, qu'il reconnut en lui tous les traits de son père, & même du Duc *Florimond*, son grand-père. Le Corps-de-Ville entier se jeta à ses genoux, lui jura fidélité, & l'assura qu'il alloit assembler & mettre en armes la Bourgeoisie, & qu'ils accoureroient tous bientôt pour l'élever sur leur trône & le défendre. L'exécution suivit la promesse; en moins de vingt-quatre heures, tout *Bordeaux* fut armé, & prêt à combattre en faveur du Duc *Arnaud*.

Hunaut eût eu de la peine à résister à la révolte générale, quand même il auroit eu le courage de défendre son usurpation; mais il étoit lâche & traître, il prit le parti de dissimuler. Il protesta qu'il ne conservoit l'Aquitaine que pour les enfans du Duc *Guerin*, que dès que l'aîné se présentoit, il étoit prêt à lui rendre son héritage, & il s'empressa à aller le saluer & à lui jurer obéissance & fidélité. *Arnaud*, qui n'avoit encore aucune expérience en fait de politique & sur-tout de trahison: « Cher » *Hunaut*, lui dit-il, je n'oublie point » que le sang du Duc *Guerin* coule égale- » ment dans nos veines; je partagerai tou-

» jours volontiers avec vous mes biens &
» ma puissance, persuadé que vous ne
» vous écarterez jamais de la loyauté que
» vous venez de me promettre, & que
» vous m'aidez à faire le bonheur des
» habitans de ces belles contrées ».

Le nouveau Duc d'Aquitaine se fit bientôt adorer de ses Sujets. Plaise au Ciel, disoit-il souvent en lui-même, que mes freres aient autant de succès dans leurs entreprises ! Ses vœux étoient déjà pleinement exaucés quant à *Milon*. *Anseume*, Duc de Pavie, en voyant arriver ce fils de *Guerin*, son frere, remercia le Ciel de lui avoir donné dans *Milon* un fils qu'il n'avoit point obtenu jusqu'alors. Il lui fit épouser sa fille unique, le présenta comme son successeur aux Barons de ses Etats qui le reconnurent unanimement pour tel.

Les deux freres cadets ne se virent pas si promptement en possession des Souverainetés qui leur étoient destinées ; mais ils y parvinrent aussi après des aventures assez singulieres que nous allons raconter. Ils descendirent ensemble le Rhône, & admirerent, pendant quelque tems, la différence des deux rives de ce fleuve majestueux ; d'un côté, des montagnes

élevées , mais fertiles , & dont le sommet étoit orné de pâturages , & même de riches vignobles ; de l'autre , une plaine & quelques côteaux ornés de villages & d'habitations : enfin ils apperçurent une grande ville , dont les tours & les clochers multipliés annonçoient l'étendue & la population. Que nous serions heureux , dit *Regnier* à son frere , si cette grande Cité devoit être notre conquête , & le premier lieu soumis à notre domination ! Pourquoi cela ne seroit-il pas , répondit *Girard* ? *Charlemagne* pourra bien nous donner cette ville , lui qui , en conscience , doit tout son royaume à notre pere , puisqu'il l'avoit perdu contre lui aux échecs. Sur cet espoir , ils entrent dans la ville , demandent son nom , & apprennent que c'est celle de *Vienne*. Alors ils déclarent qu'on ait à leur donner le meilleur logement , attendu qu'ils seront bientôt Seigneurs & Comtes de cette ville , s'ils ne sont Ducs de toute la province. Quelques habitans sont stupéfaits de ces propos ; quelques-uns s'en moquent ; d'autres s'en fâchent ; mais craignant la colere de ces deux jeunes Chevaliers , ils vont avertir le Gouverneur de la place. Celui-ci , homme sage & doux ,

vient aussi-tôt au devant d'eux, & leur demande avec politesse, qui ils sont, & sur quoi sont fondées leurs prétentions. Ils le lui disent, avec franchise; il les reconnoît pour les enfans du Duc *Guerin*, & les traite avec les égards & la distinction que méritent leur figure & les dispositions qu'il reconnoît en eux. Je ne doute pas, mes jeunes Seigneurs, leur dit-il, que *Charlemagne* ne s'acquitte envers vous d'une partie de ce qu'il doit à votre père, mais vous ne prenez pas le chemin de sa Cour; vous y tournez le dos, demain je vous le ferai reprendre; en attendant, je vais vous faire la meilleure chere possible, & je ne vous demande, pour toute reconnaissance, que de vous souvenir de moi quand vous serez les Maîtres de ce pays, & de m'accorder la même confiance qu'ont toujours eu en moi ceux qui en ont été les Souverains. Les jeunes gens, très-fatisfaits, se reposèrent chez le bon Commandant, & étant partis le lendemain, arriverent heureusement à Paris; ils se rendirent droit au Palais de l'Empereur, qui, dans ce moment, étoit à table avec les Ducs *Naymes de Bavière*, *Richard de Normandie* & *Salomon de Bretagne*, & péné-

trèrent aisément jusqu'à la porte de la pièce qui précédoit celle du festin. Là, ils furent arrêtés par les Huissiers du Palais, qui furent choqués de la familiarité avec laquelle ils vouloient entrer, & leur demanderent d'un ton assez rogue, qui ils étoient : Nous sommes, répondirent-ils, le Connétable & le Grand-Chambellan de *Charlemagne*. A ces mots, l'un des deux Huissiers se prit à rire; l'autre se fâchant : Vous êtes bien hardis, leur dit-il, de prendre de pareils titres, jeunes gens que nous ne connoissons pas; en même-temps, il leva sa masse d'armes pour en porter un coup à *Girard*; mais celui-ci la lui arrachant des mains, le frappe sur la tête, & le renverse mort à ses pieds. De grands cris s'élevent & se font entendre de l'Empereur & des Seigneurs qui étoient à table avec lui. Le Duc *Naymes* sort, & l'Empereur lui-même le suit pour savoir de quoi il s'agit. Les deux freres s'avancent d'un air très-délibéré, &, sans aucune crainte, lui disent qui ils sont, d'où ils viennent, quelles sont leurs prétentions. Le Monarque alors quittant l'air sévère avec lequel il les avoit reçus d'abord, & leur souriant avec bonté : jeunes gens, leur

dit-il , je vois que vous ne connoissez encore d'autre Cour que celle de votre pere , mais je préfere la noble hardiessè que je vois en vous , à la connoissance des autres usages que vous auriez pu acquérir ; j'ai trop aimé votre pere *Guerin* pour ne pas vous pardonner vos premieres fautes , & ne pas me charger de votre fortune ; je me charge aussi de payer l'amende que vous devez aux parens de mon Huissier (1).

Les quatre fils de *Guerin* se trouvoient donc tous dans une situation assez heureuse ; le premier étoit Souverain d'un grand pays , & les trois autres , dans le chemin d'une grande forme ; cependant il s'en falloit de beaucoup qu'ils fussent au bout de leurs aventures & de leurs travaux.

Revenons à *Arnaud*. Ce jeune Duc gouvernoit la province d'Aquitaine avec douceur , & s'étoit fait , en peu de tems , adorer de ses Sujets , qui lui adresserent

(1) Du temps de *Charlemagne* , lorsqu'un Seigneur ou Chevalier tuoit ou blessoit un vilain , il en étoit quitte pour payer une amende , ou au blessé , ou à la famille du mort ; aujourd'ui l'on n'en est pas quitte à si bon marché , & cette vieille loi ne subsiste plus que pour les chevaux de poste.

leurs prieres, pour l'engager à leur donner un Héritier de sa puissance & de ses vertus. *Arnaud*, toujours séduit par le Bâtard qu'il croyoit lui avoir cédé de bonne foi sa Couronne, pensa ne pouvoir mieux faire que de le consulter, & lui fournit ainsi des armes contre lui-même, & le moyen d'exécuter le plus noir projet. Vous avez pour voisin, lui dit *Hunaut*, le Sultan *Florent*; c'est un assez puissant Souverain, maître de plusieurs grandes villes sur les bords de *la Dour*: à la vérité, il est Sarrasin, & par conséquent notre ennemi naturel; mais j'ai fait avec lui une trêve qui doit durer encore plusieurs années. La Princesse *Frégonde*, sa fille, est la plus charmante personne qui existe; il est vrai qu'elle a été élevée dans la Religion Mahométane, mais nous n'aurons pas de peine à la détacher de cette Religion-là, qui est bien plus séduisante pour les hommes que pour les femmes. Croyez-moi, ajouta le traître, allons faire une visite au bon Sultan; il sera enchanté de vous donner sa fille, & quand vous l'aurez épousée, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Le jeune *Arnaud* envisagea, dans cette proposition, deux grands avantages; celui d'épouser une jolie Princesse, & celui de

convertir une illustre Sarrafine à la Religion Chrétienne; moyennant quoi il consentit à se rendre au Château de *Beaulande*, qui étoit la résidence du Sultan *Florent*. Le jour étant pris pour leur départ, le traître *Hunaut* envoya à l'avance un de ses Confidens. Cet émissaire, digne de son maître, étoit chargé de faire entendre au Prince Mahométan, qu'*Hunaut* étoit très-disposé à embrasser sa Religion, & que, voulant y attirer son frere, il avoit formé le dessein de le rendre amoureux de *Frégonde*, dans l'espérance que, pour l'obtenir, il lui sacrifieroit volontiers son Christianisme. *Florent*, ainsi averti, fit rendre à *Arnaud* les plus grands honneurs, & lui présenta sa fille *Frégonde*, qui parut au jeune Duc telle qu'on la lui avoit dépeinte : il en devint éperduement amoureux, & fit de son côté le même effet sur la Princesse. Le souper fut somptueux & des plus gais; le Sultan dit, à la vérité, dans la conversation, qu'il ne donneroit sa fille qu'à un Prince qui embrasseroit sa Religion; *Hunaut* faisoit signe à son jeune frere qu'il réussiroit sans cela, & *Florent*, sans insister jusqu'à un certain point, voyoit avec plaisir qu'*Arnaud* s'enflam-

moit pour sa fille , persuadé qu'elle viendrait à bout de le convertir ; mais il se trompoit , *Frégonde* fut la plus foible ; & soit que ce fût l'effet de la grace , ou celui de l'amour , ce fut elle qui devint Chrétienne. Pendant quelques jours , le Sultan leur laissa la facilité de se promener & de causer ensemble ; ils ne tarderent pas à s'éclaircir sur leurs sentimens mutuels. Après être convenue qu'elle aimoit *Arnaud* , *Frégonde* avouoit déjà qu'elle ne pouvoit plus souffrir *Mahomet* ; lorsque l'exécrable *Hunaut* , informé par *Arnaud* même des progrès qu'il faisoit sur le cœur & l'esprit de la Princesse , vit qu'il étoit temps de consommer la trahison qu'il méditoit. Il fut trouver *Florent* : Sultan , lui dit-il , c'est moi qui ai conclu avec toi un traité de paix , ou du moins une trêve que tu n'aurois pu espérer d'aucun autre Prince Chrétien ; pour te prouver que je veux l'exécuter de bonne foi , je vais te donner un important avis. *Arnaud* , que j'espérois soumettre à ta fille & à ta loi , te trahit ; il l'a séduite , & c'est elle qui se soumet à lui , il doit l'enlever , l'épouser à la Chrétienne dans ses Etats , & ensuite revenir ravager les tiens ; mais je t'offre un

moyen sûr de te venger, si tu veux me remettre en possession de l'Aquitaine ; dès demain je prends le turban , je te livre *Arnaud* , & je serai désormais ton plus fidele allié. *Florent* frémit du danger qu'il croyoit avoir couru ; il embrassa *Hunaut* , & ils convinrent ensemble d'arrêter *Arnaud* & de s'en assurer. Le traître auroit bien autant aimé qu'il s'en fût défait ; mais le Sultan ne voulut pas aller plus loin. On prit le moment où le jeune Duc étoit aux genoux de *Frégonde* ; on vint troubler les instructions pathétiques & tendres qu'il lui donnoit ; on le saisit, on l'enchaîna , & , malgré les cris de la belle Princesse , on l'entraîna dans une obscure prison. Dès le lendemain matin , le Bâtard troqua son Mortier (coëffure des Chevaliers & Seigneurs François de ce temps-là) contre un Turban. Il alla dans la grande Mosquée , fit tout haut sa profession de foi Mahométane , & assista à la priere. Il étoit dans l'enthousiasme du bonheur , se croyant déjà rentré dans son Duché d'Aquitaine ; il se disposa en effet à s'y rendre , mais par des chemins détournés , & à petites journées, afin de donner le temps à ses Emissaires d'y arriver avant lui , & de préparer , par quelques mensonges , les Peu-

ples à son retour. Ayant obtenu la permission de cacher, au moins pendant la route, les marques de son apostasie, il partit, mais l'ame bourrelée, & l'esprit agité de la faute, & de la trahison qu'il avoit commise, des songes épouvantables le tourmenterent pendant les premiers jours de son voyage; il croyoit toujours voir deux enfers ouverts sous ses pas, celui des apostats & celui des traîtres. Au milieu de ces affreuses agitations, en traversant une forêt, il entend le son d'une petite cloche, & ne peut s'empêcher de tourner vers le lieu d'où parloit ce bruit. Il arriva à la porte d'un hermitage; la vue d'une petite croix placée au-dessus de cette porte le fait frémir & rappelle son apostasie. Cependant il frappe, quoiqu'en tremblant, & sa peur redouble en voyant paroître une espece de Géant d'un aspect horrible; des cheveux roux & hérissés s'élevent sur son large front; une barbe de pareille couleur, longue & touffue, descend jusqu'à la ceinture de corde qui serre sa robe de bure sur ses reins. *Chrétien*, que veux-tu de moi, lui dit ce terrible Hermite d'une voix rauque? Ce mot de *Chrétien* est un coup de foudre pour le criminel *Hunaut*. Hélas!

je

je ne le suis plus, dit-il en le précipitant la face contre terre & se frappant la poitrine. Le singulier Hermite auquel *Hunaut* adressoit la parole, étoit le célèbre géant *Robastre*, que nous avons vu figurer dans le Roman d'*Huon de Bordeaux*. On se rappelle qu'il étoit fils du démon *Malembun*, si cher à *Obéron* & au brave *Ogier le Danois*. *Robastre* avoit autrefois aidé le Duc *Guerin* à conquérir *Monglave*; & après bien des aventures, lui & son ami *Perdri-gon* s'étoient retirés dans cette forêt pour y faire pénitence, & y vivre en paix & avec édification. Chacun d'eux avoit sa cellule dans un canton de cette forêt. *Robastre*, plus pieux qu'éclairé, n'avoit point perdu son caractère de brutalité; le cœur du Géant avoit été touché par la Grace, mais l'écorce étoit demeurée rude & grossière: *Si tu n'es plus Chrétien, que viens-tu donc faire ici*, dit-il assez brutalement à *Hunaut*? *Confesser mes péchés*, lui répondit-il, *demander pénitence & absolution*.
 » Confesse, confesse, lui dit le Géant;
 » je ne serai pas fâché de savoir ton his-
 » toire, elle peut être curieuse; si je ne
 » peux pas te donner l'absolution, au
 » moins suis-je bon pour t'imposer une

» rude pénitence ». Aussi - tôt l'Apostat, déchiré par ses remords, se mit à détailler tous ses crimes sans en omettre aucune circonstance. *Robastre*, quoiqu'il eût vu bien des trahisons dans sa vie, fut indigné de celle-ci ; mais il ne put s'empêcher d'être touché des larmes & du repentir de son Pénitent. Quand la confession fut finie, il se recueillit ; & réfléchissant en lui-même sur ce qu'il venoit d'entendre, il fit un raisonnement plus gigantesque que théologique. » Ce drôle-là, dit il en lui-même, » est un grand criminel ; mais il est bien » repentant ; s'il meurt dans les dispositions où je le vois, il ira en Paradis ; » mais s'il vit encore, il ne peut manquer » de faire, dans le reste de sa vie, plus » d'un mauvais coup ; dépêchons-nous de » l'envoyer en l'autre monde pour le salut » de son ame ». Le fruit de ces réflexions fut de lui donner sur la tempe un grand coup de poing, qui l'étendit mort à ses pieds.

Après avoir fait cette bonne œuvre, car le bon Géant la croyoit telle, il ne s'occupa plus que des moyens de pouvoir délivrer le fils de son ancien ami le Duc *Guerin*, de la prison où il savoit qu'il étoit.

détenu. La chose lui paroïssoit, avec raison très-difficile; il connoïssoit la puissance de *Florent*, la grandeur de sa ville, & la force de son Château. » Je ne peux, se disoit-il » à lui-même, faire cette besogne moi » tout seul; & quand j'aurai massacré » quatre ou cinq cents Mécréans à coups » de barre je n'en ferai pas plus avancé; » le grand nombre m'accablera, & je ne » ferai peut être que hâter la mort du fils » de mon ami ». Dans cet embarras, il crut devoir aller consulter son Confrere, le ci-devant enchanteur *Perdrigon*. Il savoit le chemin de son hermitage, il le prit, embarrassé pourtant un peu des propositions qu'il alloit lui faire; car il n'ignoroit pas que *Perdrigon* avoit fait un vœu solennel de renoncer à tout enchantement & à tout commerce avec les diables. Il arriva, conta avec franchise tout ce qu'il venoit d'apprendre, ce qu'il avoit fait & ce qu'il vouloit faire. Les scrupules firent effectivement long-temps balancer le second Hermite, mais *Robastre* ayant employé le peu qu'il avoit d'éloquence & de théologie pour lui persuader que quand on n'avoit commerce avec le diable qu'à bonne intention, il n'y avoit point de mal à cela, il vint

enfin à bout de le décider. » Allons , dit
» *Perdrigon* , je vais essayer si j'ai encore
» quelque pouvoir sur les lutins & les dé-
» mons ; il faut espérer que s'ils ont été
» autrefois mes maîtres quand j'étois mé-
» créant & pécheur , je ferai le leur , à
» présent que je suis pieux & dévot. Si les
» grandes merveilles que je vais opérer
» sont des miracles plutôt que des actes
» de forcellerie , je n'aurai rien à me re-
» procher. Allez , mon ami , allez secourir
» *Arnaud* ; j'espère que je serai bientôt à
» portée de vous aider si vous y êtes em-
» barrassé , & que je forcerai le diable à
» combattre contre lui-même ».

Robastre se met donc en chemin pour
se rendre à *Beaulande* : il avoit enterré dans
le fond de sa cellule une vieille cuirasse ;
il l'endosse , attache deux poignards rouil-
lés à sa ceinture de corde , & par-dessus
tout cela revêt une robe de *Santon* ou de
riche Mahométan ; il savoit parfaitement
jouer ce personnage , ayant été autrefois
initié à leurs mystères. Il se présente donc,
en chantant & tournant à leur manière , au
milieu de la place de *Beaulande*. Le peuple
assemblé l'admire comme un personnage
étrange par sa figure , & encore davan-

tage par tout ce qu'il raconte. Il dit qu'il vient de la *Meque* ; qu'il a vu *Médine* , le détroit de *Babelmandel* , la *Chine* , la *Corée* , le *Thibet* , conte des choses inouïes & inconcevables de ce pays - là : il demande l'aumône au nom de *Mahomet* , on lui apporte de toutes parts du pilau , des pains cuits sous la cendre , du mouton , de la volaille , &c. tout lui est bon ; il accepte , dévore tout , & paroît encore plus extraordinaire par son appétit , que par sa figure. On le présente au Sultan , & celui-ci veut le faire voir à sa fille pour la divertir. Le faux Derviche prend un ton emphatique , & lui promet , de la part du Ciel , des secours imprévus & tout à fait extraordinaires : en attendant , il demande la permission de voir & d'examiner sa main & ses yeux pour lui révéler les secrets de l'avenir ; il obtient cette grace avec d'autant plus de facilité qu'il montre en cachette à la Princesse la croix & le chapelet qui étoient sous sa robe de Derviche ; elle comprend alors qu'il s'agit de quelque commission secrète pour elle , & dit à son pere qu'elle veut consulter ce saint homme sur quelques scrupules de conscience. Il ne faut pas disputer des goûts en fait de

dévotion , le Sultan , étonné de cette confiance , laisse sa fille avec liberté de faire ce qui lui plaît. Dès que l'étrange Derviche fut tête à tête avec *Frégonde* , il se fit si bien connoître à la Princesse , qu'elle ne put manquer de lui découvrir tous ses secrets ; non seulement elle entretenoit correspondance avec le jeune prisonnier , mais elle le voyoit à l'insçu de son pere , & passoit même des nuits entieres avec lui dans sa prison ; elle avoit gagné le Géolier , & entroit par un souterrain : un esclave fidele apportoit des provisions avec lesquelles elle régaloit *Arnaud* , dont le corps étoit réconforté par ces rafraîchissemens , & qui en récompense fortifioit l'ame de *Frégonde* dans les dispositions où elle étoit d'embrasser la Religion chrétienne. Le bon Géant l'assuroit qu'il alloit prendre ses mesures pour visiter aussi le prisonnier , le consoler & le délivrer.

Ces deux personnes , également bien intentionnées pour *Arnaud* , s'étant ainsi concertées , tromperent le Sultan. La Princesse assura que c'étoit le plus habile Docteur de la Loi Mahométane qu'elle eût encore entendu , & ajouta qu'elle étoit persuadée que s'il entreprenoit la conversion

du prisonnier , il ne pouvoit manquer d'y réussir. *Florent* qui eût bien autant aimé l'avoir pour gendre que *Hunaut* , pourvu qu'il eût également pris le turban , proposa au *Marabou* de se charger de cette conversion. Celui-ci accepta la commission avec plaisir , & répondit, sur sa barbe, qu'il s'en acquitteroit parfaitement. Le Sultan le fit donc conduire à la tour où étoit enfermé *Arnaud* ; & comme les Gardes ne connoissoient pas l'entrée secrète par où passoit *Frégonde* , ils le descendirent avec des cordes jusques dans le caveau qui renfermoit le Prince. *Arnaud* n'avoit jamais vu *Robastre* , qu'il ne connoissoit que par le récit que lui avoit fait le Duc *Guerin* , son pere , des exploits de ce brave & terrible fils de *Malembun*. A l'aspect de cette énorme figure qu'il voyoit descendre dans sa prison , il prit une torche pour reconnoître ce que c'étoit ; le feu prit à la barbe de *Robastre* , dont la moitié brûla , en jettant une fumée épaisse qui remplit tout le caveau. Le Géant , en faisant une grimace affreuse , l'étouffa promptement avec ses mains , & se trouvant enfin sur le pavé du souterrain ; il courut les bras ouverts , & enleva tendrement *Arnaud* à quatre pieds de terre , en

ferrant contre ses joues le reste de sa barbe brûlée. *Fils du noble Guerin*, lui dit-il, prends courage ; je suis *Robastre* & je viens pour te délivrer. *Arnaud* connoissant alors l'ancien compagnon d'armes de son pere, l'assûra de son amitié, & alloit lui faire le récit de ces malheurs ; mais au seul nom d'*Hunaut*, l'Hermite l'interrompit : » Mon » ami, lui dit-il ; ne crains plus rien de ce » traître, je l'ai envoyé en Paradis, où ce » coquin ne méritoit guere d'aller ; mais » quand on a embrassé mon état, il faut » faire du bien quand on en trouve l'occa- » sion. Je l'ai confessé & assommé ; ne son- » geons plus qu'à te tirer d'ici ».

Les Pages sont toujours malins, un petit *Icoglan* (Page Musulman) prêtant l'oreille à la grille par laquelle *Robastre* étoit descendu, entendit toute la conversation, & ayant bien reconnu que l'Hermite n'étoit point du tout Mahométan, il alla en avvertir *Florent*. Le Sultan, furieux, vouloit d'abord faire mourir le faux Derviche ; mais faisant réflexion qu'il étoit déjà dans le cachot, il prit le parti de l'y laisser, & se contenta de lui envoyer un vilain Eunuque qui, lui jettant par le trou un morceau de pain noir, lui adressa ces douces

paroles : *Tiens , chien de Chrétien qui contrefaits le Derviche , en voilà plus qu'il ne t'en faut pour ta nourriture jusqu'à ce que tu sois empalé.* A ce mot d'empalé , *Robastre* vit bien qu'il étoit découvert , & en parut aussi affligé que du mauvais repas que l'on lui propofoit de faire ; mais *Arnaud* le rassura , en lui promettant qu'ils auroient cette nuit même un très-bon souper. Effectivement , avant minuit , la porte secrète du souterain s'ouvrit , & *Frégonde* arriva , suivie de son Esclave , chargé d'une triple provision de vivres & de bouteilles. Les deux Amans mangerent avec quelque modération ; mais *Robastre* acheva de consommer les provisions , sans penser à en laisser le moindre morceau à l'esclave qui les avoit apportées : il ne réserva que la valeur d'un seul goblet d'eau , & expliqua après le souper à la Princesse l'usage qu'il vouloit en faire ; c'étoit de la baptiser & de la marier tout de suite avec *Arnaud* , persuadé qu'elle avoit été assez instruite par le jeune Duc. *Crescite & multiplicamini* , leur dit-il , en leur donnant la bénédiction nuptiale ; c'est ma foi le seul mot de latin que je scache ; réfléchissez là-dessus une couple d'heures , pendant ce

tèms le Géolier & moi nous allons faire une expédition , après laquelle je viendrai vous retrouver. Effectivement avant le retour du jour , *Robastre* & le Géolier prirent des mesures pour s'emparer de la tour. Avec un gros & fort levier que celui-ci fournit , la chose fut bientôt exécutée. *Robastre* leve la trape , & passant dans l'intérieur du château , réveille à grands coups de barre la garnison qui étoit endormie ; il en assomme environ la moitié , convertit & baptise le reste , qui se jette à ses pieds & lui demande grace : il se trouve seul maître de la place , qu'il barricade de maniere que personne ne peut y entrer sans sa permission. Sire , dit-il alors au Duc *Arnaud* , il faut absolument que vous profitiez du reste de la nuit , non pour goûter les douceurs du mariage que je viens de bénir , mais pour retourner en Aquitaine vous y faire reconnoître de vos sujets , leur apprendre la trahison d'*Hunaut* & sa mort , & chercher du secours pour venir me délivrer & tirer de cette tour votre épouse que je garde avec moi : nous trouverons bien moyen de nous défendre ; car vous voyez que je suis moi seul assez fort pour tenir tête à plusieurs autres ; & je

compte sur des secours extraordinaires ; je prie Madame la Duchesse d'Aquitaine de n'avoir pas peur, si, quand vous serez parti, elle voit des choses fort étranges : du reste je suis honnête homme ; ne craignez rien, j'en aurai grand soin. *Arnaud* savoit bien qu'il ne falloit pas contrarier le bon Géant, & quoique cet arrangement lui parût un peu fâcheux, il consentit à partir. Il y avoit dans la tour des vivres pour un mois, proportionné à la garnison qui y étoit ci-devant : comme *Robastre* en avoit tué la moitié, quoiqu'il mangêât comme dix, ils avoient par conséquent de quoi vivre pour quelque-tems.

Le lendemain le nouveau Capitaine de la tour annonça lui-même ce qui s'étoit passé pendant la nuit, en jettant par les crénaux dans les fossés, les corps de ceux qu'il avoit assommés. On voulut entrer dans la tour ; on la trouva bien barricadée : d'un autre côté, on cherchoit la Princesse dans le palais, & on ne la trouvoit point ; on se douta de ce qui étoit arrivé, & le Sultan, en personne, se présenta à la porte de la tour. *Robastre* parut aux crénaux : *Soudan*, s'écria-t-il, que viens-tu chercher ici ? Ma fille & ta tête,

répondit *Florent*. Prends garde que je ne descende & que je ne brise la tienne, repart *Robastre* : à l'égard de ta fille, elle est Chrétienne, & de plus femme d'*Arnaud*, pour qui je la garde ici. *Florent*, furieux, fit signe à ses Archers, qui lancerent une nuée de flèches sur *Robastre*. Parle donc, dit le Géant au Soudan, en se moquant de lui, crois-tu que je craigne les cousins ? Cependant, impatienté par une flèche qui venoit de lui piquer le nez, il descend, fait ouvrir la porte, & tombant sur les Sarrasins, abat à coups de levier les premiers rangs aussi facilement qu'une faux tranchante coupe l'herbe d'une prairie : il apperçoit *Florent*, qui se réfugioit au fond d'un bataillon épais formé suivant l'ordre profond ; il y pénètre en le poursuivant, & réussit à percer la colonne ; mais s'étant avancé jusqu'à un certain point, les rangs se resserrent, & il se trouve accablé, & pour ainsi dire étouffé par la masse de la troupe ennemie. Il étoit culbuté, & couroit le plus grand danger ; mais à l'instant une grêle effroyable, mêlée d'éclairs, de tonnerre & de tourbillons de feu, tombe sur les Sarrasins ; en tue la moitié, & met le reste en fuite. *Robastre*

se relève , reprend son levier , & ne doute pas que le Ciel ne fasse un miracle en sa faveur ; mais à l'instant , appercevant son ami *Perdrigon* , il voit bien que c'est aux diables qu'il le doit : *Baste* , dit-il , (c'étoit son dicton favori) *ceci est autant de pris sur l'ennemi. Ah ! mon ami* , ajouta-t-il en embrassant *Perdrigon* , *que je t'ai d'obligation ! Tu es à la tête d'une vilaine compagnie , mais il y a des occasions où elle est bonne à quelque chose ; rentrons dans la tour , je t'y présenterai à une charmante Princesse : mais congédie ta troupe , car elle pourroit l'effrayer ; d'ailleurs si elle ne veut pas se retirer de bonne grace , j'ai là-dedans bonne provision d'eau bénite. Au seul mot d'eau bénite les démons s'envolent ; mais avant qu'ils fussent bien loin , *Perdrigon* eut le tems de leur dire : « Adieu , M. ; ne vous écartez pas trop , car j'aurai encore besoin de vous » . *Perdrigon* , *Robastre* & la Princesse passèrent deux jours à se reposer ; & le Sultan les employa à rassembler une autre armée pour venir les attaquer de nouveau. *Robastre* fit une seconde sortie sur les Sarrasins qui eut le même succès que la première , & dans laquelle le*

Géant Hermite courut encore le même danger : il y seroit péri, si tout-à-coup cent Chevaliers, couverts d'armes noires, ne fussent venus fondre sur les Sarrasins, & n'en eussent fait un grand carnage. Tandis qu'ils les poursuivoient, la voix de *Perdrigon* se fit entendre. « Sauve-toi, *Robastre*, » disoit-il, c'est pour la dernière fois que » les diables m'obéissent ; profite du désordre où ils ont mis les Sarrasins ; fuis » avec *Frégonde* ; tu arriveras en Aquitaine » ne assez tôt pour y tirer d'embarras le » fils de *Guerin* ; & pour assurer son bonheur : pour moi je retourne dans mon » hermitage, & je ne veux plus avoir affaire » à des diables indociles qui ne m'obéissent » que malgré eux ».

Robastre profitant de l'avis, & trouvant sous sa main un beau & bon palefroy, alla chercher *Frégonde* dans la tour, & ils se mirent en route. Le bon Géant Hermite tenant son levier sur l'épaule, ils traversèrent ainsi tout le pays soumis à la domination du Sultan de *Beaulande*, passant quelquefois des forêts, des landes & des plaines assez désertes, & rencontrant de temps en temps des gens qui portoient sur leur compte d'assez singuliers juge-

mens. Voyez-vous, disoient les uns, ce vilain Frere Quêteur qui emmene cette jeune fille, qui sûrement est quelque Nonnain échappée de son Cloître. Voici, disoient les autres, une bonne pitance pour son Couvent. *Robastre* les laissoit dire, quand les railleries & les mauvais propos n'étoient pas trop forts; mais quand il en étoit trop importuné, ou qu'on lui refusoit malhonnêtement les secours nécessaires pour continuer leur chemin, il corrigeoit les insolens avec quelques coups de son levier, qui ordinairement les mettoit hors d'état de pouvoir jamais faire de mauvaises plaisanteries. Enfin, ils arriverent à *Bordeaux*, où l'on juge bien que le premier soin de *Robastre* & de *Frégonte* fut de s'informer de leur cher *Arnaud*. Ce fut avec bien de la douleur qu'ils apprirent qu'il étoit en prison par un effet de la méchanceté des oncles de *Hunaut*: *Arnaud* avoit eu la foiblesse de laisser, pendant son voyage à *Beaulande*, l'administration des Etats à ces deux malheureux qui étoient freres de la mere d'*Hunaut*. Quand ils virent revenir *Arnaud* sans lui, ils se douterent que leur neveu avoit été la victime de sa trahison, & ils crurent devoir im-

puter au Duc le meurtre de celui sans lequel il revenoit. L'aîné, nommé *Frémont*, étoit Chef de la Justice du pays; il osa faire accuser son Souverain même, & après avoir harangué fortement contre lui, il le fit arrêter & mettre en prison. C'est dans cet état que *Robastre* & *Frégonde* le trouverent en arrivant à *Bordeaux*. La Princesse ne fut que s'affliger; mais *Robastre*, après l'avoir un peu rassurée, la laissant dans une bonne hôtellerie, courut au remede; il se présente devant le Tribunal des Jurats & du peuple de la ville de *Bordeaux*, leur déclare qu'*Hunaut* est mort de sa main, raconte naïvement son histoire avec le traître, & défie ses deux oncles, disant qu'avec l'aide de Dieu & de son levier, il espéroit les forcer de convenir de toutes les trahisons que leur neveu & eux-mêmes avoient tramées contre leur légitime Souverain. Les deux freres charmés de n'avoir affaire qu'à une espece d'hermite, lui dirent de donner son gage de bataille. *Robastre* fournit pour cet effet son chapelet, dont les grains étoient d'une grosseur étonnante, & *Frémont* ayant jetté son gant, le jour pour le combat fut assigné à huitaine.

L'Auteur du Roman de *Guérin de Monglave*, que nous extrayons, prétend que *Frégonde* employa ce délai à se rendre à *Pavie* pour implorer le secours du Duc *Anseume*, oncle de son époux & de son frère *Milon*. On ajoute qu'elle se fit reconnoître d'eux, & qu'après leur avoir raconté ses aventures & celles d'*Arnaud*, elle obtint de *Milon* qu'il partiroit avec elle à la tête de deux milles lances, pour venir délivrer le malheureux Duc. Il y a apparence que *Perdrigon* se mêla encore de cette affaire; car sans le secours de quelque Enchanteur, comment la belle Princesse eût-elle pu faire tant de chemin & ramener si promptement un secours si considérable? Il n'arriva que le lendemain du combat; mais heureusement que le Géant Hermite s'en étoit bien tiré. Voici comment l'affaire se passa. Après les démentis & les injures usités en pareil cas; pour disposer les Chrétiens à se bien battre, *Robastre* fait le moulinet avec son levier, car il étoit convenu qu'il ne combattroit qu'avec cette arme; les deux frères courent sur lui la lance en arrêt; le Géant les brise en deux tours de poignet: ses Adversaires tirent leurs épées; l'Hermite les fait voler en l'air,

& , presqu'en même temps , casse les dents à l'aîné & les reins au cadet : enfin il les terrasse l'un & l'autre , & leur fait avouer tout haut leur trahison & leur calomnie ; après quoi , suivant l'usage , il les traîne par les pieds hors de la lice , jusqu'au lieu où les fourches patibulaires étoient élevées ; il les y accroche , & ne perd pas un moment pour délivrer son ami le Duc *Arnaud*. Celui-ci , rendu à ses sujets , fut reçu avec des larmes de joie & de tendresse par tous ceux qui lui étoient restés fideles ; les rebelles , & ceux qui s'étoient laissés séduire par les traîtres , lui demandèrent pardon & l'obtinrent.

Le lendemain , *Frégonde* & *Milon* arrivèrent ; ils furent enchantés de trouver *Arnaud* rétabli sur son Trône , & l'Aquitaine pacifiée. L'on célébra le mariage de la Princesse de *Beaulande* & du Duc avec plus d'éclat & de cérémonies que l'on n'avoit pu en apporter dans la tour ; & il ne fut plus question que de conduire les deux mille lances de *Milon* & toutes les forces de l'Aquitaine contre le Sultan. Le redoutable *Robastre* étoit prêt à marcher à leur tête , mais lui-même proposa de tenter auparavant la voie de la négociation ;

disant qu'il aimoit encore mieux convertir qu'assommer. On envoya donc un Héraut suivi de l'*Apostole* & du Grand Chancelier d'*Aquitaine* : ce dernier fit sentir au Sultan quel étoit l'état des choses , & tous les risques qu'il couroit à soutenir une guerre dans laquelle il auroit à combattre *Milon* & *Robastre* à la tête de cinq à six mille lances. *Frégonde* écrivit pour assurer son pere qu'elle étoit très-satisfaite de son époux & très-heureuse , & l'exhorta à venir partager leur félicité , au lieu de troubler son propre repos ; & l'*Apostole* prêcha si bien sur les grandes vérités de la Religion chrétienne , que *Florent* prit son parti d'approuver le mariage de sa fille , de faire la paix avec *Arnaud* , & de se faire baptiser. Les Ambassadeurs revinrent annoncer ces sages résolutions , & il les confirma par ses lettres. Aussitôt toute la Cour d'*Aquitaine* se rendit à *Beaulande*. On n'y voyoit déjà plus de Mahométans ; car , dans ce tems-là , les Peuples avoient une si grande confiance dans leurs Souverains , que la Religion du Prince étoit toujours celle de la Nation. On donna à *Arnaud* & à *Frégonde* les plus belles fêtes , & à la fin de la dernière , *Florent* déclara ,

qu'il avoit pris une nouvelle résolution ; c'étoit celle d'abdiquer sa Couronne pour la mettre sur la tête de sa fille & de son gendre. Après quelques complimens les époux y consentirent , & le Duché d'*Aquitaine* fut ainsi augmenté de moitié. L'ancien Sultan se fit Hermite , suivant l'usage des vieux Chevaliers de son tems, qui avoient quelques péchés à expier , & ils en avoient tous. On lui fit bâtir un Hermitage commode & agréable dans lequel *Robastre* le suivit , prenant humblement la qualité de son frere Coupe-chou. *Perdrigon* les y venoit voir quelquefois & chanter Vêpres avec eux. *Milon* retourna à *Pavie* , où sa femme , fille du Duc *Anseaume* , venoit d'accoucher d'un fils qui fut nommé *Guerin*, du nom du Seigneur de *Monglave* , son aïeul (1). *Arnaud* & *Frégonde* étoient encore à *Beaulande* , lorsque la Duchesse mit au monde un fils qui fut nommé au bap-

(1) Ce *Guerin* fut dans la suite surnommé *Mesquin* , & c'est le héros d'un Roman dont nous avons donné l'extrait il y a long-temps. Voyez notre deuxieme volume du mois de Janvier

tême *Bymeri*, & surnommé de *Beaulande*, du lieu de sa naissance. Nous verrons que ce fut un merveilleux Chevalier.

Les deux fils aînés de *Guérin de Monglave* étoient magnifiquement établis ; mais les deux cadets étoient encore bien éloignés d'avoir fait une fortune égale à celle de leurs freres. Les connétables de ce temps là n'étoient que les premiers Ecuyers du Roi, le Grand Chambellan n'avoit qu'un service purement domestique : ainsi, *Regnier* & *Girard*, avec les beaux titres qu'ils s'étoient attribués, & dont on leur avoit laissé les prérogatives, n'étoient que de simples Officiers & Courtisans de l'Empereur, & n'avoient ni siefs ni domaines. Ayant appris tout ce qui s'étoit passé à Pavie & à Bordeaux, ils rougirent de leur situation, & en ayant conféré entr'eux, ils jugerent à propos d'en porter des plaintes à *Charlemagne*, du même ton dont ils s'étoient servis en s'introduisant à sa Cour. Quoique les remontrances fussent vives, le Monarque ne s'en offensa pas. En vain le traître *Ganelon* voulut-il persuader à *Charles* qu'il falloit toujours tenir ces jeunes gens fougueux dans un état de domesticité, qui les empêchât d'être dangereux, puisque rien ne dépen-

doit d'eux , & qu'ils n'avoient pour vivre que les effets de la libéralité de leur Maître. Il entendit sans colere le pétulant Girard dire : *Que veut donc Charles faire de nous ? Nous prend-il pour des bâtards , & prétend-il que , comme Prélats & Chanoines , bombances & jeunes Bachelettes nous suffisent ?* Regnier de son côté , proposa à l'Empereur de jouer une partie d'échecs : le bon Prince y consentit ; mais le jeune homme se dédisant à l'instant : *Non ferai-je , dit-il , Sire ; bien fol seroit le fils de Guerin qui joueroit contre vous ; que pourroit-il espérer , d'après la façon dont vous vous être soustrait à payer son pere ? Vous jouez volontiers des Royaumes , mais retenez les enjeux & ne payez rien. Ores est-il temps , reprirent-ils tous deux ensemble , que sortions de votre Cour pour aller conquêter Villes & Châteaux tels qu'ils nous convient de les posséder , n'étant nés pour servir comme pauvres Ecuyers.*

» *Enfans , leur répondit Charles , je*
» *vous loue d'avoir noble ambition , & je*
» *veux qu'elle soit satisfaite : vous , Re-*
» *gnier , ne vous sentez-vous pas le cou-*
» *rage d'entreprendre la guerre la plus*
» *juste pour délivrer la charmante Olive ,*

» Souveraine de *Gènes*, qu'un Roi Sar-
» rafin, nommé *Sorbrin*, tient présente-
» ment aliégée dans sa Capitale ? Vous
» connoissez mes droits de Suzeraineté
» sur cette belle Principauté, je vous les
» cède; tâchez de vous introduire dans
» *Gènes*, & de plaire à *Olive*; défiez hardi-
» ment son ennemi; je vais tout préparer
» pour marcher à votre secours. Vous,
» *Girard*, prenez patience pendant quel-
» ques mois; je vous destine une épou-
» se & un établissement aussi avanta-
» geux; le vieux Duc de *Bourgogne* se
» meurt, & n'a point disposé de la main
» de sa fille; c'est de ce côté que vous
» devez porter vos vues ».

Les deux Freres, pénétrés de reconnois-
sance, baisèrent tendrement les mains du
Monarque. « Sire, lui dit *Regnier*, je vais
» imiter mon pere *Guerin*, qui partit seul
» pour conquérir *Monglave* & *Mabilette*,
» & mit heureusement à fin cette entre-
» prise ». Quant à moi, dit *Girard*, per-
mettez-moi, Sire, de passer dès-à-présent dé-
guisé, en *Bourgogne*, & d'y voir la noble
Pucelle de ce pays; si elle me duit (plaît),
& fait entrer en mon cœur sentiment d'a-
mour qui, encore n'y a pénétré, volontiers

l'épouserai-je, & deviendrai-je son Seigneur & celui de son pays, dont je vous ferai hommage, sinon me contenterai je de conquérir la terre, & pourrez en disposer après comme il vous plaira, ainsi que de la Fillette.

Girard partit donc pour *Dijon*, & *Regnier* pour *Gènes*, ne portant, ni l'un ni l'autre, aucunes armes ni enseignes qui pussent les faire reconnoître. *Regnier* n'étoit plus qu'à quelques lieues de la ville dans laquelle il vouloit s'introduire, lorsqu'il apperçut un *Ecuyer* qui paroissoit venir de ce côté-là. L'ayant engagé à entrer avec lui dans une hôtellerie; où il le régala, il le détermina à lui donner tous les éclaircissemens dont il pouvoit avoir besoin sur l'état de la ville assiégée, sur le Géant qui l'attaquoit, & sur la Princesse qui y régnoit. L'*Ecuyer* dit qu'il étoit attaché à *Olive* même, & qu'il étoit envoyé par elle pour hâter les secours de *Charlemagne*, qu'elle avoit droit d'espérer, & qui lui étoient très-nécessaires, la ville étant vivement pressée. Il lui fit le portrait le plus effrayant du Géant *Sorbrin*: « Il a, lui dit-il, quinze » pieds de haut, il est vrai qu'il est bien » fait dans sa grande taille, & très-bien » proportionné dans toute sa personne, »
mais

» mais c'est justement à cause de cela que
 » notre jeune Princesse , qui est délicate ,
 » a la taille fine & le pied mignon , regar-
 » de comme le plus grand malheur & le
 » plus cruel supplice , l'obligation où elle
 » sera peut-être d'épouser un pareil Prin-
 » ce ».

Il ajouta que le Géant venoit tous les jours défier les habitans & les Chevaliers de *Génes* , assurant que , s'il y avoit quelque Chevalier qui pût seulement le faire reculer de quatre pas , il leveroit aussi-tôt le siege de la ville , & renonceroit à ses prétentions.

Regnier , étant instruit de tous ces détails , tira de son aumônière (bourse) trente florins d'or , & les donnant à l'Ecuyer :
 « Ami , lui dit-il , il est inutile que vous
 » alliez plus loin pour chercher le secours
 » que *Charlemagne* doit envoyer à votre
 » Maîtresse ; c'est moi qui compose à pré-
 » sent tout ce secours , en attendant un
 » corps de troupes que je suis chargé
 » d'annoncer à votre Princesse ; procurez-
 » moi seulement la facilité d'entrer dans
 » la ville , & vous verrez que ma seule
 » personne peut faire trembler un Géant

» de quinze pieds , & conſerver la char-
» mante *Olive* , dont vous dites que le
» pied eſt ſi mignon ». L'Ecuyer , auſſi
étonné de la magnificence que de la con-
fiance du jeune Chevalier , conſentit à aller
l'annoncer à *Génes* , & y retourna le pre-
mier , après l'avoir bien inſtruit de la ma-
niere d'entrer dans la ville par un chemin
ſouterrain & très-ſecret. *Regnier* le ſuivit
à un jour près , & , par la route convenue ,
ſe rendit dans la place , où il ne tarda pas
à revoir le fidele Ecuyer qui le conduiſit
aux pieds de la Princeſſe , dont les charmes
lui parurent au-deſſus de tout éloge ; elle
l'accepta pour ſon Chevalier , & le Peuple
Génois le voyant paroître en public à côté
de la belle *Olive* , fit des vœux pour qu'il
fût bientôt leur Souverain & le vainqueur
du Géant. L'occaſion de le combattre ne ſe
fit pas attendre ; dès le lendemain , *Sorbrin*
vint à ſon ordinaire défier toute la Cheva-
lerie Génoiſe ; *Regnier* ſe préſenta auſſi-tôt ,
& demanda le combat : la partie ne fut re-
miſe qu'au lendemain. Le ſoir même , le
ſils de *Guérin* fit part à la Princeſſe de la
miſſion qu'il avoit reçue de *Charlemagne* ,
mais en lui annonçant qu'il n'oſeroit ſ'en
prévaloir qu'en lui apportant la tête de

Sorbrin. Le jour suivant, il s'occupa sérieusement du soin de l'abbattre.

À l'heure marquée, la belle *Olive* partit de la ville sur une haquenée, entre quatre anciens Chevaliers revêtus de leurs robes fourrées d'hermine, ne portant qu'une baguette d'ivoire à la main. *Regnier*, monté sur un puissant d'estrier, qu'il faisoit caracolier à la droite d'*Olive*, étoit paré sur sa cotte d'armes d'une riche écharpe qu'elle avoit brodée, & le cimier de son casque étoit couronné par un de ses bracelets. Lorsque le terrible *Sorbrin* parut, *Olive* pâlit & pensa s'évanouir en songeant au péril que *Regnier* couroit pour elle, & craignant plus que la mort celui dont elle-même étoit menacée.

Nous ne rapportons point les détails de ce combat, qui fut long & terrible, & pendant lequel *Olive* trembla bien des fois pour les jours de *Regnier*; mais les forces & l'agilité de ce Prince se renouvelant à chaque fois qu'il portoit ses regards sur la belle Princesse; *Sorbrin* dont le sang couloit déjà en abondance de plusieurs larges blessures, tomba enfin sur ses genoux, & fit un vain effort pour entraîner *Regnier* dans sa chute. Ce Prince s'esquiva légèrement, &

d'un coup terrible il fit rouler la tête de *Sorbrin* sur la poussière ; il la releva promptement, & fut la porter aux pieds de la belle *Olive*. Cette Princesse, avec une force au-dessus de son âge, s'écria alors : « Je prends » le Ciel à témoin que je suis libre, & que » je reçois le Duc *Regnier* pour mon » époux. Vous, Sarrasins, selon la foi jurée, faites retirer vos troupes ; & vous, mes fideles sujets, venez rendre hommage à votre nouveau Souverain ».

Les Sarrasins se retirèrent en emportant le corps de *Sorbrin*, & décamperent dès le même jour ; le nouveau Duc de *Gènes* & la belle *Olive* rentrèrent triomphans dans leur capitale. Ils dépêcherent des couriers à *Guérin de Monglave* : *Eh bien ! Dame*, dit le vieux Duc à *Mabillette*, vous voyez que nos enfans prennent le vol des aigles depuis qu'ils sont sortis du nid ; oiseaux niais (1) seroient ils restés, si vous vous fussiez obstinée à les garder en votre giron.

Charlemagne fut charmé d'apprendre

(1) On appelle *niais*, en terme de fauconnerie, les oiseaux de proie pris dans leur nid.

les succès de *Regnier*. *Girard* venoit de le rejoindre , assez peu satisfait du voyage qu'il avoit fait en Bourgogne. La fille du Duc de cette Province , que *Charles* lui destinoit , n'avoit point fait sur lui cette douce impression qu'un amant regarde toujours & doit regarder comme une première faveur de l'amour ; son ame étoit demeurée tranquille , & lui avoit permis de faire un examen sévère de cette Princesse. *Elle n'est que belle* , se disoit-il ; *elle a l'air fier & dédaigneux*. Il se contenta de la voir deux fois à l'Eglise , & le hasard fit que chaque fois il la vit gronder avec aigreur les gens de sa suite : il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à repartir sans se faire connoître ; & ce ne fut qu'après son départ que la Princesse de Bourgogne apprit qu'un jeune Chevalier , d'une figure charmante , qu'on croyoit être de la Cour de *Charlemagne*, avoit passé deux jours à Dijon ; elle en eut un dépit secret , & fit toutes les perquisitions possibles pour savoir son nom , sans pouvoir y réussir.

Le rapport que *Girard* fit à *Charles* des qualités de la Princesse de Bourgogne , ne fut point celui d'un amant ; ce ne fut pas

non plus celui d'un homme prévenu contre elle ; il se contenta de rendre justice à sa beauté. Peu après , *Charles* reçut la nouvelle du mariage de *Regnier* , & apprit en même-temps la mort du vieux Duc de *Bourgogne*. Il fit appeller sur le champ *Girard*. « Beau-cousin , lui dit-il , quoique » vous ne m'avez pas paru bien épris de » la Princesse , devenue Duchesse de » *Bourgogne* par la mort de son pere , je » crois cependant que vous auriez grand » tort de refuser un si haut mariage ; onques » cadet de bonne maison n'en fit un meilleur , & mieux vous aimerois-je que » tout autre pour prendre rang avec mes » Pairs ». *Girard* , quoiqu'il se rappellât l'ancienne idée qu'il avoit eue d'être Duc de *Vienne* , ne put trouver de bonnes raisons pour refuser de suivre celles de *Charles* ; & ce grand Prince , occupé de l'établissement du quatrieme fils de *Guérin* , partit avec lui pour aller à *Dijon* , espérant que sa présence hâteroit la conclusion de cette alliance. A peine *Charles* arriva-t-il dans cette Ville , que le même Hôte chez lequel *Girard* avoit logé le reconnut , & fut avertir la Duchesse que ce beau Chevalier , qu'il avoit pris chez lui , le croyant un des

plus pauvres de la France, venoit d'arriver avec le grand *Charles*, qui paroïssoit le regarder & le traiter comme son fils ; il ajouta même que quelques propos de ceux de la suite de l'Empereur, lui faisoient croire que ce Prince lui destinoit ce beau Chevalier pour époux.

La jeune Duchesse, vivement émue, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ses charmes, & se hâta de tout préparer pour recevoir l'Empereur, son Seigneur suzerain, avec la plus grande magnificence.

La première entrevue entre la jeune Duchesse, *Charles* & *Girard*, eut des effets bien opposés : la Duchesse trouva *Girard* charmant, & désira vivement que *Charles* le lui proposât pour époux ; mais *Girard* la vit toujours avec la même froideur. *Charles* cependant avoit des yeux bien différens pour elle. Frappé de la beauté de la jeune Duchesse, il en devint dès l'instant même passionnément amoureux. Le grand cœur de *Charles* gémit en secret de l'empire que l'amour prenoit sur lui ; mais bientôt la décence, la justice & sa parole donnée produisirent sur lui tout l'effet qu'elles font toujours sur un

grand homme ; il eut le courage de faire taire cette passion naissante , & de proposer à la jeune Duchesse de lui donner le fils de *Guérin* pour époux. *Charles* ne lut que trop dans ses yeux à quel point cette proposition répondoit à l'impression que le jeune & charmant *Girard* faisoit sur elle ; il vit bien que la soumission qu'elle lui dit avoir pour ses ordres , n'étoit qu'un effet du penchant qui l'entraînoit. *Charles* & *Girard* en soupirerent , mais par des sentimens bien opposés ; l'un regrettoit de donner lui-même une Princesse qu'il adoroit , l'autre étoit prêt de se voir lié pour toujours par une chaîne qui ne lui paroissoit que pesante. *Girard* eut l'air très-peu galant , & ne répondit qu'avec froideur à plusieurs propos assez tendres que la Duchesse crut pouvoir se permettre dans la position où tous les deux se trouvoient.

Elle eut la douleur & l'humiliation de ne trouver que la même indifférence dans *Girard* pendant les fêtes qui suivirent l'arrivée de *Charles* ; au contraire , la liberté , la gaîté , qui furent l'ame de ces fêtes , le desir de plaire à *Girard* par son chant , par sa danse , & par tous les talens qu'elle possédoit , redoublèrent la passion de *Charles*,

au point que dans un bal il fut forcé d'en faire l'aveu.

La jeune Duchesse, née haute & impérieuse, ne put voir, sans en être touchée, que le plus grand Prince de l'Univers mettoit son sceptre à ses pieds; l'ambition combattit dans son cœur la passion qu'elle avoit pour *Girard*, & enfin le froid offensant de ce jeune Chevalier, & le dépit cruel qu'elle sentit contre lui, la déterminèrent à recevoir les hommages & les vœux du grand *Charles*. Il aimoit trop pour ne pas s'appercevoir que *Girard* n'aimoit pas. « Mon cher *Girard*, lui dit-il en particulier, je voulois & je croyois faire ton bonheur en t'obtenant la main de la Duchesse de *Bourgogne*; mais je connois assez l'amour, pour être sûr que tu ne vois qu'avec indifférence celle qui feroit le bonheur du reste de ma vie: je t'eusse fait le sacrifice de l'amour que j'ai pour elle, si ces charmes t'avoient touché; mais puisque ce ne feroit que le desir d'avoir un grand état qui pourroit te forcer à faire ce mariage, je ne veux point t'y contraindre. La jeune Comtesse de *Toulouse*; de *Narbonne* & de *Montpellier*; vient de perdre son vieil

» époux avec lequel elle a passé à peine
 » deux ans à le voir toujours expirant au-
 » près d'elle : tous les peuples de la langue
 » de *hoc* l'adorent, & tous les *Trouveres*
 » célèbrent son esprit & ses charmes dans
 » leurs chants royaux & dans leurs chan-
 » sons : je te l'offre avec ses États, aux-
 » quels je veux joindre encore le Duché
 » de *Vienne* & les beaux pays arrosés par
 » le Rhône ».

Girard baïsa mille fois les mains de
Charlemagne. « Ah ! grand Prince, qu'il
 » est heureux & honorable de vous servir,
 » lui dit-il, vous avez lu dans mon cœur,
 » qu'il m'est cher de pouvoir aussi lire
 » dans le vôtre ! Oui, Sire, suivez les ten-
 » dres mouvemens de votre âme, épousez
 » la belle Duchesse de *Bourgogne*, & pro-
 » tégez le plus fidèle de vos Vassaux pour
 » obtenir la Comtesse de *Toulouse* ».

Charles sentit la joie la plus vive de
 pouvoir, sans manquer à cette loyauté si
 chère à son âme, se livrer à l'amour prêt à
 le rendre heureux. Il déterminâ facile-
 ment l'ambitieuse Duchesse de *Bourgogne*
 à l'épouser, & à prier la jeune Comtesse de
Toulouse de venir sur le champ pour assister
 à son mariage. Cette Princesse se rendit à

l'invitation. *Girard*, touché de sa beauté & de ses graces, devint encore mille fois plus charmant & plus beau dès qu'il aima. La Comtesse de *Toulouse*, plus heureuse que la Duchesse de *Bourgogne*, jouit bientôt des charmes d'une passion mutuelle ; mais prête à donner la main à *Charles*, combien de fois cette dernière ne soupira-t-elle pas en secret ? Tous les charmes, toutes les graces de *Girard* s'étoient développés depuis qu'il aimoit, il lui paroissoit presque un homme nouveau, mais la passion qu'elle avoit pour lui ne put lui laisser voir, sans une rage mortelle, ce Prince éperdu d'amour, & couronné par la Comtesse de *Toulouse* dans la même cérémonie qui l'unissoit à *Charles* ; l'amour, dans son ame violente & passionnée, ne put être remplacé que par la haine.

Dès le lendemain du mariage de *Charles* & de *Girard*, *Charles* déclara, dans l'assemblée générale & respectable de ses Pairs, qu'il leur donnoit le fils de *Guérin* pour Confrere, en l'investissant du Duché de *Vienne* & de la comté de *Toulouse*. De-là étant monté, avec la nouvelle Reine, sur un trône élevé, *Girard*, tête nue, vint lui prêter hommage pour ces Provinces. Après

les cérémonies usitées, *Girard* voulut embrasser les genoux de *Charlemagne*, & baissant sa tête, la nouvelle Reine, pour l'humilier, tendit son pied, & le lui fit baiser assez rudement. *Girard*, occupé de sa reconnaissance pour *Charles*, méprisa dans son ame une action qu'il ne regarda que comme indifférente, & n'eut pas même l'air de s'en appercevoir ; cependant on verra qu'elle eut des suites terribles.

Deux jours après cette cérémonie, *Girard*, Duc de Vienne, prit congé de *Charles*, avec sa charmante épouse, pour aller se faire recevoir dans les nouveaux Etats. Son premier soin, en arrivant à *Vienne*, fut de faire appeller le Gouverneur du château : « Seigneur Châ-
» telain, lui dit-il en l'embrassant, recon-
» noissez-vous ce jeune cadet que vous
» reçûtes si bien, & qui vous promit de
» se souvenir de vous quand il seroit Duc
» de *Vienne* ? — Par Saint André, dit le
» vieux Châtelain, vos traits sont trop
» beaux & trop nobles pour n'être pas en
» ma mémoire ; &, tandis, les cadets de
» votre étoffe doivent être bien traités par
» la fortune & par l'amour. — Duchesse,
» dit *Girard*, donnez votre main à baiser au

» Vice-Duc de ce pays ; car je constitue
» pour tel ce noble Châtelain dans *Vienne*
» & dans toute cette Province ». Cette
grace ne fit murmurer personne, quoique
déjà les grandes terres de ce pays fussent
possédées par les Maisons les plus illustres,
telles que les *Clermont* & les *Beranger* ;
celle du Châtelain possédoit aussi ancienne-
ment une chaîne de montagnes qui sert de
borne au Dauphiné, & étoit connue, dès
ce tems, sous le nom de *Monteynards* ;
ses vertus militaires & sociales le rendoient
également cher & respectable à cette belle
Province.

Girard, après avoir établi l'ordre dans
ses Etats, se souvint, avec tendresse &
respect, qu'il avoit un pere & une mere ;
& se dit en lui-même : Comme le cadet,
» c'est à moi d'aller chercher mes freres
» dans les Etats qu'ils ont acquis ; je les
» ressemblerai, & c'est avec eux qu'il me
» sera bien doux & bien cher de me re-
» trouver aux genoux & dans les bras de
» *Guérin* & de *Mabilette* ».

Il est dans l'homme, & sur-tout dans
les cadets de la Grande-Aquitaine, d'aimer
à prouver qu'ils doivent leur élévation à
leur courage & à leur bonne conduite.

Girard partit avec un nombreux & magnifique cortége , & commença par se rendre à *Gênes* chez le Duc *Regnier* , celui de ses freres avec lequel il avoit si long-temps vécu dans la plus tendre union à la Cour de *Charlemagne*.

Regnier sentit les transports de joie les plus vifs en embrassant son cher *Girard* , & celui-ci prenant le petit *Olivier* , son fils , dans ses bras , s'écria : « Cher enfant , » ton oncle t'adopte , (& par un mouvement secret , il ajouta) & mon cœur » me dit que tu feras un jour l'honneur » de ta race ». Les deux freres partirent bientôt ensemble : & se trouvant à portée de *Milon* , qui résidoit à *Pavie* , ils se rendirent à cette Cour. A peine y furent-ils réunis , qu'*Arnaud* ayant appris leur arrivée , pria la belle *Frégonde* de lui permettre de la quitter quelque temps pour aller au-devant de ses freres.

Les quatre freres s'écrierent d'un commun accord : « Malheureux ceux qui n'écouteront pas la voix de leurs parens. Que ferions-nous , si la tendresse aveugle de notre mère *Mabilette* l'eut emporté ? Que de graces n'avons-nous pas à rendre au Ciel & à notre brave & noble pere

» *Guérin*, de nous avoir excités à l'imi-
» ter ? Allons, allons à ses pieds lui porter
» l'hommage de nos succès ; allons con-
» soler, embellir sa vieillesse, en lui faisant
» embrasser des fils dignes de lui ».

Ils partirent pour *Monglave* pleins du
doux espoir de rendre *Guérin* & *Mabilette*
plus heureux. Quelques vieux Serviteurs
que leur pere leur avoit donnés, & qui, par
leur fidélité s'étoient rendus dignes de ce
choix, les précéderent. *Mabilette* dit à *Gué-
rin* : « Sire, n'irons-nous pas au-devant
» de nos enfans ? Vous ne direz plus, ce
» sont oiseaux que nous chassons hors du
» nid pour en former un, ce sont aigles
» qui quittent leur propre repaire pour
» revenir au notre ; ce sont Ducs, Comtes
» & Hauts Barons, qui plus n'ont besoin
» de nous, & qui viennent nous faire
» hommages de leurs couronnes & de leur
» bonheur. Dame, dit *Guérin*, bien font
» leur devoir nos braves enfans ; mon
» cœur vole au-devant d'eux : mais leur
» voudrois-je ravir le bonheur de rendre
» un hommage qu'ils doivent un jour
» attendre de leurs enfans ? Laissez le
» Ciel & l'honneur de les conduire dans
» nos bras ; je les attends ; venez seule-

» ment à cette fenêtre , nous les verrons
» venir de plus loin ».

Girard fut le premier qui reconnut *Mabilette*, en la voyant étendre ses bras vers eux ; il reconnut de même *Guérin* à sa longue barbe blanche : « Voyez - vous
» notre pere , dit *Girard* , comme il se
» tient fierement sans daigner descendre ?
» Il en est en droit , lui répondit *Regnier* :
» ne doit-il pas attendre l'hommage de ses
» enfans ? N'est-il pas pour nous l'image
» de la divinité ? »

L'entrevue de *Guérin* avec ses enfans , fut aussi noble que tendre & touchante : ses quatre fils se jetterent à ses genoux : chacun d'eux avoit apporté la couronne qui marquoit sa dignité ; ils les déposerent à ses pieds. « Ah ! mes enfans , s'écria *Guérin* ,
» que l'éternel vous bénisse par la main
» de votre heureux pere ». Il couvrit leurs joues de ses larmes. « O mon pere , mon
» pere ! s'écrioient-ils , êtes-vous content
» de nous ? » *Mabilette* s'étoit emparée du jeune *Olivier* pendant cette scène si touchante ; elle le porta dans les bras de *Guérin* dès qu'il eût relevé ses fils. *Guérin* prit son petit-fils , le baïsa doucement , puis passant sa main sous ses reins & tour-

nant son visage au soleil : « L'enfant est
» fort & membru , dit *Guérin* , son re-
» gard est assuré ; *Regnier* , prends soin de
» lui , donne-lui bonne & louable nour-
» riture (1) ; il te donnera dans ta vieil-
» lesse la liesse , le los & le guerdon que
» je reçois de toi. Ah ! pere , s'écria le
» Duc *Arnaud* , que j'ai regret de ne
» vous avoir pas amené mon fils *Aimery* !
» le Damoisel est déjà grand , & sera
» roide jôuteur ; sa mere ne le gâte point ;
» les plus grands Clercs de *Ligurie* & les
» meilleurs de mes Chevaliers l'exercent à
» toutes sciences & actes de Chevalerie.
» Bien , dit *Guérin* , j'aime mieux ne pas
» le voir que de l'en distraire ; *bon docu-*
» *ment vaut mieux que careffe de pere* : mais
» écoute , mon fils , quelque bien nourri
» qu'il soit chez toi , je pense que , pour
» agrandir , améliorer même ses idées ,
» tu ferois bien de l'envoyer à la Cour du
» grand *Charles* , pain de l'hôtel de ce
» grand Prince lui réussira mieux encore
» que celui du tien. Riches & nobles Da-
» moiseaux ne trouvent que roses & miel

(1) L'éducation que les enfans recevoient se nommoit alors nourriture.

» dans leurs entours. Quand ces
» pouffins-là prennent leurs grandes plu-
» mes, oh ! qu'il leur est utile alors de
» goûter quelque amertume, & d'avoir
» épines à briser ! Certes, noble pere,
» (dit *Arnaud*) je me l'étois bien pro-
» posé, & l'enfant doit partir à Noël pro-
» chain pour s'y rendre ». Les quatre fils
de *Guérin* resterent un mois près de lui.
Mabilette eût bien desiré les y retenir plus
long-temps ; mais le vieux Duc leur dit :
« La Providence, mes enfans, en vous
» donnant de hautes seigneuries & des
» vassaux, vous impose la loi de les gou-
» verner ; retournez dans vos Etats, foyez
» toujours unis ; nul n'osera vous grever,
» si concorde unit toujours vos forces ;
» donnez-moi quelquefois le plaisir de
» vous embrasser ; & par Saint André,
» quoique déjà vieillard chenu, j'endof-
» ferois bien vite le harnois pour vous
» secourir, si besoin aviez de mon se-
» cours. En disant ces mots, il tira l'épée
» de *Girard* & fendit en deux un gros
» bloc de chêne. Pardieu ! pere, (s'é-
» crierent-ils) bien fort seroit le bou-
» clier & le haubert qui résisteroit à vos
» coups » !

Les quatre fils de *Guérin* étant retournés dans leurs Etats, *Arnaud*, selon la promesse qu'il avoit faite à son pere, dit au jeune *Aimery* qu'il étoit temps qu'il le fit connoître & qu'il se rendît à la Cour de *Charles*, pour le prier de l'armer Chevalier. Sa mere *Frégonde* eût bien desiré lui donner un cortége digne de sa naissance, mais *Arnaud* le refusa. « Le Damoisel » (dit-il) fera comme pere & aïeul ; nous » partîmes tous deux de la maison paternelle comme simples Chevaliers ; je veux » qu'*Aimery* fasse de même, & gagne ses » éperons : d'ailleurs, dit-il à *Frégonde*, » notre fils est haut à la main, il ne » faut pas que l'esprit de superbe le gâte ; » rien n'apprend mieux à vivre avec les » hommes, que de commencer par avoir be- » soin d'eux ».

Aimery partit donc accompagné d'un seul Ecuyer ; & , suivant l'ordre d'*Arnaud*, il alla droit à *Vienne* pour voir son oncle le Duc *Girard*. Celui-ci, prévenu que son neveu devoit arriver, voulut éprouver s'il tenoit de leur race, pour n'endurer jamais un affront. Il ordonna que lorsqu'*Aimery* se présenteroit à la porte de son palais, on lui refusât l'entrée, & qu'on l'avertît

promptement du parti qu'il prendroit. *Aimery* s'étant présenté le lendemain , & trouvant la porte fermée , frappa vigoureusement avec le pommeau de son épée : « Arriere , lui dit un Guichetier , par un » petit treillis de fer , jongleurs & menes- » trels n'entrent point en cette Cour sans » y être appelés ». Pour qui me prends-tu , maraud , dit *Aimery* ? « Pour un vaga- » bond , répliqua le Portier , & tu pour- » rois bien t'attirer quelque correction ». Il n'en falloit pas tant pour mettre en fureur le pétulant *Aimery*. Voyant un levier de fer très-pesant à sa portée , il s'en saisit , brise la porte , qui tombe fracassée , & veut s'élançer sur le Guichetier ; mais il est arrêté par son oncle *Girard* qui le reçoit dans ses bras. « Je me recon- » nois en toi , beau-neveu , lui dit-il ; » viens mon enfant , & sois toujours le » même ». Cette exhortation plut beaucoup à l'homme du monde auquel elle étoit la plus inutile.

Aimery passa quelques jours avec son oncle , & remonta sur son unique cheval , pour se rendre à Paris , où *Charles* tenoit sa Cour. Cette ville n'étoit pas alors fort grande ; ses anciennes limites sont con-

nues ; elle étoit si pleine d'étrangers , qu'*Aimery* ne put trouver aucun hôte qui voulût le recevoir. Il supporta , sans se fâcher , les excuses des premiers : mais un d'entr'eux étant tout glorieux de loger chez lui un gros Abbé d'Allemagne , qui étoit venu faire hommage de ses fiefs à l'Empereur , le refusa insolemment. *Aimery* prit l'hôte par les oreilles , le conduisit dans l'écurie , & le força de mettre dehors les chevaux du Révérendissime , pour faire place au sien. La nombreuse troupe de valets de l'Abbé ayant voulu s'y opposer , le jeune Chevalier seul leur donna une rude leçon , en leur disant qu'il falloit apprendre aux valets de Moines à respecter les Chevaliers. L'Abbé qui étoit dans une chambre haute de l'hôtellerie , occupé à boire du vin de Surenne avec le Procureur de son Abbaye , ayant regardé d'où venoit tout ce tapage , cria par sa fenêtre au jeune *Aimery* , qu'il étoit excommunié. Le fils d'*Arnaud* ne s'en embarrassa guere ; mais une démarche qui fut un peu plus utile à l'Abbé , c'est qu'il fit sortir le Procureur par une porte de derriere , & l'envoya au Palais de *Charlemagne* , prier l'Empereur de donner

ses ordres pour arrêter le tapage & le meurtre de ses gens. Cette grace, conforme au bon ordre, lui fut aisément accordée, & le jeune tapageur ayant été mandé par ordre de *Charlemagne*, se rendit aussi-tôt auprès du Monarque: « Jeune homme, lui dit *Charles* d'un air assez courroucé, de quel droit attaquas-tu les gens de Dom Abbé de *Fulæ*? Du droit, répondit *Aimery*, que mon état de Chevalier me donne sur Moines & sur toute leur sequelle. Qu'ils aient la première place à l'Eglise, j'y consens; & dans ce saint lieu, je leur dois toute révérence; mais partout ailleurs, préférence m'est due; & si je ne touche à leurs sacrées personnes, au moins peux-je chasser leurs chevaux & rosser leurs valets. — Par le chef de la Reine, dit *Charles*, il n'y a qu'un issu de la race de *Guérin de Monglave* assez hardi pour faire telle réponse. — Aussi en suis-je, répondit *Aimery*, & c'est le fils d'*Arnaud d'Aquitaine* qui offre de vous servir ou de vous combattre, suivant la façon que vous le traiterez. Vraiment, dit *Charles*, mon choix n'est pas douteux; j'aime trop le

» Duc *Guérin*, & je prise trop sa brave
» race, pour ne te pas retenir dans ma
» Cour, en t'assurant de mon amitié». Ce
mot d'amitié fit tomber le fils d'*Arnaud*
aux pieds du Roi, qui le releva, lui de-
manda des nouvelles de ses proches avec
un vif intérêt, & le conduisit chez la
Reine pour le lui présenter. Celle-ci, qui
reconnut en lui la beauté & les graces de
Girard son oncle, lui fit l'accueil le plus
favorable.

Dès le lendemain, *Charles* devoit partir
pour une expédition contre les Saxons; il
vouloit y conduire le jeune Chevalier;
mais l'Impératrice insista pour le garder,
représentant à *Charles*, que, comme il em-
menoit la fleur de sa Chevalerie, il étoit
à propos qu'elle eût quelqu'un pour la
défendre pendant son absence. *Aimery*
resta donc; il alloit tous les jours au pa-
lais, & y étoit traité avec les bontés & les
distinctions les plus marquées. Un jour
qu'il étoit dans la chambre de la Reine;
au milieu des personnes qui avoient l'hon-
neur de la servir & de l'approcher le plus
familièrement, cette Princesse lui deman-
da en riant s'il se seroit comporté à son
égard comme avoit fait son oncle *Girard*?

En même tems elle conta , cependant avec les tournures qu'exigeoit son amour propre , combien *Girard* avoit paru peu empressé de lui plaire ; aussi , ajouta-t-elle , en ai-je tiré vengeance le jour qu'il rendit hommage à *Charlemagne* pour les terres qu'il possède : enfin , elle lui conta fort au long & avec des détails très-capables de déplaire au jeune Chevalier , qu'elle lui avoit cogné rudement le nez avec son pied. *Aimery* se contint pendant les premiers mots de l'histoire , qui parut offenser l'honneur de sa famille ; mais à la fin , il n'y put plus tenir. Il étoit placé devant la Reine , qui étoit sur un siege assez élevé. Comme elle présentoit son pied & l'avançoit pour démontrer comment elle en avoit frappé le nez de *Girard* , le jeune homme irrité le saisit , l'éleva très-haut , & faisant tourner sur son siege la respectable Princesse , la renversa dans une attitude très-peu digne de Sa Majesté. Ses Dames d'honneur jetterent aussi-tôt les cris les plus horribles ; les autres femmes y répondirent par écho. Un vieux Chevalier d'honneur , personnage vénérable par sa dignité & son antiquité , se plaça d'abord entre le jeune homme & la Reine , afin de la garantir

de

de toute autre insulte , ensuite il voulut mettre l'épée à la main pour la défendre ; mais quand il l'eut tirée , *Aimery* étoit déjà bien loin. S'étant démêlé de la foule , il avoit juré qu'il vengeroit son oncle : & courant aux écuries , & étant sauté sur le premier cheval qu'il avoit rencontré , il sortit sur le champ de Paris , & se rendit droit à *Vienne* , pour rendre compte à *Girard* de ce qui venoit de se passer. On croira facilement que l'oncle reçut , avec la plus vive tendresse , un neveu qui lui ressembloit parfaitement , & qui venoit de le venger avec tant d'audace , d'un affront qui lui tenoit fort au cœur , quoiqu'il eût eu la sagesse de le tenir caché depuis si long-temps. Cependant le Duc de *Vienne* connoissoit trop l'humeur altière & vindicative de la Reine , pour ne pas prévoir les suites de cet événement. Il dépêcha des couriers à son pere & à ses freres , en leur représentant que c'étoit une affaire de famille qui les intéressoit tous. *Regnier* se trouvant le plus à portée , partit aussi-tôt avec son fils *Olivier* pour se rendre à *Vienne* , les deux autres freres se préparèrent à le seconder ; mais le vieux *Guérin* que l'âge avoit rendu plus prudent , dit à

1778. Octob. 2^e Vol. D

ceux qui lui avoient remis la lettre de son
fils : « Ce sont querelles de jeunes gens ;
» tout ce que je peux en dire quant à pré-
» sent, c'est qu'à l'âge qu'avoit *Girard*,
» lorsque s'est passée l'affaire, & à celui
» qu'a à présent *Aimery*, j'eusse baisé,
» sans me fâcher & de bon cœur, le pied
» de la Reine, car on dit qu'il est très-
» joli, & qu'il soutient le plus gentil cor-
» sage. Bien desirerois-je que cette affaire
» se passât en douceur ; mais cependant
» je jure, par la tête de *Mabilette*, que
» si *Charles* s'en mêle, & veut traiter la
» chose sérieusement, je défendrai mes
» enfans, & bien verra-t-il encore que
» l'épée du vieux *Guérin* vaut bien sa
» joyeuse ; & le levier de mon ami *Robas-*
» *tre*, que je trouverai encore au besoin,
» la *durandal* de son neveu *Roland* ».

Effectivement *Charlemagne* eût mieux
fait d'assoupir & d'accommoder cette que-
relle ; mais fier de la victoire qu'il venoit
de remporter sur les bords de l'*Elbe*, ému
par les pleurs de la Reine, déterminé par
les Barons qu'elle avoit engagés à venger
l'offense qui lui avoit été faite, il partit
à la tête d'une puissante armée ; & étant
arrivé jusques sur les bords du Rhône, &

l'ayant passé, il forma le siège de *Vienne*, jura de ne point partir qu'il ne l'eût prise, & tiré la vengeance la plus éclatante de *Girard* & d'*Aimery*. *Roland* & les autres Pairs de France les plus illustres, avoient suivi *Charles* dans cette expédition; mais l'arrivée de *Milon* & d'*Arnaud*, qui forcerent les lignes de *Charlemagne* & entrèrent dans la place avec un puissant secours, rendit le siège aussi long que meurtrier. Pendant deux ans, l'avantage fut égal des deux côtés, dans les sorties & les attaques fréquentes que les quatre freres & leurs fils faisoient presque tous les jours, pour ruiner les travaux des assiégés. Dans ces occasions, *Roland* venoit souvent aux mains avec les neveux de *Girard*, qui cherchoient à se distinguer sous les yeux de leurs peres & de leurs oncles. *Olivier* sur-tout, apprit à *Roland* qu'il existoit un Chevalier, qui pouvoit un jour le surpasser. Ce jeune Héros combattoit non-seulement sous les yeux de son pere *Regnier*, mais encore sous ceux d'*Olive* sa mere, qui, ayant suivi son époux dans cette guerre de famille, avoit aussi mené avec elle sa fille, la jeune & charmante *Bélande*. Cette Demoiselle de

race de Héros , en avoit auffi les inclinations ; elle montoit à cheval & manioit l'épée & le javelot avec autant d'adrefse & d'agilité qu'elle danfoit , & s'acquittoit des ouvrages ordinaires à fon sexe. Après avoir aidé à armer *Olivier* pour les combats , elle fe couvroit quelquefois d'armes brillantes , & , montant à cheval , fuivoit , quoique d'un peu loin , fon frere , mais à portée de le fecourir s'il étoit bleffé ; car , comme toutes les anciennes filles & fœurs de Chevaliers , elle poffédoit le talent de panfer adroitement les bleffures.

Après un fanglant combat , les Affiégés & les Affiégés convinrent d'une treve de quatre jours pour retirer les morts , & prendre foïn des bleffés. Ces treves étoient exactement obfervées , & pendant qu'elles duroient , toute animofité étoit fufpendue entre les deux partis. Les Chevaliers paffoient librement d'un camp à l'autre , & les plus illuftres ne combattoient alors que de courtoifie , quand le hafard les faifoit fe rencontrer. Dans une de ces occafions , *Bélande* , qui avoit entendu parler du brave *Roland* , témoigna à fon frere un grand defir de voir le camp de *Charlemagne*. *Olivier* & fon couz

fin *Aimery* obtinrent la permission d'*Olive*, de lui procurer ce plaisir. Ils monterent tous les trois à cheval, & parvinrent jusques aux Gardes avancées, dont *Ogier le Danois* & *Roland* faisoient alors la visite. Les deux Paladins de *Charlemagne*, frappés de la beauté de la jeune personne que ceux de *Vienne* conduisoient, s'avancerent vers eux, de l'air le plus respectueux : *Roland* oubliant tout-à-coup les chagrins dont son malheureux amour pour *Angélique* l'avoit accablé, sentit son cœur percé d'un nouveau trait. L'air noble & modeste de la sœur d'*Olivier*, lui parut mille fois plus touchant que l'air fin & la coquetterie adroite qu'*Angélique* avoit employés pour le séduire. N'osant pas encore s'adresser à la Demoiselle même, il tint les propos les plus flatteurs à son frere *Olivier*. « Vous n'étiez déjà, lui » dit-il, que trop redoutable pour moi » dans les combats, je craindrai bien plus » de vous y rencontrer désormais ; quand » je vous y reconnoîtrai aux coups terri- » bles que vous portez, je me rappellerai » les traits qui resteront toujours gravés » dans mon ame, & je ne porterai sur » vous que des coups bien mal assurés ».

Olivier sourit en lui répondant : « Je desirois que ma sœur fît assez d'impression sur vous , pour que vous ne regardassiez plus comme ennemi , un frere qui se pique de vous admirer. Pourquoi la funeste querelle de nos oncles , me force-t-elle de combattre, contre un Héros dont je serois trop heureux d'être le compagnon d'armes » ? *Ogier* prit alors la parole : « J'ai vu souvent , dit-il , ces terribles guerres de famille terminées par d'heureux mariages ». Ah ! s'écria tout-à-coup *Roland* , en se jettant au col d'*Ogier* : « Cher ami , quel trait de lumiere ! plaise au ciel que le frere & la Sœur ne te veulent aucun mal de ce que ton amitié te fait imaginer ! Eh ! qui peut mieux que toi, brave *Ogier* , rappeler à *Charles* ses véritables intérêts ? Qui peut lui représenter combien la guerre présente est nuisible à la Religion & à la France ? Les Sarrasins ne sont point tout-à-fait encore chassés de nos Provinces méridionales ; le Roi *Marcille* , maître de l'Espagne , se prépare à passer les *Pyrénées* pour nous attaquer ; si nous étions réunis , nous serions assez forts pour le chasser de l'Europe & le faire repasser en Afrique ».

Ogier promet à *Roland* d'employer tout son crédit auprès de l'Empereur, pour le détourner de cette guerre. Le neveu de *Charlemagne* s'adressant alors à *Bélande* : « Madame, lui dit-il, ce jour doit décider de mon sort ; je n'ose encore vous supplier de me recevoir pour votre Chevalier ; mais la suite de ma vie vous prouvera que vous n'en aurez jamais un plus soumis, ni plus fidèle ». *Bélande* ne put être insensible à l'hommage du premier Chevalier du monde. « Seigneur, lui répondit-elle, il n'est aucune Princesse dans l'Univers qui ne dût s'honorer de vous avoir pour son Chevalier, & les sentimens de mon Frère pour vous, vous sont un sûr garant que tout ce qui compose ma famille desireroit votre amitié ».

A ces mots ils se séparèrent avec de nouvelles marques d'estime. *Ogier le Danois* & *Roland* désiroient sincèrement de porter *Charlemagne* à la paix ; mais ils en désespérèrent en apprenant que l'Impératrice étoit arrivée, conduisant un secours de quarante mille hommes pour renforcer l'armée de son époux, & l'engager à terminer la grande expédition qu'il n'avoit entreprise que pour elle. D'un autre côté,

Guérin de Monglave ayant appris que ses enfans commençoient à être vivement pressés , étoit parti de Monglave avec son ami *Robastre* , à la tête de quatre mille lances ; il avoit forcé le quartier de *Salomon de Bretagne* , & s'étoit jetté dans *Vienne* , le lendemain du jour que la treve avoit fini. Bientôt *Charles* , fier de son nouveau renfort , après l'avoir étalé aux yeux des défenseurs de *Vienne* , fit défier les plus braves d'entr'eux. *Robastre* sortit à la tête de quelques lances , & avec son levier mit en désordre quelques troupes de l'Empereur ; le Monarque les fit soutenir par d'autres , & *Guérin* vint au secours de *Robastre* ; il s'en suivit un combat furieux dans lequel le nombre des morts fut considérable , & exigea une nouvelle treve pour les retirer. *Ogier* profita encore de ce repos pour faire des efforts redoublés en faveur de la paix ; enfin il arracha cette parole de l'Empereur , que si *Guérin* & son fils faisoient quelques démarches auprès de lui pour se la procurer , il seroit prêt à la leur accorder. *Ogier* ayant fait part de cette disposition à *Guérin* , celui-ci prit sur le champ son parti & envoya par un Hérault la lettre suivante à *Charles* , qui la lut en présence de toute sa Chevalerie.

« Sire , vous êtes plus grand Seigneur
» que *Guérin* ; mais il vous égale en cou-
» rage & en noblesse de sentimens. Vous
» vous êtes encore égalé à lui , quand
» avez joué contre lui votre Royaume
» sur un échiquier , & le feriez de plus si
» dans les combats auxquels vous vous
» exposez , votre lance se croisoit avec la
» sienne. Je me souviens cependant que
» mes mains ont été dans les vôtres , &
» c'est à cause de cela que je n'ose vous
» proposer de combattre seul à seul pour
» terminer le différend de nos familles ,
» mais si faut-il terminer une guerre qui
» fait couler, si mal à propos, tant de sang
» chrétien & François. Nommez un de
» vos Chevaliers pour combattre seul à
» seul avec celui des miens que je pré-
» senterai sous la condition que je vous
» remettrai la Cité de *Vienne* , si votre
» champion est vainqueur ; mais que vous
» vous retirerez avec toute votre armée si
» le mien remporte la victoire ».

L'Archevêque *Turpin* insista pour empêcher , par ce moyen , l'effusion du sang chrétien. *Richard de Normandie* , *Salomon de Bretagne* , *Ogier* & *Roland* , s'offrirent tous pour être le champion demandé.

L'Empereur voulut que le fort décidât entr'eux ; on mêla leurs noms dans un casque, & le premier qui sortit, fut celui de *Roland*. On ne pouvoit manquer d'applaudir généralement à cet heureux hasard ; *Charles* se contenta de faire répondre à *Guérin* qu'il consentoit à remettre ses intérêts entre les mains d'un de ses Chevaliers qui se trouveroit prêt à l'heure & au jour dont on conviendroit, qu'il n'avoit qu'à choisir le sien. Ce choix excitant une vive émulation entre tous les parens de *Guérin*, leurs noms furent également mêlés, & *Olivier* fut favorisé du fort. Des Héraults ayant annoncé de part & d'autre que les champions étoient choisis, on détermina pour le lieu du combat une isle située au milieu du *Rhône*, presque vis-à-vis de *Vienne*, & il fut arrêté que le lendemain, les deux combattans y seroient conduits chacun dans une barque, & qu'y étant laissés seuls, ils y combattroient sans seconds ni aides, & n'ayant pour juges que l'armée & les assiégés, qui pouvoient être également témoins du combat. Ces préliminaires étant remplis, les deux Chevaliers s'élançerent l'un contre l'autre, bientôt leurs lances brisèrent jusques dans leurs gantelets ; les têtes de

leurs chevaux s'étant frappées, ces animaux se renverserent & roulerent sur la poussiere; les deux combattans se releverent promptement, tirerent leurs épées & se chargerent avec une égale fureur. Quelque force, quelque adresse qu'ils employassent dans ce combat, il dura deux heures sans que les spectateurs pussent s'appercevoir d'aucun avantage marqué de l'un sur l'autre. *Olivier* & *Roland*, également étonnés de la résistance que chacun d'eux trouvoit dans son ennemi, & ne se connoissant pas (car ils avoient tous deux la visiere de leurs casques baissée) redoublerent la violence & la rapidité de leurs coups, mais sans pouvoir se blesser. Enfin ayant jetté leurs épées, ils se saisi-
rent au corps, & leur combat devint une lutte. Dans un moment où *Roland* faisoit un peu perdre terre à son ennemi, le casque d'*Olivier* tomba, & *Roland* reconnut les traits du frere de *Bélande*, ou plutôt ceux de la beauté même qu'il adoroit. A cette vue, n'étant plus maître de ses mouvemens, il détache son casque, & ne serrant plus *Olivier* qu'avec tendresse, ils se donnent la main, se jurent fraternité d'armes, & de défier au combat

mortel quiconque pourra leur reprocher de n'avoir pas achevé celui-ci. *Charles*, qui voyoit le combat du haut d'un tertre, avoit, depuis qu'il étoit commencé, tremblé plusieurs fois pour les jours de son neveu *Roland*. Il les vit sans peine s'embrasser & se réconcilier : mais, qui peut exprimer les sentimens de la charmante *Bélande*, lorsqu'elle vit du haut d'une tour de *Vienne*, *Roland* embrasser son frere, & lui donner la main ! « Ah ! s'écria-t-elle en présence de son aïeul, de son pere & de sa mere : » Ah ! *Roland*, ce que tu viens de faire t'assure à jamais mon cœur, & je jure de me consacrer à Dieu dans un cloître, si je ne peux pas être à toi. » *Fille*, dit le vieux Duc *Guérin*, je t'approuve, le *Paladin* est digne de ma race & de toi. *Bélande* sentant l'imprudence des paroles qu'elle avoit lâchées dans son premier mouvement, en demanda pardon sur le champ à ses parens ; mais *Regnier* & *Olive*, qui avoient frémi comme elle pour *Olivier*, depuis le commencement du combat, serrant leur fille dans leurs bras, lui jurèrent qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que celui qui venoit de traiter *Olivier* comme un frere. Cependant les deux combattans s'étant réciproquement lacés

leurs casques , passerent le Rhône dans la même barque , en présence des deux armées , & s'embrassèrent encore en le quittant sur l'autre rive. Les Paladins François allerent au-devant de *Roland* ; & *Ogier* prenant la parole : « J'en eusse fait autant » que toi , mon ami , lui dit ce preux » Chevalier , & quiconque osera dire que » tu n'as pas fait ce que ton cœur loyal & » ton courage te prescrivoient , en aura » menti par la gorge ». *Ogier* avoit une si grande réputation , que tous les Paladins François acquiescèrent à son opinion.

La Reine étoit mécontente , & ne se croyoit pas suffisamment vengée ; elle en porta ses plaintes à *Charlemagne* , qui reçut *Roland* avec froideur : mais celui-ci , incapable de supporter des dégoûts , lui répondit avec fierté : *Sire , donnez-nous des ennemis que je puisse combattre sans remords , & que ce ne soit pas des Chrétiens , mes compatriotes & mes amis.* *Ogier* & le Duc *Naymes* appuyèrent ce propos , & remontrent à l'Empereur que les Sarrasins tenoient encore quelques places en France , qu'ils étoient maîtres de *Perpignan* & de *Narbonne* , d'où ils faisoient quelquefois , à la faveur des bois , des

courses jusqu'aux bords du Rhône. Enfin, ils obtinrent de *Charles* que du moins on feroit avec ceux de *Vienne* une treve de quinze jours, pendant lesquels on négocieroit pour la paix. La suspension d'armes fut arrêtée, & les Chevaliers des deux partis recommencerent à se voir, & restèrent tranquilles de part & d'autre.

L'Empereur avoit un goût décidé pour la chasse, & profitoit de tous ses momens de loisir pour s'y livrer; il voulut y employer ceux que lui laissoit la treve, & comme les environs de son camp étoient déjà dépeuplés de gibier, il en alla chercher jusques dans les forêts du *Bas-Vivaraïs* & du *Gévaudan*. Les Mahométans, avertis de ces courses imprudentes, s'arrangèrent pour en profiter. Un *Amiral*, ou plutôt *Emir*, *Sarrafin*, à la tête de six cents Cavaliers Arabes, bien armés, se mit en embuscade dans un bois où il étoit informé que le Monarque devoit chasser, dans l'espérance de l'enlever, ou quelqu'un de ses Principaux Paladins, & d'en tirer une grosse rançon. Un détachement de cette troupe ennemie découvrit l'Empereur peu accompagné, l'attaqua, & s'attachant sur-tout à tuer les chevaux,

vint à bout de l'envelopper & de le démonter; par bonheur un jeune Page reconnut les Mufulmans à leurs turbans, &, rebroussant chemin, alla avertir qu'on eût à voler au secours de *Charlemagne*. Les premiers qu'il rencontra furent des Chevaliers de *Vienne*, & même le vieux *Guérin* & son ami *Robastre*; ils accoururent aussi-tôt après avoir dépêché un Courier aux plus jeunes. Le Duc de *Monglave* & le Géant Hermite rencontrèrent une troupe Sarrafine & la déconfirent; à peine le dernier d'entr'eux eut-il le temps de leur indiquer le chemin qu'avoient pris ceux qui emmenoient le Roi. Ils les poursuivirent, les attaquèrent, & *Guérin* fut bientôt joint par plusieurs de ses enfans & petits-enfans. *Olivier*, un des plus diligens & des plus forts, trancha la tête à l'*Emir* général des Infidèles; il ne resta pas sur pied un seul homme de leur nombreux détachement, & les *Viennois* ramenèrent en triomphe *Charles* dans leur ville: il alla avec eux à la Cathédrale rendre grâces à Dieu, & leur témoigna sa reconnoissance, en leur jurant une paix durable & une éternelle alliance.

Robastre, à qui l'Empereur voulut témoigner quelque satisfaction, pour toute réponse déposa & consacra, dans l'Eglise, en guise d'*Ex voto*, son levier, qu'on montre encore dans le trésor de la Cathédrale de *Vienne*, & il se retira dans son Hermitage. L'Impératrice n'eut pas plutôt appris la nouvelle du danger qu'avoit couru l'Empereur son époux & les obligations qu'il avoit à la famille de *Guérin*, que son cœur fut absolument changé; elle courut à *Vienne*, & après avoir embrassé *Charlemagne*, elle demanda à voir *Girard & Aimery*. « Noble Duc, & vous, » jeune Chevalier, leur dit-elle, nos » mécontentemens réciproques n'ont que » trop éclaté; je vous prie de les oublier. » Je vous livre mon pied, cause de tant » de troubles & de guerres; je l'abandonne à vos coups & à votre vengeance. » Voici toute celle que nous voulons en tirer, dit *Girard*, en se prosternant à ses pieds & baisant respectueusement celui qui avoit été cause de la discorde: *Aimery* en fit autant, & le trouva même si mignon, que l'on assure qu'il l'admira, l'honora même, par la suite, de tout son cœur, & se déclara son Cheva-

lier. L'oncle & le neveu furent, depuis ce moment, les serviteurs les plus dévoués de la Reine. Toute la famille entra dans les bonnes grâces de *Charles*, & il n'eut point de Paladins & de Pairs plus fidèles & plus zélés que *Guérin de Monglave* & ses enfans. Ce fut de concert avec eux qu'on s'occupa sérieusement des moyens de combattre les Sarrasins, de leur ôter tout ce qu'ils possédoient encore en France, de les renvoyer en Espagne, & même de les y poursuivre. La Chevalerie Française réunie, réussit à remplir le premier de ces objets dans une campagne; mais une nouvelle expédition contre les Saxons & une autre en Italie, firent diversion au projet conçu contre les Sarrasins, & *Charles* ayant fait le vœu d'aller, avec ses douze Pairs, en pèlerinage à Jérusalem, partit pour se rendre dans la Terre - Sainte, non en Prince conquérant, mais en Chrétien pieux, dévot & repentant des fautes qu'il avoit pu commettre (1).

(1) C'est ici que nous abandonnons le Roman de *Guérin de Monglave*, pour suivre, mais fort en abrégé, celui de *Galien Restauré*, son

Charlemagne & ses douze Pairs, entre lesquels on comptoit le terrible *Roland*, le brave & charmant Marquis *Olivier de Gènes*, le vénérable Archevêque *Turpin*, le bon Duc de Bavière *Naymes*, *Richard*, Duc de Normandie, & l'illustre *Ogier le Danois*, partirent avec un petit nombre d'Ecuyers fidèles, sans troupes ni armée, pour se rendre à Jérusalem; ils débarquèrent heureusement au port de *Joppé*, & s'acheminèrent vers la Sainte Cité. Le Patriarche, sans les reconnoître que pour de simples Pélerins François, qui avoient l'air noble & la physionomie heureuse, les accueillit & leur donna toutes les facilités possibles pour faire leurs dévotions. Ils passèrent neuf jours à remplir ces actes pieux; & pendant ce temps, le Patriarche, qui étoit un saint homme, apperçut

arrière-petit-fils. Ce n'est pas que ce qui a été publié sous le nom de *Guérin de Monglave* soit tout-à-fait fini, mais la fin d'un des deux Romans est le commencement de l'autre; & comme il y a dans la narration du second des circonstances plus singulières & plus intéressantes, c'est à celui-là que nous allons nous attacher.

au-dessus du temple (dit l'Auteur naïf du Roman de *Galien*) une étoile semblable à celle qui s'arrêta sur *Bethléem* en faveur des trois Rois-Mages. Il comprit que ceux qui étoient alors à *Jérusalem* étoient des personnages de la plus grande importance, & les ayant interrogés, ils convinrent de leur qualité. Le Patriarche rendit alors à *Charlemagne* tous les respects qui lui étoient dûs, & témoigna la plus grande considération aux Pairs de France. La preuve qu'il leur en donna, fut de leur distribuer les reliques les plus précieuses. C'est depuis ce moment que sont passés en Europe (dit le Romancier) le Saint Suaire, le plat dans lequel Notre Seigneur fit la cène, sa chemise ou robe sans couture, une sainte larme du Fils de Dieu, la ceinture de la glorieuse Vierge, une fiole de son lait virginal, un bras de Saint Siméon, un autre de Saint Lazare, cousin de Jésus, &c. Munis de ces reliques, les illustres Pélerins vouloient retourner en France; mais le Patriarche fit entendre à l'Empereur que son *incognito* ayant été pénétré, il ne pouvoit honnêtement se dispenser d'aller faire une visite à *Hugon*, Roi de *Mésopotamie*, dans la

dépendance de qui la ville de *Jérusalem* étoit enclavée, l'assurant d'ailleurs qu'il seroit reçu de ce bon Roi avec les égards qui lui étoient dûs. *Charlemagne* & ses Pairs se déterminèrent à cette visite, & s'étant rendus dans les plaines de *Mésopotamie*, furent aussi satisfaits qu'étonnés de trouver le Monarque campé au milieu de sa Cour, & entouré de champs fertiles, cultivés par lui-même & par les Grands de sa Nation : on y voyoit rassemblés de nombreux troupeaux, dont il prenoit & faisoit prendre soin : enfin, ils imitoient en tout les Patriarches de *Caldée* & les Rois pasteurs de l'ancienne *Egypte*. Les Chevaliers François, élevés dans l'esprit militaire & accoutumés à mépriser l'agriculture, conçurent, pour la première fois, que cet art si utile devoit être honoré. S'étant fait conduire à la tente royale, ils y furent reçus de la manière la plus flatteuse. *Hugon* leur fit dire, par ses interprètes, qu'il alloit les régaler ce soir à la campagne, mais que le lendemain il les conduiroit dans un Palais superbe qu'il avoit fait bâtir dans la ville prochaine : tout cela fut exécuté. *Hugon* les fit souper dans ce Palais avec les deux Sultanes ses

femmes, car il étoit Mahométan, au demeurant bon & sage Prince, ne tourmentant jamais les Chrétiens & ne les gênant point dans leur culte. De ces deux femmes, & de quelques autres concubines, il n'avoit jamais eu qu'une fille, qu'on nommoit la Princesse *Jacqueline*; elle n'avoit guere que quinze à seize ans quand on lui présenta les Paladins de France; elle étoit belle & fraîche; sa peau étoit un peu brune & ses cheveux très-noirs, mais ses yeux étoient vifs, & la carnation de son teint fort animée; sa taille étoit assez haute & son embonpoint très-raisonnable; on lui trouvoit plus de sentiment que d'esprit; elle étoit très-soumise à ses parens, & si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant d'une grande Princesse, c'étoit vraiment une bonne enfant, qui devoit faire un jour une très-bonne femme.

Le premier jour de leur arrivée dans la ville, l'Empereur & ses Paladins soupèrent encore avec le Roi *Hugon*, sa famille, & sa Cour; mais le jour suivant, qui étoit un vendredi, ils demandèrent permission de manger seuls, leur loi ne leur permettant d'user que des mets prescrits par l'Eglise à pareil jour. Le bon Roi de *Méso*

potamie y consentit, & ordonna qu'on les servît à leur fantaisie, & qu'on leur donnât du meilleur vin de sa cave; mais il fit cacher, dans un coin du beau & grand fallon où ils mangèrent, un interprète qui pût lui rendre compte de tout ce qu'ils diroient pendant & à la fin du repas, croyant être seuls & pouvoir parler en liberté: tout bon homme qu'étoit *Hugon*, il n'étoit pas fâché de savoir ce que pensoient de lui ces étrangers, & quelles étoient leurs idées en venant dans un pays si éloigné du leur. La ruse réussit: après avoir mangé & bu avec un appétit de Héros & de Pélerins, cette illustre Chevalerie Françoisse se trouva de si bonne humeur, qu'elle se mit à *gaber*. (Nous avons déjà eu occasion d'employer plusieurs fois ce mot expressif, qui veut dire plaisanter; mais il y a plaisanterie & plaisanterie, & les *gabs* dont s'amuserent *Charlemagne* & ses Pairs, étoient de vraies gasconnades: ils se hasardèrent à avancer des propositions tout-à-fait extraordinaires, & à se vanter de choses de la plus grande difficulté à exécuter).

O respectable & aimable simplicité de nos peres! Le trait romanesque que nous

allons raconter, est un de ceux que nos ancêtres & nos grand'meres lisoient avec le plus de plaisir il y trois cents ans; ils admiroient l'esprit que *Charles* & ses *Paladins* mettoient dans leurs plaisanteries, & ils étoient encore plus émerveillés de la maniere dont ils remplirent leurs promesses quand on les eut pris au mot : nous allons être obligés de voiler une partie des agrémens de ce récit. Les oreilles délicates de nos contemporains trouveroient mauvais que nous le copiaffions sans ménagement; mais l'esprit malin de notre siècle devinera tout ce que nous n'allons pas dire. Les convives n'étoient qu'au nombre de quatorze; savoir, *Charles*, ses douze Pairs, & *Olivier* qui ne l'étoit pas encore, & ne portoit que le titre de Marquis (le Duc de Gènes, *Regnier* son pere étant encore vivant). Le Roman imprimé, & même les Manuscrits ne nous parlent que de sept des quatorze *Gabs*, & les voici :

Roland dit qu'il sonneroit de son cor avec une telle force, qu'on l'entendrait de *Jérusalem*, quoique cette ville fût éloignée de plusieurs journées de chemin.

Le bon Duc *Naymes* de Baviere assura que, quoiqu'il fût vieux, il sauteroit encore

de la hauteur de quinze pieds, si ce coup de force pouvoit être utile à la Religion, à l'État ou au Monarque son Suzerain.

Richard sans peur Duc de Normandie, foutint qu'avec ses poings seuls, garnis de son gantelet de fer, il casseroit la tête & la mâchoire de l'armée entière du Roi *Hugon*, pour peu qu'on hasardât, dans cette Cour, de dire chose qui lui déplût.

Ogier le Danois dit, qu'en branlant un des pilliers qu'il montra (c'étoit justement celui derrière lequel étoit assis l'espion) il feroit crouler toute la salle, & que tous ceux qui étoient dans le Palais d'*Hugon* seroient écrasés, à l'exception des Paladins François, auxquels il donneroit, par un petit signe de tête, l'avis de se retirer. (L'espion pensa mourir de peur en entendant faire ce gab).

Le vénérable Archevêque *Turpin*, dont le Diocèse comprenoit toute la Champagne & même s'étendoit jusques sur les excellens vignobles des bords de la Mozelle & du Rhin, gaba en conséquence : « Sei-
» gneurs, dit-il, le vin de ce pays-ci,
» quoiqu'assez bon, n'est que de la tisane,
» en comparaison de celui que produisent
» les vignes dont je suis seigneur & gros
» décimateur ;

» décimateur, cependant je vuide nom-
» bre de flacons de mon vin avec tant de
» facilité, que je suis assuré que les bar-
» riques de vin de Mésopotamie coule-
» roient dans mon estomac aussi aisément
» que des bouteilles de vin de Cham-
» pagne ».

Charles lui-même voulut gaber, & se fit fort de couper en deux, avec sa bonne épée *Joyeuse*, les plus forts guerriers du Roi *Hugon*, fussent-ils revêtus d'une triple cotte de mailles.

Enfin le Marquis *Olivier*, le plus jeune & le plus galant de toute la compagnie, dit : « Seigneurs, puisqu'il est aujourd'hui
» permis à chacun de nous de s'expliquer
» librement sur ce qu'il voudroit & pré-
» tendrott faire, je vous dirai franche-
» ment que la conquête pour laquelle je
» ferai volontiers des exploits inouis,
» seroit celle de la Princesse *Jacqueline*;
» je ne fais si vous l'avez vue avec les
» mêmes yeux que moi; mais par *Saint-*
» *Georges*, je n'en connois pas une plus
» appétissante, & si je l'avois à ma dispo-
» sition pendant une de ces nuits d'hiver,
» qui heureusement sont très-longues, je

» lui rendrois tant d'hommages, je met-
» trois tant de force & d'énergie dans les
» complimens que je lui ferois sur ses
» charmes, que chaque heure de cette
» longue nuit seroit marquée par une
» preuve de ma tendresse. J'en appellerois
» à son témoignage, & elle-même me
» rendroit sûrement justice le lendemain
» matin ».

Nous ignorons les autres *gabs* dont s'amuserent les Paladins pendant le reste de la soirée; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'interprete du Roi *Hugon* étoit très-empressé de les voir retirer, pour aller rendre compte à son maître de tous leurs propos. Enfin ils allerent se coucher, & avant que le Souverain de la Mésopotamie fût endormi, il apprit, par son espion, tout ce qui s'étoit dit dans la salle. Le bon Roi qui n'entendoit rien aux plaisanteries Françaises, fut fort irrité que l'un de ces Messieurs voulût battre toute son armée à coups de poing; l'autre boire tout le vin de sa cave, & qu'un troisieme tout cela lui déplut, & il jura qu'il seroit repentir ces insolens étrangers de leurs mauvaises gaberries.

Le lendemain matin il fit mauvaise

mine à l'Empereur & aux Paladins quand ils vinrent le voir, & ils s'apperçurent qu'il prenoit des mesures pour les faire investir par ses troupes, & leur faire peut-être un très-mauvais parti. Un jeune esclave François qui avoit été témoin de la colere du Roi *Hugon*, en écoutant le rapport de son espion, leur en donna même l'avis très-positif; sur quoi, après avoir pris un moment conseil entre eux, *Roland* & *Richard* se chargerent de porter la parole, & parlerent avec autant de hardiesse que s'ils avoient eu chacun une armée à leur suite. « Roi de Mésopotamie, lui dit *Roland*, nous apprenons que tu as de mauvais desseins sur notre Empereur & sur nous; l'on dit que c'est parce que nous nous sommes amusés hier au soir à gaber ensemble: apprends que les propos que nous nous sommes permis n'étoient que des plaisanteries, mais que si tu t'en fâches, nous sommes prêts à en faire des réalités: oui, corbleu, dit *Richard*, j'ai dit qu'à coups de poing j'assommerois toute ton armée, & je vais commencer par toi, avec certitude de venir à bout du reste ». Le Roi *Hugon* très-embarrassé;

ne donna pas le temps aux deux Paladins d'en dire davantage, ni à leurs compagnons de parler. « Seigneurs, leur dit-il, » il est vrai que ce que vous appelez vos » gaberics, m'a paru d'assez mauvais goût; » mais dans le fond, il n'y a de mauvai- » ses plaisanteries que celles que l'on ne » peut pas soutenir; & si vous pouvez » justifier les vôtres, je jure par *Maho-* » *met*, & par tout ce qu'il y a de plus » sacré, qu'il ne vous sera fait ici aucun » mal, & que je vous renverrai dans » votre Europe avec honneur & distinc- » tion; mais aussi, si vous y manquez, il » est juste que vous vous soumettiez à » rester mes prisonniers, au moins jus- » qu'à ce que vous m'ayez payé une grosse » rançon ». Nous y consentons volontiers, s'écrierent tout d'une voix *Charles* & ses Chevaliers: à l'épreuve, répétèrent-ils tous en chœur.

Pour mettre un peu d'ordre dans une affaire si importante, il fut convenu que l'on tireroit au sort quels *gabs* devoient être exécutés les premiers; le nom du Duc de Bavière parut avant tous les autres, & on lui demanda s'il étoit prêt à justifier son *gab*. « Il est vrai, répondit-il, que

» j'ai promis, malgré mon âge de cent-
» vingt ans, de sauter de la hauteur de
» quinze pieds, mais j'ai ajouté que ce
» seroit dans le cas où ce coup de force
» seroit de quelque utilité à ma religion
» & à mon Roi; & comme je ne vois
» pas que cela soit fort nécessaire, j'es-
» père que l'on voudra bien m'en dispen-
» ser ». *Hugon* fut d'abord un peu étonné
de la subtilité de cette excuse; mais ses
Visirs & ses Cadis lui ayant fait entendre
qu'elle étoit légitime, on tira au sort un
second nom; ce fut celui de *Roland*, qui
n'hésita pas un moment à prendre son
cor, & en sonna avec une telle force &
une telle vigueur, que toute la ville & la
Mésopotamie en tremblèrent; cependant
il étoit question de savoir s'il s'étoit fait
entendre jusques à Jérusalem, c'est ce qui
ne pouvoit être éclairci qu'au moyen d'un
courier que l'on dépêcha au Patriarche
de cette ville: heureusement que ce fut
un François, Ecuyer du Comte d'Angers,
qui, ayant mis le Patriarche au fait de la
question, rapporta qu'à l'heure indiquée
on avoit entendu un son venant de très-
loin du côté de la Mésopotamie, & que
l'on avoit cru être celui de la trompette

du jugement, que l'on entendoit déjà dans la vallée de Jofaphat.

Le troisieme billet étoit rempli du nom de l'aimable *Olivier* : ce brave Paladin, loin de s'effrayer, fut enchanté d'être dans l'obligation de justifier son *gab*. » Sire, » dit-il à *Hugon*, vous rappelez-vous bien » ce que j'ai promis ? » Le Roi ne s'en souvint que trop alors, & il n'y avoit pas pensé lorsqu'il avoit juré par *Mahomet* & ses Prophetes, qu'il feroit exécuter leur *gab* à tous les Chevaliers François ; il auroit bien voulu s'en dédire, mais son *Muphti*, ses *Imans*, ses *Mollas*, lui déclarerent que la parole des Rois étoit sacrée, sur-tout celle d'un Roi Mahomé-tan qui avoit juré par *Mahomet* ; on fit la même déclaration à la Princesse *Jacqueline* : elle rougit mille fois ; le Roi son pere pâlit ; les Dames d'honneur attachées à la Princesse se désoloient, mais le mot étoit lâché ; il fallut qu'elle subit son sort. Ce fut en vain que l'on proposa au Marquis François différens accommodemens ; il ne voulut rien entendre, & il protesta qu'il vouloit accomplir son *gab*, ou subir le plus honteux esclavage, même la mort. Le jour étoit déjà très-

avancé, *Olivier* s'écrioit, comme on a fait dire depuis à l'un de ses compagnons d'armes,

« Ah! j'attendrai long-temps, la nuit est loin encor ».

Enfin elle arriva, cette nuit si charmante pour le Marquis *Olivier*. *Jacqueline* la commença, en versant un torrent de larmes, & reparut le lendemain matin belle & fraîche comme l'aurore sortant des bras de *Titon* rajeuni, & ayant perdu dans une seule nuit toute sa jeunesse. Le Roi *Hugon* fut le seul qui, avec le ton d'autorité & d'intérêt d'un pere, osa demander à sa fille si *Olivier* avoit justifié son *gab*. Et bien par-de-là, répondit en baissant les yeux la modeste Princesse.

« Non, dit le bon Roi *Hugon*, en s'adressant à l'Empereur & au reste des Paladins, » je ne veux pas pousser les » épreuves plus loin : Seigneurs François, » je ne doute plus que vous ne détruissiez » mon armée; & vous, brave Empereur, » que votre *Joyeuse* ne pourfende mes » géans. Retournez, retournez dans vo- » tre Europe, après avoir si bien satisfait

» dans ce pays-ci votre dévotion & votre
» curiosité ».

Effectivement, *Charles* & ses Paladins reprirent le chemin de Joppé, se rembarquerent, & regagnerent la France. Un peu moins de neuf mois après leur départ, la Princesse *Jacqueline* mit au monde un fils que l'on nomma *Gallien*; il fut dans la suite surnommé le *Restauré*, comme qui diroit *Restaurateur*, parce que véritablement il rétablit les affaires des François en Espagne, celles des Chrétiens dans l'Empire de Constantinople, & celles de sa mère dans la Mésopotamie. La preuve en est dans le Roman de ce Héros, qui est le second de ceux que nous nous sommes proposés d'extraire; mais comme il s'en faut de beaucoup que tous les faits en soient aussi intéressans que ceux qui précéderent la naissance de *Gallien*, nous nous contenterons de tracer ici un léger canevas du reste de son histoire.

Charlemagne, heureusement de retour de son pèlerinage, se trouva enfin libre de faire la guerre aux Maures d'Espagne, & d'aller attaquer le redoutable Roi *Marsille* jusques par-delà les Pyrenées. Ce

Monarque Mahométan voyant de si grandes forces s'assembler contre lui, employa la politique & la négociation pour détourner l'orage; il pratiqua une intrigue à la Cour de l'Empereur, & trouva un traître qui voulut bien l'écouter; ce fut *Guérin*, Comte de *Mayence*, jouissant auprès de l'Empereur d'une faveur qu'il ne méritoit pas. Il fut envoyé Ambassadeur à Sarragosse, où résidoit *Marsille*; &, d'intelligence avec l'ennemi de son maître, il amusa long-temps l'Empereur par de fausses espérances, & retarda encore pendant long-temps la guerre.

Cependant le jeune *Gallien* grandissoit. Dès l'instant de sa naissance, il avoit été protégé par deux Fées, qui l'avoient donné à élever à un Comte de *Damas*, qui le présenta à l'âge de quatorze ans à la bonne *Jacqueline* sa mere. La Princesse l'embrassa comme le fruit unique & chéri de la seule nuit délicieuse qu'elle eût passée en sa vie; elle lui apprit quel étoit son pere & le conduisit devant son ayeul *Hugon*, qui le reconnoissant pour son petit-fils, le retint dans sa Cour comme un enfant qui lui étoit cher. Il n'y avoit pas un an qu'il y étoit, lorsqu'il prit que-

relle avec un de ses oncles, & fut obligé de s'enfuir, pour se dérober à la vengeance des deux autres; il demanda avec empressement à sa mere où il pourroit trouver son pere *Olivier*? A la Cour de *Charlemagne*, lui dit-elle, ou à Gènes, chez le Duc *Regnier* son pere; & il partit aussi-tôt pour se rendre en Europe. Il fut attaqué en chemin par ses trois oncles, & forcé, pour défendre sa vie, d'en tuer un. Il auroit succombé sous les coups des deux autres, si le Roi *Hugon*, son aïeul, ne fut venu lui-même à son secours, & ne lui eût fourni tous les moyens nécessaires pour continuer son voyage. Etant arrivé près de Gènes, chez son autre aïeul le Duc *Regnier*, il fut attaqué par des voleurs, dont le chef s'appelloit *Brise-barre*; ils s'imaginoient venir aisément à bout de dépouiller un aussi jeune homme; mais il tua le Capitaine, dispersa toute la troupe, & entra triomphant dans la ville; il ne tarda pas à s'y faire reconnoître de ses parens *Regnier* & *Olive*, & de sa tante *Bellande*, qui avoit épousé *Roland*, mais étoit alors à Gènes, tandis que son époux & son frere faisoient la guerre avec *Charlemagne* en Espagne: *Gallien* n'apprit

pas plutôt où ils étoient, qu'il voulut s'y rendre; il partit après un séjour de quinze jours seulement. *Regnier* lui donna une belle armure & un cheval merveilleux de l'espece des *Bayards* & des *Alfans*; celui-ci s'appelloit *Massepin*; & *Bellante* mit à ses doigts deux anneaux, dans lesquels étoient enchassées des reliques qui préservoient de tout accident à la guerre; elle le chargea d'en donner un à *Roland*, & le pria de garder l'autre. Notre jeune Héros, en se rendant au camp de *Charlemagne*, mit à fin plusieurs aventures, qui prouverent également la grandeur de son courage, & la bonté de son cœur & de ses armes. Enfin, il arriva auprès de cet Empereur, qu'il trouva campé au pied des Pyrenées, ayant en avant deux forts détachemens, dans l'un desquels étoient *Roland*, *Olivier* & quelques autres Pairs; dans le second de ces corps avancés, se trouvoient *Girard* & ses enfans, *Beuves* & *Savary*, *Arnaud* & son fils *Aimery*.

Dès que *Gallien* se fut fait connoître, le Monarque François l'accueillit avec bonté, & l'arma Chevalier; mais il ne put se refuser au desir qu'il avoit de par-

tir promptement pour rejoindre son pere. Avant que d'arriver auprès de *Roland* & de lui, il eut affaire à quelques détachemens ennemis, commandés par un jeune Prince Sarrafin, nommé *Martineau*; *Gallien* le tua, & bientôt le Roi *Pinard* vint pour venger la mort de son fils. Il fut vaincu après un long combat, dont les détails paroïtroient singuliers à ceux qui n'en ont pas déjà lu beaucoup d'autres pareils dans nos Romans de Chevalerie. Enfin il arriva jusqu'à cette gorge de *Ronceveaux*, fameuse par la défaite de tant de Héros François; cette horrible catastrophe étoit déjà achevée. Il entendit le cor de *Roland* qui demandoit du secours; il y courut, & le trouva mortellement blessé. Son ami *Olivier* étoit auprès de lui dans le même état; ces deux Héros mourans s'embrassoient & s'exhortoient à finir en bons Chrétiens. Ce fut dans ces terribles momens que *Gallien* reconnut son pere, & en fut reconnu. A peine eut-il le temps de lui faire en deux mots quelques pieuses, nobles & sages exhortations. Les premiers devoirs que *Gallien* eut à remplir à l'égard de son pere, furent ceux de la sépulture & de la vengeance. Une nom-

breuse troupe de Sarrasins étant survenue, pour profiter des dépouilles des Paladins morts, *Gallien* les mit seul en fuite, après en avoir tué un grand nombre. Un seul qui étoit resté, voulut dérober les tronçons de l'épée de *Roland* qui étoit brisée; d'un morceau de la terrible *Durandal*, il le perça, ainsi qu'un horrible griffon qui vouloit fondre sur ce respectable cadavre; & embouchant aussi-tôt le cornet de *Roland*, il en sonna avec moins de force sans doute que ce Paladin même, mais en digne enfant de Héros. L'Empereur qui étoit en chemin pour s'approcher du champ de bataille, l'entendit; hâta sa marche, & arriva aussi-tôt pour faire enlever les corps de ses Pairs. Celui de *Roland* fut transporté jusques à *Blayes*, où on lui éleva un monument magnifique, dont on montre encore les ruines dans cette ville. La sépulture d'*Olivier* fut plus rapprochée du lieu de sa mort; ce fut à *Saint-Jean-pied-de-port* que *Gallien* lui fit dresser un monument. Après avoir satisfait à ce triste devoir, il demanda permission à l'Empereur de passer dans l'autre corps d'armée, où étoient ses oncles *Gerard* & *Arnaud*; il y arriva;

& s'étant aussi fait connoître à eux , il mêla ses larmes aux leurs , sur la perte de *Roland* & d'*Olivier* : les deux Ducs n'en furent que plus animés à combattre le Roi *Marfille*. On indiqua au jeune *Gallien* le château de Montfuseau , comme étant une place importante , & qui contenoit d'ailleurs un trésor précieux ; c'étoit la belle *Guinarde* , fille de *Marfille*. Le digne fils d'*Olivier* , enflammé au récit qu'on lui fit des appas de la charmante *Sarrasine* , brusqua l'attaque du château , résolu d'en agir de même avec la Princesse : tout lui réussit ; la garnison fut massacrée , & la Princesse rassurée par les politesses multipliées du jeune Chevalier , (dans les veines duquel le sang François couloit , quoiqu'il fut né en Mésopotamie) l'aima bientôt éperduement , embrassa sa religion , lui promettant de se faire baptiser , & de l'épouser avec les cérémonies requises , dès qu'il auroit vaincu tous ses ennemis. Animé par un si doux espoir , *Gallien* alla rejoindre ses oncles , & ils marcherent au-devant de *Marfille* & de *Baligand* , son frère & son allié ; ils leur livrèrent une sanglante bataille , dont le succès ne fut pas d'abord avantageux

aux Chrétiens ; les oncles & les cousins de notre Héros furent faits prisonniers par *Marsille*, tandis que celui-ci combattoit *Baligand*. Après l'avoir vaincu & blessé, il fut obligé de s'occuper à délivrer ses parens, & il n'y avoit pour cela aucun moment à perdre, car le méchant Roi *Sarrafin* étoit prêt à les faire pendre. Déjà ils étoient placés au milieu d'un bataillon quarré qui devoit être témoin de l'exécution ; *Gallien* mit obstacle à cette scène, dont l'horreur eût égalé celle de *Roncevaux* ; il dissipa la troupe ennemie, & tua *Mauprivé*, fils de *Baligand*. *Charlemagne* & le reste de l'armée Chrétienne se joignirent heureusement à lui ; l'Empereur tua *Baligand* de sa propre main, *Marsille* fut obligé de demander humblement la paix, & se trouva trop heureux d'offrir à *Gallien* le château de *Montfuseau*, & sa fille *Guinarde* en mariage. Notre Héros souscrivit volontiers à de si douces conditions ; mais il ne jouit pas long-temps des douceurs de l'hymen & de la paix. Un courrier dépêché de *Mésopotamie*, vint lui apprendre que la bonne *Jacqueline*, sa mère, étoit dans le plus grand danger ; l'amour filial l'emporta sur le conjugal, &

il partit avec quelques-uns de ses cousins pour se rendre en Asie.

Le Roi *Hugon* étoit mort ; & ses deux frères s'étoient emparés de la couronne , au préjudice de sa fille *Jacqueline*. Non contents de cette usurpation , ils voulurent s'en défaire , son existence leur reprochant toujours tacitement leur crime ; ils la firent accuser par un traître nommé *Burgaland* , qui soutint qu'elle avoit voulu le séduire & l'engager à empoisonner ses deux oncles , & qu'elle lui avoit avoué que c'étoit elle qui avoit fait périr son père de la même manière. La malheureuse Princesse n'avoit que ses larmes pour toute défense , lorsque son fils arriva : heureusement que c'étoit avant l'expiration des délais que les loix lui accordoient pour se justifier. Il demanda à combattre contre l'accusateur , & on ne put le lui refuser ; il le vainquit & le tua. Les deux frères voulurent soutenir l'accusation ; mais après avoir été vaincus , ils furent punis du même supplice qu'ils avoient voulu faire subir à *Jacqueline* ; ils furent pendus , & leurs corps brûlés.

Jacqueline placée sur le trône de son père , apprit presque en même-temps

qu'elle étoit héritière du trône Impérial de Constantinople , l'Empereur , père de sa mère , étant mort. Elle transmit tous ses droits à son fils *Gallien* , & abandonnant même la couronne de Mésopotamie , elle se consacra à Dieu dans un Cloître.

Gallien ne trouva aucune difficulté à occuper un trône sur lequel sa mère avoit des droits , & il s'y maintint avec gloire , après être revenu en Espagne chercher la belle *Guinarde* , pour laquelle il fut encore obligé de combattre contre les Sarrasins , de vaincre un Amiral nommé *Brisemur* , & de prendre sur lui le fameux château de Montjardin , qu'il joignit à celui de Montfuseau , & en forma une Principauté , dont il investit un de ses neveux. En retournant dans son Empire , il vit le grand *Charlemagne* , & apprit que le perfide *Ganelon* vivoit encore , ce traître coupable de la mort de *Roland* , d'*Olivier* , & de tant d'autres fameux Chevaliers François. Il insista fortement pour qu'il fût puni du dernier supplice ; *Ogier le Danois* joignit ses instances aux siennes ; & l'Empereur convaincu enfin de toutes ses perfidies , ordonna qu'il fût tiré

à quatre chevaux , ce qui fut exécuté. *Gallien* ramena *Guinarde* dans son Empire , & regna plusieurs années heureusement avec elle , mais il n'en eut point d'enfans. Ayant enfin perdu cette épouse chérie , les lieux où il l'avoit vue expirer lui devinrent insupportables ; il repartit pour l'Europe , débarqua à Bayonne , & se rendit à S. Jean-pied-de-port , où étoit inhumé l'illustre *Olivier* son pere. Il se précipita sur son tombeau , & expira de douleur en pensant à toutes les personnes qui lui étoient si chères , & auxquelles il avoit survécu.



Histoire d'Agnès Sorel, tirée des meilleurs Ouvrages historiques, concernant le règne de Charles VII, & de plusieurs Ouvrages romanesques & poétiques, tels que l'Histoire des Favorites, par Mademoiselle de la Roche - Guilhem; les Intrigues de la Cour de France dans tous les temps de la Monarchie; les Amours des Rois de France, par Sauval; les Anecdotes de la Cour de Charles VII, par Madame Durand; le Poëme de la Pucelle, par Chapelain, &c.

Les matériaux pour un roman historique d'Agnès Sorel, sont très-abondans; cependant il nous en manque encore, car ce n'est, pour ainsi dire, que par accident qu'il est fait mention dans différens Recueils des amours de cette belle Demoiselle avec Charles VII, & des galanteries qu'on l'a soupçonnée d'avoir eu avec quelques autres. Nous allons rassembler tout ce que l'on a su ou supposé sur ce sujet, & en former un canevas suivi, d'après lequel il sera aisé de faire un Roman plus étendu de la vie & des amours d'Agnès Sorel.

Nous n'entrerons dans aucune discussion , & ne ferons aucune dissertation sur la vérité & la fausseté des faits que nous allons rapporter; nous nous contentons d'affurer que quant aux événemens du règne de *Charles VII* , nous n'en indiquerons aucun qui ne soit parfaitement bien prouvé & constaté. Mais que quant aux amours d'*Agnès Sorel* & sa cousine *Madame de Villequier* , presque tout ce que nous allons dire est romanesque, ou du moins n'a aucun fondement bien certain, quoique tous les personnages aient réellement existé. Nous placerons encore à la fin de cet article quelques Notes sur les lieux , les temps & les personnes dont nous allons parler , autant que les bornes de notre Volume nous le permettront.

Le Roi *Charles VII* , depuis quelques années régnoit en France , ou plutôt devoit y régner , son père *Charles VI* , étant mort dès l'année 1422. Les dernières années du règne de ce Monarque avoient été marquées par de si grands actes de foiblesse de sa part , & par des trahisons si horribles de la Reine *Isabeau de Bavière* , son épouse , & des Princes de son Sang , que son fils condamné , de-

claré incapable de succéder à la Couronne , ne possédoit effectivement qu'une très-petite portion du grand & magnifique héritage qui lui appartenoit de droit. Les Anglois occupoient tout le reste. Le Duc de *Bedfort* (a) étoit Regent du Royaume sous le nom de *Henri IV* son neveu , Roi d'Angleterre. Toute la Normandie , la Guienne , une partie de la Picardie , Paris même s'étoient soumis à l'autorité de ce Régent. Le Duc de Bourgogne (b) , le plus puissant des Vassaux de la Couronne , étoit son allié. Le Duc de Bretagne (c) même s'étoit joint aux ennemis du jeune Roi *Charles* , qui enfin n'étoit vraiment reconnu que dans les seules Provinces de Berry , de Touraine & de Poitou ; aussi le surnommoit-on par dérision le Roi de Bourges. La Reine *Marie d'Anjou*, qu'il avoit épousée un peu avant la mort de son père , & dans le plus fort de ses disgraces , avoit la figure noble & assez belle , & le caractère très-estimable ; sa conduite étoit irréprochable , & sa douceur infinie ; mais il paroît qu'elle manquoit de la vivacité & de la gaieté nécessaire pour amuser le Monarque , & l'empêcher de se laisser abattre

par ses malheurs ; d'ailleurs elle n'avoit pas assez de ressources dans l'esprit pour lui suggérer des moyens de relever le courage de ses peuples , & pour ranimer le sien même. Cependant elle lui donna plus d'une fois de bons conseils , mais elle ne put les lui faire goûter tant qu'elle ne fut pas aidée par des favoris , & même par une maîtresse qui eussent mieux qu'elle le talent de persuader son époux. Loin d'être jalouse de la faveur de ceux qui faisoient le bien de l'Etat & du Roi , elle les traitoit toujours en ami , & c'est ainsi qu'elle en usa envers *Agnès Sorel* , comme nous le verrons dans un moment. Cette bonne Reine survécut à *Charles VII* , avec qui elle ne fut jamais brouillée un seul instant pendant le cours de quarante années de mariage ; elle fut mère de onze enfans , dont quatre Princes & sept Princesses. L'ainé de tous fut depuis le Roi *Louis XI*.

Une partie des Princes du Sang , mais non des plus puissans , restoit attachée au Roi *Charles*. C'étoit ceux des branches d'*Anjou* , d'*Orléans* , de *Bourbon* , d'*Alençon* & d'*Artois* (d). Les premiers portoient à la vérité de grands titres ; ils

se qualifioient Rois de Naples & de Sicile , étoient Comtes de Provence , & prétendoient au Duché de Lorraine ; mais ils faisoient la guerre avec peu de succès pour soutenir ces belles prétentions , ainsi ils étoient plus à charge à *Charles* qu'ils ne pouvoient lui être utiles. Les Princes d'Orléans paroissoient ennemis irréconciliables des Ducs de Bourgogne ; mais ils avoient partagé si complètement la disgrâce du chef de leur maison , qu'il ne leur restoit rien de leur apanage. Ceux des trois autres branches avoient encore moins à perdre , & étoient aussi malheureux.

La France étoit réduite à cette extrémité trois ans après la mort de *Charles VI* , & les affaires de *Charles VII* auroient été bientôt absolument perdues , si des circonstances heureuses n'avoient donné le temps d'y remédier. Le Duc de Bourgogne se brouilla avec les Anglois , & se crut obligé d'envoyer du secours contre eux , à son cousin *Jean de Bourgogne* , Duc de Brabant (*e*) , qui avoit épousé *Jacqueline* , Comtesse de Hainault. Elle vouloit faire rompre son mariage , & se faire rendre sa dot , pour épouser ensuite

le Duc de *Glocester* , frère du Duc de *Bedfort* ; cette tracasserie empêcha le Régent de France de tirer le plus grand parti des batailles de Cuévant & de Verneuil , qu'il avoit gagnées contre les troupes de *Charles VII.*

On forma quelques projets d'accommodement entre le Roi *Charles* & le Duc de Bretagne ; ils furent inspirés au *Comte de Richemont* , frere du Duc , Prince brave , hardi , qui fut flatté de la proposition qu'on lui fit , d'être Connétable de France , & d'avoir toute autorité & tout crédit dans cet Etat , comme il l'avoit dans celui de son frère. Il entra donc en négociation ; mais ce fut avec hauteur , & avec le ton décidé d'un Prince qui sent le besoin que son Roi a de son secours & de son appui. Il donna la liste de ceux qu'il vouloit proscrire de la Cour de *Charles VII* , & c'étoit justement ceux en qui ce Monarque avoit le plus de confiance ; l'un d'eux étoit *Tannegui du Chastel* (*f*) , d'une vertu rigide , d'un courage intrépide , d'une ame désintéressée , homme de tête & de main , à qui l'on ne pouvoit rien reprocher que d'avoir

eu part au meurtre du Duc de Bourgogne ; mais il avoit cru par-là venger l'assassinat du Duc d'Orléans, son premier maître. D'ailleurs il étoit Breton, & étoit accusé d'avoir été complice d'une conspiration avec les Comtes de Penthièvre de la Maison de Blois, contre le Duc de Bretagne régnant, de la Maison de Dreux ; c'est ce qui engagea le nouveau Connétable à exiger sa disgrâce. *Du Chastel* voyant que son maître étoit forcé d'y consentir, alla au-devant du coup qui le menaçoit, se retira de lui-même à Beaucaire en Languedoc, emportant l'estime & les regrets de son Souverain. Il vécut encore assez long-tems sans vouloir revenir à la Cour, & il eut raison, car il y a de certaines leçons que la fortune donne quelquefois aux hommes, & que du moins ceux qui les ont personnellement reçues ne doivent jamais oublier. Cependant nous verrons qu'il vécut assez long-tems pour donner encore au Roi, son maître, des preuves essentielles d'attachement. La seconde victime qu'exigea le Connétable étoit moins intéressante, cependant il eut plus de peine à se le faire abandonner,

c'étoit le Président *Louvet* , Ministre odieux & abhorré du peuple , naturellement méchant , fier , vindicatif , avide de biens & d'honneurs ; il avoit brigué la faveur de son maître par toute sorte de moyens ; père de deux filles d'une figure agréable & d'un caractère séduisant , on prétend qu'il favorisa les amours de son maître avec la première , qui avoit épousé le Seigneur de *Joyeuse* (g). La seconde étoit mariée à ce fameux *bâtard d'Orléans* (h) qui fut si célèbre par la suite , sous le titre de Comte de Dunois. *Charles* se refusa long-tems & avec opiniâtreté à congédier ce mauvais ministre , soit que ce fût l'effet des charmes de sa fille , ou seulement de la fausse opinion que le Roi avoit de son mérite ; mais enfin il fallut céder. Le Duc de Bretagne ne vouloit point rendre son hommage , ni le Comte de *Richemont* se mettre à la tête des armées , qu'ils ne fussent débarassés de *Louvet* ; & tout le monde abandonnant le Roi parce qu'il ne vouloit pas abandonner *Louvet* , celui-ci fut enfin forcé de se retirer en *Avignon* ; mais il laissa auprès du Roi , qui ne pouvoit pas se passer de favoris , un autre lui-même en la personne du Seigneur de

Giac (i), aussi odieux que son ami & son prédécesseur ; avide comme lui , & qui se hâta de s'enrichir , d'autant plus qu'il sentit que sa faveur ne dureroit pas plus que celle de *Louvet*. Tandis que le Roi & la Reine étoient obligés de faire , sur la dépense de leur Maison , des économies indignes de leur rang , *Giac* amassoit des trésors par des vexations qu'il exerçoit sur le peu de Provinces soumises à la domination de son maître. Il retenoit la solde de l'armée , & ne fût - ce que pour cela seul , le Connétable résolut de perdre encore celui-ci. *Charles VII* en parut aussi éloigné qu'il l'avoit été de sacrifier le Président ; mais *Richemont* voyant qu'il n'en viendroit point à bout par la persuasion , prit le parti d'agir militairement ; il chargea *la Trimouille* (k) d'enlever ce nouveau favori du Roi , & de s'en défaire. Ce qu'il y a de remarquable dans cette aventure , c'est que *la Trimouille* y avoit un intérêt très-personnel ; il étoit amoureux de la femme de *Giac* , c'étoit une très-belle personne qui avoit été autrefois maîtresse du Duc de Bourgogne , & il y a lieu de croire qu'elle n'étoit ni attaché , ni fidèle à son époux ,

& qu'elle fut même complice de son enlèvement. Un matin *la Trimouille*, à la tête de quelques soldats du Connétable, saisit *Giac* dans son lit, le conduisit à Dun-le-Roi, où on lui fit très sommairement & très-irrégulièrement son procès; il fut étranglé, & son corps jetté dans la Loire. Peu de tems après, *la Trimouille* épousa sa veuve, & jouit avec elle des trésors bien ou mal acquis par le Seigneur de *Giac*, & de ceux que cette Dame avoit reçus autrefois de la libéralité du Duc de Bourgogne.

Cet exemple terrible n'empêcha pas un Gentilhomme d'Auvergne, nommé *Camus de Beaulieu*, de s'attacher au foible & malheureux *Charles VII*, & d'oser être son favori; mais sa faveur fut courte, & sa fin encore plus malheureuse que celle de ses prédécesseurs. Le Connétable le fit assassiner dans le logis même du Roi, qui lui avoit donné un appartement assez près du sien.

Rien n'étoit plus triste que la situation du malheureux *Charles VII*, réduit par ses ennemis à n'avoir, pour ainsi dire, que le titre de Roi, vraiment opprimé par un Prince de son sang (car le Conné-

table étoit de la Maison de Dreux), qui, sous prétexte de le servir, & d'être le premier grand Officier de sa Couronne, lui faisoit la loi, le forçoit à chasser ses Ministres, & faisoit assassiner ses favoris; il sembloit qu'il ne lui restoit plus ni espoir, ni ressource, lorsqu'il en trouva une dans ce même *la Trimouille*, qui avoit paru si attaché au Connétable, & qui lui rendit encore le service de le réconcilier avec le Roi. Ce Prince fut forcé de le prier d'aller au secours de Montargis, vivement assiégé par les Anglois. *Richemont* s'y rendit avec une armée assez mal disciplinée, dont il ne put tirer aucun parti. Le Connétable y resta peu, mais il fut heureusement remplacé par le *Bâtard d'Orléans*, qui, étant veuf de la fille de *Louvet*, étoit revenu à la Cour, & commença à se signaler dans cette occasion. Il délivra avec gloire Montargis. Pendant ce tems, *la Trimouille* resté auprès du Roi, obligé d'entendre les justes plaintes que le Monarque faisoit du Connétable, loin de prendre son parti, s'insinua dans l'esprit de *Charles*. Enfin, il parvint à remplacer ceux dont la perte causoit avec raison l'indignation du Monarque : il risquoit un

peu moins , ayant l'honneur d'être homme de qualité , bon militaire , assez ferme , assez adroit pour soutenir les attaques du Comte de *Richemont*. Il eut bientôt besoin de toutes ces ressources : le Connétable ne manqua pas de concevoir contre lui la même jalousie dont les précédens favoris avoient ressenti les terribles effets ; mais il trouva le Roi mieux en garde contre les coups que l'on vouloit porter à celui-ci. Le Connétable vit qu'il avoit besoin d'employer de plus forts moyens : il se ligu avec les Princes du Sang Royal , la Maison de Bourbon se déclara pour lui contre *la Trimouille* ; ils demandèrent au Roi avec hauteur son exil , & ils furent refusés. Irrités de ce refus , ils osèrent aller assiéger Bourges , où se trouvoient les deux principaux amis & créatures du nouveau favori. L'un d'eux , *Aymar de Prie (l)* , fut tué d'un coup de flèche ; *la Borde* , qui étoit l'autre , se défendit de la grosse tour , & *la Trimouille* obtint du Roi de venir en personne dissiper cette ligue , qui cependant n'étoit formée que contre le favori , mais qui étoit bien contraire au respect dû au maître. Les Princes du Sang Comtes d'*Alençon* , de *Bourbon* , & de la

Marche n'osèrent combattre contre le Roi en personne. *La Trimouille* fut sauvé, & le Connétable abandonné; mais la vengeance que *Richemont* en tira, fut de faire passer encore une fois la Bretagne du côté des ennemis de *Charles VII*, & le Duc de Bourgogne s'étant, dans ce moment, réuni avec les Anglois, & de nouveaux secours leur étant arrivés d'Angleterre, les affaires du Roi se trouverent dans le plus mauvais état ou elles eussent jamais été. Enfin les Anglois osèrent former le siège d'Orléans: s'ils eussent pu prendre cette place importante, dont *Gaucourt* (m) étoit Gouverneur, la France devenoit une Province d'Angleterre; mais on fit les derniers efforts pour l'empêcher. Le peu de sujets qui restoit au Roi se détermina aux plus grands sacrifices, pour empêcher la ruine entière de leur Monarque. Le Connétable même voyant à quelle extrémité la cause de *Charles* étoit réduite, offrit de prendre les armes & de faire son devoir; mais par le conseil de *la Trimouille*, il eut la honte d'être refusé.

Le siège continua avec des succès divers, tant pour l'attaque que pour la défense, & c'est certainement un des plus fameux

& des plus importans dont notre histoire fasse mention. Enfin , la ville étoit réduite aux derniers abois , lorsqu'un secours inespéré , & tout-à-fait extraordinaire , sauva Orléans & la France.

Avant que nous disions en quoi il consistoit , il est temps de parler d'*Agnès Sorel* (n). Il paroît constant que ce fut l'an 1527 que le Roi la vit pour la première fois au château de Fromenteau en Berry , appartenant à *Jean Sorel* son pere. Elle avoit alors à peu près dix-huit ans , & sa beauté faisoit déjà du bruit , au moins dans le canton qu'elle habitoit. *Charles* en avoit entendu parler ; peut-être même que ce fut la curiosité & le desir de la voir qui arrêterent le Monarque dans son château. Il trouva qu'on ne lui en avoit point imposé , & fut frappé de l'éclat de ses charmes. Nous n'entreprendrons point de faire ici le portrait d'*Agnès* ; on sait combien il est ridicule dans le Poëme de la Pucelle de *Chapelain* , & , d'un autre côté , nous craindrions de nous rencontrer avec un autre Poëme sur le même sujet , dans lequel on se permet nombre de plaisanteries sur la figure & la conduite de l'héroïne de notre Roman. Quoique la plupart

des vers de ce dernier Poëme soient charmans , nous ne voulons en rapporter aucun , ne fût-ce que pour ne pas citer un ouvrage que son Auteur a toujours dévoué , parce que , quoiqu'il pût faire honneur à son talent si connu & si admiré , il n'en fait aucun , à sa sagesse & à sa philosophie. Nous trouverions plutôt des ressources pour faire ce portrait dans une suite de peintures à fresque , que nous avons vues dans un château situé en Touraine (le château de la Guerche , appartenant à M. le Marquis de Voyer d'Argenson) qui a appartenu autrefois aux parens d'*Agnès Sorel*. Cette belle personne y est représentée au milieu de differens ornemens & figures allégoriques relatifs aux différentes situations de sa vie ; d'abord méprisant & rejettant des trésors , & jusqu'à des sceptres & des couronnes que l'on met à ses pieds ; ensuite on voit qu'elle se rend à l'amour d'un Prince qu'elle croit sincere : elle paroît enlevée par un aigle comme *Ganimède* , & , par une devise latine , elle se vante de ne s'être rendue qu'au Roi des oiseaux. Quoique les traits de la figure principale de toutes ces peintures soient un peu effacés ; on voit qu'ils représentent

une personne d'assez grande taille , parfaitement bien faite ; ses cheveux sont blonds , ses traits réguliers , & sa physionomie douce & spirituelle.

La suite de la vie d'*Agnès* nous prouve que son esprit & son caractère étoient aussi charmans que sa figure. Tout le monde fait qu'elle encouragea *Charles VII* à reconquérir son Royaume , en lui disant qu'à la vérité les Astrologues lui avoient prédit qu'elle seroit maitresse du plus grand Roi de l'Europe ; mais que par conséquent c'étoit au Roi d'Angleterre qu'elle devoit s'attacher , puisque ce Monarque possédoit , outre son ancien Royaume , presque toute la France. Une réponse aussi spirituelle & aussi hardie ne put être faite que dans les temps où *Charles VII* étoit le plus mal dans ses affaires ; or c'est celui de sa première entrevue avec la belle *Agnès*. Il y a apparence qu'alors le Roi , frappé de la beauté de la jeune *Sorel* , se crut autorisé par sa dignité à lui dire quelques galanteries & à lui faire une première déclaration , & qu'il s'attira cette réponse , qui fit du bruit dans la Cour , & étant rapportée à la Reine même , à la *Trimouille* , au Comte de *Dunois* , enfin à

tous les bons serviteurs du Roi, leur fit espérer que s'il s'attachoit sérieusement à une personne qui pensoit si noblement, elle ne lui inspireroit que des résolutions courageuses & conformes à ses véritables intérêts. *Charles* avoit grand besoin de pareils conseils, car quoiqu'il eut l'esprit juste, le cœur droit & de bonnes intentions, tant qu'il fut mal guidé, ou qu'il ne fut porté au bien que par des personnes pour qui son attachement & sa confiance étoient médiocres, il ne fit rien de grand; & il eut été entraîné dans une ruine totale, si l'amour ne se fut joint à la saine politique pour venir à son secours.

Les circonstances ne lui ayant pas permis de rester à portée du château de Fromenteau, il paroît qu'il se passa à-peu-près deux ans sans que le Roi revit la belle *Agnès*. Pendant ce tems, la Reine, de concert avec *la Trimouille* & le bâtard *d'Orléans*, furent obligés d'user, pour ainsi dire, de prestiges, pour sauver la France, & empêcher la couronne de passer sur la tête du Monarque Anglois.

On informa le Roi qu'une jeune paysanne de Domremy, près de Vaucou-

leurs en Champagne , sur les confins de la Lorraine , qui se nommoit *Jeanne d'Arc* (o) , se croyoit destinée par le ciel pour sauver la France du joug des Anglois, en commençant par délivrer la ville d'Orléans. Ce fut *Baudricourt* , Gouverneur de Vaucouleurs , Officier très-attaché à *Charles VII* , qui donna cet avis ; il parut accompagné de circonstances si singulières , que l'on crut devoir y faire attention. On manda à *Baudicourt* d'envoyer cette fille à Chinon , où étoit le Roi ; il la fit partir avec un escorte de quelques cavaliers. A son arrivée, elle fut examinée par le Monarque même , par la Reine , *la Trimouille* , les principaux Officiers , les Ministres , par des Prélats & par des Docteurs en Théologie , & interrogée par le Parlement de *Charles* , qui s'étoit établi à Poitiers. Il n'y eut personne qui ne trouvât quelque chose de miraculeux & de merveilleux dans ses réponses & dans tout ce qu'elle disoit de sa mission. Elle fit déterrer sous les ruines d'une vieille Chapelle , une ancienne armure & une grande épée de combat , avec laquelle elle promit de mettre en fuite les Anglois. Elle s'expliquoit avec un si grand air de

confiance , qu'elle en inspiroit à tous ceux qui l'entendoient : elle n'avoit pas plus de vingt ans ; & tous les portraits & monumens qui nous restent d'elle , nous la représentent avec une physionomie fort agréable & très-douce ; sa taille étoit haute & bien proportionnée ; elle n'avoit rien de rude ni de grossier ; cependant elle montoit à cheval & combattoit à pied , se servant de toutes sortes d'armes offensives & défensives , avec beaucoup de force & d'adresse. Ce phénomène parut si singulier & si intéressant , que tout ce qu'il y avoit de fameux guerriers à la Cour de *Charles* , demanda à marcher sous son commandement & sous sa bannière , au secours d'Orléans. On ne l'appelloit que *la Pucelle* ; cette dénomination lui fut attribuée , comme lui étant due plus qu'à aucune autre , & par la pureté de ses mœurs , & par le mérite surnaturel qu'on lui supposa d'abord , & qu'elle avoit effectivement. Elle partit de Chinon , à la tête de sept mille hommes d'armes , ayant sous ses ordres deux Maréchaux de France , celui de *Rieux* & celui de *Rais* , l'Amiral de France , *Philippe de Culant* , & l'illustre bâtard d'Orléans (p).

En approchant du camp des assiégeans , elle envoya au Duc de *Bedfort* , qui les commandoit , un Hérault pour le sommer de la part de Dieu & de la sienne , de lever le siège. On juge bien qu'un pareil message fut reçu avec dérision ; mais sans attendre la réponse , elle força un quartier de l'armée ennemie , pénétra dans la ville , à la tête de cinq cens hommes , & y fit entrer un grand convoi de vivres. Le Gouverneur *Gaucourt* , son peuple & sa garnison la reçurent avec enthousiasme. Le lendemain , le *bâtard d'Orléans* y entra encore à la tête d'un nouveau secours & d'un nouveau convoi ; enfin les assiégés se trouvèrent en état de faire des sorties , & d'attaquer les forts que les Anglois avoient construits autour de la ville. Ils en emportèrent successivement trois ; ce ne fut pas sans de sanglans combats , dans un desquels la Pucelle fut blessée : mais enfin Orléans fut délivré. La terreur se mit parmi les Anglois ; les exploits qu'ils virent faire à l'Héroïne & à ceux qui combattoient sous ses ordres , persuadèrent à leurs soldats que le ciel se déclaroit contre eux ; ils voulurent absolument se retirer , & il ne fut pas possible au Duc de

Beaufort de les retenir. *Jeanne d'Arc* & le *bâtard d'Orléans* revinrent triomphans à *Chinon*, recevoir les louanges & les récompenses qui leur étoient dûes ; elles ne leur furent point épargnées ; le *bâtard* eut le Comté de *Dunois*. La *Pucelle* & toute sa famille furent ennoblies. Elle ne se contenta pas du premier service important qu'elle avoit rendu, elle annonça qu'elle vouloit en rendre un second, en conduisant le Roi jusques à *Reims*, & l'y faisant sacrer. En applaudissant à la beauté de ce dessein, les guerriers de *Charles VII* en sentirent toute la difficulté ; il falloit traverser quarante lieues de pays ennemi, & forcer plusieurs places pour arriver à *Reims*. La *Pucelle* persuada cependant de suivre ce projet. Le Roi se mit à la tête de son armée, le Duc d'*Alençon*, le Comte de *Vendôme*, & le Comte de *Clermont*, Prince du Sang, se joignirent à lui & à ses Généraux. On osa entreprendre le siège de *Gergeau*, sur la *Loire*, place qui passoit pour très-forte. Ce ne fut qu'après plusieurs assauts très-meurtriers, qu'elle fut emportée. *Méun* se rendit également, & l'armée Royale passa la *Loire* ;

elle alloit assiéger Beaugency , lorsque le Connétable de *Richemont* , rougissant de paroître bouder son Souverain , dans le temps que d'autres le servoient si essentiellement , vint à la tête d'une petite armée offrir ses services à *Charles* , & le prier de trouver bon qu'il remplît les devoirs de sa charge. La *Trimouille* qui craignoit ce retour , prévient si fort le Roi contre lui , que non-seulement le secours offert fut refusé , mais que peu s'en fallut que les troupes du Roi n'attaquassent celles du Connétable. Heureusement la Pucelle s'employa pour les concilier , & obtint qu'il seroit permis au Connétable de servir son maître , de commander ses armées. La *Trimouille* y ajouta pour condition qu'il ne lui seroit permis que de lui ouvrir le chemin de Reims , & qu'il ne paroîtroit point à la cérémonie du sacre. Le Connétable se soumit à cette condition ; & le Roi , malgré l'obession de son favori , ne put s'empêcher de lui en savoir gré.

L'armée royale s'empara de Beaugency ; les Anglois s'étant rassemblés pour s'opposer à la continuation de sa marche , tout se prépara pour une bataille : elle se donna

à Patai en Bauce. Le Connétable commandoit l'armée, & avoit sous lui tous les guerriers dont nous avons déjà parlé, auxquels il faut ajouter *Xaintrailles* & *la Hyre* (q). Du côté des Anglois étoit le brave *Talbot* (r), qui retarda tant qu'il put la défaite de ceux de son parti, mais enfin ne put l'empêcher. *Charles* continua sans obstacles sa route vers Reims. *Bedfort* au désespoir commença à sentir que la France pouvoit échapper à l'Angleterre; il redoubla de soins & d'attention pour le Duc de Bourgogne, qu'il attira à Paris, & qui fut déclaré Lieutenant-Général du Royaume de France jusqu'à la majorité d'*Henri V*.

Cependant *Charles* poursuivoit sa route, recevant chaque jour de nouveaux hommages de villes, & de grands Seigneurs, tels que ceux d'*Albret*, de *Beaumont*, de la *Fayette* & de *Mailly* (s), se joignirent à lui. On s'empara de Gien, d'Auxerre & de Troyes; enfin on arriva dans cette Métropole, où la cérémonie du Sacre eut lieu avec toutes les formalités requises, quoiqu'elles eussent été préparées un peu à la hâte; mais ce fut avec des circonstances remarquables. Des

fix Pairs Ecclésiastiques trois y assistèrent ; l'Archevêque de Reims, *Renaud de Roye*, qui étoit aussi Cardinal & Chancelier (t), les trois autres furent représentés par différens Evêques. Le Roi de Sicile, Prince du Sang de la branche d'Anjou, marcha à côté du Roi lors de son entrée dans Reims ; mais il ne fut que spectateur du Sacre, & ne représenta point parmi les Pairs, quoiqu'il possédât de grandes terres en France, telles que l'Anjou & la Provence, & qu'il disputât la Lorraine ; mais aucune de ces Provinces n'avoit le titre de Pairie. Ce fut le Duc d'Alençon, Prince du Sang, qui représenta le Duc de Bourgogne, qui étoit dans le parti ennemi. Le Duc d'Orléans & le Comte d'Eu, étoient prisonniers des Anglois, le Comte de Vendôme (Bourbon) étoit occupé à la guerre contre eux ; ce fut le Comte de Clermont, de la même Maison (de Bourbon), qui représenta le Duc de Normandie, & *la Trimouille* eut la satisfaction de représenter le Duc de Guienne, honneur qu'il avoit infiniment brigué, que le Connétable de *Richemont* lui auroit immanquablement enlevé s'il se fut trouvé à la cérémonie. Les trois

Comtes & Pairs Laïcs furent représentés par trois autres Seigneurs François. La Pucelle joua dans cette auguste cérémonie un rôle assez singulier; elle y assista armée de toutes pièces, tenant d'une main sa bannière, & de l'autre son épée de combat nue.

Cette grande expédition faite, *Jeanne d'Arc* annonça que sa mission étoit remplie, & demanda la permission de se retirer dans son Village. Il semble qu'elle alla contre les ordres du Ciel, en se laissant persuader de continuer à combattre pour la cause de *Charles*, qui n'avoit plus besoin d'être soutenu par des miracles. En revenant de Reims, on fit, comme de raison, des efforts pour s'approcher de Paris, & se rendre maître de cette capitale. On s'empara de Corbeil, de Château-Thierry & de Crépy en Valois; mais aux environs de Senlis, on trouva le Duc de Bedford à la tête d'une armée; qui livra plusieurs petits combats à celle du Roi: heureusement que le Connétable fit une diversion en Normandie qui obligea le Prince Anglois à séparer ses forces. Enfin, *Charles* parvint jusqu'aux portes de Paris, & attaqua celle de S. Honoré; mais les

François y furent vivement repouffés, & la Pucelle grièvement blessée. Ce mauvais succès facilita à *la Trimouille* le moyen de ramener *Charles VII* au centre de son Royaume, & dans ces anciens séjours de Bourges & de Chinon, où il comptoit le dominer plus aisément. Le Connétable continua de faire la guerre en Normandie avec différens succès, & la brave Pucelle étant rétablie de la blessure qu'elle avoit reçu à Paris, se jetta dans Compiégne, qu'elle défendit contre les Anglois : elle y fit des prodiges de valeur ; mais enfin elle succomba dans une sortie & fut faite prisonnière. Cette capture jetta la France dans une véritable désolation. Tout le monde fait quelle fut la fin malheureuse de cette illustre guerrière ; la cruauté avec laquelle les Anglois la traitèrent, est une véritable tache pour cette nation, ou du moins pour la mémoire de ceux qui la gouvernoient alors.

Il y avoit peu de tems que *Charles* étoit de retour dans la fertile province de Tourraine & dans le Berry, où il se plaisoit tant, lorsque *Isabeau de Lorraine*, femme de *René d'Anjou*, vint le trouver, & implorer son secours pour le Roi

son époux, qui venoit d'être fait prisonnier par le Duc de Bourgogne, en soutenant ses droits sur la Lorraine. *Charles* n'étoit guère en état de repasser une seconde fois la Loire pour aider ce Prince infortuné; mais il accorda à cette Reine un asyle dans sa Cour, d'autant plus volontiers qu'il vit à sa suite cette même *Agnès Sorel*, qu'il avoit si fort admirée quelques années auparavant dans le château de Fromenteaux. Sa beauté avoit acquis un nouveau degré de perfection, & son esprit s'étoit formé par l'usage du monde & des Cours. Le Roi sentit renaître les feux qu'elle avoit déjà allumés dans son cœur; & comme il eut occasion d'en voir plus souvent l'objet, bientôt il ne fut plus le maître de les éteindre. *Agnès* y opposa sans doute, pendant quelque tems, une juste résistance; les peintures du Château de la Guerche nous l'apprennent; mais enfin elle se rendit; & il lui eût été d'autant plus difficile de s'en défendre, que tout conspiroit contre elle. *Charles* étoit encore jeune, il n'avoit pas plus de vingt-cinq ans. Sa figure étoit passable; son caractère doux & disposé à la séduction. Il

avoit besoin d'être animé, encouragé & soutenu, pour faire de grandes choses, & personne n'étoit plus propre à lui inspirer cette hardiesse que la belle *Agnès*. Les leçons de l'amour lui étoient nécessaires, & la Reine elle-même sentoit que, comme il n'étoit point amoureux d'elle, elle ne pouvoit lui offrir que les conseils de la raison. *La Trimouille*, qui vouloit se conserver la faveur de son Maître, voyant bien qu'il ne pouvoit pas le séquestrer de toute la nature, préféroit du moins de partager avec une femme aimable l'empire qu'il avoit usurpé, & la craignoit bien moins que l'altier & audacieux Connétable. *Dunois* & les autres Seigneurs & Chevaliers François n'étoient point inquiets de voir leur Maître dans des liens aussi charmans & aussi doux que ceux de *Sorel*; les Prêtres même savoient qu'elle n'étoit ni indévote, ni libertine, & qu'elle aimoit à faire du bien aux pauvres & aux Eglises. Les Magistrats la connoissoient pour juste, les Peuples pour humaine & bienfaisante; les Gens à talens n'ignoroient pas qu'elle avoit de l'esprit & du goût, & que pendant tout le tems

que dureroit sa faveur, les fêtes de la Cour continueroient d'être agréables & brillantes.

Effectivement toutes choses étant aussi bien disposées, la belle *Agnès* conserva tout son empire sur le cœur du Roi pendant près de vingt ans; & pendant plus de quinze, son bonheur personnel ne fut troublé par aucuns nuages. Elle vit successivement les affaires du Roi son amant se rétablir, & ce Monarque mériter le beau titre de victorieux, & jouir de la gloire d'avoir reconquis son Royaume, quoiqu'à vrai dire, il ne se fut pas donné personnellement grande peine pour cela; mais *Agnès Sorel* l'empêchoit du moins de rien faire qui nuisit à ses intérêts: elle l'engageoit à ménager les gens qui pouvoient lui être utiles, les ménageoit elle-même, & étoit toujours amie des bons serviteurs de son amant; elle aimoit la parure, goût si naturel aux femmes, qu'il ne peut justement leur être reproché. *Charles* la mettoit en état de se satisfaire à cet égard, & personne n'y trouvoit à redire, pas même la Reine, qui ne fut point offensée de ce qu'*Agnès*, quoiqu'elle eut l'air d'être à son service, & qu'elle

se rangeât parmi les Dames de la suite, fut aussi ou plus richement vêtue qu'elle. Il n'y eut que le Peuple de Paris qui trouva à redire à cette magnificence, lorsque *Charles* vint enfin reprendre possession de sa Capitale. *Agnès* s'en apperçut, & en fut d'abord vivement piquée : on l'appaisa, en lui faisant entendre que tout le monde convenoit qu'elle étoit si belle, qu'elle n'avoit pas besoin de parure. Effectivement jusqu'à l'âge de pres de quarante ans qu'elle mourut, elle fut universellement regardée comme la plus belle femme de France. Le Roi, pour achever de dissiper les nuages que les cris des Parisiens avoient pu former dans son esprit, lui donna la terre & le château de Beauté-sur-Marne, à moins de deux lieues de Paris : elle en prit le nom, & ne s'appella plus que Mademoiselle de *Beauté*. Elle posséda par la suite plusieurs autres grandes terres, entre autres le domaine & le château de Loches : elle jouit même du Comté de Penthièvre, mais elle n'en porta jamais le nom. Elle eut du Roi trois filles, qu'elle éleva sous ses yeux, & qu'on qualifioit hautement à la Cour de Princesses.

cesses. Nous dirons par la suite quel fut leur sort.

Les Historiens ne nous laissent point soupçonner que pendant ces quinze premières années de sa faveur, *Agnès* donnât au Roi aucune jalousie ni inquiétude ; mais ils conviennent tous qu'elle eut part aux événemens qui se passèrent en France pendant cet intervalle, & même à toutes les résolutions importantes qui y furent prises. Nous allons en parler en peu de mots, après quoi nous verrons ce que les Romanciers ont injustement supposé d'intrigues à la plus aimable, & peut-être la plus estimable de toutes les maîtresses que nos Rois aient eues depuis le commencement de la Monarchie.

Le Duc de *Bedfort* voyant que les affaires de son neveu avoient reçu un furieux échec, & que peu s'en étoit fallu que la Capitale ne rentrât sous l'obéissance du Roi, par la levée du siège d'Orléans & le sacre de *Charles* à Reims, crut faire un coup de parti en appelant le jeune Roi d'Angleterre à Paris, & l'y faisant sacrer Roi de France. Il arriva, & l'on fit à la hâte les préparatifs de cette auguste

cérémonie, dont les formalités dans cette occasion ne furent cependant remplies que très-imparfaitement. La Reine d'Angleterre, veuve d'*Henri V* & mere d'*Henri VI*, y assista avec sa mere la Reine Douairiere, veuve de *Charles VI*, & mere dénaturée de *Charles VII*. Le Duc de *Bourgogne* y fit les fonctions attachées à sa Pairie; le Duc de *Nevers*, Prince de sa Maison, représenta le Duc de *Normandie*; mais les autres Pairs laïques furent représentés par différens Seigneurs (v). Le Cardinal de *Vinchester*, oncle du Roi d'Angleterre, y représenta l'Archevêque de Reims, & sacra le Roi; le Cardinal d'*Yorck*, aussi Prince du Sang d'Angleterre, représenta l'Evêque de Laon; l'Evêque de Téroouanne, de la Maison de *Luxembourg*, & Chancelier de France pour *Henri VI*, tint la place de l'Evêque de Langres; ceux de Beauvais & de Noyon assisterent en personne à la cérémonie, & l'Evêque de Paris, quoique dans sa Cathédrale, ne représenta que le dernier Pair Ecclesiastique.

Quoique l'on prodiguât les fêtes & les magnificences à l'occasion de cette cérémonie, le peuple François ne montra

point cet enthousiasme qu'excite ordinairement en lui la présence de ses maîtres. Il étoit aisé de voir qu'il s'ennuyoit d'une domination étrangere, & que le joug Anglois commençoit à lui paroître insupportable : aussi les troupes du Roi eurent-elles quelques avantages pendant tout le cours de l'année suivante 1432. Le Connétable, le brave *Xaintrailles*, & quelques autres, y eurent part; mais le Roi n'en prenoit aucune à ces actions de guerre, ne s'occupant que de sa nouvelle passion pour *Agnès*, & se laissant cependant entierement conduire par *la Trimouille*, qui osoit prendre insolemment le titre de principal Gouverneur d'un Roi qui avoit trente ans. A la fin l'audace du Favori révolta toute la Cour; on s'adressa au Connétable, qui, quelques années auparavant, avoit bien prouvé qu'il savoit corriger les Favoris & les Ministres insolens. Cependant instruit par son expérience, le Connétable sentit qu'il ne pouvoit réussir à perdre l'ingrat *la Trimouille*, qu'en lui substituant quelqu'un qui pût prendre encore plus de crédit sur l'esprit du Roi : il choisit pour cet effet *Charles d'Anjou*, Comte *du Maine*, Prince du Sang, frere

de la Reine & du Roi de Sicile , brave & aimable. Après avoir préparé le remplacement du Favori , on n'hésita pas à l'attaquer personnellement , sans s'amuser à le décrier dans l'esprit du Roi. *Brezé* , *Coetivi* & *de Beuil* , furent ceux qui se chargerent de cette expédition ; ils saisirent le prétexte de quelques vexations particulières , qu'ils prétendirent que *la Trimouille* avoit exercées contre eux ; & ayant appris qu'il étoit à Chinon , ils coururent à son logis , le saisirent dans son lit ; en se défendant il reçut un coup d'épée , & fut conduit au château de *Montrésor* , d'où on lui signifia qu'il ne sortiroit qu'en payant une grosse rançon. On s'apperçut aisément que *Charles VII* étoit plus piqué des circonstances de cet enlèvement , que de la perte même de son Favori. Ainsi l'on ne s'occupa que de rassurer le Roi sur la forme : on lui demanda excuse ; il pardonna , & cependant *la Trimouille* ne se tira des mains de ses ennemis qu'en subissant toutes les loix qu'ils voulurent lui imposer : on lui fit payer sa rançon ; on l'écarta de la Cour , & bientôt le Roi n'y pensa plus. Le Comte *du Maine* hérita de sa faveur , & le Con-

nétable reparut triomphant à la Cour. L'on remarque que les trois conspirateurs contre *la Trimouille*, furent ceux qui épouserent par la suite les trois filles de *Charles VII* & d'*Agnès Sorel*; car *Jacques de Brezé*, Comte de *Maulevrier*, épousa *Charlotte*, qui étoit l'aînée; *Olivier de Coetivi*, *Marguerite*, la seconde, & *Antoine de Beuil*, Comte de *Sancerre*, *Jeanne*, la troisième (x).

L'année 1433 ne fut remplie que par de petites expéditions de guerre peu décisives en elles-mêmes, mais qui annonçoient toujours la décadence des affaires des Anglois, parce que l'on s'appercevoit que le Duc de *Bourgogne* étoit disposé à se détacher d'eux. La Duchesse de *Liedfort* qui étoit sa sœur, venoit de mourir. Le Prince Anglois avoit presque aussitôt épousé une Demoiselle de la Maison de *Luxembourg*, ce qui avoit fort déplu au Duc de *Bourgogne*; cependant on ne se pressa point, de la part de *Charles*, de profiter encore de ces circonstances, & ce ne fut que l'année suivante que le Connétable entra pour le Roi en négociation sérieuse avec le Duc; pendant ce temps le Comte du *Maine* étoit à la tête des

finances & des affaires du Roi, & *Agnès Sorel* en étoit aimée, sans porter aucun ombrage à la Reine ni à son frère.

Enfin en 1435, le Traité d'Arras fut conclu entre le Duc de *Bourgogne* & le Roi *Charles VII*. Jamais Congrès ne fut plus magnifique que celui où se conclut ce traité. Les Ambassadeurs du Roi de France y étoient au nombre de dix-sept, dont trois Princes du Sang, le Chancelier, & deux Maréchaux de France; ceux d'Angleterre, à-peu-près en pareil nombre, entre lesquels on remarquoit deux Cardinaux, des Princes & plusieurs grands Seigneurs. Le Duc & la Duchesse de *Bourgogne* y étoient en personne, & avoient à leur suite les plus grands personnages de leurs Etats; trois Cardinaux, Légats du Pape & du Concile, y faisoient l'office de médiateurs, & on y voyoit des Ambassadeurs de tous les grands Souverains de l'Europe. On voulut d'abord convenir de quelques arrangemens entre les deux Prétendans au Royaume de France; mais la hauteur des Anglois qui refuserent de se prêter à aucun accommodement raisonnable, força à ne plus s'occuper que de la paix du Duc de *Bourgogne* avec le

Roi. Elle fut conclue à des conditions en apparence humiliantes pour le Monarque, mais au fond très-avantageuses, puisqu'elles enlevèrent aux Anglois leur plus ferme appui, en leur ôtant le premier Pair du Royaume, & le plus puissant des Princes du Sang. *Isabeau de Baviere*, auteur de cette cruelle guerre, ennemie mortelle de son propre fils *Charles VII*, sentit si bien les conséquences de ce traité, qu'elle en mourut de rage & de douleur. On l'enterra sans éclat, & elle ne fut accompagnée au tombeau que de la haine publique.

Enfin l'année suivante, 1436, le Connétable; le Comte *de Dunois*, & le Maréchal *Villers de l'Isle-Adam* (y) qui étoit repassé du parti des Anglois dans celui du Roi, trouverent moyen d'entrer dans Paris; *Richemont* assiégea la Bastille, & la prit; (nous ne croyons pas que cette citadelle ait jamais soutenu d'autre siège dans toutes les regles). La prise de la capitale décida entièrement du recouvrement du reste du Royaume. Le Duc *de Bourgogne* même voulut y avoir part, en assiégeant Calais, mais il fut repoussé; ce fut avec aussi peu de succès qu'il tenta

l'attaque du Crotoi. Le Duc de *Glocester* & *Talbot* lui firent lever ces deux sieges. Enfin *Charles* se mit à la tête de ses armées en 1437. Il assiegea *Montereau*, & donna lors de l'attaque de cette place, des preuves d'une bravoure personnelle, qui n'est pas toujours incompatible avec la paresse de l'esprit. Enfin en 1438 il entra dans *Paris*, où il fut reçu avec de véritables & sinceres acclamations, & tout y fut bientôt rétabli dans l'ancien ordre. Les tribunaux y reprirent leurs fonctions; mais on ne fut pas long-temps tranquille sous la légitime domination. La famine & la peste, suites inévitables d'une longue guerre, se firent bientôt sentir, & troublèrent les douceurs d'une juste soumission. Tout en s'occupant du soin de reconquérir plusieurs places que les Anglois tenoient encore, *Charles* fut forcé, ou du moins engagé à s'occuper des affaires de l'Eglise, & principalement de celles du Clergé de son Royaume. Il en convoqua l'assemblée générale à *Bourges*, & y publia, sous le titre de *Pragmatique Sanction*, les meilleures & les plus sages loix Ecclesiastiques qui aient été faites en France, & peut-être dans tous les Etats

Catholiques. Nous ne supposerons pas qu'*Agnès de Sorel* eût part à de pareils arrangemens ; la Pragmatique fut l'ouvrage des plus savans Canonistes & des plus sages Politiques , mais du moins la Reine & la Maîtresse de *Charles VII* eurent la prudence de n'y mettre aucun obstacle , & de ne se point mêler d'une affaire qui étoit délicate , & que d'autres qu'elles eussent pû vouloir déranger , sous prétexte que le Roi renonçoit à la disposition des principales places ecclésiastiques , auxquelles il laissoit élire par le Clergé de chaque Diocèse ; mais celui qui y perdoit le plus étoit le Pape ; aussi saisit-on , pour faire cette loi , le moment où un grand schisme divisoit l'Église ; plusieurs prétendant à la Papauté s'anathématisoient les uns les autres. Quand ces troubles furent finis , les Papes ne négligerent rien pour faire révoquer cette loi ; ils ont été plus d'un siècle à y parvenir , & ils n'en sont venus à bout qu'en faisant de grands sacrifices aux dépens de leur autorité sur le Clergé de France.

Celui des anti - Papes qui se tira le mieux d'affaire , en abdiquant la Tiare , qu'il n'avoit prise que par complaisance ,

fut *Amédée VI*, Duc de Savoie, qui avoit prit le nom de *Félix V*. Il remit ses États à son fils, & le trône pontifical à celui en faveur de qui le Concile jugea à propos d'en disposer, & se retira avec vingt-deux Seigneurs ou Gentilshommes de ses États, dans un magnifique hermitage agréablement situé dans un lieu nommé *Ripailles*, où il finit ses jours dans une molle & délicieuse oisiveté. *Charles VII* eût peut-être bien voulu en faire autant, mais il ne lui étoit ni permis, ni possible de se livrer si-tôt au repos & aux plaisirs sans trouble & sans mélange. *Agnès* même ne l'auroit pas souffert; d'ailleurs, le caractère sombre, dur & surnois du Dauphin son fils commençoit déjà à se manifester, & il pouvoit craindre de laisser la France en de mauvaises mains. Ce Prince (qui fut depuis *Louis XI*) étoit déjà marié à *Marguerite d'Ecosse*, qui mourut peu d'années après, jeune & sans enfans.

La réconciliation avec le Duc de Bourgogne fut scellée par un autre mariage, qui fut celui de la fille aînée du Roi avec le Comte de Charolois, fils du Duc. Le Connétable, après avoir conduit la Prin-

cesse en Bourgogne, assiegea Meaux, qui tenoit encore pour les Anglois. Le siege fut long & meurtrier; mais enfin le Roi, encouragé par *Agnès Sorel*, vint en personne, accompagné du Dauphin son fils, & ils prirent cette place. Le brave *Talbot* s'en consola par quelques succès qu'il obtint en Normandie, & *Charles* rentra dans l'oïveté, qui étoit si analogue à son caractère.

Le Duc de Bourgogne entama des négociations pour la paix avec les Anglois. Les conférences se tinrent entre Gravelines & Calais. La hauteur des Princes & des Ministres d'Angleterre en empêcha encore le succès; mais le *bâtard d'Orléans* qui s'étoit rendu à ces inutiles conférences, eut du moins l'adresse d'obtenir la liberté de son frere le Duc d'Orléans. Il engagea, par des motifs de générosité, le Duc de Bourgogne à la demander, & les Anglois crurent faire un coup de politique très-adroit, en mettant à portée de se retrouver à la Cour de France, les chefs de deux factions qui avoient si long-temps déchiré ce Royaume; mais ces chefs de parti étoient devenus doux & pacifiques, & leur haine étoit épuisée. Il se réunirent

sincerement , & loin que les désordres fussent renouvelés par le Duc d'Orléans , la France ne fut que plus rassurée dès que la racine de ces troubles fut coupée. Le Comte de *Dunois* eut l'honneur de cet heureux retour ; son frère & le Roi même lui en témoignèrent toute leur reconnoissance , en ajoutant le Comté de *Longueville* à celui de *Dunois*. Il épousa une Demoiselle de l'ancienne Maison de *Harcourt-Tancarville* , qui lui apporta de nouvelles possessions ; enfin il obtint le rang & les honneurs de Prince du Sang Royal , mais ce Héros également brave , juste & modeste , ne voulut jamais , de son vivant , prendre d'autres titres , ni signer son nom autrement que le *bâtard d'Orléans*.

Les Ducs de Bretagne & d'Alençon vinrent au-devant du Duc d'Orléans , le féliciter & l'embrasser , & le Duc de Bourgogne lui donna sa niece en mariage. Ce ne fut qu'après cela que le Duc d'Orléans alla se présenter au Roi , qui parut piqué de son peu d'empressement , & de ce qu'il avoit paru plus ardent à témoigner sa reconnoissance envers ses ennemis réconciliés , qu'à l'égard du chef de sa maison , qui avoit pensé être perdu

pour avoir pris son parti contre ces mêmes ennemis. *Charles* pouvoit être fondé, mais il n'étoit pas de la bonne politique de manifester ce sentiment. *Agnès* même le représenta au Monarque, & il eut lieu de sentir que l'avis étoit juste.

A la fin de l'année 1440, il s'éleva un orage contre *Charles d'Anjou*, Comte du Maine, favori du Roi; comme Prince du sang, & beau-frere du Monarque, il avoit été ménagé plus long-temps que ses prédécesseurs, mais enfin on trouva moyen de l'attaquer, en se plaignant de ceux qu'il avoit chargés du soin des affaires du Roi, sous ses ordres; c'étoient l'Evêque de Clermont, & le Seigneur de Joyeuse. Il se forma une ligue contr'eux, à la tête de laquelle on vit le Duc d'*Alençon*, celui de *Bourbon*, le Comte de *Vendôme*, les deux freres de *Chabannes* (2). Le Comte de *Dunois* s'y joignit d'abord, croyant que cette ligue étoit suffisamment autorisée par quelques vexations qui étoient réelles; mais on eut bientôt lieu de s'appercevoir que les suites de cette conjuration pouvoient être sérieuses. Les conjurés attirèrent le Dauphin dans leur parti, l'enlevèrent de son aveu, à Niort,

où il se trouvoit alors, & le conduisirent dans le Bourbonnois, d'où ils répandirent une infinité de manifestes contre le Roi & ses Ministres. *Charles* fut irrité au dernier point de l'audace de ces Seigneurs, de qui il devoit attendre le plus de fidélité, & sur-tout de ce qu'on lui avoit, en quelque façon, débauché son fils, dont le mauvais caractère ne lui étoit pas encore assez connu pour qu'il s'attendît de sa part à toute sorte de mauvais procédés. Il se résolut de marcher contr'eux; par bonheur qu'ils avoient négligé de s'attacher le Connétable, & qu'il se joignit au Roi contre les rebelles. Le Monarque, avant que de les attaquer, écrivit aux Princes & aux principaux Seigneurs ligués, pour leur faire sentir les conséquences de leur conduite. *Dunois* la sentant en effet, se soumit aussi-tôt, & se joignit à son vrai maître; quelques-uns, notamment le Duc d'*Alençon*, répondirent insolemment, d'autres ne firent aucune réponse; *la Trimouille* étoit dans le parti de la ligne, qui s'appelloit, on ne fait pas bien pourquoi, *la Praguerie*. *Charles* poursuivit son fils dans le Bourbonnois, & pensa le prendre. *Louis* fut obligé de chercher un asyle dans

les Etats du Duc *de Bourgogne*; mais le Duc le lui refusa, même assez durement, en lui reprochant sa rébellion; & tout ce qu'il voulut faire & fit alors pour son service, fut de demander sa grace, & de ménager sa réconciliation & celle des autres Princes. Il l'obtint pour les Princes, mais non pour les Gentilshommes tels que *la Trimouille, de Prie, & le Bâtard de Bourbon*, le Monarque ne voulut pas les voir; il reçut même assez mal le Duc *de Bourbon*, & lui ôta ses gouvernemens. Le Dauphin en murmura, mais son pere montra cette fois de la fermeté; & en le faisant rentrer dans son devoir, voulut dégoûter ceux qui avoient osé s'en écarter avec lui.

Les Anglois avoient profité de ces troubles pour ravager la Champagne. Le Roi envoya contr'eux le Connétable & *Dunois*, qui les battirent, & défirent des especes de compagnies franches qui faisoient de grands désordres. On trouva parmi ces vagabonds le *Bâtard de Bourbon*, un de ceux qui avoient donné les plus mauvais conseils au Dauphin. Le Roi crut devoir saisir cette occasion de se venger de ce bâtard de Prince, si diffé-

rent de celui d'*Orléans* ; il fit condamner celui de *Bourbon* comme voleur de grand chemin ; on le mit dans un sac , pieds & poings liés , & on le jetta dans la riviere , à Bar-sur-Aube.

Charles VII ayant passé tranquillement l'hiver de 1441 à Paris , & le printemps suivant , à Beauté sur Marne avec la *digne Dame de ce Château* , alla pendant l'été faire en personne le siege de Pontoise , que les Anglois occupoient encore. Ce fut un des plus beaux de son regne. Le brave *Talbot* jetta jusqu'à trois fois du secours dans la place , & le Duc d'*Yorck* étant arrivé d'Angleterre avec douze mille hommes de troupes fraîches , obligea le Roi à lever le siege ; mais une partie de cette nouvelle armée ayant tourné d'un autre côté , le Monarque François revint à la charge , & prit enfin Pontoise d'affaut. Il parut dans cette occasion aussi humain que brave. Le Dauphin y donna aussi des preuves de bravoure.

Pendant le cours de l'année 1442 , le Roi fit un voyage en Guienne & en Languedoc , & s'assura de la plus grande partie de ces Provinces.

En 1443 , le Dauphin fit lever le siege

de Dieppe , dont les troupes de son père s'étoient emparées , & que les Anglois vouloient reprendre. Enfin , on conclut une treve avec cette nation si ennemie de la nôtre , & on conçut l'espérance de la paix.

En 1444 , la treve fut encore prolongée , & ce qui l'assura davantage , fut le mariage projeté & conclu cette année de *Marguerite d'Anjou*, fille du Roi *René*, & niece de la *Reine de France*, & du *Comte du Maine* , avec le jeune Roi *Henri VI* d'Angleterre. Ce fut à Nancy que se-donnerent les fêtes à l'occasion de ce mariage : elles furent superbes & remarquables , parce que l'on y voyoit réunies & alliées ces Maisons peu auparavant si ennemies ; celle de France avec ces principales branches (de Bourgogne , d'Anjou & d'Orléans) , & celle d'Angleterre.

Enfin , en 1445 , le Roi revint passer l'hiver en Touraine , & ce fut dans cette malheureuse année que les brouilleries entre *Charles VII* & son fils recommencerent , & que la belle *Agnès* y fut malheureusement mêlée. Jusques là le Dauphin n'avoit paru avoir pour elle aucune aversion marquée : la douceur de son ca-

ractere, & la prudence avec laquelle elle se conduisoit en continuant de jouir de sa faveur, l'avoient mise à l'abri de la haine de ce Prince, & auroient dû la lui faire éviter pour toujours; mais on ne fait pourquoi *Louis* conçut tout-à coup pour elle de la haine & de la jalousie. On prétend qu'il demanda au Roi son pere d'entrer dans son Conseil, & que le Monarque l'ayant refusé, à cause qu'il craignoit son esprit inquiet & ambitieux, le Dauphin s'en prit à la maîtresse, qu'il crut avoir été consultée. Il lui fit des reproches très vifs à ce sujet, lui tint les propos les plus humilians, & quelques Historiens avancent qu'il alla jusqu'à lui donner un soufflet. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fit ce qu'il put pour la faire chasser de la Cour; qu'il voulut persuader au Roi qu'elle lui étoit infidelle, & à la Reine qu'elle devoit être irritée contr'elle, & qu'il étoit de son honneur de quitter la Cour où *Agnès* régnoit, disoit-il, à sa place, & d'aller s'établir avec lui en Dauphiné; mais toutes ces tentatives tournerent contre lui-même. Le Roi entra dans la plus grande colere, & lui défendit de paroître devant lui pendant quelque temps :

la Reine le reçut très-mal, n'adopta nullement ses idées, mais au contraire lui remontra en mère sage qu'il s'exposoit très-mal-à propos au ressentiment du Roi. *Louis*, qui alors joignoit tout le feu d'une jeunesse bouillante au fond du caractère qu'il manifesta pendant tout le reste de sa vie, prit le parti de se retirer en Dauphiné, & d'y trancher du Souverain indépendant du Roi. Il fit assembler les Etats de cette Province, leur représenta qu'il étoit leur vrai Souverain, en attendant qu'il le fût de toute la France : en conséquence il s'empara de tous les revenus, changea tous les officiers, établit sa Cour dans ce pays, après avoir juré de ne jamais reparoître à celle du Roi son père, & il tint parole (comme on peut le voir dans l'Histoire). Il aggrandit même les limites de son Etat, en forçant, pour ainsi dire, *l'ex-pape Felix*, & son fils le Duc de Savoie, à lui céder les Comtés de Diois & de Valentinois, & la ville de Vienne qui étoit impériale & libre, à reconnoître son autorité. Nous avons dit qu'il étoit veuf d'une Princesse d'Ecosse, dont il n'avoit point eu d'enfans. Il épousa, sans le consentement de son père, *Iolande*, Princesse

de Savoie, nièce du Duc, qui lui apporta une dot en argent comptant, dont il avoit grand besoin : elle n'avoit que dix ans quand il reçut sa main ; ainsi il pouvoit rompre ce mariage après avoir mangé la dot, mais heureusement la Princesse qui étoit belle & douce lui convint, & il la garda quand il fut sur le trône.

Il y a des Historiens qui donnent à la retraite du Dauphin d'autres causes que sa querelle avec *Agnès Sorel*. Ils disent que le Roi découvrit que *Louis* avoit voulu charger *Antoine de Chabannes* d'assassiner ou faire assassiner un Ministre aimé du Monarque ; que ce Gentilhomme ayant trouvé une pareille commission indigne de lui, non-seulement la refusa, mais en fit confidence à son frère *Jacques de Chabannes de Dammartin*, Grand-Maître de France, qui en avertit *Charles VII* ; que de-là résulta un éclaircissement qui fut tout-à-fait à la honte du Dauphin, & que le Roi se mit dans une si grande colère, qu'il bannit son fils de sa présence. L'Auteur des intrigues galantes de la Cour de France a lié dans son Roman cette anecdote avec l'histoire d'*Agnès Sorel* d'une façon très-singulière : il prétend que le

Dauphin voulant jouer un mauvais tour à *Agnès*, & convaincre son père qu'elle lui étoit infidelle, engagea *Chabannes*, qui étoit l'homme de la Cour le mieux fait, à faire semblant d'être amoureux d'elle, & après s'en être fait aimer, à lui fournir des preuves de son infidélité. Il ajoute que *Chabannes* devint véritablement ce qu'il vouloit feindre d'être, qu'il fut heureux, mais qu'il se garda bien de l'avouer au Dauphin; que cependant celui ci l'ayant fait guetter, & s'étant apperçu qu'il entroit déguisé chez la maîtresse du Roi, crut l'y surprendre; mais que *Chabannes* trouva moyen de se cacher; & que le Roi lui ayant fait des reproches sur son accusation qu'il croyoit injuste, *Louis* y persistant, & s'emportant horriblement contre *Chabannes* & contre *Agnès Sorel*, finit par donner un soufflet à celle-ci. Nous ne savons où *Sauvel* & *Vanel*, Auteurs de ces intrigues romanesques, ont pris une pareille anecdote; elle doit être mise au rang des plus fabuleuses & des moins vraisemblables.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à des faits plus certains, le chagrin que causa

à *Agnès Sorel* la scène qu'elle avoit eue avec le Dauphin, la força à s'éloigner de la Cour, & à se retirer dans le château de Loches, où elle passa quelque tems; mais la Reine même s'appercevant que le Roi *Charles VII* étoit affligé de cet événement, & craignant sans doute que quelque autre personne de son sexe, moins douce & moins prudente qu'*Agnès* ne s'emparât de l'esprit du Roi, alla elle-même la chercher, & la ramena à la Cour. Tout y étoit alors assez tranquille du côté des favoris: le Connétable ayant épousé *Catherine de Luxembourg*, sœur de la Comtesse du *Maine*, ces deux Princes se trouvoient réunis par cette alliance, & agissoient d'accord ensemble. Il n'y eut que *Braizé* qui prétendoit au poste de favori du Roi, & qui se trouva écarté par ce moyen, mais ce fut sans disgrâce; il continua au contraire à servir son maître à la guerre & dans les négociations: ce fut lui qui, après la mort d'*Agnès Sorel*, épousa la fille aînée qu'elle avoit eue du Roi. Le Cardinal Archevêque de Reims étant mort, *Charles* disposa de l'éminente place de Chancelier en faveur de *Guillaume Juvenel des Ursins*, Baron

de *Trunel* (aa), habile Négociateur, grand Magistrat & même guerrier : il fut long-tems revêtu de cette dignité.

L'année 1447 se passa ainsi tranquillement pour *Agnès* ; le Dauphin restoit toujours en Dauphiné, & le Roi son père ne paroïssoit guères s'en embarrasser. La trêve continuoit avec les Anglois, malgré quelques légères infractions. Le Roi prit cette année un nouveau Ministre, qu'il mit à la tête de ses finances, & auquel il accorda des graces au-dessus de tout ce qu'il devoit espérer ; car ce n'étoit qu'un simple Marchand de Bourges, mais homme d'esprit, très habile en matière de commerce & de finances, & dont les spéculations à cet égard tournoient presque toujours heureusement. On croit qu'*Agnès Sorel* contribua à le faire connoître du Roi, & à lui procurer sa confiance. Si cette opinion est fondée, *Jacques Cœur* a été bien ingrat, puisque quelques années après il fut soupçonné d'avoir contribué à la mort de sa bienfaitrice. Dans le procès qu'on lui fit en 1453, ce fut un des chefs d'accusation que l'on employa contre lui, & il étoit fondé sur ce que *Jacques Cœur* faisoit passer de l'ar-

gent au Dauphin dans le tems même qu'il étoit révolté contre son père.

L'an 1448 fut remarquable par la rupture totale de la trêve entre l'Angleterre & la France : une surprise de la ville de Fougères sur la frontière de Bretagne en fut l'occasion. Le Roi prit le parti du Duc, & le Connétable d'autant plus animé, qu'il combattoit pour son neveu à la tête de l'armée du Roi, prit plusieurs places en Normandie. *Brezé* s'empara du Pont de l'Arche, tandis que du côté de la Guienne on faisoit aussi quelques conquêtes.

Mais au commencement de 1549, *Charles VII* fit une perte qui dût bien tempérer la joie occasionnée par ses heureux succès : ce fut celle d'*Agnès Sorel*; elle tomba malade, au moment qu'on s'y attendoit le moins au château du Ménil, près de l'Abbaye de Jumièges (*bb*), & sa mort suivit de si près, qu'on la soupçonna de n'être pas naturelle. On regarda généralement cette catastrophe comme un effet de la haine & de la politique barbare du Dauphin. Le corps d'*Agnès* fut d'abord enterré dans l'Eglise de Jumièges; mais ensuite, conformément à son testament, il fut

fut transporté à Loches , où il fut placé dans le chœur de l'Eglise Collégiale , à laquelle elle avoit fait de grandes donations. On a vu long-temps son Mausolée orner cette Eglise ; il étoit décoré de sa statue dont la tête étoit supportée par deux Anges : les quatre côtés du tombeau étoient chargés de grandes & belles épitaphes en vers latins *acrostiches* & *par écho*.

Tout le monde sait que dès le règne de *Louis XI* , les Chanoines voulurent faire abattre ce Mausolée ; mais que quoique le Monarque eût été personnellement ennemi d'*Agnès* , il représenta aux Chanoines qu'ils lui avoient des obligations trop grandes & trop récentes pour ne pas laisser en paix les cendres de cette Dame. Cent ans après , ils firent encore la même tentative sous *François Premier* , & reçurent , pour toute réponse , ces quatre vers très-connus & cités par *Saint-Gelais* :

Gentille *Agnès* , plus d'honneur en mérite,
La cause étant de France recouvrer ,
Que n'en pourroit dedans un cloître ouvrir ,
Clause Nonain , ou bien dévot Hermite.

1778. Octobre 2^e Vol.

H

On prétend que tout récemment le Chapitre de Lorche a obtenu la permission d'abattre le tombeau de la belle *Agnès*. Apparemment qu'on a cru qu'une reconnaissance dont on avoit perpétué la preuve jusques par-delà trois cens ans , étoit prescrite & usée.

On donnoit à *Agnès* , dans son épitaphe , les titres de *Dame de Beaute-sur-Marne* , de la *Roche Serrie* , d'*Iffoudun en Berry* & de *Vernon-sur-Seine*. Nous avons dit qu'elle posséda pendant un temps le Comté de Penthievre en Bretagne , & qu'elle avoit auprès de Jumiège un château nommé *le Ménil* ; on l'appelle encore aujourd'hui *le Ménil-la-belle* , épithète très-affortie à la beauté qu'*Agnès* conserva jusqu'à l'âge de quarante ans , qu'elle mourut.

Agnès avoit nommé trois exécuteurs de son testament : le premier étoit *Jacques Cœur* ; elle n'imaginoit pas sans doute que, par la suite , on l'accuseroit de l'avoir empoisonné ; elle le croyoit alors fort attaché à elle , & fort reconnoissant de la fortune qu'elle lui avoit procurée ; car , quoiqu'il ne prît que le titre d'*Argentier*

du Roi, il étoit vraiment Surintendant des finances. Le second fut *Robert Poitevin*, son Physicien, c'est-à-dire, son Médecin; & le troisième, *Etienne Chevalier*, Trésorier du Roi, titre plus beau en apparence, mais dont les fonctions étoient bien inférieures à celles de l'Argentier. Quelques Historiens se sont plu à rechercher quel genre de liaison il y avoit entre ce Chevalier & *Agnes Sorel*, & plusieurs d'entre eux ont soupçonné qu'elles étoient fort intimes. Des devises assez ridicules & assez singulières que l'on voyoit dans la maison de *Chevalier*, ont fait croire que, malgré qu'il ne prît que le titre modeste de confident du Roi auprès d'*Agnes Sorel*, il pouvoit bien, quoique très-obscur, être rival de ce Monarque. *Jean Chartier* & *Monstrelet*, Auteurs contemporains, en laissent entrevoir quelque chose; mais les Romanciers n'ont pas trouvé que le personnage de *Chevalier* fût assez important pour figurer sur leur théâtre; ils ont préféré des Acteurs plus illustres, tels que *Chabannes*, Comte de *Dammartin*, & le célèbre Comte de *Dunois*.

En attendant que nous revenions sur

ces prétendues amours , continuons à dire en abrégé quelle fut la fin du règne de *Charles VII* , quoiqu'après la mort de notre héroïne *Agnès* , il ne nous regarde presque plus.

Quant aux grandes affaires , on engagea le Roi , dans l'espérance de le dissiper , à se mettre à la tête des armées qui achevoient de repousser les Anglois : elles étoient commandées sous lui par le Comte de *Dunois* , qui avoit le titre de Généralissime , & le Comte d'*Eu* , quoique Prince du Sang , ne dédaignoit pas de servir sous lui. Ils attaquèrent & prirent *Mantes* & *Verneuil* , & enfin se trouvèrent en état d'attaquer *Rouen*. Cette place fut difficile à prendre ; la capitulation ne s'arrangea que très-difficilement avec le Duc de *Sommerfet* , Prince du Sang d'Angleterre. Plusieurs autres petites villes sans conséquence , entr'autres *Honfleur* , se rendirent sans beaucoup de défense , malgré les efforts du brave *Talbot*.

En 1450 , la bataille de *Fourmigni* ; gagnée par le Connétable de *Richemont* sur les Anglois , acheva de rendre *Charles VII* maître absolu de la Normandie.

En 1451 & 1452, les François portèrent de nouveaux coups aux Anglois, en attaquant la Guienne, la seule Province qui leur restoit en France. Ce n'eut pas sans peine qu'ils vinrent à bout de la conquérir. Le brave *Talbot*, quoique âgé de quatre-vingts ans, s'y opposa long-temps avec succès; & ce ne fut qu'après avoir perdu une sanglante bataille à *Castillon*, où le Général Anglois fut tué, que le Roi put enfin se flatter d'avoir entièrement chassé les Anglois du Royaume: il ne leur resta plus en France que la seule place de *Calais*, qu'ils possédèrent encore près d'un siècle.

En 1453, *Jacques Cœur*, ce Ministre si puissant & si riche, fut condamné, soit avec justice, soit seulement par la cabale de ses ennemis, qui furent en même-temps ses Juges & ses héritiers, puisqu'ils obtinrent la confiscation de ses grands biens. Ce fut *Antoine de Chabannes*, Comte de *Dammartin*, Grand-Maître de France, qui eut le plus de part à cette affaire. Nous avons déjà dit que la mort d'*Agnès Sorel* fut mise au nombre des accusations formées contre *Jacques Cœur*.

La correspondance avec le rebelle Dauphin forma le second chef , qui excita la colère du Roi encore plus que le premier , auquel d'ailleurs il étoit relatif. Une autre correspondance prétendue criminelle avec le Soudan d'Egypte & les Turcs , & une fourniture d'armes à feu que *Jacques Cœur* fit à ces barbares , & qui les aida à prendre Constantinople cette même année 1453 , forma un troisième chef , qui parut peut-être moins intéressant que les deux autres.

Difons en passant qu'en 1463 , sous le règne de Louis XI , la mémoire de *Jacques Cœur* fut rétablie : que ses biens , du moins ce qu'il fut possible d'en recouvrer , lui furent rendus , & qu'on fit retomber sur les *Chabannes* tout le soupçon d'une accusation qui parut alors aussi atroce qu'elle avoit paru juste lorsqu'elle avoit été formée , parce que la scène de la Cour de France étoit bien changée. Les enfans de *Jacques Cœur* furent richement établis ; & sa petite-fille ayant épousé un Gentilhomme du nom de *Harlay* , fit entrer dans cette famille la belle terre & le magnifique château de Beaumont en Gâtinois , actuellement possédée par M. le

Prince de *Tingry* (Montmorency-Luxembourg) en faveur de qui elle a été érigée en Duché.

Les années suivantes, le Roi averti de différentes conspirations, & instruit des exactions que le Dauphin faisoit dans le Dauphiné & aux environs, chargea *Chabannes* de la délicate commission d'aller enlever son fils dans sa Province même, & de le lui amener. Peu s'en fallut que le Comte de *Dammartin* ne la remplît entièrement; il ne manqua le Dauphin que de quelques heures; mais il n'en fallut pas davantage à celui-ci pour se rendre à le Cour du Duc de *Bourgogne*. Il se mit sous sa protection, & le Duc ne crut pas, pour cette fois, pouvoir lui refuser un asyle; mais il se crut obligé d'en prévenir le Roi, qui y consentit d'abord, & l'un & l'autre s'en repentirent trop tard. Depuis ce moment jusqu'à la mort de son père, qui n'arriva que cinq ou six ans après, *Louis* resta dans les Etats du Duc, où son esprit inquiet, turbulent & fourbe, causa bien des troubles: il brouilla ensemble le Duc, le Comte de *Charollois* son fils, leurs Ministres, &c..... tandis que

d'un autre côté il tramoit des conspirations en France , & mettoit les Princes du Sang dans le cas de se rendre coupable de lèse-Majesté.

En 1457 , les François osèrent faire une descente en Angleterre , qui n'eut d'autre succès que le pillage du port de Sandwich ; mais ce fut beaucoup de prouver aux Anglois , non-seulement qu'ils n'étoient pas les maîtres de la France , mais qu'on pouvoit aller les attaquer chez eux.

La même année , *Pierre* , Duc de Bretagne , étant mort sans enfans , *Artus de Bretagne* , Comte de *Richemont* son oncle , Connétable de France , succéda à son Duché. Les Etats de la Province lui remontrèrent qu'il ne devoit point conserver une charge qui le rendoit Officier d'un autre Souverain , auquel il ne rendoit , pour la Bretagne , que l'hommage simple & non pas lige. Le nouveau Duc se mit au-dessus de ces considérations , & répondit qu'il se feroit toujours honneur de servir le chef & l'aîné de la Maison Royale dont il étoit sorti ; que d'ailleurs , il ne devoit qu'au hasard de sa naissance , & à la mort de

son frère & de deux de ses neveux, la couronne qu'il portoit, au lieu que sa valeur lui avoit procuré l'épée de Connétable; que c'étoit à elle qu'il devoit la réputation militaire dont il jouissoit dans l'Europe; qu'il s'en étoit trouvé honoré dans sa jeunesse, & quand il n'étoit qu'un cadet de bonne Maison; & qu'il vouloit faire honneur à cette charge, à présent qu'il étoit vieux & Souverain.

Avant de passer aux derniers événemens de la vie de *Charles VII*, parlons de ses dernières amours, d'autant plus qu'elles sont très-relatives à ses premières avec *Agnès Sorel*. Après la mort de celle-ci, *Charles* parut uniquement occupé d'*Antoinette de Maingelais* sa cousine, qui étoit plus jeune qu'elle. Il y a toute apparence que ce second amour fut absolument fondé sur le premier, c'est-à-dire, que *Charles* ne trouvant d'autre consolation, après la perte d'*Agnès*, que d'en parler avec une personne qui étoit sa parente, & qui avoit été sa confidente & son amie, finit par l'aimer aussi éperduement que la première. Si ce ne fut pas avec autant d'éclat, parce qu'*Antoi-*

nette étoit mariée, du moins s'apperçut-on bien qu'elle étoit très-chère au Monarque, par les libéralités dont il la combla, & qui n'eurent rien de commun avec les dons qu'il avoit fait à *Agnès Sorel*, & puis passerent à ses filles. Au reste, il paroît qu'*Antoine de Maignelais* se mêla peu d'affaires d'Etat & d'intrigues de Cour; elle eut soin seulement, & cela ne lui fut pas difficile, d'entretenir le Roi dans sa haine contre le Dauphin son fils, & de la faire durer jusqu'à la triste fin de *Charles VII*. Quelques Historiens disent que l'attachement du Roi pour *Antoinette de Maignelais* dura jusqu'à cette époque; d'autres, que ce Monarque chercha dans les dernières années de sa vie des dissipations, dont il paroît qu'il auroit pu se passer, étant mort à cinquante-sept ans. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle de *Maignelais* épousa, en 1450, un an après la mort de sa cousine, *André*, Baron de *Villequier*, Vicomte de Montrésor de la Guerche, en Touraine, & Seigneur de Saint-Sauveur le Vicomte, que le Roi fit premier Gentilhomme de sa Chambre. Il mourut en 1554. Après

sa mort & celle de *Charles VII*, se trouvant libre & maitresse de ses actions, elle répondit aux empressemens de *François II*, Duc de Bretagne, & en eut quatre enfans, deux fils & deux filles. On ne fait pas dans quelle année elle mourut; c'est d'elle & du Duc *François II*, que descendoient les Comtes de *Vertus* & d'*Avaugour*, bâtards de Bretagne, dont la Maison ne s'est éteinte que de nos jours. Quant à celle de *Villequier*, elle a subsisté jusqu'au commencement du dix-septième siècle; les trois derniers Seigneurs de cette famille ont été tous trois Chevaliers des Ordres du Roi. MM. d'*Aumont* en ont hérité par alliance.

L'Auteur de l'*Histoire des Favorites*. (Mademoiselle de la *RocheGuilhem*) a singulièrement brodé celle de Madame de *Villequier*, & l'a ajustée d'une façon peu vraisemblable, & supposant que Madame de *Villequier* & *Agnès Sorel* étoient du même âge, & avoient été élevées ensemble; qu'elles étoient toutes deux filles d'Honneur de la Reine *Marie d'Anjou*; que le Roi ayant témoigné des attentions particulières à *Agnès*, sa cousine en fut

jalouse ; que cependant Madame de *Maignelais*, mère de celle-ci, & tante de l'autre, s'étant apperçue de l'inclination du Roi pour sa nièce, conçut des vues d'ambitions qui l'engagerent à la favoriser ; que sa fille, pour la traverser, consentit à donner sa main à *Villequier*, qui, suivant ce Roman-ci, étoit Capitaine des Gardes-du-Corps ; qu'elle fit d'abord semblant d'aimer son mari à la folie ; mais qu'au fond, elle n'attendoit que l'occasion de jouer quelques mauvais tours à la charmante *Agnès*, sa cousine. Mademoiselle de la *Rocheguilhem* suppose que tout cela arriva avant le siège d'Orléans, le secours de la Pucelle, & le sacre du Roi, & que les deux cousines restèrent dans cette situation & dans ces dispositions jusques après l'entrée de *Charles* dans Paris, & le mariage du Dauphin *Louis* avec *Marguerite d'Ecosse* ; qu'alors Madame de *Maignelais* mourut, & fut vraiment regrettée par *Agnès Sorel*, & assez peu par sa fille ; que cette mort ayant mis Madame de *Villequier* plus à son aise pour tromper sa cousine, elle travailla à inspirer à la Reine de la

jalouſie ſur le compte d'*Agnès*, & au Roi des ſouppçons ſur une intelligence ſecrete entre ſa maitreſſe & quelques Seigneurs de la Cour. Ce fut ſon mari même qu'elle désigna au Roi, comme étant ſon rival préféré par *Agnès*, & le Dauphin s'entendit avec elle pour faire concevoir au Monarque ce funeſte ſouppçon. Elle ne réuſſit dans aucun de tous ſes projets; *Agnès* ſe juſtifa, & le Roi s'en prit uniquement à ſon fils des calomnies qu'on avoit voulu répandre ſur le compte de ſa maitreſſe, ne ſachant pas quelle part y avoit Madame de *Villequier*. Il traita ſi mal le Prince, que celui-ci s'emporta à ſon tour contre *Agnès Sorel*, & l'infulta ſi grièvement, que *Charles VII* lui défendit ſa préſence. Le Dauphin ſe retira en Dauphiné, & furieux contre *Agnès Sorel*, la fit empoifonner. *Charles* au deſeſpoir, & continuant à croire que Madame de *Villequier* avoit été ſincèrement l'amie de la belle *Agnès* ſa couſine, s'y attacha, & elle parvint ainſi à ſes fins, ſuccéda à *Agnès*, & fut maitreſſe du Roi juſqu'à la mort de ce Monarque. Tel eſt le Roman de Mademoiſelle de

la *Rocheguilhem* ; on voit qu'il est destitué de toute vraisemblance , puisque si Madame de *Villequier* eût été du même âge qu'*Agnès* , elle eût eu plus de cinquante-deux ans lorsqu'elle fit la conquête du Duc de Bretagne , qui n'en avoit que vingt-six à la mort de *Charles VII*. Nous avons dit qu'elle eut quatre enfans de ce Duc , autre preuve démonstrative de l'invraisemblance de ce Roman , qui fait partie de l'histoire des Favorites.

Finissons le récit des évènements du règne de *Charles VII* , après quoi nous verrons comment un autre Poëte & un autre Romancier ont encore présenté l'histoire d'*Agnès Sorel*.

Ce fut en 1458 que fut rendu le fameux jugement de la Cour des Pairs de France contre le Duc d'*Alençon* , Prince du Sang. Le Roi étoit très-irrité contre lui , non-seulement parce qu'il avoit pris le parti du Dauphin , mais parce qu'il avoit toujours répondu insolamment aux lettres que le Roi lui avoit écrites à cette occasion. Quoique devant être assuré que le Roi ne pouvoit excuser sa mauvaise conduite , il eut l'audace de se présenter à

Paris au Louvre; le Roi l'y fit arrêter par le Comte de *Dunois*; & ayant été mis en prison à Melun, le Roi le fit interroger par le Connétable & quatre Maréchaux de France; il apprit par eux qu'il étoit soupçonné d'avoir été en intelligence avec les ennemis de l'Etat; d'avoir contribué à la prise de la Pucelle, favorisé les progrès des Anglois en Normandie & en Guienne, & d'avoir projeté une alliance avec eux. Le Prince, sans répondre précisément à aucune de ces accusations, déclara qu'étant Prince du Sang & Pair de France, il ne pouvoit avoir d'autre Juge que le Roi séant dans son Parlement, au milieu des Pairs du Royaume. *Charles*, après avoir balancé sur l'importance de cette réclamation, y déféra cependant; il assembla le Parlement, & convoqua les Pairs à Beaugency; il fit sommer, entre autres, le Duc de Bourgogne des'y rendre; celui-ci n'en fit rien, & le Duc d'*Alençon* se défendit long-temps en plein Parlement, avec noblesse & justesse d'esprit. Mais enfin, des Conseils perfides lui persuadèrent d'avouer quelque chose pour obtenir plus sûrement sa grace. Il convint d'avoir eu

des liaisons avec des Anglois ; il n'en fallut pas davantage pour le faire condamner à perdre la tête. Le Connétable, Duc de Bretagne, obtint sa grace ; & il ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle dans le château de Loches. Il y resta jusqu'à la mort de *Charles V* ; *Louis XI* l'en fit sortir alors ; mais dix ans après, il retomba dans la même faute, fut condamné dans les mêmes formalités, resta encore trois ans en prison, & mourut deux ans après en être sorti.

La mauvaise conduite d'un simple Prince du Sang, ne pouvoit causer au Roi que des chagrins médiocres, en comparaison de ceux que lui faisoit prouver son fils. La Dauphine, retirée avec son mari dans les Etats du Duc de Bourgogne, y accoucha d'un fils ; & il ne fit pas plus de part de cette naissance à son père, qu'il ne lui en avoit fait de son mariage ; il osa même intituler ce Princenaissant du Duc de Normandie. *Charles* en fut horriblement irrité, & se plaignit au Duc de Bourgogne de ce qu'il avoit été parrain de cet enfant sans sa participation. La réponse ne fut pas telle

que *Charles VII* l'espéroit ; elle l'aigrit , l'irrita , & lui fit prendre les plus fâcheuses résolutions. Il projettoit tantôt d'aller chercher le Dauphin à main armée jusques dans la Cour de Bourgogne , & tantôt de faire régner à sa place le Duc de Berry , son second fils.

Il s'apperçut enfin que ces terribles projets étoient tout-à-fait illusoires , & qu'il ne seroit secondé de personne s'il vouloit les exécuter. Le chagrin , l'inquiétude , des terreurs mal fondées , s'emparèrent de son ame ; il s'imagina que le Dauphin en vouloit à sa vie , & il cessa de manger : pendant sept jours il refusa toute nourriture ; & au bout de ce temps , le Duc de Berry ayant obtenu qu'il en prendroit de sa main , il ne put l'avalier , & il expira victime de ses agitations le 22 Juillet 1461.

Dès qu'il fut mort , presque toute la Cour abandonna son cadavre pour courir en Bourgogne , au-devant du nouveau Roi *Louis XI*. Le seul *Tannegui du Chastel*, ce Ministre que le Connétable de *Richemont* avoit fait disgracier plus de 20 ans auparavant , reparut alors à la Cour pour

donner à son maître expiré des témoignages de son attachement & de sa reconnoissance; il fit, ou avança, les frais de ses obseques & funérailles, & demanda pour toute récompense d'être lui-même enterré à ses pieds quand il mourroit; cette grace, ou si l'on veut cet honneur, lui fut accordé.

Pour compléter l'histoire d'*Agnès Sorel*, il nous reste à dire comment *Chapelain*, dans son fameux Poëme de la *Pucelle*, & *Madame Durand*, dans ses Mémoires de la Cour de *Charles VII*, ont défiguré tous les faits que nous venons de raconter, d'après des Auteurs plus véridiques.

Nous rappelant qu'il devoit être question d'*Agnès* dans le Poëme de la *Pucelle* par *Chapelain* (cc), nous avons eu la patience de le parcourir, & de lire avec attention tout ce qui regardoit *Agnès* dans cet insupportable ouvrage; nous avons eu bien du regret à la peine que nous avons prise. *Agnès* n'y est représentée que comme une fieffée coquette, qui, après avoir été Maitresse du Duc de Bourgogne, a passé au service de *Charles VII*,

par qui elle est entretenue. La *Pucelle*, dont *Chapelain* fait une sainte, arrive à la Cour de *Chinon*, en est toute scandalisée, & est cause que l'on renvoie la belle *Agnès Sorel* dans son Château de Chantonceaux-sur-Loire, où elle est pour ainsi dire confinée. La *Pucelle* sauve *Orléans*, & promet au Roi de le conduire à Reims; le Comte de Dunois devient amoureux de cette sainte héroïne: il paroît même que *Charles* en devient aussi épris; alors *Amaury*, favori du Roi, inquiet du crédit que prend la *Pucelle*, cherche à la détruire; il fait proposer à *Agnès*, par son frère, de revenir à la Cour pour regagner le cœur du Roi, & empêcher *Jeanne d'Arc* de s'en rendre maîtresse. *Agnès* s'embarque sur la Loire; & revient auprès de *Charles VII*; mais elle en est mal reçue: de dépit, elle court auprès du Duc de Bourgogne, son ancien amant; le rengage dans ses chaînes, en l'assurant qu'elle n'a jamais aimé sincèrement que lui, & le porte à se raccommoier avec le Duc de *Bedfort*, & à s'unir plus que jamais avec les Anglois. Ils défendent Paris, attaqué

par le Roi, par *Dunois* & par la *Pucelle*, qui est blessée. C'est tout ce que nous dit d'*Agnès*, dans son dur & long Poëme, feu *M. Chapelain*, qui au reste n'en ayant jamais publié que la moitié, eût peut-être encore parlé d'elle dans les douze derniers chants qui sont restés en manuscrit, parce qu'aucun Libraire n'a osé se charger de l'impression, comme aucun lecteur n'aurait eu le courage de les lire.

Madame *Durand*, Auteur des Mémoires de la Cour de *Charles VII*, qui sont très-médiocrement écrits, mais qui se font lire avec plaisir, parce que tous les objets qui y sont traités sont intéressans, altere un peu moins les faits historiques par rapport à *Agnès Sorel*; cependant, elle s'écarte de la vérité, & rapproche les événemens de maniere qu'il semble que ce soit en peu d'années que se sont passés ceux qui remplissent plus de dix ans dans l'histoire. On va juger de la différence de l'histoire avec le roman, par le canevas de celui que nous allons tracer.

Ce qui regarde *Agnès* est, dans les deux volumes de Madame *Durand*, coupé par cinq épisodes, qui sont les histoires de

la Trimouille, du *bâtard d'Orléans*, du Comte de *la Fayette*, de *la Pucelle* & de *Louis III*, Roi de Sicile. Nous indiquerons la place que chacun tient dans le roman principal, qui au reste n'est point fini.

Madame *Durand* parle d'abord de l'amour de *Charles VII* pour Madame de *Joyeuse*, passion très-favorisée par le Président *Louvet*, frere de la Dame, & courtisan aussi bas qu'ambitieux. *La Trimouille*, qui s'apperçut de cette intrigue naissante, en fut furieux, parce qu'il en avoit une liée avec Madame de *Joyeuse*; il s'en plaignit amèrement à son ami le Comte de *la Fayette*. Celui-ci n'apprit que par-là l'intrigue de *la Trimouille*, & l'engagea à lui compter son histoire. (C'est la premiere épisode).

La Trimouille, dès sa jeunesse, étoit attaché au Dauphin, qui fut depuis *Charles VII*. Ce Prince détestoit déjà le Duc de Bourgogne, & vouloit venger sur lui la mort du Duc d'Orléans; il y étoit excité par *du Chastel*. Madame de *Giac* étoit alors maitresse du Duc de Bourgogne. *La Trimouille*, partageant la haine

de son maître , entreprit de séduire la maitresse du Duc , & même , par ce moyen de l'attirer dans un piège. Il y réussit d'autant plus aisément , qu'il étoit alors jeune & joli. Ce fut *Giac* lui-même qui le présenta à sa femme ; leur intrigue fut bientôt liée. Madame de *Giac* étoit assez habile pour la cacher en même-temps à son mari & au Duc de Bourgogne , qui ne pouvoit la venir voir qu'en cachette. Enfin *la Trimouille* , pour plaire au Dauphin , conseilla à Madame de *Giac* d'engager le Duc de Bourgogne à se trouver à la conférence de Montereau , où il fut assassiné. Elle n'en fut affligée que par vanité & par intérêt. *La Trimouille* la consola par tous les moyens que l'on peut employer pour amuser une femme qu'on n'estime nullement. Il continua de la voir & de paroître l'aimer , jusqu'à ce que Madame de *Joyeuse* la lui eut fait oublier ; mais celle-ci ayant reçu avec empressement les hommages du Roi , *la Trimouille* se vit abandonné jusqu'à ce qu'il se trouvât vengé par l'arrivée à la Cour d'*Agnès Sorel* , qui effaça tout ce qui y avoit été admiré jusques alors.

Le Roi n'eut bientôt des yeux que pour elle ; mais un autre Prince , (*Madame Durand* le qualifie toujours ainsi) ou plutôt un jeune Seigneur généralement estimé , parut faire à elle une attention particulière : c'étoit le *Bâtard d'Orléans*. *Agnès* trouva à la Cour un vieux Militaire & ancien courtisan , qu'elle avoit vu autrefois dans le château où elle avoit été élevée, & qui étoit même un peu de ses parens. Nouvellement arrivée dans une Cour où elle ne connoissoit personne , elle lui demanda des informations sur les principaux personnages qui s'y trouvoient. Elle en avoit de suffisantes sur le Roi ; car les vertus & les défauts des Souverains sont connus même des simples Gentilshommes de leurs provinces ; mais elle pressa *Xaintrailles* de lui faire l'histoire du *bâtard d'Orléans*, & il la lui conta. C'est le second épisode.

Le *bâtard d'Orléans* , quoique ne devant tenir le rang que de simple Gentilhomme , fut cependant élevé en Prince avec ceux d'Orléans & d'Anjou. Il vit de bonne heure la Princesse de Sicile , qui fut depuis la Reine *Marie d'Anjou* ; il

l'adora , & , pour tout dire , s'en fit aimer ; mais le Comte de *Ponthieu* , qui fut depuis Dauphin , & enfin Roi , lui étoit destiné. Le Bâtard fut forcé , à son grand regret , d'aller chercher de la gloire à la guerre , tandis que sa Princesse épousoit un Prince qui ne lui témoignoit que de l'indifférence.

Le Bâtard se signaloit contre les Anglois , lorsqu'une Dame inconnue lui écrivit un billet très-vif & très-engageant ; il hésita à se rendre à cette invitation galante ; cependant sa jeunesse fut cause qu'il n'y put résister. Il y trouva effectivement une belle Dame : c'étoit Madame de *Rouault* (*dd*) , jeune veuve riche & maitresse de ses actions. Le Bâtard passa avec elle des momens agréables , sans cependant en être amoureux , & toujours désespéré de ce que la jeune Princesse , souveraine de son cœur , l'étoit devenue de toute la France. Cependant il continua à servir le Roi ; & ayant fait connoissance à la guerre avec *Xaintrailles* , celui-ci fut le seul à qui il fit confidence de son véritable amour. Etant de retour à la Cour , la réputation d'honnêteté & de discrétion

discrétion de *Xaintrailles* , & différentes circonstances furent cause que la Reine partagea la confiance que le Prince avoit en lui , & qu'il devint leur confident commun. Les sentimens de *Marie d'Anjou* étoient trop purs & trop nobles pour qu'elle ne restât pas fidelle à son époux , quoiqu'elle ne l'aimât pas , & qu'elle en aimât un autre. Elle ne se servit de l'empire qu'elle avoit sur le *Bâtard* , que pour l'engager à rendre des services essentiels à *Charles VII* , & de son côté elle chercha à lui procurer une fortune avantageuse ; elle lui fit épouser la fille aînée du Président *Louvet* , sœur de Madame de *Joyeuse*. Certaine que *Dunois* n'en étoit point amoureux , elle étoit satisfaite de voir son amant dans une position semblable à la sienne ; mais la première femme du *Bâtard* étant morte , & *Agnès* paroissant à la Cour avec tout l'éclat que nous venons de dire , la Reine s'apperçut bientôt qu'une nouvelle passion s'étoit emparée du cœur du *Bâtard d'Orléans* , & qu'il étoit épris d'*Agnès Sorel*. Elle dit à *Xaintrailles* qu'elle en étoit instruite , & celui-ci trembla pour

son ami des suites que pouvoit avoir la jalousie d'une Reine. *Marie d'Anjou* étoit incapable d'un sentiment de vengeance ; au contraire , elle forma le projet de combler les vœux du *Bâtard d'Orléans* , en le mariant avec *Agnès Sorel* , & leur faisant à l'un & à l'autre tout le bien possible. Elle leur fit annoncer son dessein , en leur recommandant seulement de lui laisser conduire cette affaire avec adresse & mystère. On juge bien que le *Bâtard* & *Agnès* furent également enchantés & reconnoissans de cette espérance. Ils avoient déjà commencé à s'expliquer sur leurs dispositions mutuelles , & leur fidèle confident *Xaintrailles* étoit dans leur secret. Le Roi paroissoit de son côté enflammé pour *Agnès* , & négligeoit pour elle, Madame de *Joyeuse* ; la belle *Sorel* le recevoit avec tous les ménagemens que l'on doit à un Prince , mais sans complaisance , & sur-tout sans amour. Un jeune Seigneur aimable , vif , mais qui avoit la réputation d'être léger & inconstant , (c'étoit le Comte de *la Fayette*) se mit aussi sur les rangs dans l'espoir de plaire à *Agnès* ; mais ce n'étoit pas un rival dangereux pour le

Bâtard, & la Reine auroit probablement réussi à le faire triompher & épouser la belle *Sorel*, si des circonstances nouvelles & particulières n'eussent changé ses projets.

Orléans fut assiégé & vivement pressé par les Anglois ; il eût succombé, quoique le *bâtard d'Orléans* eût été envoyé pour secourir cette ville, & qu'il fût parvenu à y entrer à la tête d'un convoi, mais qui ne suffisoit pas pour reculer long-tems la perte de cette importante place, si un nouveau secours, tout-à-fait extraordinaire & inattendu, ne fût, pour ainsi dire, tombé du Ciel ; ce fut celui de *Jeanne d'Arc*. Nous avons vu comment elle fut adressée au Monarque, accueillie à la Cour, & envoyée au secours d'*Orléans*. *Dunois* fit une sortie pour faciliter son entrée dans la Ville ; *Jeanne* réussit à y faire entrer des hommes & des vivres ; & dès qu'elle fut dans la place, elle se signala par de si grands exploits, que rompant toutes les mesures des assiégeans, détruisant leurs forts, ruinant leurs travaux, elle les força enfin à lever le siege.

Dunois ne l'avoit point quittée pen-

dant tout le temps qu'elle avoit passé dans Orléans ; il avoit toujours combattu à ses côtés , & avoit paru prendre à elle le plus grand intérêt , sur-tout dans une occasion où elle avoit été blessée. Sentant combien elle étoit utile , il avoit affiché pour elle l'estime , l'admiration , l'on pouvoit dire même l'amour , d'autant plus que cette jeune & simple payfanne étoit aussi belle qu'elle étoit brave & estimable. Le bruit de cette prétendue passion s'étoit donc répandu , & étoit parvenu jusqu'à la Cour de *Chinon* : deux personnes qui prenoient également intérêt au cœur & aux sentimens du *Bâtard* , avoient ajouté foi à ce bruit populaire , c'étoit la Reine & *Agnès Sorel*. La première s'étoit contentée de gémir en secret de ce que le *Bâtard* n'avoit pas été plus fidèle à sa seconde passion qu'à la première ; mais *Agnès* ayant été d'autant plus convaincue de l'infidélité de son amant , qu'elle n'en avoit reçue aucune lettre depuis qu'il étoit entré dans Orléans , s'étoit rendue coupable elle-même , puisqu'ayant été alors vivement pressée par le Roi , elle avoit répondu à la passion du Monarque. Cependant *Agnès* se

trompoit , en croyant que *Dunois* avoit négligé de lui écrire , & même très-tendrement ; mais *Madame de Rouault* , dont le château étoit situé entre *Chinon* & *Orléans* , avoit intercepté toutes les lettres.

Ce fut dans ces circonstances que le *Bâtard d'Orléans* revint à la Cour , y ramenant la Pucelle , l'un & l'autre triomphans , & généralement applaudis & admirés : leur gloire commune ne prouvoit que mieux leur prétendue liaison , & on les croyoit amans. La Pucelle assura le Roi qu'elle le conduiroit en sûreté à *Reims* , en lui faisant traverser la France , malgré les efforts des Anglois , qui inondoient encore le Royaume. Cette proposition , dont le succès ne pouvoit être que miraculeux , fut cependant acceptée , & même réussit , par la grande confiance que continuèrent d'inspirer *Jeanne d'Arc* & le Comte de *Dunois* ; (car ce fut alors que le *Bâtard* prit ce titre) mais avant que de partir , il y eut de grands éclaircissimens ; le Roi proposa d'unir la Pucelle avec *Dunois* , en les comblant d'honneurs & de richesses , mais l'un & l'autre refusèrent : le *Bâtard* , parce qu'il

n'avoit point d'amour pour elle , quoique , d'ailleurs , il admirât & respectât la libératrice de la France ; & celle-ci , parce qu'elle avoit fait vœu de conserver sa virginité jusqu'à la mort. Elle ne vouloit faire des Héros que par ses exemples. *Dunois* n'aimoit qu'*Agnès* ; il voyoit qu'elle le fuyoit ; & il n'attribuoit cet éloignement qu'à la faute qu'elle avoit commise elle-même ; mais l'obligeant *Xaintrailles* éclaircit tout , découvrit les manœuvres de la jalouse *Madame de Rouault*. La belle *Sorel* n'en fut , en quelque façon , que plus malheureuse ; elle se trouva indigne d'épouser son amant , dans le temps qu'elle apprenoit qu'il lui étoit encore fidèle. Le cœur de la Reine fut également tourmenté ; *Agnès* lui enlevoit à-la-fois & son époux & son amant. Ce fut dans ces circonstances qu'on partit pour Reims ; on y arriva heureusement , après plusieurs batailles gagnées. Mais quel fut le succès du combat qui se passoit dans le cœur des Amans , Héros de cette Histoire ? Il seroit difficile à deviner ; aussi *Madame Durand* y a-t-elle renoncé elle-même , & n'a-t-elle publié que les deux premières parties de son Roman. Nous

attendons encore la troisième & la quatrième, qui sont précisément promises dans la seconde.

L'Ouvrage finit par l'Histoire de *Louis III*, Roi de Sicile, qui, ainsi que celle de *la Fayette*, & des premières amours qu'inspira la Pucelle, est tout-à-fait épique. Nous allons cependant dire un mot de ces trois derniers Episodes.

L'Histoire du Comte de *la Fayette* est fort peu intéressante ; c'est celle d'un jeune étourdi qui a eu un assez grand nombre de femmes, a réussi auprès de presque toutes, & a renoncé aux conquêtes difficiles, parce qu'il n'a encore jamais aimé sérieusement. On trouve dans le nombre de ses intrigues le nom de Mademoiselle *du Châtel*, fille du respectable *Tanneguy*. *La Fayette* cessa de voir cette belle Demoiselle, parce qu'elle lui parloit de mariage. Il est aimé de Mademoiselle *de Laval*, il aime Mademoiselle *Sorel*, & c'est à elles-mêmes qu'il conte ses aventures, qui annoncent un caractère de légèreté qui n'est pas propre à les séduire.

Celle de la Pucelle est bien simple ; *Baudricourt* (ee), Gouverneur de Vau-

couleurs, en est devenu amoureux ; il a fait des efforts multipliés , & toujours inutiles pour la séduire ; enfin , son père ayant envoyé les trois frères de *Jeanne d'Arc* au service du Roi , elle-même a conçu le projet d'y aller & de sauver la France , en se soustrayant en même-temps aux poursuites du Gouverneur , qui parloit pourtant de l'épouser ; celui-ci , furieux de sa résistance , l'envoya enfin à la Cour , traitant son entreprise de folie ; elle réussit néanmoins , par un coup inespéré du Ciel.

Enfin , l'histoire du Roi de Sicile , frère de la Reine , présente une aventure assez agréable ; elle est racontée par *Charantais* , Ecuyer de ce Roi. Il marchoit à la conquête du Royaume de Naples , dont son père & son grand-père avoient déjà porté le titre , qui étoit passé des mains du premier dans celles de *Charles de Duras* , dont la fille , *Jeanne II* , occupoit alors ce trône : elle avoit , par sa mauvaise conduite , aliéné tous ses sujets. On avoit représenté au jeune *Louis* , Naples comme une conquête aisée , & il s'étoit embarqué à Marseille pour voler à cette expédition. Il fallut qu'il s'arrêtât quelque temps à

Rome pour prendre l'investiture du Pape, & rassembler les troupes avec lesquelles il comptoit assiéger Naples. Ces soins, quoiqu'il les remplît avec assez de promptitude, exigèrent qu'il fît à Rome un séjour de six semaines. Ce fut pendant ce temps, qu'il eut une aventure qui parut d'abord de petite conséquence, & qui eut cependant des suites sérieuses. Il reçut un billet anonyme, tourné avec autant d'esprit & de modestie que peut l'être la déclaration d'une femme qui demande un tête-à-tête à un jeune Prince, qui lui déclare qu'elle l'aime, & lui fait entendre qu'elle est assez belle pour être aimée. *Louis* jugea à propos de suivre le porteur de la lettre, quoique son fidèle Ecuyer voulût l'en détourner & l'y accompagner : il alla seul au rendez-vous. Il y trouva une personne plus réservée qu'il ne s'y attendoit : elle lui refusa d'abord le plaisir même de se laisser voir, & ensuite lui déclara que la tendresse qu'elle avoit conçue pour lui étoit de l'espèce la plus délicate ; qu'elle ne vouloit qu'avoir le bonheur de lui rendre d'importans services ; qu'elle partiroit incessamment pour Naples, où elle devoit être attachée à la Reine en qualité de Fille

d'honneur ; que quand il seroit rendu lui-même dans ce Royaume , il entendroit sûrement parler d'elle , & pourroit même l'y revoir ; mais qu'elle exigeoit de lui , jusqu'à ce moment , de se contenter de la voir quelquefois avec autant de retenue & de sagesse qu'ils en avoient mis dans leur première conversation. Ce ne fut pas sans peine que *Louis* , qui devint épris de *Léonor* , (c'étoit le nom de la Demoiselle) se soumit à une conduite aussi circonspecte. Il s'y conforma cependant ; & la belle étant partie la première, le Prince se mit , quelque tems après, à la tête de son armée. En approchant de Naples , il reçut des propositions de la part de *Sforce* (*ff*) , Général des armées de la Reine , qui , étant brouillé avec *Caraccioli* (*gg*) , favori de cette Princesse , abandonna le parti de *Jeanne* pour celui de *Louis*. Ainsi renforcé, ce Prince marcha contre Naples , & assiégea la Reine dans sa Capitale. *Jeanne* pressée, appella à son secours *Alphonse d'Arragon* , le fit reconnoître *Duc de Calabre* , & héritier présomptif de sa Couronne. Ce Prince étant arrivé avec de nouvelles troupes , repoussa *Louis* jusques dans *Gaëte*. Ce Prince ne cessoit de penser aux charmes

de *Léonor*, & aux promesses qu'elle lui avoit faites, lorsqu'il reçut une lettre d'elle qui lui donnoit des espérances fondées sur les brouilleries de l'intérieur de la Cour de *Jeanne*. Le porteur étoit intelligent, & chargé de lui expliquer ce qui se passoit dans cette Cour. *Caraccioli*, grand Sénéchal, avoit d'abord été dans la faveur la plus intime auprès de la Reine. *Sforce*, soldat de fortune, que l'on avoit mis à la tête des armées, avoit imaginé de la partager. *Jeanne* s'étoit servie pendant quelque temps de cette passion, pour soutenir le zèle de son véritable favori; mais *Sforce* s'étant apperçu qu'il ne seroit jamais entièrement préféré, avoit pris le parti (comme nous l'avons dit) de passer dans le camp opposé. C'étoit alors que la Reine avoit eut recours à *Alphonse*; elle prétendoit en faire son époux, comme elle en avoit fait son fils adoptif; mais elle n'avoit trouvé en lui qu'un ingrât: il l'avoit pressée de partager avec lui son autorité, & en même-temps il paroissoit mépriser ses charmes: il fut au contraire touché de ceux de *Léonor*. La Reine fut un moment inquiète de cette passion; mais il fut aisé à celle qui en étoit l'objet de la rassurer, en lui

disant beaucoup de mal d'*Alphonse d'Ar-
ragon*, & lui faisant de grands éloges de
Louis d'Anjou. *Jeanne* conçut une véri-
table haine pour le premier de ces deux
Princes, & au moins de l'estime pour le
second. *Léonor* instruisit *Louis* de ces fa-
vorables dispositions, & il se mit bientôt
en état d'en profiter. Il retourna vers
Naples, où la Reine étoit assiégée par
Alphonse dans le Château-neuf. Aidé de
Sforce, il la délivra, & lui procura la
liberté de sortir de la ville : elle se rendit
à Averfa, où elle eut des conférences avec
son concurrent à la Couronne, qui ache-
vèrent de changer ses dispositions, & ce
fut lui qu'elle reconnut pour son succes-
seur. Il en usa avec elle bien mieux
qu'*Alphonse* ; & quoiqu'il eut plus de
droit au trône, il se contenta de l'espoir
de succéder à *Jeanne*. S'étant réuni à
Sforce pour attaquer le Prince d'*Arra-
gon*, ils gagnèrent à Aquila une grande
bataille, où *Sforce* fut tué. Ce succès
rouvrit au Roi & à la Reine la porte de
leur Capitale, où, en dépit de *Carac-
cioli* même, *Jeanne* ne dissimula plus l'a-
mour qu'elle avoit conçu pour *Louis*.
Ce fut alors que *Léonor* s'aperçut que

la tendresse que le Roi avoit pour elle mettoit obstacle à une alliance qui assureroit à jamais le bonheur & la fortune de ce Monarque. Elle prit la résolution de se dérober à l'amour de *Louis* & aux soupçons de *Jeanne* : quelque chose que pût dire l'amoureux Prince , quelques combats qu'elle-même eût à essuyer dans son propre cœur , elle s'échappa , partit pour Rome , & se cacha si bien , ou dans cette ville , ou dans quelque autre de l'Italie , que l'on ne fut plus ce qu'elle étoit devenue. Elle écrivit au Roi son amant que ce seroit inutilement qu'il chercheroit la retraite où elle avoit résolu de consacrer à Dieu le reste de ses jours. *Louis* en fut au désespoir. Pour retarder un hymen que la politique seule pouvoit lui faire désirer , il fit entendre à *Jeanne* qu'il falloit qu'il allât chercher du secours en France. Ce ne fut pas sans peine que la Reine se déterminâ à le laisser partir : en chemin , il s'informa toujours très-inutilement de *Léonor* , & ne cessa de s'en occuper. Arrivé en France , il assista au sacre de *Louis VII* son beau-frere , & mourut peu d'années après à Cosence , dans le Royaume de Naples , sans postérité. Son

frere *René* succeda à ses droits sur les deux Siciles.

Notes Historiques & Généalogiques sur les personnages & les familles dont il est parlé dans les Histoires & Romans d'Agnes Sorel.

(a) Le Duc de *Bedfort*, Régent du Royaume, oncle de *Henri VI*, Roi d'Angleterre. Ce prétendu Régent étoit le troisième fils de *Henri IV*, Roi d'Angleterre, par conséquent frere de *Henri V*, qui mourut à Vincennes, près de Paris, la même année que *Charles VI* son beau-pere. *Henri* avoit été déclaré héritier de la Couronne de France au préjudice du Dauphin, qui fut depuis *Charles VII*. Ainsi *Henri VI*, qui, à la mort de son père, n'étoit âgé que d'un an, succéda en même-temps à la Couronne d'Angleterre, & aux prétendus droits de son père sur le Royaume de France. *Jean*, Duc de *Bedfort*, qui en fut déclaré Régent, épousa en 1423 *Anne de Bourgogne*, fille du Duc qui avoit été assassiné à Montereau : elle mourut en 1432. Le Duc de *Bedfort* se

remaria à *Jacqueline de Luxembourg*, & mourut à Rouen en 1435. Il soutint jusqu'à sa mort, avec courage & avec gloire, la cause des Anglois en France. Pendant ce temps, son frère *Humfroy*, Duc de *Glocester*, étoit Régent en Angleterre, sous le titre de Protecteur de ce Royaume. Les frères de *Henri V* ne laissèrent aucune postérité. Tout le monde fait quelles furent les infortunes de leur neveu *Henri VI*.

(b) *Le Duc de Bourgogne*. Ce Duc étoit *Philippe dit le Bon*, fils de *Jean*, qui avoit été assassiné à Montereau en 1419. L'obligation de venger la mort de son père l'engagea à se joindre aux Anglois contre *Charles VII*. Cependant en 1435, il se détacha d'eux, & se soumit au meurtrier de son père. Ce fut ce Duc qui institua l'Ordre de la Toison d'Or, en 1430. Il fut père de *Charles-le-Hardi*, dernier Duc de Bourgogne, & il n'eut de ses trois femmes que ce seul enfant légitime; mais en récompense, on lui connoît seize bâtards de l'un & de l'autre sexe, dont plusieurs ont laissé postérité. Le corps de *Philippe-le-Bon* est enterré aux Chartreux de Dijon.

& son cœur est déposé dans l'Eglise ci-devant occupée par les Célestins à Paris.

(c) *Le Duc de Bretagne*, qui régnoit lors de l'avènement de *Charles VII* au trône, étoit *Jean*, sixième du nom, de la Maison de *Dreux-Montfort*. Il ne mourut qu'en 1442. Son fils aîné, *François Premier*, lui succéda, & mourut en 1450, sans laisser d'enfans mâles, mais une seule fille, mariée à *Jean II*, Vicomte de *Rohan*. A ce Duc *François Premier*, succéda *Pierre*, second du nom, son frère, qui mourut en 1457, sans postérité. Après lui, le trône de Bretagne fut rempli par *Artus*, troisième du nom, qui avoit été si long-temps Connétable de France sous le titre de Comte de *Richemont*, & dont il est tant parlé dans l'histoire que nous venons d'extraire. Il ne régna qu'un peu plus d'un an, & eut pour successeur son neveu *François II*, fils de *Richard*, Comte d'*Etampes*, frère d'*Artus*. Ce fut lui qui fut père de la Duchesse *Anne*, qui épousa successivement les Rois de France *Charles VIII* & *Louis XII*.

(d) Sept branches de la Maison Royale.

subfiftoient alors , indépendamment de la régnante , de celle de *Bourgogne* & de celle de *Dreux-Montfort* qui poffédoit la Bretagne. Celle d'*Anjou* , dont le chef étoit *Louis III* , Roi titulaire des deux Siciles : c'eft par fon hiftoire que nous venons de terminer notre extrait. Il mourut fans poftérité ; & fon frere , *René d'Anjou* , hérita de fes prétentions , mais ne pofféda jamais paifiblement que le Comté de Provence. Il difputa la Lorraine au Comte de *Vaudemont* , qui le retint long-temps prifonnier. Il eut un fils nommé *Jean* , Duc de *Calabre* , qui fit pendant quelque temps la guerre , pour foutenir fes prétentions fur les Royaumes de Naples , de Sicile & d'Ar-ragon , & mourut avant fon pere en 1471. Le dernier de cette Maifon d'Anjou fut *Charles* , Comte du *Maine* , neveu du bon Roi *René* , & fils de celui qui avoit été Connétable & favori de *Charles VII*. Il mourut fans enfans , & laiffa *Louis XI* héritier de la Provence & de toutes fes prétentions.

Celle d'*Orléans* confiftoit alors dans *Charles* , Duc d'*Orléans* , petit-fils du Roi *Charles V* , neveu de *Charles VI* ,

& cousin germain de *Charles VII*. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, & resta, pendant vingt-trois années entières, entre les mains des Anglois. Il en sortit en 1440, & mourut en 1465, dans sa soixante-quatorzième année : son fils fut le Roi *Louis XII*. Dans le même temps vivoit aussi *Jean*, Comte d'*Angoulême*, frere du Duc d'*Orléans* ; il fut comme lui prisonnier des Anglois, & recouvra sa liberté en 1444. Il mourut en 1467, & fut grand-pere du Roi *François Premier*.

La branche de *Bourbon* avoit pour chef, du temps de *Charles VII*, *Jean*, qui ayant été aussi fait prisonnier par les Anglois à la bataille d'Azincourt, resta entre leurs mains pendant dix-neuf ans, & mourut en Angleterre en 1434. Il avoit pour fils *Charles*, qui ne mourut qu'en 1456, laissant onze enfans légitimes, & sept bâtards. Il avoit épousé une sœur du Duc de Bourgogne ; cependant il fut toujours fidele à *Charles*. Du vivant de son pere, il étoit appellé Comte de *Clermont*. Les autres Princes de cette Maison étoient un Comte de *Montpensier*, frere de *Charles*, qui fut la tige de la branche de

Montpensier, & aïeul du grand Connétable de *Bourbon*; mais il étoit jeune, & ne joua aucun rôle sous le règne de *Charles VII*. Un Comte de la *Marche*, qui fut le dernier de sa branche, & dont les aventures furent assez singulières. Il alla d'abord, dans sa jeunesse, avec un Comte de *Nevers*, de la Maison de *Bourgogne*, faire la guerre aux Turcs en Hongrie, fut fait prisonnier à la journée de *Nicopolis*, & resta long-temps entre les mains des Infidèles. De retour en France, il prit le parti du Duc de *Bourgogne* contre *Charles VII*. Etant veuf d'une fille du Roi de Navarre, il passa à Naples, & épousa cette même Reine *Jeanne II*, si fameuse par ses galanteries, & dont nous avons parlé à l'occasion de *Louis III*, de la Maison d'*Anjou*. Cette Reine ne fut pas long-temps sans se dégoûter de lui; car elle le trouva tout à la fois foible & jaloux; elle le chassa avec indignation; & croyant qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que d'entrer dans le *Tiers Ordre de Saint-François*, que nous appellons aujourd'hui à Paris les *Picpus*, il mourut dans leur couvent de Besançon en 1738. Son frere, Comte de *Vendôme*, avoit

aussi été fait prisonnier à la bataille d'*Azincourt* ; mais s'étant sauvé par bonheur de la Tour de Londres, il resta fidelement attaché au Roi *Charles VII*, & mourut sous son règne en 1447. Son fils servit également bien le Chef de la Maison ; il fut l'ami & l'élève à la guerre du Comte de *Dunois*. *Antoine*, Roi de Navarre, pere de *Henri IV*, étoit son arrière-petit-fils.

Jean II, Duc d'*Alençon*, dont le pere avoit été tué à la bataille d'*Azincourt*, étoit arrière-petit-fils d'un frere de *Philippe de Valois* ; il suivit le parti de *Charles VII* ; mais ce fut pour le trahir à plusieurs reprises. L'histoire de ses principales trahisons est comprise dans l'extrait que l'on vient de lire. Il mourut en 1476. Sa branche a fini dans la personne de son petit-fils.

Le Comte d'*Eu*, dont il est parlé dans l'histoire de *Charles VII*, fut le dernier Prince de la branche d'*Artois*, qui descendoit d'un frere de *Saint-Louis* ; il avoit aussi été fait prisonnier à la bataille d'*Azincourt*, & fut fidèle à *Charles VII*, qui le fit Gouverneur de Paris. Il mourut en 1472, sans enfans.

La Maison de *Dreux* subsistoit en plu-

ieurs branches, indépendamment de celle qui possédoit la *Bretagne* ; mais toutes les autres n'étoient pas riches, & ceux qui en descendoient, ne figuroient dans le monde que comme de simples Gentilshommes. L'un étoit le premier Chambellan du Roi *Louis III* de Sicile ; l'autre Capitaine-Commandant de la grosse Tour de Rouen, fut fait prisonnier par les Anglois. Ils prenoient leurs alliances & établissoient leurs filles dans des familles de simple noblesse ; c'est ce qui fait que tant de Gentilshommes ont l'honneur d'être alliés à la Famille Royale par la Maison de *Dreux*. Il y a même des familles bourgeoises qui peuvent s'en vanter à juste titre.

La Maison de *Courtenay* étoit exactement dans le même cas. Leur branche aînée avoit occupé le trône de Constantinople ; mais elle étoit éteinte, & celles qui étoient restées en France, avoient été réduites à la plus grande pauvreté, par le dérangement de *Jean de Courtenay*, quatrième du nom, Seigneur de *Champignelles*, qui dissipa tout son bien, & vendit à *Jacques Cœur* sa terre, dont la branche portoit le nom.

(e) *Jean de Bourgogne*, Duc de Brabant, étoit fils du Duc *Philippe I*, par conséquent cousin-germain de *Philippe-le-Bon*. Nous avons dit un mot de son mariage & de ses querelles avec *Jacqueline* de Baviere, héritiere du Haynault & de Hollande ; mais les aventures de cette Princesse forment le sujet d'un Roman historique très-intéressant, dont nous rendrons compte quelque jour. Ce Duc de Brabant & son frere, étant morts sans enfans, le Duc de Bourgogne hérita d'eux & trouva même moyen d'hériter de *Jacqueline* de Baviere, ce qui le rendit possesseur de presque toutes les Provinces des Pays-Bas.

(f) *Tannegui du Chastel*, Gentilhomme Breton, avoit d'abord été Chambellan du Duc d'Orléans, qui fut assassiné par le Duc de Bourgogne ; il servit *Louis II d'Anjou*, Roi de Sicile en Italie, se trouva à la bataille d'Azincourt, & eut le bonheur d'en revenir ; il s'attacha à *Louis*, Dauphin, frere aîné de *Charles VII*, & puis à celui-ci, lorsqu'il devint Dauphin à son tour. On prétend qu'il eut grande part au meurtre du Duc de Bourgogne.

Charles VII l'ayant pris en amitié, le fit Grand-Maître de France; mais le Connétable de *Richemont* le fit disgracier, comme nous l'avons dit dans notre extrait. Il mourut en 1449, retiré en Provence, mais toujours fidèle à son maître. Il avoit épousé *Sybille le Voyer*; mais il n'en eut point d'enfans; ce fut son neveu, appelé comme lui, *Tannegui du Chastel*, & que *Charles VII*, en mémoire des services de son oncle, avoit fait grand Ecuyer de France, qui eut soin des obseques de ce Monarque, après la mort duquel il passa au service du Duc de Bretagne, & fut Grand-Maître de sa Maison.

Ce que nous venons de dire, est tiré des Mémoires les plus exacts; cependant de graves historiens, tels que l'illustre M. de *Thou*, se sont trompés du neveu à l'oncle, & ont attribué à celui-ci même l'honneur d'avoir dépensé trente mille écus pour faire enterrer *Charles VII*. Au reste, ni l'un ni l'autre ne sont enterrés à Saint-Denis. Le second *Tannegui*, grand Ecuyer, ne laissa point d'enfans mâles.

(g) Le Seigneur de *Joyeuse*; dont il

est ici question , & qui épousa la fille de *Jean Louvet*, Président au Parlement de Provence , & Ministre de *Charles VII*, étoit *Louis II*, de l'illustre & ancienne Maison de *Chateauneuf de Randon*. Il mourut en 1441 ; sa femme , à ce qu'il paroît , étoit morte avant lui. De ce *Louis*, sont descendus les Ducs & Maréchaux de *Joyeuse*, dont la branche s'est éteinte sous le règne de *Henri IV*, & dont les terres ont passé dans une branche de la Maison de Lorraine. MM. de *Joyeuse Grandpré*, dont la branche n'est éteinte que de nos jours , en descendoient également. L'on fait que MM. d'*Apchier* sont les aînés de la Maison de *Chateauneuf de Randon*.

(h) Le Seigneur de *Giac*, dont il est parlé dans cette histoire , étoit petit-fils d'un Chancelier de France. Le Roi *Charles VII* l'ayant pris en affection, le fit son premier Chambellan. Il est très-vrai que le Connétable & *Georges de la Trimoüille* se saisirent de lui à Issoudun en Berry ; & le firent noyer à Dun-le-Roi , l'ayant accusé de plusieurs crimes , entre autres , de celui d'avoir fait empoisonner

sa première femme, pour épouser la seconde. *Louis* son fils, du premier lit, intenta procès au Seigneur de la *Trimouille* en 1445, traitant d'assassinat la justice à vrai dire un peu militaire, qu'il avoit fait de son père. Ce *Louis de Giac* fut, à ce qu'on croit, le dernier de sa famille; & on ne fait ce que devint son procès contre *Georges de la Trimouille*. Il est vrai que la seconde femme de *Pierre de Giac* s'appelloit *Catherine de l'Isle de Bouchard*, & que la seconde femme de *Georges de la Trimouille* portoit le même nom; mais l'identité de ces deux femmes n'est pas prouvée.

(i) Le fameux bâtard d'Orléans, Comte de *Dunois*, dont il est ici question, s'appelloit *Jean*, fils de *Louis de France*, premier Duc d'Orléans, second fils de *Charles V*. Sa mère s'appelloit *Marguerite d'Enghuïen*, & avoit été mariée à *Albert Flamand*, Seigneur de *Cani*, Chambellan du Duc. Le fameux bâtard naquit en 1403, & mourut en 1468. Il fut Grand-Chambellan de France: sa postérité obtint le rang de Princes du Sang.

Le Comté de Longueville fut érigé en Duché en faveur de son petit-fils, qui hérita aussi de la Souveraineté de Neuchâtel. La postérité généralement reconnue pour légitime, du fameux bâtard d'Orléans, s'est éteinte en 1694 avec le dernier Duc de *Longueville*. Celle des Marquis de *Rothelin* n'a fini que de nos jours.

(k) *Georges de la Trimouille*, grand Chambellan de France, combattit à la bataille d'Azincourt en 1415, & y fut prisonnier des Anglois. Il parvint au plus haut degré de faveur auprès du Roi *Charles VII*, & excita la jalousie de tous les Grands du Royaume, comme on le voit dans notre extrait. Il mourut en 1446, M. le Duc de *la Trimouille* d'aujourd'hui descend de lui au treizième degré.

(l) *Aimar de Prie*, dont il est ici parlé; étoit Grand - Maître des Arbalétriers de France. Son père *Louis*, Seigneur du Busançois, avoit été Grand-Queux de France. *Aimar* avoit épousé *Claudine de Choiseul*. La Maison de *Prie* est très-ancienne en Berry & en Touraine. Elle subsiste en;

core daus M. le Marquis de *Prie*, dont l'oncle est mort Chevalier des Ordres du Roi.

(*m*) *Raoult de Gaucourt*, qui fut Gouverneur d'Orléans lors du fameux siège, fut fait Grand-Maître de France en 1453, & mourut en 1461, la même année que son maître *Charles VII*, auquel il avoit toujours été fidèle. Sa postérité subsiste, & cette Maison fait remonter son ancienneté jusqu'au treizième siècle.

(*n*) La famille d'*Agnès Sorel* n'a pas subsisté long-temps; le frère de la belle *Agnès* fut Grand-Veneur de France & Seigneur de Saint-Gérand; il n'eut qu'une fille, qui épousa *Gabriel de la Guiche*, qui fut Seigneur de Saint-Gérand. La branche de la *Guiche Saint-Gérand*, qui a été très-illustrée, est éteinte; mais la Maison de la *Guiche* subsiste dans une autre branche.

(*o*) Les neveux de *Jeanne-d'Arc* ont pris le nom du *Lys*; ils ont obtenu pour armes d'azur à trois fleurs-de-lys, & au milieu une épée soutenant une couronne.

Nous croyons que cette famille est à présent éteinte.

(p) *Pierre de Rieux*, d'une illustre Maison de Bretagne, fut le second Maréchal de France de son nom, ayant succédé à son père dans cette dignité; il rendit de grands services à *Charles VII*, & fut malheureusement fait prisonnier à Compiègne, par la trahison du Gouverneur, nommé *Flavi*, le même qui livra la Pucelle aux Anglois. Il mourut en 1448, dans les prisons de ces ennemis de l'Etat, ne laissant point de postérité. MM. de *Rieux* d'aujourd'hui, descendent de son frère aîné.

Le Maréchal de *Rais* étoit de la Maison de *Laval-Montmorency*, d'une branche qui avoit hérité des terres & du nom des Seigneurs de *Rais*. Il étoit brave, & servit bien son maître à la guerre; mais en 1440, il fut accusé & convaincu de crimes atroces, qui supposoient de la folie; il fut brûlé à Nantes. Sa branche a fini dans *René* son fils.

Louis de Culant, Amiral de France, d'une ancienne & illustre Maison de Berry, mourut sans postérité & sans

alliance; mais les deux neveux furent, l'un Grand-Maître, & l'autre Maréchal de France, & le premier a laissé postérité. Si cette race subsiste encore, elle peut se vanter d'une grande ancienneté, & d'une grande illustration.

(9) *Jean-Poton de Xaintrailles*, après s'être distingué au service de *Charles VII*, & avoir prouvé qu'il étoit un des plus braves Chevaliers de son temps, obtint enfin en 1454, la dignité de Maréchal de France, & mourut à Bordeaux en 1461. On a gravé sur son épitaphe qu'il eut l'honneur, avec *la Hyre*, de chasser les Anglois de France. Il mourut sans postérité, aussi-bien que son frère aîné, qui fut Grand-Ecuyer de France. Quant à *la Hyre*, dont le vrai nom étoit *Vignolles*, sa famille s'est éteinte dans le courant du seizième siècle. Le nom & les armes de *Vignolles la Hyre*, ont été relevés par MM. de *Saint-Paul Dericaut*. Le dernier est mort en 1636, âgé de 71 ans. Il avoit été Capitaine des Gardes-du-Corps de *Henri IV*, lorsque ce Prince n'étoit que Roi de Navarre, & fut fait Chevalier des Ordres du Roi en 1619.

(r) Le brave *Talbot*, dont il est ici question, étoit d'une famille établie depuis long-temps en Angleterre, mais originaire de Normandie. Ses ancêtres avoient passé la mer avec *Guillaume le Conquérant*. Celui-ci fut élevé, par sa bravoure & en récompense des services militaires qu'il rendit à ses Souverains, aux plus grandes dignités d'Angleterre & de France. Il fut fait Pair d'Angleterre & d'Irlande, sous le nom de Comte de Shrewbury & de Waterfort, Chevalier de l'Ordre de la Jarretière, Gouverneur & Grand-Sénéchal d'Irlande. Il passa en France en 1417, & y fit la guerre à plusieurs reprises, toujours avec gloire, jusqu'en 1453, qu'il fut tué avec un de ses fils d'un coup de canon, près de Castillon en Guienne, dont il vouloit faire lever le siege aux Troupes de *Charles VII*. Sa mort porta le dernier coup aux affaires des Anglois en France. Il fut déclaré, au nom de *Henri VI*, Maréchal de France en 1438, & quelques années après, Gouverneur de Guienne. Sa mère étoit fille du Duc de *Glocester*, oncle de ce Roi. La postérité de cet illustre Général Anglois subsiste encore en Angleterre, en la personne du

Comte de Shrewbury & de Waterfort , Pair d'Angleterre & d'Irlande , qui descend au onzième degré du Maréchal *Talbot*. Le Lord *Tyrconell* , qui est mort en France Officier-Général au service du Roi , & qui avoit été Ministre Plénipotentiaire de France auprès du Roi de Prusse , étoit aussi descendant du brave *Talbot*. Mais il y a en Angleterre d'autres Lords du nom de *Talbot* , qui ne sont point de la même famille ; ils n'ont été créés Pairs d'Angleterre que sous le règne présent. Le père du Lord actuel étoit Grand-Chancelier pendant celui de *Georges II*.

(s) Le Seigneur d'*Albret* , qui se soumit à *Charles VII* , étoit *Charles II* du nom , Comte de Dreux & Vicomte de Tartas. Son père , Connétable de France , fut tué à la bataille d'Azincourt ; son grand-père étoit Grand-Chambellan , & avoit épousé une Princesse de la Maison de Bourbon ; celui-ci étoit marié à *Anne d'Armagnac* , & n'avoit jamais cessé d'être fidèle à *Charles VII* ; mais il étoit resté en Gascogne , & ne vint joindre le Roi qu'aux approches de Reims. Ce *Charles I I d'Albret* fut aïeul de *Jean* , qui devint Roi de Navarre

par sa femme *Catherine de Foix*. Il fut grand-père de *Jeanne d'Albret*, mère de *Henri IV*. La Maison d'*Albret* s'est éteinte en 1676, par la mort du Maréchal d'*Albret Mioffens*, qui n'eut qu'une fille, mariée à *Charles de Lorraine*, Comte de *Marsan*, Sire de *Pons*, grand-père de M. le prince de *Marsan* d'aujourd'hui, qui a hérité de la plus grande partie des biens de cette dernière branche de la Maison d'*Albret*.

Le Seigneur de *Beumanoir*, du même temps, ne pouvoit être que *Jean de Beumanoir*, premier du nom, aïeul au cinquième degré de *Jean de Beumanoir*, Marquis de *Lavardin*, qui fut Maréchal de France en 1595. Le dernier de cette Maison fut tué en 1703.

Le Seigneur de *Fayette* étoit *Gilbert Motier*, troisième du nom, qui fut Maréchal de France vers 1444, & mourut en 1463. La branche aînée de cette Maison illustre & ancienne en Auvergne, finit en 1694, dans le fils de la célèbre Madame de *la Fayette*, Auteur des Romans de la Princesse de *Clèves* & de *Zaïde*. Une branche cadette subsiste en la personne de M. le Marquis de *la Fayette*, marié à une fille

de M. le Duc de *Noailles* ; cette branche est séparée de la première depuis le treizième siècle.

Le Seigneur de *Mailly* étoit *Jean II*, surnommé l'*Etendart de Mailly*, parce qu'il réunissoit sous sa bannière nombre de braves Gentilshommes & Guerriers. Il se distingua dans les guerres de *Charles VII*, en faveur de ce Roi, & est qualifié, par tous les Historiens contemporains, de *brave Chevalier*. Tous ceux de la Maison de *Mailly* de Picardie qui existent à présent, en descendent au douzième, ou treizième degré.

(t) L'Archevêque de Reims, qui sacra *Charles VII*, s'appelloit *Renaud de Charzres* ; il fut d'abord Evêque de Beauvais, puis Archevêque de Reims en 1413, Chancelier en 1424, Cardinal en 1439, & mourut en 1443. Il eut pour successeur dans l'Archevêché de Reims, *Jacques Juvenel*, dit *des Ursins* ; & dans la dignité de Chancelier, *Guillaume Juvenel des Ursins*, Chevalier & Baron de *Trainel*, frère de *Jacques* & de *Jean*, qui succéda à son frère *Jacques* dans l'Archevêché de Reims.

Nous ferons mention dans un moment de cette famille.

(v) Le Cardinal de *Winchester*, qui sacra *Henri IV* dans l'Eglise Notre-Dame de Paris, étoit grand-oncle du jeune Roi, étant fils d'un troisième lit du Roi *Henri IV* d'Angleterre. C'est ce Cardinal qui a fait bâtir, ou du moins qui a occupé ce château près de Paris, qui est actuellement une maison de force, & qu'on appelle *Bicêtre*, du nom de *Winchester*, mal prononcé par les Parisiens. L'Evêque de *Terrouannes*, qui fit à ce même sacre les fonctions de l'Evêque de *Laon*, s'appelloit *Louis de Luxembourg*; il étoit de l'illustre Maison de ce nom; il faisoit les fonctions de Chancelier sous la domination Angloise en France; fut Archevêque de Rouen en 1436, Cardinal en 1439; & mourut en Angleterre en 1443.

L'Evêque de Beauvais étoit *Pierre Cauchon*, zélé pour la faction de Bourgogne & pour les Anglois: ce fut lui qui eut l'indignité de faire le procès à la *Pucelle d'Orléans*, & de la faire brûler.

L'Evêque de Noyon étoit *Jean de*

Mailly. Quoique tous ceux de cette Maison fussent attachés au parti de *Charles VII*, il avoit jugé à propos de prendre celui des Bourguignons, c'est-à-dire, celui du Roi d'Angleterre, & ne se soumit à son légitime Souverain que lors de la paix d'Arras. Son frère, *Robert de Mailly*, fut Grand-Pannetier de France.

Le Comte de *Nevers*, qui représenta comme Duc & Pair au même sacre, étoit petit-fils du Duc de Bourgogne *Philippe Premier*. Son père avoit été tué à la bataille d'Azincourt : celui-ci répara la faute qu'il avoit faite de représenter au sacre de *Henry VI*, en se trouvant à celui de *Louis XI*. Son fils fut le dernier de la branche *Bourgogne Nevers*. Ce Comté passa dans la Maison de *Clèves*, & de celle-ci dans celle de *Gonzague*.

(x) Ce ne fut qu'en 1462, un an après la mort de *Charles VII*, que l'ainée des filles de ce Roi & d'*Agnès Sorel*, qui prenoit le titre de *Charlotte de France*, sœur naturelle du Roi, épousa *Jacques de Brezé*, Comte de *Maulevrier*, qui avoit été favori de *Charles VII*. Son mari la tua en 1470. Voici comment la *Chronique*

scandaleuse de Louis XI, ouvrage recherché pour les choses singulières qui s'y trouvent, conté cette tragique aventure. Le Comte de *Maulevrier* & sa femme étoient à la campagne, dans une terre à eux appartenante, près de *Dourdan* : ils avoient été ensemble à la chasse, & s'étoient retirés ensuite chacun dans leur appartement pour se reposer. Le Comte fut averti que *Pierre de la Vergne*, Gentilhomme Poitevin, son Veneur, étoit entré dans la chambre de sa femme : il y court, en fait enfoncer la porte, & la trouve avec *la Vergne* nue en chemise : aussi-tôt il tire son épée & tue son Veneur. La Comtesse se réfugie sous le lit de ses enfans ; son mari l'en tire avec violence, & lui perce le sein, tandis qu'elle étoit à genoux. Elle fut enterrée dans l'Eglise des Bénédictins de *Coulombes*, près de *Nogent-le-Roy*. Son mari fut poursuivi pour ce meurtre, fait prisonnier, & condamné à cent mille écus d'amende envers le Roi, en obtenant grace de la vie. Il paroît qu'il se repentit d'avoir tué sa femme, car il se fit enterrer dans la même Eglise, & sous la même tombe qu'elle, en 1494. L'on fait que *Louis de Brezé*, fils

de *Jacques*, fut le mari de la célèbre *Diane de Poitiers*.

Olivier de Coétivy, qui épousa *Marguerite*, seconde fille d'*Agnès Sorel*, fut Seigneur de *Taillebourg*, posséda plusieurs emplois militaires très-honorables, & passa pour un grand Capitaine, ainsi que son frère, qui fut Amiral de France. Sa postérité masculine finit avec son fils *Charles de Coétivy*, qui avoit épousé *Jeanne d'Orléans-Angoulême*, tante du Roi *François Premier*. Il n'eut qu'une fille, qui porta le Comté de *Taillebourg* & la Principauté de *Talmont* dans la Maison de la *Trimouille*.

Enfin *Antoine de Beuil*, qui épousa la troisième des filles d'*Agnès Sorel*, fut Comte de *Sancerre*. Le Roi *Louis XI*, qui l'aimoit beaucoup, l'appelloit son frère d'armes, parce qu'il avoit fait la guerre avec lui dans sa jeunesse. La postérité des Seigneurs de *Beuil Sancerre*, qui a donné à la Couronne un Amiral, plusieurs Grands Bouteillers, des Grands-Echansons, & des Grands-Maîtres des Arbalétriers, est sûrement éteinte; mais il y a plusieurs branches cadettes de cette ancienne Maison de Touraine, qui ont

subsisté jusques à nos jours , & il en existe peut-être encore. *Jacqueline de Beuil* , Comtesse de *Moret* , qui fut maitresse de *Henri IV* , & épousa ensuite le Marquis de *Vardes* , étoit de cette Maison. Le Marquis de *Racan* , qui avoit été page de *Henri IV* , qui fut ensuite connu par ses Poésies , & mourut en 1670, Membre de l'Académie Française , en étoit aussi.

(y) *Jean de Villiers de l'Isle-Adam* , d'une famille illustre , qui tiroit son nom du village de *Villiers* près Paris , étoit petit-fils d'un Grand-Maître de France , qui fut Porte-Oriflamme en 1372. Celui-ci fit la guerre de bonne heure , & fut fait prisonnier à la bataille d'*Azincourt* en 1415. Il s'attacha ensuite au parti du Duc de Bourgogne , fut fait Maréchal de France en 1418 , se brouilla à différentes reprises avec les Anglois , mais resta toujours attaché au Duc de Bourgogne. Ce fut par le crédit de ce Prince qu'il fut fait Gouverneur de Paris : il fut reçu Chevalier de la Toison d'Or en 1428. Il fit la paix avec *Charles VII* en même-temps que le Duc , & fut alors confirmé dans

sa charge de Maréchal de France. Sa postérité a donné un Grand-Maître à l'Ordre de Malte, & un Evêque à la ville de Beauvais : il y a eu de ce nom un Grand-Louvetier de France. Nous croyons qu'il est éteint.

(2) Les deux frères *Chabannes* dont il est ici question, d'une Maison déjà ancienne, étoient, l'un *Jacques de Chabannes*, premier du nom, Seigneur de *la Palice*, qui fut Grand-Maître de France en 1451. Il mourut en 1453, des blessures qu'il reçut au siège de *Castillon*. Toute la Maison de *Chabannes*, actuellement subsistante, descend de lui; l'autre, *Antoine de Chabannes*, fut Comte de *Dammartin*; sa postérité s'est éteinte dans la personne de son fils. Ce fut le Roi *Louis XI* qui le fit Grand-Maître de France en 1467: il mourut en 1488; il s'étoit fait connoître bien long-temps auparavant que de remplir la grande charge dont avoit été pourvu son frère: il s'étoit distingué à la guerre; mais il traitoit un peu durement les pays dans lesquels il la faisoit, car sa compagnie d'hommes d'armes étoit surnommée *les Ecorcheurs*. Ce fut lui qui

intenta le procès qui fut fait à *Jacques Cœur* en 1453. Il eut une grande partie de ses biens ; & dix ans après , le Roi *Louis XI* fit revoir le procès de *Jacques Cœur* , lui fit rendre ses biens usurpés par le Comte de *Dammartin* , & exila celui-ci , avec lequel il se raccommoda cependant si bien , que quatre ans après il le fit , comme nous venons de le dire , Grand-Maître de France.

(aa) Le Chancelier dont il est ici question , n'étoit pas d'une naissance ancienne ; mais sa famille parvint , en peu de temps , à un point d'illustration bien remarquable. Son grand-père n'étoit qu'un Bourgeois de Troies ; & son père , *Jean Juvenel* , vint à Paris comme simple Avocat , devint Conseiller au Châtelet , & fut élu en 1388 , Prévôt des Marchands. Il se conduisit dans cette place ; qu'il occupa dans des temps de troubles , avec une prudence & une fermeté qui lui firent infiniment d'honneur. Le Corps-de-Ville de Paris lui fit présent de l'hôtel des Urfins , situé dans l'Isle Notre-Dame , vis-à-vis la Greve ; c'est de-là qu'il prit le nom & même les armes de l'illustre Mai-

son des Ursins en Italie, avec qui, d'ailleurs, il n'avoit rien de commun. S'étant déclaré pour le Roi *Charles VII*, il fut Avocat-Général, puis Président du Parlement établi à Poitiers. *Jean* fut l'auteur de toute la grandeur de sa famille; il eut seize enfans, dont trois furent successivement Baillis de Troies & Chevaliers, deux furent aussi successivement Archevêques Ducs de Reims. L'un des deux a écrit l'Histoire de *Charles VI*, tant sur ses Mémoires que sur ceux de son père, c'est un morceau curieux qui nous est resté: enfin, *Guillaume* mérita l'éloge que nous avons fait de lui dans notre extrait, car il se fit la guerre comme Capitaine des Gendarmes du Dauphin, depuis *Charles VII*, puis fut Conseiller au Parlement, reprit le métier des armes, fut fait Chevalier au sacre du Roi en 1429, Chancelier de France en 1445, déposé & mis en prison par *Louis XI* à son avènement au trône: rétabli quatre ans après, il resta dans sa place jusqu'à sa mort, en 1472. Sa postérité figura parmi la noblesse du Royaume; & lors de l'institution de l'Ordre du Saint-Esprit en 1578, *Christophe Juvenel des Ursins*, Baron de Trainel, y

fut compris ; son fils *François* , Marquis de *Trainel* , qui fut aussi Chevalier des Ordres du Roi , mourut sans enfans en 1650 , & substitua son nom , ses armes & ses biens , à *François de Harville* , homme de qualité , son petit-neveu par sa mère , dont la postérité subsiste.

(bb) *L'Abbaye de Jumièges* est située en Normandie , à quatre lieues de Rouen , & à deux de Caudebec. Le château de *Ménil* , que possédoit *Agnès Sorel* , & où elle est morte , est tout auprès ; il a été surnommé , à cause d'elle , *le Ménil-la-Belle*.

(cc) *Jean Chapelain* , qui de son vivant eut une grande réputation , & n'est plus connu que par les ridicules que *Boileau* & d'autres ont jetté sur lui , étoit fils d'un Notaire de Paris. Il fut d'abord précepteur des enfans du Marquis de *la Trousse* , Grand-Prévôt de France , & Intendant de la maison de ce Seigneur. Ce fut pendant le temps qu'il étoit dans cette maison , qu'il traduisit très-longuement & très ennuyeusement le Roman Espagnol de *Gusman d'Alfarache* ; il s'occupait en-

suite du grand Poëme de *la Pucelle*, auquel il travailla pendant près de vingt-cinq ans, & dont il publia les douzes premiers Chants en 1656 : l'édition est d'une magnifique impression, avec de très-belles gravures d'*Abraham Bosse*. Cet Ouvrage fit perdre à *Chapelain* toute sa réputation de bon Poëte : heureusement qu'il jouissoit d'un revenu assez considérable, & étoit regardé comme le Patriarche de la Littérature de son temps. Il étoit l'Oracle de l'Académie Française ; & apparemment qu'on lui croyoit du goût, puisque le Roi *Louis XIV* & son Ministre *Colbert* s'en rapportèrent à lui pour distinguer les Gens de Lettres, tant François qu'Etrangers, auxquels *Louis-le-Grand* se fit honneur d'accorder des pensions. L'on ne fait pas bien si ceux qui en obtinrent sur son témoignage, furent bien reconnoissans ; mais il est sûr que ceux qu'il n'indiqua pas, devinrent ses ennemis. L'on ne peut pas dire qu'on fût injuste en lui refusant du talent pour la poésie ; mais il y a lieu de croire que la considération dont il jouit, fut le fruit de la bonté de son cœur & de l'honnêteté de son caractère.

(*dd*) Madame de Rouault est certainement un personnage de l'imagination de Madame Durand ; l'on fait que Joachim Rouault , Seigneur de Gamaches , fut Maréchal de France par le Roi Louis XI en 1461 , à son avènement au trône ; mais ensuite ce Monarque en fut mécontent , le déposséda , confisqua ses biens , puis le rétablit ; & il mourut dans ses dignités & honneurs en 1478. M. le Marquis de Gamaches , Grand d'Espagne , en descend au douzième degré.

(*ee*) Robert de Baudricourt , Gouverneur de Vaucouleurs , qui adressa la Pucelle au Roi Charles VII , mourut en 1454. Son fils , Jean de Baudricourt , fut Maréchal de France sous Louis XI , & mourut sous Charles VIII en 1499 , sans enfans.

(*ff*) Jacques Sforce n'étoit effectivement qu'un simple soldat de fortune ; ce qu'en dit Madame Durand est assez vrai. Il eut trois femmes , dont provinrent plusieurs enfans légitimes : il en existe encore des descendans en Italie ; mais ceux de sa postérité qui firent la plus grande

fortune , furent les bâtards , un desquels fut Duc de *Milan* , & un autre Marquis de *Pézaro*. La postérité du premier a possédé le Milanois pendant plusieurs années ; il existe encore dans cette ville une famille qui descend de ces Ducs de *Milan* par bâtardise.

(gg) La famille des *Caraccioli* , dont étoit le Grand-Sénéchal, favori de la Reine *Jeanne II de Naples* , subsiste encore en plusieurs branches , tant à Naples qu'en Espagne ; quelques-unes on été élevées à la dignité de Grand d'Espagne. Tous ceux qui portent , à bon titre , le nom de *Caraccioli* , doivent être regardés comme étant de bonne & grande Maison.



TABLE du premier Volume d'Octobre.

R OMANS historiques relatifs à l'histoire de France,	Page 3
Extrait des Anecdotes de la Cour de <i>Philippe-Auguste</i> ,	19
Notes historiques & généalogiques sur les principaux personnages & les principales familles dont il est question dans les Anecdotes de <i>Philippe-Auguste</i> ,	142
Les Jeux de <i>Mathilde d'Aguilar</i> , &c.	170.

TABLE du second Volume d'Octobre.

H ISTOIRE de <i>Guérin de Montglave</i> , &c.	Page 3
Histoire d' <i>Agnès Sorel</i> , &c.	115
Notes historiques & généalogiques sur les personnages & les familles dont il est parlé dans les Histoires & Romans d' <i>Agnès Sorel</i> ,	206

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le second volume du mois d'Octobre de la *Bibliothèque des Romans* ; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 14 Octobre 1778.

Signé, AMEILHON.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils,
Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins, 1779.



LF.C.
B582u

209693

Author
Bibliothèque universelle des romans. Vols. 53-54.
Title

NAME OF BORROWER.

DATE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

